KP7|228

12070

LA JEUNESSE

DU ROI

CHARLES-ALBERT

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1888.

Du même auteur et à la même librairie :

Un homme d'autrefois, souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils. Un vol. in-18. 5e édition. . . . . 4 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Montyon.

En préparation, pour paraître prochainement :

L'ÉPILOGUE D'UN RÈGNE

NOVARE ET OPORTO

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

CHARLES-AMÉDÉE-ALBERT DE SAVOIE
Prince de Carignan
d'après une miniature datée de 1818.
(Bibliothèque du Roi à Turin)

E. Plon Nourrit et Cie Edit

Imp. Ch Chardon

PROLOGUE D'UN RÈGNE

LA JEUNESSE
DU ROI
CHARLES-ALBERT

PAR

LE Mis COSTA DE BEAUREGARD

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1889
Tous droits réservés

LIBRARY
JAN 22 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

DG
618
.64
C62

A

Son Excellence le lieutenant général

COMTE DE SONNAZ

Depuis trois ou quatre cents ans, mon cher Général, nous avons coutume, en Savoie, d'écrire le nom de Sonnaz sur toutes les marges de notre histoire. Je ne dérogerai pas à cette chère tradition. Vous retrouverez ici le nom de votre père presque aussi souvent que celui de Charles-Albert.

Qui mieux que votre père sut aimer et servir le malheureux Roi?

Comme dit le proverbe arabe, « l'infortune est un plomb qui scelle deux vies ». Les catastrophes de 1821, l'exil du prince, la haine qui s'acharna sur lui, furent autant de douleurs pour river le serviteur au maître.

D'une si noble amitié, il ne survit aujourd'hui que quelques lettres; mais celles-là suffisent à prouver que le dévouement ne risque rien à parler franc, et qu'une âme vraiment royale peut aimer la sincérité.

.....Merci, mon cher Général, de m'avoir permis d'enchâsser ces reliques dans ce livre, que je vous dédie comme le témoignage d'une bien reconnaissante affection.

COSTA.

LE ROI CHARLES-ALBERT

Voilà quarante ans que Charles-Albert est mort, et sa grande figure fatidique nous défie encore comme le Sphinx, nous, si curieux d'analyse.

Nul n'a osé toucher à cette conscience royale faite de rêve, de réalité, d'élan, de calcul, de remords, de présomption. C'est que tout y a été pour déconcerter la logique, la foi, l'amour.

Et il semble qu'après avoir vécu de mystère, le Roi, pour disparaître, ait aussi voulu s'envelopper de mystère. Car nul jamais ne saura si ce fut avec orgueil ou avec douleur que Charles-Albert disait au lendemain de Novare, alors que déjà il ne parlait plus de lui-même qu'au passé, comme on parle des morts : « *La mia vita fù un romanzo, io non sono stato conosciuto* (1)... »

Le Roi se rendait justice ; après dix-huit ans de règne, il allait mourir, héros masqué d'un roman auquel la défaite venait de mettre le signet.

(1) « Ma vie a été un roman, je n'ai pas été connu. » (Cibrario, *Ricordi d'una missione in Portogallo*, p. 257.)

Mais le héros fait le roman. L'évolution italienne dérive peut-être de l'étrange état d'âme où vécut Charles-Albert.

J'ai donc essayé de surprendre le *secret du Roi,* si osé soit le rapprochement, si audacieuse soit la tentative sur une conscience dont l'unique souci fut de se dérober.

Pour ses familiers mêmes, Charles-Albert demeurait une énigme. Son regard sans cesse contredisait sa parole; sa parole démentait son sourire; son sourire déguisait sa pensée. Pendant qu'une éternelle tristesse, un visage ascétique, une taille gigantesque, forçaient devant lui à un respect presque superstitieux, sa voix pleine de caresses, ses manières familières jusqu'à l'abandon, rendaient irrésistible le charme dont il vous enlaçait.

L'impression que l'on éprouvait près de lui était indéfinissable, comme si de tout son être se fussent dégagés des fluides contraires. « J'en étais réduit, raconte d'Azeglio, à me redire sans cesse, pendant que le Roi me parlait : *Massimo, Massimo, non ti fidar* (1)... »

C'est que tout était complexe, indécis, fuyant, dans ce prince toujours dissonant, comme si quelque corde se fût brisée en lui. Sa jeunesse paraissait meurtrie de souvenirs et vieillie de remords. Enfant, il

(1) « Massimo, Massimo, méfie-toi. » (Marquis D'AZEGLIO, *Souvenirs,* p. 225.)

semblait connaître déjà les angoisses, les défiances, les terreurs, les écrasements du vaincu. On lui a entendu dire ce mot désolé : « ...Je ne suis sûr de moi ni en politique ni en amour... »

De quoi pouvait-il être sûr? Hélas! tout l'avait trompé; tout devait le tromper. La fortune ne lui sourit jamais que pour le perdre. L'enthousiasme de ses vingt ans fera de lui presque un révolté. Son héroïsme le mènera à l'abdication et à l'exil. Par une suprême fatalité, les glorieuses étapes de sa jeunesse seront les stations de son dernier Calvaire. Là où le héros du Trocadéro avait passé en vainqueur, passera le vaincu de Novare pour aller mourir à Oporto.

Cette vie déçue devait fatalement chercher dans l'extase le point d'appui qui lui manquait. Est-il plus séduisant mirage que le fatalisme chrétien? C'est pourquoi Charles-Albert fera de Dieu son complice. C'est pourquoi, trop souvent, son extraordinaire mysticisme confondra les femmes avec les anges, les royaumes de la terre avec celui du ciel. Ses lettres témoignent d'une hallucination incessante qui inspirera sa prière, ses amours, sa politique, et, chose incroyable, réglera sur le champ de bataille jusqu'aux marches et contremarches de son armée.

Le Roi n'a pu, heureusement, détruire la correspondance que l'on rencontrera ici, comme il l'avait tenté pour ses *Réflexions historiques*, un bien cu-

rieux livre, dont à peine trois ou quatre exemplaires survivent (*a*).

Les lettres de sa jeunesse et le livre de son âge mûr sont inspirés d'un mysticisme égal. A chaque ligne des lettres comme à chaque page du livre, ce sont les mêmes visions condensées en corps de doctrine. Textes bibliques, prophéties, miracles, se heurtent (*b*). Du choc, jaillit l'éclair qui illumine l'horizon. A l'horizon, Charles-Albert entrevoit sa grande place marquée, et, pour l'y conduire, l'astre italien se lève comme l'étoile des Mages.

En vérité, le souffle de Pathmos a passé sur l'œuvre de Charles-Albert comme sur sa vie. Le Roi a voulu les envelopper l'une et l'autre de mystère et n'en laisser derrière lui aucune trace écrite. Car son livre à peine paru, il l'arrachait de toutes les mains, comme s'il eût trahi le secret de Dieu.

Était-ce le secret de Dieu?

Peut-être; car, pour effacer ce que nous croyons ineffaçable, Dieu, à certaines heures, pousse devant lui des hommes que la foule ne comprend pas.

Eux-mêmes sont-ils conscients de leur mission?

Il fallait la conjonction inouïe d'un pape libéral (1) et d'un roi révolutionnaire pour faire l'Italie.

(1) Le prince de Metternich disait, peu de temps après l'avènement de Pie IX, au comte de Sambuy, ministre de Sardaigne : « J'avais prévu tout ce qui pouvait se passer en Europe, et je

Pour conclure à la fatalité d'une évolution italienne, il fallait le génie prophétique du comte de Maistre.

Ces trois grandes voix du passé, entonnant l'hymne de l'avenir, forment le plus étrange concert que jamais l'humanité ait entendu.

« La Révolution, disait Joseph de Maistre, fut d'abord démocratique, puis oligarchique, puis tyrannique; aujourd'hui elle est royale, mais elle va toujours son train...

« ...L'art du prince est de régner sur elle, et de l'étouffer doucement, en l'embrassant. La contredire de front ou l'insulter serait s'exposer à la ranimer et à se perdre du même coup. Prenez garde à l'esprit italien; il est né de la révolution et jouera bientôt une grande tragédie. Notre système neutre, suspensif, tâtonnant, est mortel dans cet état de choses : que le Roi se fasse le chef des Italiens; que dans tout emploi civil et militaire, et de la cour même, il emploie indifféremment des révolutionnaires, même à notre préjudice : ceci est essentiel, vital, capital; les expressions me manquent; si nous devenons ou demeurons un obstacle : *Requiem æternam* (1). » . . . . . .

. . . . . .

m'étais préparé à tout; mais un pape libéral, voilà ce qui ne m'était jamais venu à l'esprit. Maintenant, tout peut arriver. » (Marco Tabarini, *Vie de Gino Capponi.*)

(1) 1812. *Correspondance diplomatique de Joseph de Maistre.* 1811 à 1817. Tome Ier, p. 379. — Albert Blanc. — Paris, Michel-Lévy. 1860.

Pour le comte de Maistre, les temps étaient donc accomplis; dès 1812, le grand inspiré marquait à Charles-Albert le rôle que nous lui avons vu remplir.

Mais que de sous-entendus lamentables dans cette absolution, d'avance donnée à un nouvel ordre de choses en Italie! Il fallait, pour l'inaugurer, qu'un prince se rencontrât, dont l'âme fût assez chevaleresque et assez calculée, assez haute et assez humiliée, assez ambitieuse et assez mystique pour confondre la voix du peuple avec la voix de Dieu.

Seule, la souffrance pouvait avoir pétri cette âme de tant de contradictions. Qu'importent alors, au problème psychologique dont il s'agit ici, les quelques années heureuses qui, pour Charles-Albert, se sont glissées entre le prologue et l'épilogue de son règne!

En cherchant le mot de l'énigme dans les premières douleurs et les suprêmes angoisses de sa vie, je ne ferai pas une auréole de la couronne d'épines qu'a portée Charles-Albert. Ma sincérité d'ailleurs à raconter les grandeurs et les défaillances de cette âme douloureuse continuera ici une tradition. Chez nous, au service du prince, le franc parler a toujours égalé le dévouement. Comme Montluc, avec son roi Henri IV, « le c... sur la selle, on était compagnons... »

Et cela a duré huit cents ans, où le Savoyard a rudement besogné, qu'il eût une vérité à dire ou un coup d'épée à recevoir.

D'autres maintenant veilleront sur la couronne que nos pères ont forgée. Autour d'elle, vont se former des dévouements d'alluvion. Vaudront-ils les dévouements primitifs tombés en deshérence? L'avenir est à Dieu, mais le passé fidèle est à nous.

C'est à cette glorieuse ruine que je viens accrocher aujourd'hui mon livre, comme un dernier ex-voto.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (1).

(1) Les archives de Sonnaz, de Faverges et de Beauregard m'ont fourni les lettres et les documents inédits utilisés pour cette étude. Je me suis aidé, pour les compléter, des ouvrages suivants :

Scritti e lettere di Carlo Alberto (Nicomède Bianchi). *Ricordi d'una missione in Portogallo* (Cibrario). *Notizie sur la vita di Carlo Alberto* (Cibrario). *Informazioni sul Ventuno in Piemonte* (baron Antonio Manno). *Note Sarde e ricordi* (baron Joseph Manno). *Fortuna delle Frasi* (baron Joseph Manno). *I miei ricordi* (Massimo d'Azeglio). *Storia d'Italia* (Poggi). *Storia della monarchia piemontese* (Nicomède Bianchi). *Histoire du roi Charles-Félix* par un religieux d'Hautecombe. *Le marquis Alfieri* (Domenico Berti). *Gino Capponi* (Marco Tabarini). *Notice sur la reine Marie-Thérèse* (marquise de Cortanze). *Mémoires du prince de Metternich. Mémoires d'Ouvrard. Histoire des deux restaurations* (Vaulabelle). *Guerre des Alpes* (Revel), etc., etc.

Ce travail nécessitant un grand nombre de notes, j'ai renvoyé à la fin du volume toutes celles qui n'étaient pas indispensables à la clarté du récit. Elles s'y trouvent classées par chapitres et correspondent aux lettres alphabétiques insérées dans le texte. Les renvois au bas des pages sont indiqués par des chiffres arabes.

LA JEUNESSE

DU ROI

CHARLES-ALBERT

CHAPITRE PREMIER

Le château de Raconis. — Les Carignan. — Le prince Charles-Emmanuel de Carignan, père du roi Charles-Albert. — Sa mère Albertine de Saxe-Courlande. — Événements révolutionnaires de 1798 en Piémont. — Naissance de Charles-Albert. — Abdication du roi Charles-Emmanuel IV. — Adhésion du prince de Carignan à la République française. — Sa déportation à Paris. — Sa mort. — La princesse de Carignan épouse le comte de Montléart. — Enfance de Charles-Albert. — Son séjour à Genève chez M. le pasteur Vaucher.

I

S'il est vrai que les choses aient une âme, il est vrai aussi que les vieilles demeures reflètent le caractère des races qu'elles ont abritées. Chacune de leurs générations, comme la vague en se retirant, y a laissé quelque chose de soi. Voilà pourquoi Versailles est majestueux, pourquoi Chantilly garde une si fière allure; voilà, sans doute, aussi pourquoi le

château de Raconis, que les Carignan habitèrent pendant près de deux cents ans, apparaît si heurté dans ses lignes et si divers dans ses perspectives.

Tout y est beau, aimable ; mais tout, si l'on peut ainsi dire, y paraît inquiet. Le palais a subi tant de transformations qu'il semble en redouter d'autres. Raconis, tout d'abord, était un couvent de femmes. Puis, on a entouré le couvent de fossés, on l'a flanqué de grosses tours et hérissé de mâchicoulis. Une nouvelle métamorphose, quelque cent cinquante ans avant la naissance de Charles-Albert, avait fait de la forteresse un château Louis XIII. Remanié une dernière fois au commencement de ce siècle, Raconis a perdu aujourd'hui, comme caractère, ce qu'il peut avoir gagné comme agrément.

Mais vieux châteaux et grands seigneurs ne se modernisent pas tout d'une pièce. Chez eux, il demeure toujours quelque chose du passé pour les trahir, ne fût-ce que le contraste des prétentions présentes avec les allures d'autrefois. Le contraste ici, que vous parcouriez le palais ou les jardins, vous frappera partout. Ce ne sont que plâtres et marbres juxtaposés. Les plus belles tapisseries s'encadrent de papiers peints. Tableaux rares et enluminures voisinent; tandis que l'on voit un peu partout des dorures criardes badigeonner les meubles du plus précieux travail.

Il en est de même dans le parc, où les grandes courbes moelleuses d'une allée aboutissent à un boulingrin, où les eaux d'une cascade, que l'on dirait importée de Suisse, tombent dans une vasque grecque ou

romaine. Le tact manque aussi bien à cette petite rivière (1), tantôt solennelle comme une duchesse, tantôt bondissante comme une pensionnaire, qu'à ces vieux orangers bordant les pelouses pêle-mêle avec des ifs, des sapins et autres gens d'essence plus plébéienne encore.

Et puis voilà de grands tapis verts aux angles droits et raides, accompagnés de balustres, parsemés de statues, pour vous conduire à la porte de quelqu'une de ces usines qui mènent si beau bruit autour du parc. L'industrie, l'architecture, le paysage, tout ici rattache le présent au passé, mais avec cette sorte d'incohérence qui est le propre de la transition.

Et ceci justifie ma théorie. Raconis reflète le caractère de ses hôtes. Eux aussi ont été des princes de transition.

Ils avaient le sentiment qu'un jour la couronne leur appartiendrait. Souvent frondeuse, leur humeur préparait l'avenir; il est une sève particulière aux branches cadettes pour en faire, tôt ou tard, des branches gourmandes. Voici, du reste, comment et pourquoi les Carignan étaient sujets à l'évolution.

Des dix enfants qu'avait eus le duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier, deux seulement firent lignée : Victor-Amédée Ier, qui succéda à son père, et Thomas, né en 1596, qui, le premier de sa race, porta le titre de prince de Carignan.

Thomas fut un grand capitaine, et malheureusement aussi l'un des princes les plus brouillons de son temps. Tour à tour Espagnol et Français pendant les

(1) La Macra.

longues guerres qui, sous le règne de Louis XIII, désolèrent le Piémont, Thomas avait fini par s'attacher à la France, où Richelieu lui faisait épouser la comtesse de Soissons. De leur union étaient nés deux fils. L'aîné, Philibert, marié à Angélique d'Este, continua la branche de Savoie-Carignan, tandis que la descendance de son frère Maurice s'éteignait, en 1736, avec le glorieux prince Eugène.

Mais si intéressante soit-elle, l'histoire des enfants et petits-enfants de Thomas n'a que faire ici. Un mot suffira pour rappeler que cinq générations de princes braves, intelligents, ambitieux et inquiets, s'étaient succédé à Raconis de 1596 à 1770, et que cette année-là naissait Charles de Carignan. Charles de Carignan devait être le père du roi Charles-Albert. La parenté qui reliait alors les deux branches de la maison de Savoie était au onzième degré (*a*).

Je ne veux retenir qu'un détail de la première enfance de Charles de Carignan, car ce détail eut sur lui une influence décisive. Sa mère Josèphe de Lorraine, demeurée veuve fort jeune, l'envoya, à douze ans, au collège militaire de Sorèze. Sans doute, l'éducation s'y donnait parfaite. Sans doute, Charles de Carignan devait se trouver là dans un milieu aristocratique et charmant. Mais, pour lui, l'atmosphère n'en était que plus dangereuse. Les idées libérales que la guerre d'Amérique y avait jetées enfiévraient toute la jeune noblesse française. L'enfant ne pouvait revenir de Sorèze qu'imprégné de principes philanthropiques et avec toutes les allures d'un homme sensible.

Il n'avait pas vingt ans, en effet, que déjà son humeur aventureuse faisait dire à un homme bien placé pour le juger (1) :

« Il faut croire que l'on se lasse tout autant d'être bien que d'être mal, puisque les princes se mettent à rêver, eux aussi, d'un monde nouveau. M. de Carignan nous rapporte de Paris force illuminisme. Il tient à Raconis boutique de philanthropie et de sensibilité. Nos élégants ici admirent, en attendant qu'ils comprennent; mais de ces folles cervelles, on peut tout espérer. »

Hélas ! ce n'était pas sa tante, madame de Lamballe, qui l'eût converti à des idées plus sages ! Elle aussi rêvait d'un monde nouveau. Il est incroyable combien cette fin de siècle incrédule fut naïve. A travers une lumière trouble et lavée, on ne voyait plus le contour des choses. Chacun croyait de bonne foi au retour d'Astrée. L'esprit de nos grands parents (est-ce parce qu'ils en avaient beaucoup?) se disait affranchi. Pour eux, l'économie politique naissait une corne d'abondance à la main; on revenait à la nature, et le marquis de Mirabeau, l'ami des hommes, avait raison de dire que « ce colin-maillard finirait par une culbute générale ».

Grands et petits se bandaient les yeux, avec la même imprévoyance.

« Je crois que vous vous frappez beaucoup trop

(1) Le marquis Henry Costa, alors gentilhomme de la chambre, plus tard quartier-maître général de l'armée austro-sarde.

de la franc-maçonnerie, écrivait le 26 février 1788 la reine Marie-Antoinette elle-même à sa sœur Marie-Christine de Naples. La maçonnerie est loin d'avoir ici l'importance qu'elle peut avoir dans toute autre partie de l'Europe, par la raison que tout le monde en est. On sait ainsi tout ce qui s'y passe : où donc est le danger?... Ces jours derniers, la princesse de Lamballe a été nommée grande maîtresse d'une loge. Elle m'a raconté toutes les jolies choses qu'on lui avait dites... (1). »

Et ce n'était que trop vrai. Madame de Lamballe s'amusait à présider la loge du Contrat social. Gentilshommes et grandes dames savonnaient ainsi, comme à l'envi, le plan incliné qui devait aboutir au panier de la guillotine. L'inexpérience de la Révolution pouvait les excuser en 1788. Mais cette excuse n'existait plus pour ceux qui, à la façon de M. de Carignan, n'avaient, dix ans plus tard, rien abdiqué de leur premier enthousiasme pour la liberté.

Ni les horreurs de 93, ni l'invasion de son pays par les armées républicaines, n'avaient endigué l'incroyable légèreté du prince ; bien au contraire, elle se doublait en 1798 de toutes les inconséquences de la jeune femme qu'il venait d'épouser. Charlotte-Albertine de Saxe-Courlande avait alors dix-neuf ans à peine (2).

(1) Lettre citée par M. Lecouteux dans son livre *Les sectes et les sociétés secrètes depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution*, t. I, p. 130.

(2) Née le 9 décembre 1779, fille de Charles-Christian-Joseph, prince de Saxe et de Courlande, et de Françoise Krazinska.

Plutôt laide que jolie, un peu déhanchée et beaucoup trop grande, elle n'avait que médiocrement réussi en Piémont lors de son arrivée. A la cour, tout d'abord, on avait regardé de mauvais œil le sans façon de son allure, extraordinaire vraiment chez une Allemande; et puis, peu à peu, son entrain avait déridé les plus moroses; et sa bonne grâce, si j'en juge par ce billet, avait apprivoisé les plus farouches.

« ... Je vais, écrivait l'un deux (1), pour dissiper un peu mon humeur noire, passer quelques jours à Raconis; mais je ne sais comment je me tirerai d'affaire. Toutes mes facultés ont pris une trempe si dure, toutes mes idées ont une teinte si sombre, que je ferai, je crois, bien triste figure dans ce tourbillon d'élégance. »

A quelques jours de là, le même correspondant ajoutait :

« Il faut que madame de Carignan s'amuse quand même, et vraiment elle s'amuse malgré toutes nos tristesses... Je l'ai laissée comme Armide au milieu des enchantements. Je ne lui souhaiterais qu'une enceinte de précipices autour de sa demeure, avec des dragons et des cyclopes pour en défendre à tout jamais l'approche aux révolutionnaires français, lombards et piémontais. »

(1) Le marquis Costa.

II

Hélas! ils étaient dans la place. La vieille monarchie sarde râlait. Pour elle, depuis six ans, les traités désastreux succédaient aux batailles perdues, et bien que le Directoire appelât encore le roi Charles-Emmanuel IV *son grand ami,* le malheureux prince n'était plus en 1798 qu'une sorte d'*Ecce homo* entre ses mains.

Pendant douze ou quinze mois, avant de le crucifier tout à fait, Miot, Ginguené, Aymar, successivement accrédités auprès de lui comme ambassadeurs de France, avaient renouvelé l'atroce moquerie d'il y a dix-huit cents ans; mais le temps enfin semblait venu d'arracher aux épaules de la victime le lambeau de pourpre qui y pendait encore.

Le 6 décembre, les tristes agents de M. de Talleyrand cédaient la place au général Joubert. Joubert avait au moins la franchise de la force. Ses canons tournés contre Turin arrachaient au Roi une lamentable abdication..... « Ah! jalousons nos parents morts, écrivait l'un des survivants de la guerre qui aboutissait à ce désastre (1). Ils ont cru en mourant que leur sang n'avait pas vainement coulé pour leur prince et pour leur pays. Leur sacrifice était donc inutile...? »

Non; car l'agonie d'un homme n'est pas celle d'une

(1) Le marquis Costa.

race. Dieu permettait qu'à l'heure où la vieille dynastie expirait, son âme passât dans celui qui devait en perpétuer l'aventureux génie. Charles-Albert de Savoie-Carignan naissait le 2 octobre 1798, quelques jours à peine avant l'écroulement que je viens de dire.

Chassé de Piémont par son allié de la veille, le malheureux roi Charles-Emmanuel IV se réfugiait en Sardaigne (*b*), tandis que l'anarchie lui succédait à Turin. Le lendemain de son départ y fut ce que sont partout les lendemains de révolution. Entre rares honnêtes gens, on s'enferma pour gémir à portes closes tandis que la rue s'encombrait de toutes les défections. Un vainqueur, en pareil cas, peut toujours compter, comme entrée de jeu, sur la servilité enthousiaste des vaincus...

Faut-il le dire? Charles de Carignan fut des premiers (1) à apporter au nouveau régime son adhésion d'autant plus lamentable qu'elle se doublait d'un marché. Joubert avait offert au prince la paisible jouissance de ses apanages, s'il renonçait à ses droits éventuels sur la couronne (*c*).

Que valaient ces droits à l'heure où elle gisait brisée? Rien. Que vaudraient-ils si jamais on en devait ramasser les morceaux? Rien encore. Le Roi exilé avait trois frères. C'étaient trop de gens à mourir, pour qu'une chimérique espérance de royauté pût entrer en balance avec les avantages très positifs qu'offrait Jou-

(1) Voy. Nicomède Bianchi, *Storia della monarchia di Savoia*, t. III, p. 182.

bert. M. de Carignan parafa donc le traité, et dès lors rien n'égala sa ferveur républicaine.

Il ne parlait plus que l'argot de 93. Ses palais, ses biens, son collier de l'Annonciade furent offerts et acceptés en dons patriotiques. Il n'était que la princesse pour surpasser le prince en civisme. Vêtue en citoyenne, elle courait les postes où son mari montait la garde, et affichait ses sentiments d'une façon si patriotique que la rue même s'en scandalisait. L'histoire ajoute que dans ses promenades au corps de garde, madame de Carignan portait presque toujours le petit Charles-Albert entre ses bras. Pauvre enfant! la Révolution le marquait ainsi de sa griffe pour le reconnaître un jour. Ce jour-là, elle ne lui sera pas plus clémente qu'elle ne l'avait été pour son père, cinquante ans auparavant.

Malgré les tristes gages qu'il leur prodiguait, Charles de Carignan devenait, en effet, bientôt suspect à ses nouveaux amis. Ses biens étaient tentants, on les confisqua. Il embarrassait à Turin, on l'interna à Paris; et pendant un an, le prince traîna sa misérable vie à Chaillot. Son logeur, rue du Mail, s'appelait Villement. Sans doute, cet homme appartenait à la police, car les rapports sur M. de Carignan foisonnent aux Archives nationales. Ses promenades, ses visites, tout, jusqu'à ses moindres propos, s'y trouve rapporté et souligné souvent de notes grossières ou grotesques (1).

On ne peut se défendre d'un serrement de cœur

(1) Voir aux Archives nationales, F. 6214.

devant cette déchéance. La mort heureusement en abrégea l'angoisse. Charles de Carignan s'éteignait le 24 juillet 1800, laissant sa veuve et ses enfants dans la plus cruelle détresse qui se puisse dire. Charles-Albert avait deux ans à peine, sa sœur Élisabeth n'était âgée que de quelques mois.

Qu'allaient-ils devenir? Les malheureux ordinairement ont peu d'amis; ils en ont moins encore à ces heures d'accalmie qui suivent les grandes crises. Chacun alors se tâte, comme après la bataille, sans grand souci des blessés et des morts.

Il se trouva cependant un bon Samaritain parmi la foule indifférente ou dédaigneuse. Le comte Alexandre de Saluces (*d*), qu'une lointaine parenté rattachait aux Carignan, accourut auprès de la princesse dès la première heure de son veuvage. Sans regarder aux rancunes que son dévouement pouvait éveiller à la petite cour de Sardaigne, sans compter non plus avec ses intérêts, Saluces hypothéqua tous ses biens et prit la tutelle des enfants. La tâche était rude; car, pour les relever de leur déchéance, le point d'appui manquait partout.

Par ses allures révolutionnaires, la princesse de Carignan s'était à jamais aliéné les cours de Saxe et de Sardaigne. Il était peu probable, d'autre part, que dans les sphères officielles, à Paris, on se montrât, sous le Consulat, plus respectueux aujourd'hui, qu'on ne l'avait été hier, pour le traité de Joubert. Si aléatoire que fût un appel devant les tribunaux, ce fut pourtant à cette chance que se confia le comte de Saluces. Il attaqua le gouvernement français en restitution des

biens confisqués à ses pupilles, et poursuivit le fisc, pendant près de dix ans, devant toutes les juridictions. On peut dire que l'enfance de Charles-Albert tient dans l'énorme dossier de ce procès. Tantôt jouée avec quelque succès, tantôt compromise par la mauvaise foi du gouvernement, la partie semblait définitivement perdue, quand, brusquement, en 1810, le bon plaisir impérial se déclara en faveur de Charles-Albert.

Une série de décrets rendus coup sur coup (*e*) lui donnèrent cent mille livres de rente, l'obligèrent à changer ses armes, le travestirent en comte de Carignan et en lieutenant de dragons.

Bonaparte s'était si souvent montré moins généreux vis-à-vis de gens plus redoutables, que la chronique se hâta de chercher l'envers de tant de faveurs. Elle y vit, ou crut y voir la preuve d'un tendre sentiment du maître pour l'excentrique princesse de Carignan.

On donnait cet hiver-là force bals parés où l'Empereur allait volontiers jeter le mouchoir. A l'abri de son masque, qui pourtant ne le masquait guère, il s'attaquait, comme un sous-lieutenant, à toute femme ayant l'heur de lui plaire. Or la princesse de Carignan lui plut, la chose est certaine, dès leur première rencontre chez madame de Rémusat. On racontait même alors que Napoléon avait été jusqu'à lui offrir quelqu'un des siens pour mari (1).

(1) « Fu creduto che concedesse la sua mano al Montléart, piuttosto che cedere a pressioni del Imperatore che le proponeva nozze napoleoniche. » (Manno, *Informazioni sull' ventuno, in Piemonte*, p. 30.)

Mais rien n'eût été plus contraire aux allures, aux goûts, au caractère de la princesse, qu'un tel vasselage. Malgré le décousu de son existence et la facilité de ses relations, elle était honnête femme. Je ne sais quel rêve suffisait à la garder des vulgaires tentations de la vie. « L'*Ossian* de l'abbé Césarotti fait tout mon plaisir, écrivait-elle des eaux de Saint-Sauveur à l'un de ses amis ; ces pensées sont si semblables aux miennes que je ne puis me défendre des mêmes visions. Je ne tarderai pas, si je demeure quelque temps encore dans cette solitude, à devenir encore plus fantastique (1). »

Et elle le prouva bientôt par son remariage avec M. de Montléart (*f*). M. de Montléart, petit, boiteux, assez laid, et à peine auditeur au conseil d'État, avait eu, lors du fameux bal donné par Swarzenberg à Marie-Louise, la bonne fortune de se trouver auprès de madame de Carignan, et l'esprit de crier à tue-tête au milieu des flammes : Sauvez la princesse, elle est grosse ! Le mensonge sauva la vie à la mère de Charles-Albert mais lui créa une dette, qu'elle se hâta d'acquitter, en épousant M. de Montléart. On sourit, à Paris, de cette reconnaissance un peu naïve. Mais du fond de son exil, le roi de Sardaigne prit l'aventure plus sérieusement. « La princesse de Carignan est sortie de notre famille, écrivait-il aussitôt à son frère, en passant à de nouvelles noces avec un fils de madame

(1) Lettre du 21 août 1807. Cibrario, *Notizie sulla vita di Carlo Alberto*, p. 99. — Le professeur Molineri avait enseigné l'italien à la princesse, lorsque, après son mariage, elle était venue à Turin.

Montléart, que nous avions connue comme dame d'honneur de notre très chère belle-sœur (la reine Clotilde)... Suivant nos usages, elle ne peut plus être regardée comme princesse de notre sang, ni en avoir le traitement. »

Pour qui sait en quel honneur les princes savoyards tiennent justement leur race, il n'est pas à s'étonner de cette lettre. L'heure venue, tous savent se souvenir de ce qu'ils sont. On racontait, à ce propos, voilà quelque vingt ans, cette assez plaisante anecdote.

L'empereur Napoléon III avait chargé M. de La Tour d'Auvergne de je ne sais quelle désobligeante commission pour Victor-Emmanuel. Dès sa première phrase, l'ambassadeur vit qu'il se fourvoyait, et voulut battre en retraite. Mais il n'en eut pas le temps. Le Roi chargeait à fond. « Qu'est donc après tout ce b...? criait-il hors de lui : le dernier venu des souverains, un intrus parmi nous. Qu'il se souvienne donc de ce qu'il est, lui, et de ce que je suis, moi, le chef de la première et de la plus ancienne race qui règne en Europe. »

Tant il est vrai que l'ambition peut avoir deux visages, selon qu'elle regarde l'avenir ou le passé.

Rapproché de l'anathème lancé contre madame de Montléart, le propos de son petit-fils n'en est pas moins curieux. Qui eût prévu la destinée des Carignan, alors qu'à Cagliari l'on reniait la transfuge de son fils (1)?

(1) L'ordre fut donné en effet de biffer leurs noms de l'Almanach royal qui s'imprimait en Sardaigne.

III

Bien triste fut dès lors l'existence de Charles-Albert. Sa mère, toute à ses nouvelles amours, à ses plaisirs, à sa franc-maçonnerie, le traînait à sa suite sur les grandes routes, ou bien l'enfermait, quand elle venait à Paris, dans la pension, alors fort à la mode, de l'abbé Liautard. Ce grand fils de douze ans gênait madame de Montléart. Ah ! que trop souvent on ne compte pas avec les blessures faites à un cœur d'enfant ! Celles-là pourtant sont seules inguérissables. Charles-Albert ne parla jamais du remariage de sa mère qu'avec une profonde amertume. « Imaginez, disait-il à quelqu'un dont je tiens le propos, que par un froid de 14 ou 15 degrés, M. de Montléart me faisait monter sur le siège de la voiture où il s'enfermait avec ma mère ; ce que j'ai souffert de sa part ne peut se dire... »

On cherche des documents humains pour écrire des romans. On devrait en chercher aussi pour écrire l'histoire. Toute la philosophie n'est-elle pas dans les infiniment petites causes des grands effets qu'elle enregistre ? A douze ans, Charles-Albert refoulait déjà au fond de son cœur tendresses et colères. Il n'aimait personne, et personne ne l'aimait. Ses songes étaient ses seuls amis. Il n'avait que sa rêverie pour confidente. Hélas ! la rêverie est la sirène des âmes. Quel-

qu'un l'a dit : on va où elle chante, et l'on n'en revient plus.

Le temps que le jeune prince de Carignan passait chez l'abbé Liautard était donc le bon temps de sa triste enfance; mais ce temps était court. La mauvaise humeur impériale ne permettait pas que les séjours de madame de Montléart se prolongeassent beaucoup à Paris. Lasse enfin d'habiter sa chaise de poste, elle détela le 12 mars 1812, tout près de Genève, dans une petite maison appelée La Boissière.

A peine installée, si l'on en croit les rapports de police, madame de Montléart se mêla d'intrigues et de politique. Elle recevait beaucoup, donnait à manger, avait un nombreux domestique, de fort beaux chevaux; mais par-dessus tout elle haïssait l'Empereur. Voici un échantillon de sa façon d'écrire. Il semble qu'elle-même se réfléchisse dans cette lettre avec toutes ses bizarreries et toutes ses inconséquences :

« Ce pays-ci est, grâce à Dieu, loin des tristes événements de guerre dont on parle. J'y suis venue avec l'espérance d'y pouvoir vivre inconnue, d'y jouir de ses beautés, et de profiter des ressources qu'il offre pour l'éducation de la jeunesse. Au lieu de cela, je me vois obligée de faire, et à contre-cœur, la cour.

« L'ex-impératrice Joséphine, en revenant de Milan, s'est arrêtée ici depuis bientôt trois semaines, et qui sait combien de temps elle y passera encore? Je n'avais certes pas compté sur un événement qui bouleverse toutes les habitudes de ces Suisses tranquilles; mais ces fervents républicains me dédommagent par le sin-

gulier spectacle qu'ils me donnent avec leurs prosternations incroyables. Elles ne peuvent se comparer qu'à celles des courtisans de Paris. Ils se mettent sens dessus dessous pour faire preuve de soumission et d'obéissance à ce simulacre d'autorité passée. Que serait-ce si jamais ils voyaient ici l'envoyé de la droite du Seigneur !

« Je crois, ajoutait madame de Montléart, après avoir ainsi déversé sa mauvaise humeur sur les Magnifiques Seigneurs de Genève, je crois que notre très respectable madame d'Avray vous aura raconté ce que j'ai fait pour la continuation des études de Charles. Il est vraiment très heureux dans la pension où je l'ai placé; il est à présent en Suisse, où il fait les vendanges. Il étudie, le mieux qu'il peut, l'éternel latin, les mathématiques, etc... M. Vaucher, son maître, semble assez satisfait de lui, et me l'a prouvé, en l'emmenant en villégiature (1). »

Peu importait à cette mère catholique que M. Vaucher fût protestant; peu lui importait de faire élever par un républicain l'enfant destiné à porter peut-être un jour la couronne.

Elle ne sentait pas non plus dans ces joies champêtres, dont elle était heureuse pour son fils, le relent des doctrines de Rousseau.

L'éducation genevoise que recevait Charles-Albert devait fatalement en être imprégnée. Les miasmes

(1) Lettre datée de 1812. Cette lettre, comme la précédente, est adressée au professeur Molineri. (*Notizie sulla vita di Carlo Alberto*, p. 39.)

s'attardent volontiers sur le marais où ils sont nés; or, la nature, maladive à force d'être nerveuse et vibrante, du petit prince le rendait bien autrement impressionnable à la *malaria* que ses lourds camarades de vendanges. Sans que sa mère s'en souciât, l'âme de l'enfant s'imbut d'impressions fausses et désolées. Ne sachant où se reprendre, dans le vide de toute vérité définie, elle se cramponna à je ne sais quelle religiosité sentimentale, que l'âge et les rudesses de l'expérience firent peu à peu dériver vers le plus extraordinaire mysticisme qui fut jamais : mysticisme où la rude foi du charbonnier s'enlaçait aux larmoyantes sensibilités du dix-huitième siècle, où l'enfantine crédulité du moyen âge s'alliait au plus douloureux pessimisme de nos jours. Serait-il, après cela, paradoxal de dire que Charles-Albert, par la très grande faute de sa mère, a porté l'estampille de Rousseau?

La Suisse était alors le centre de tous les essais pédagogiques. A Fribourg, le Père Girard appliquait son nouveau plan d'études. A Hoffwyl, M. de Tallenberg en faisait autant. Pestalozzi professait à Iverdun. Enfin, M. Vaucher, fort dévot à Jean-Jacques, pétrissait de sentimentalité l'âme de ses élèves, sans voir que, pour une âme italienne, cet amollissement excessif était plus dangereux que pour celles qui lui arrivaient du Valais. Ce fut là une colossale erreur d'éducation dont Charles-Albert souffrit toute sa vie. Et voyez à quels extrêmes touchait, chez M. Vaucher, l'application des doctrines de Rousseau. Tant que

le prince y demeura, on l'appela M. Charles tout court, et M. Charles n'eut même pas un lit à lui seul. Il couchait égalitairement tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ses camarades. Le plus souvent, si j'en crois M. Vernes-Prescott, c'était avec le petit John Duby.

« Le prince de Carignan, écrit-il dans ses *Causeries d'un octogénaire,* est venu faire ce matin une visite à son ancien instituteur, M. Vaucher : comme au temps où il faisait son éducation, il n'y avait qu'un lit pour deux élèves, il lui dit en riant : — Donnez-moi des nouvelles de John Duby; il m'accusait d'être un mauvais coucheur parce que je bougeais trop dans notre lit. »

M. John Duby est mort l'an dernier. Pendant que le mauvais coucheur dont il se plaignait devenait roi, lui devenait professeur de géologie et botaniste distingué. Charles-Albert lui a toujours gardé l'affectueux souvenir dont témoigne cette lettre : « Je n'ai point renié, en devenant roi, écrivait-il au comte de Saluces, qui l'accusait de manquer un peu de reconnaissance, je n'ai point renié celui qui me reçut sous son toit quand j'étais dans le malheur, qui partagea avec moi le pain brun, et, si je suis maintenant sur le trône, j'ai toujours les mêmes sentiments pour le fabricant de lampes qui fut mon camarade de lit (1). »

(1) Manno, *Informazioni*, p. 36.
M. John Duby n'était pas fils d'un fabricant de lampes, mais d'un pasteur protestant, professeur de théologie. Il appartenait à une famille de réfugiés venus à Genève au temps de Calvin.

CHAPITRE II

La petite cour de Cagliari. — Abdication de Charles-Emmanuel IV. — Son successeur, Victor-Emmanuel Ier. — La reine Marie-Thérèse. — Intrigues de M. de Metternich pour dépouiller le prince de Carignan de ses droits au profit de M. le duc de Modène. — Le marquis de Faverges. — Charles-Albert à Bourges. — Politique de l'exil. — Une lettre de Joseph de Maistre. — La Restauration de 1814. — Retour du Roi à Turin. — Lettre de M. le duc de Genevois relative à Charles-Albert. — Le congrès de Vienne fixe le sort du jeune prince. — Son arrivée à Turin. — Portrait de Charles-Albert. — Le comte Grimaldi est nommé gouverneur. — Madame de Montléart et le comte de Sonnaz.

I

Pendant que la branche cadette de Savoie végétait ainsi, tristement, à Genève, la branche aînée, transplantée en Sardaigne, voyait plus tristement encore tomber ses feuilles, l'une après l'autre.

La *malaria* emportait les deux plus jeunes frères du roi détrôné (*a*). Lui-même venait d'abdiquer définitivement la couronne pour aller finir ses jours chez les Jésuites à Rome.

Victor-Emmanuel Ier, que l'ordre de primogéniture appelait à lui succéder, voyait mourir son fils unique. Il restait, il est vrai, au nouveau roi, quatre filles et un frère, M. le duc de Genevois. Mais que valaient des filles (*b*) dans un pays de loi salique, et que

comptait, au point de vue dynastique, un frère sans enfants?

Ces survivants qui n'espéraient plus rien de leur race, ni de leur politique, se détachaient sur le fond douloureux de l'exil, comme un groupe curieux par le contraste des physionomies et des attitudes.

Pour cadre, c'était presque la pauvreté. Dans leur palais délabré de Cagliari (*c*), on avait, lors du débarquement, décoré les murs de tentures empruntées aux demeures voisines. Meubles, linge, cristaux, argenterie même, rien ne leur appartenait. On pourrait encore aujourd'hui montrer, dans le palais restauré de Cagliari, des tapisseries, des chaises, des fauteuils que leurs propriétaires d'alors n'ont jamais, depuis, songé à réclamer (1).

Bien durs avaient paru ces premiers jours de pauvreté. Mais l'insouciance, la philosophie, la résignation avaient peu à peu amorti, chez Victor-Emmanuel, tant de douloureuses impressions. Comme tous les gens faibles et de peu d'esprit, il était mobile; aussi prompt à vouloir, à s'enthousiasmer, qu'à se décourager. A défaut de la proie, l'ombre lui suffisait. On le vit donc bientôt, dans son île, jouer aussi sérieusement au roi qu'au général.

Comme à Turin, la plus cérémonieuse étiquette présidait aux grandes et petites entrées de sa chambre à coucher, où il y avait à peine un lit, et de ses salons, où l'on ne trouvait pas à s'asseoir. Mais les cham-

(1) Voir *Note sarde e ricordi* du baron Joseph Manno.

bellans y avaient leurs clefs, les écuyers leurs quartiers, la bouche avait ses grands et petits officiers. Il était un point cependant par lequel la cour de Cagliari se distinguait de celle de Mittau ou d'Hartwelt. On y croyait moins à la diplomatie et plus à la force.

Victor-Emmanuel se souvenait de ses victoires d'antan, quand à la tête d'une poignée de braves soldats, il repoussait les armées de la République à Gillette et à Gandola (*d*).

Toujours parlant d'une voix de commandement, commençant toutes ses phrases par ces mots : « Moi et Napoléon... », le bon Victor-Emmanuel s'était réservé le commandement en chef de son armée. Le plus sérieusement du monde, il employait le temps où son rival conquérait l'Europe, à faire pirouetter les 480 miliciens, les 240 chasseurs et les 80 artilleurs qui constituaient, en Sardaigne, son pied de guerre (1).

Victor-Emmanuel était donc à toute heure prêt à jeter son épée dans la balance. Aussi, quel éclair dans son ciel si chargé d'attente fut l'apparition d'une frégate anglaise, qui un jour menaça de forcer le goulet de Cagliari (2) !

De sa fenêtre Victor-Emmanuel a vu l'insolente. Il sonne, il appelle. Personne ne vient. C'est l'heure de la sieste. N'y tenant plus, le voilà qui se précipite à travers les rues de sa capitale. Il gagne, toujours cou-

(1) Voir pour ce détail Nicomède Bianchi, *Storia della monarchia*, t. III, p. 310.
(2) *Note sarde e ricordi.*

rant, le fortin qui commande la passe. Dans leurs casemates, hélas! les artilleurs dormaient aussi. Une minute encore, et tout sera perdu. Le Roi pointe un fauconneau qui se trouve là, sous sa main. Le boulet part, et manque l'Anglais, qui vire de bord... Mais, au bruit, tous les dormeurs de la ville se réveillent. Ils accourent, reconnaissent le Roi, l'acclament et le reconduisent au palais avec force vivat.

Ce jour-là fut un beau jour pour Victor-Emmanuel. Peut-être sembla-t-il moins triomphal à la Reine (*e*). Celle-là était une femme vraiment supérieure. Ses lèvres pincées contrastaient avec le débonnaire sourire de son mari, autant que leurs deux âmes contrastaient.

Marie-Thérèse d'Autriche était belle, mais d'une beauté singulièrement sévère; on sentait, chez elle, toute volonté implacable, toute haine éternelle, toute ambition inextinguible. De sa mère Béatrix d'Este, la Reine tenait la souplesse et l'intrigue; de son père, l'archiduc Ferdinand d'Autriche, le froid et inflexible orgueil des Habsbourg.

Mère passionnée de quatre filles, que la loi salique excluait du trône de Sardaigne, s'il venait jamais à se restaurer, Marie-Thérèse se débattait, à Cagliari, contre la fatalité de toutes les impuissances. A cette âme hautaine, les pauvretés matérielles qui l'entouraient n'étaient rien auprès de la pauvreté morale du Roi, de ses ministres et de ses amis.

Roburent, le grand écuyer, ou plutôt le maire du palais, l'impatientait par sa monotonie, ses conseils résignés, par ses formes arrondies, cérémonieuses et

paisibles. Don Botta, le confesseur, l'exaspérait avec l'éternel trictrac, où la malheureuse reine voyait chaque jour s'engloutir, à la même heure, les résolutions fortes, les calculs habiles, les volontés inébranlables qu'elle croyait avoir suggérés.

A une femme de cette trempe peu importaient les tendresses passionnées de son mari, les caresses de ses filles. Ce qu'elle voulait, c'est que ce mari fût roi, que ces enfants fussent reines ou impératrices.

Toujours déçue, cependant, depuis quatorze ans d'exil, l'espérance même s'évanouissait devant Marie-Thérèse, quand tout à coup sa politique désespérée croisa celle de M. de Metternich.

La rencontre était heureuse, doublement heureuse, car aussi bien que les ambitions de la Reine, les ambitions de son frère M. le duc de Modène (*f*), qu'elle adorait, pouvaient y trouver une couronne.

Mais peut-être faut-il pendant quelques instants quitter Cagliari pour Vienne. Nous y rencontrerons le chancelier prêt à reprendre, contre la maison de Savoie, les odieuses menées de ses prédécesseurs.

II

L'année 1812 commençait. Une restauration universelle devait, dans les calculs du prince de Metternich, suivre immédiatement la chute prochaine de Na-

poléon. L'Autriche alors retrouverait son Milanais. Mais une autre ambition hantait le grand ministre. Il rêvait de reculer la frontière autrichienne jusqu'aux Alpes. C'était cette même politique dont M. de Vins (1) fut l'instrument et Victor-Amédée III la victime, pendant la longue guerre qui avait abouti à l'armistice de Cherasco.

L'extinction de la branche aînée de Savoie entrait comme une chance heureuse dans les calculs du politique autrichien. Il ne voyait que l'ombre chétive du prince de Carignan entre le rêve qu'il caressait et sa réalisation.

Que valent, en effet, les droits du plus faible?... Ce que vaut l'intérêt du plus fort à les respecter ou à les méconnaître. L'implacable duel qui, pendant vingt années, va mettre Charles-Albert aux prises avec Metternich le prouvera.

Le chancelier voulut dès les premières passes prendre M. le duc de Modène pour second; personne mieux que ce prince, moitié Allemand et moitié Italien, ne pouvait incarner la politique allemande et italienne que l'Autriche entendait inaugurer dans la Péninsule. François IV se trouvait d'ailleurs dans les conditions morales et matérielles à pouvoir tout risquer.

Depuis le traité de Campo-Formio, il faisait revivre à Vienne la légende de Jean Sans terre. Proscrit et

(1) Le général de Vins avait commandé l'armée austro-sarde de 1792 à 1796.

ruiné, sans autre appui, sans autre affection que sa mère l'archiduchesse Béatrix et que sa sœur la reine de Sardaigne, François IV n'en rêvait pas moins d'une brillante fortune. Après l'avoir longtemps rêvée, il croyait la saisir enfin, avec la main de sa cousine l'archiduchesse Marie-Louise, quand M. de Metternich en avait autrement disposé, on sait en faveur de qui.

Ce jour-là, M. de Modène, exaspéré de voir Napoléon lui prendre sa femme, après lui avoir pris ses États, plus exaspéré encore de la mauvaise foi du chancelier dans toute cette affaire, quittait l'Autriche, à cheval, seul, et comme un fou, dit-on. De Pesth, il avait été à Constantinople, de là à Malte, puis à Rome; de proche en proche il avait fini par faire le tour de l'Europe.

Au bout de deux ans cependant sa bourse vide le ramenait à Vienne. M. de Metternich l'y attendait paisiblement pour lui donner le baiser de paix et l'associer à ses desseins.

Il s'agissait précisément alors d'organiser, du nord au midi de l'Italie, un soulèvement contre Napoléon. Il s'agissait de donner à ce soulèvement un chef allemand, mais assez inféodé cependant aux destinées de l'Italie pour pouvoir y lever une armée nationale.

Le duc de Modène était l'homme qui remplissait le mieux ces deux conditions. M. de Metternich, cependant, avait pensé que pour donner à François IV un point d'appui plus solide encore, il serait habile de lui faire épouser la fille aînée du roi de Sardaigne. C'était là un mariage presque ridicule. La princesse

avait vingt ans, son oncle frisait la quarantaine. Mais lorsque l'amour se mêle de politique, il ne regarde pas à quelques cheveux gris.

Une circonstance heureuse facilitait d'ailleurs la tâche que s'imposait le chancelier. Lors du traité de Londres, qui en 1715 avait réglé l'échange de la Sicile contre la Sardaigne, personne n'avait parlé de loi salique. Il en résultait que l'île échappait à cette législation gênante. M. de Metternich tirait de ces prémisses les plus alléchantes conclusions. Il laissait entendre à François IV et au chevalier Ganières, ambassadeur de Victor-Emmanuel à Vienne, combien il serait facile, quand on referait l'Europe, d'étendre au royaume tout entier la constitution spéciale qui régissait l'île. La morale d'un tel discours était claire. C'était pour François IV un trône en perspective s'il épousait sa nièce. C'était pour l'ambitieuse Autrichienne qui régnait à Cagliari la réalisation de ses plus chers désirs. Car, je l'ai dit, Marie-Thérèse ne pouvait se consoler de voir ses filles déshéritées au profit du prince de Carignan, « ce petit coureur de grands chemins... », comme elle disait.

Le mot suffit à traduire l'enthousiasme qui accueillit à Cagliari le projet de M. de Metternich.

Pour la première fois de sa vie peut-être, Marie-Thérèse se fit auprès de son époux humble et caressante; car d'instinct le vieux sang de Savoie se prenait à bouillonner à l'idée de ce mariage. Pour le calmer, il fallut persuader Victor-Emmanuel qu'il y aurait des coups de fusil au bout de l'aventure.

Une telle perspective devait avoir raison de ses résistances; n'est-il pas écrit que l'arbre finit toujours par tomber du côté où il penche?

M. de Metternich et le chevalier Ganières ne s'épargnaient pas, d'ailleurs, à griser le pauvre roi de leurs belliqueuses promesses.

Les dépêches qui arrivaient de Vienne sentaient la poudre : « Ah! quel massacre je prévois, écrivait Ganières, si les quelques Français épars en Italie osent faire la moindre résistance (1)! »

Ganières annonçait encore que Victor-Emmanuel aurait le commandement suprême de toutes les forces italiennes; que l'Autriche voulait faire du Piémont une puissance de premier ordre; qu'aux anciens États de la maison de Savoie l'Empereur ajouterait au moins Milan, Parme et Plaisance. Il annonçait enfin l'apparition décisive d'une flotte anglaise dans les eaux italiennes à l'heure où éclaterait l'insurrection.

Ébloui, circonvenu, entraîné, Victor-Emmanuel ne vit bientôt dans le mariage qui livrait sa couronne à l'Autriche qu'un acte de suprême habileté politique. Il promit sa fille, il promit son épée. Le chevalier des Ambrois, émigré niçard, vint à Cagliari arrêter avec lui les dernières dispositions à prendre...

Mais voyez de quels hasards, de quelles petites causes relèvent parfois les plus hautes destinées! Il suffit à Charles-Albert, pour déjouer la trame si

(1) Voir Nicomède Bianchi, *Storia della monarchia di Savoia*, t. IV, p. 445 et suivantes.

puissamment ourdie contre lui, d'un serviteur fidèle. Celui-là s'appelait le marquis de Faverges (1). Faverges appartenait à l'une de ces vieilles races savoyardes où l'on naît le casque en tête et l'épée au poing. Bataillant par tradition, par plaisir, par habitude et par besoin, on l'avait vu se battre partout où l'on se battait, depuis la Révolution.

« ...J'étais en Croatie, raconte-t-il lui même dans ses Mémoires inédits, lorsque, de concert avec l'Angleterre, l'Autriche essaya de fomenter un soulèvement en Italie.

« La duchesse de Cumberland, le général Nugent, les deux frères La Tour (2) et un agent secret de l'Angleterre, nommé Johnson, étaient à la tête de la conspiration.

« Johnson avait pour mission de recruter les cadres d'une armée insurrectionnelle parmi les officiers niçards, piémontais et savoyards que l'Autriche avait été forcée de licencier.

« ...J'étais donc, comme je le disais, en Croatie. Mandé par une lettre très pressante, j'arrivai à Vienne, sans savoir ce qu'on me voulait. En arrivant chez

(1) Henri Milliet, marquis de Faverges, né le 7 décembre 1775, mort le 2 avril 1839, eut la carrière militaire la plus brillante et la plus aventureuse. Il servit successivement l'Autriche et l'Angleterre, tant que dura l'émigration. Rentré en Piémont en 1814, il y occupa les plus hautes situations militaires. La suite de ce récit fera mieux apprécier le général marquis de Faverges que ce que j'en pourrais dire ici.

(2) Les La Tour appartenaient à une illustre famille savoyarde, et servaient depuis l'émigration dans les troupes autrichiennes. On les retrouvera au cours de ce récit.

Janus de La Tour, il m'apprit que son frère Victor était absent, et pendant deux ou trois jours ne voulut jamais me dire où il était. Il m'apprit le grand projet d'une insurrection patriotique. Le résultat en était certain. Nous devions culbuter l'Empereur. Et moi, toujours je demandais où était le chef d'une si belle équipée.

« Enfin, Janus me dit un beau matin : « — Ce chef « que tu réclames, nous l'avons... Au moment où je « parle, il passe la frontière avec mon frère Victor... »

« Pendant qu'il gardait encore son secret, j'énumérais tous les princes possibles de l'Europe, lorsque enfin il me nomma le duc de Modène, en ajoutant :

« Il va épouser notre princesse, et par là devenir « héritier de la couronne de Sardaigne. »

« Mon premier mot fut :

« — Et le prince de Carignan ?

« — Bah! dit Janus, ce n'est qu'un petit polisson. »

« Je repris : « — Y penses-tu? Ce petit polisson, en tout temps, aurait pu mettre le feu à l'Europe; et maintenant, il paralyserait, par son droit méconnu, tous les braves gens comme nous qui resteraient attachés à son sang.

« Supposons que Napoléon soit chassé, la Révolution domptée. Dans ce cas, la France elle-même prendra fait et cause pour les droits du prince, et nous recommencerons à nous égorger.

« Le droit du prince de Carignan est le seul droit encore debout, et on va le mettre d'emblée en discussion! Mais c'est paralyser notre pays, le seul, en Italie,

qui ait l'esprit militaire... En un mot, c'est absurde... »

Et Faverges raisonna tant et si bien ses camarades, au fur et à mesure qu'ils arrivaient au rendez-vous, que ce fut contre M. le duc de Modène et contre ses prétentions un soulèvement général. Tous ces proscrits qui erraient et se battaient à travers le monde pour la monarchie jurèrent fidélité à cet enfant que pas un n'avait vu, à cet enfant malheureux comme eux-mêmes l'étaient, mais qui incarnait leur foi et leur espérance. Charles-Albert, ce jour-là, trouva les serviteurs fidèles qu'il devait retrouver à toutes les heures douloureuses de sa vie.

Le duc de Modène, en 1812, dut repasser la frontière; mais si l'affaire en resta là, ce ne fut pour François IV que partie remise. Quelque temps après, il épousait sa nièce; s'appuyant désormais sur ce qu'il appelait son droit à la couronne de Sardaigne, il ne cessera de poursuivre Charles-Albert de sa haine. Nous le retrouvons au congrès de Vienne, comme au congrès de Vérone, poussant ses pions sur tous les échiquiers, faisant de sa mère son agent à Prague en 1813, comme il devait faire de sa sœur à Turin l'exécuteur de ses hautes œuvres, de 1814 à 1821. Certes la confiance qu'il avait mise en elle ne fut pas trompée.

Tour à tour conseillée par M. de Bubna (1) et par

(1) Le comte de Bubna-Littiz, né à Zamersk, en Bohême, d'une famille illustre, mais réduite à la plus horrible pauvreté, s'éleva par son seul mérite et son extraordinaire bravoure aux plus hauts grades de l'armée. Après avoir été en Lombardie l'implacable agent de M. de Metternich, il mourut à Milan, le 26 juin 1826.

le baron de Binder (1), la femme de Victor-Emmanuel représentait, en Piémont, cette Autriche dont M. de Maistre disait « qu'elle était l'ennemie du genre humain ». Sous le gant de la Reine, on sentait la main de l'étranger. Comment s'étonner si, pris à la gorge par elle, Charles-Albert a pu faire un faux pas?

Dès longtemps avant la Restauration, les vrais amis de la monarchie avaient prévu les obstacles que le prince de Carignan devait rencontrer sur sa route.

« ...Rester en Autriche après avoir fait échouer les projets émis par Johnson était impossible, dit à ce propos le marquis de Faverges. Je méditai de me rendre en Suisse et d'enlever le jeune prince, héritier de tous les droits de la maison de Savoie. Arriver à lui, l'emmener, n'était pas chose difficile. J'étais sûr de trouver sur mon chemin aide et appui. J'étais sûr que le jeune prince était digne de son sang, qu'il ne se refuserait pas à une tentative qui le mettrait dans le cas de faire valoir ses droits, ou au moins lui ouvrirait une carrière semblable à celle d'Emmanuel-Philibert...

« Mais pouvais-je me fier à l'Autriche? En Angleterre, le parti whig au pouvoir avait mis sur pied l'intrigue Johnson. La Russie avait toujours donné trop peu de garanties de sa loyauté. Son armée, renommée par la bravoure de ses soldats, eût été pour le jeune prince une triste école sous le rapport moral et religieux. L'emmener en Sardaigne, et l'y ensevelir

(1) Le baron de Binder était le ministre autrichien à Turin.

sous la surveillance bête de Roburent (1) ou sous les caprices de Marie-Thérèse, son ennemie, eût été plus dangereux encore... »

III

Tandis que Faverges se désolait ainsi, le petit prince qu'il croyait en Suisse était à Bourges, au dépôt de son régiment. Sans doute, il y faisait vaillamment son apprentissage de dragon ; mais, n'en déplaise à M. Thiers, il ne sabrait personne. Ces carrés allemands enfoncés au cri de : « Vive l'Empereur ! » par Charles-Albert, sous les murs de Dijon, sont une jolie légende, et pour y contredire, il faut s'être blindé le cœur comme un entrepreneur de démolitions. Cependant, la vérité veut qu'en 1814, M. de Carignan ait mis plus d'encre que de sang sur ses petites mains. « ...Je fais les vœux les plus ardents pour que mon fils réponde à l'intérêt que vous voulez bien lui témoigner, et aux soins que M. Godin vous a promis pour lui », écrivait madame de Montléart à M. de Raynal, alors recteur de l'Université de Bourges (2).

(1) Je laisse au marquis de Faverges la responsabilité de l'épithète.

(2) 4 février 1814. Je dois la communication de cette lettre à l'obligeance de M. de Raynal, ancien procureur général à la Cour de cassation.

M. Godin était professeur de rhétorique au lycée de Bourges.

Mais l'enfant était difficile. Bientôt, il fallut doubler M. Godin de M. Madumet, son collègue au lycée. M. Madumet cachait, paraît-il, beaucoup d'esprit sous un grand air naïf que le prince s'était bien vite promis d'exploiter. Le voilà donc qui, dès la seconde leçon, entame en italien une série de bons mots à l'adresse de son professeur. Évidemment Madumet n'entend pas l'italien ; pourtant, c'est en italien qu'il poursuit la démonstration commencée. L'élève renouvelle l'expérience. Cette fois, il parle anglais, et tout aussitôt il se voit reprendre pour un défaut de prononciation. Ma foi, son dépit se traduit par un si gros mot allemand, qu'il doit enfin écraser Madumet. Non, l'aimable professeur signale aussitôt au prince un équivalent à son gros mot, et qui peut-être eût donné encore plus d'énergie à sa pensée... C'en fut fini... Allemand, anglais, italien battirent en retraite, et désormais se tinrent cois.

Est-ce par souvenir de cette déconvenue que Charles-Albert, toute sa vie, affecta de ne savoir que le français? Peut-être, car les premières expériences ne se cicatrisent jamais. Il n'en est pas moins à remarquer que le roi italien composait ses harangues et ses livres dans une langue étrangère, pour les faire traduire dans sa propre langue, comme s'il eût voulu ménager toujours un alibi à sa vraie pensée.

Une telle prudence, certes, était excessive, mais ne faut-il pas en accuser les hasards douloureux qui avaient ballotté la jeunesse du prince de Carignan? Il savait d'eux que pour ne pas faire banqueroute en ce

monde, il faut tenir ses comptes en partie double. Le succès trop souvent avait justifié à ses yeux d'enfant cette théorie honteuse.

Un des amis de madame de Montléart, le marquis de S***, s'efforçait précisément alors, à Bourges, où il avait été envoyé par l'Empereur, de garder une juste balance entre bonapartistes et royalistes qui se montraient le poing. La partie semblait liée avec des chances si indécises, que l'embarras du pauvre homme était touchant. On le voyait, tous les soirs, prodiguer aux partisans de l'Empire ses encouragements les plus convaincus jusqu'à dix heures. Puis, dix heures sonnant à la pendule, on entendait madame de S*** se plaindre d'une affreuse migraine. Et tous les soirs ainsi, ses premiers visiteurs, réconfortés, s'en allaient pour croiser, dans l'ombre de la porte cochère, dix ou quinze royalistes qui attendaient leur tour d'être reçus.

Voilà à quelle école était élevé Charles-Albert au moment où la Restauration allait faire de lui l'héritier d'une couronne à laquelle il n'avait jamais songé; d'une couronne dont les aînés de sa maison, au commencement de 1814, semblaient eux-mêmes désespérer.

Il faut du génie pour faire de fière politique dans sa misère. Le roi Victor-Emmanuel n'en faisait pas. Réduit à mendier son pain, il recevait soixante-quinze mille roubles de la Russie, qui ne comptait pour rien l'allié platonique et pauvre. L'Angleterre lui fournissait dix mille livres qu'elle hypothéquait, pour ainsi dire, sur son île de Sardaigne. Quant à l'Autriche, elle ne donnait

rien au malheureux roi, mais elle lui demandait tout, y compris sa couronne. Ainsi berné, à Vienne, à Pétersbourg, à Londres, Victor-Emmanuel, à Cagliari, après la cruelle déception que lui avait causée l'aventure de M. le duc de Modène, attendait un miracle de la bonne Providence. Joseph de Maistre, lui aussi, avait dès longtemps pensé qu'un miracle serait nécessaire pour ramener les exilés de Sardaigne à Turin.

« ...Je ne me rappelle pas avoir jamais eu un moment si détestable, écrivait-il de Cagliari au marquis Costa, le 22 septembre 1802; l'avenir, pour moi, est plus obscur que jamais, parce qu'il dépend d'un autre avenir qui est fort en l'air.

« En attendant, c'est une grande consolation pour moi d'être au moins bien du côté des finances, ce qui ne me laisse pas d'être un objet important. Tout le reste ne vaut pas le diable. Sauf le danger d'être rôti, j'aimerais mieux vivre avec les Hurons. Leur estime même me déplaît (je ne parle pas de celle des Hurons), parce qu'elle est froide et sotte. Je me consolais de tout avec ma femme, mes enfants et mes petits écus, et voilà qu'il faut se séparer, se ruiner en voyages (1). La patience est une vertu qui est aujourd'hui d'un grand usage. »

Quand ils partent en guerre, les Hurons dont parle Joseph de Maistre se couvrent, dit-on, de redoutables tatouages. De même, les hommes qui allaient affronter,

(1) C'est le 15 février 1803 que le comte de Maistre quitta Cagliari pour se rendre à Saint-Pétersbourg, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire du roi de Sardaigne. Il s'agissait déjà alors de sa nomination.

en Piémont, toutes les responsabilités d'une Restauration, s'étaient incrusté dans la peau l'idée de leur droit, et s'en tenaient là. Comme l'a dit quelqu'un qui connaissait bien les rois en exil, chez eux et leurs amis le manque de politique est suppléé par l'affirmation ou le rêve.

Eh bien, l'affirmation et le rêve eurent leur miracle. Schwarzenberg le fit, en ramenant en même temps Louis XVIII à Paris et Victor-Emmanuel à Turin. Celui-ci, se retrouvant chez lui, après seize ans d'exil, dit simplement, comme s'il fût sorti de sa chambre à coucher pour rentrer dans son salon : « Je n'ai fait qu'un mauvais rêve. »

A quoi Potemkin, ministre de Russie, répondit :

« Il est heureux que l'Empereur mon maître n'ait pas aussi bien dormi que Votre Majesté, sans quoi Elle ne se serait pas réveillée sur le trône. »

IV

Ah! c'était l'heure de tous les réveils; le peuple piémontais, lui aussi, se réveillait le 21 mai 1814, en criant *Hosanna!* sur le passage du Roi.

Toute la population de Turin s'était ruée à sa rencontre. On l'avait vu descendre de voiture et monter à cheval avec un attendrissement infini. L'attendrissement était devenu du délire quand le bon roi, saisis-

sant le baudrier d'un garde urbain, se le passa au cou pour faire son entrée à Turin.

En vérité le peuple semble porter toujours quelqu'un de ces masques tragiques ou bouffons dont se servaient jadis les acteurs pour enfler leur voix. L'hyperbole de la foule ne recule devant rien.

« ...C'était un spectacle à ravir le ciel, s'écriait quelques mois plus tard un journal génois sur le passage de la Reine et de ses filles, c'était un spectacle à ravir le ciel que de voir la souveraine avec sa robe de casimir nankin, garnie de velours bleu, avec un petit chapeau noir à plumes, et toute resplendissante de cette céleste beauté qui fait la joie des peuples! Près d'elle était madame la duchesse de Modène en robe de Florence grise, avec, sur la tête, un petit chapeau à fleurs. Son visage reflétait une partie du ciel; les autres jeunes princesses se groupaient autour du Roi, toutes vêtues de mérinos clair, garni de noir, avec des chapeaux blancs. Les yeux des assistants étaient fascinés, éblouis par leur beauté et leur grâce. »

Jugez de ce qu'était l'enthousiasme pour que Massimo d'Azeglio, toujours si sceptique, se laissât aller à écrire : « Nous étions en parade sur la place du Château, non loin du groupe que formaient le Roi et son état-major. Vêtus à la mode d'autrefois, avec la perruque, le catogan et les chapeaux à la Frédéric II, ils avaient certes des figures plaisantes, et cependant elles nous parurent très belles (1). »

(1) *Miei ricordi*, p. 110.

Le soir, il y eut illumination générale. Comme le Roi n'avait encore ni chevaux ni voiture, le marquis d'Azeglio lui prêta un vieux carrosse tout en glaces, tout doré, tout enjolivé de petits Amours hydropiques sur les portières.

« C'est dans cet équipage, continue Massimo, que le bon roi promena sa débonnaire figure jusqu'à une heure du matin, au milieu des vivat de la foule, distribuant des sourires, faisant à droite et à gauche des saluts qui déterminaient en sens inverse le frétillement de sa petite queue, si curieuse pour les gens de mon âge. »

Le panache d'Emmanuel-Philibert était peut-être plus imposant, lorsque, après Câteau-Cambrésis, le héros rentrait dans sa bonne ville de Turin; mais pour nos pères, la cadenette valait le panache en 1814!

Ils ne voyaient pas, ils ne voulaient pas voir, dans leur délire, Bubna, l'*alter ego* de Metternich en Italie, marcher comme le maire du palais à la droite du Roi.

Pour eux cependant, l'ivresse devait avoir son cruel lendemain, car le lendemain l'Autriche demandait qu'on lui livrât l'héritier de la couronne si joyeusement restaurée.

Pourquoi M. de Metternich voulait-il le prince de Carignan au grand quartier général des alliés? Pourquoi son insistance à réclamer un enfant dont, jusque-là, l'Europe semblait se soucier si peu?

Je n'ose le dire en vérité. Cette lettre me suppléera. Moins naïf que son frère Victor-Emmanuel, M. le duc de Genevois lui écrivit aussitôt qu'il eut connaissance de la demande autrichienne.

« L'affaire du prince de Carignan est certes désagréable (1), mais dès longtemps je m'y attendais. A vous exprimer franchement mon sentiment, mariez notre neveu au plus vite. Autrement, ou on le fera tuer, ou on le plongera dans une débauche à le rendre à jamais impuissant, ou enfin on lui fera contracter un honteux mariage. Il serait également mal au quartier général de Wellington, à cause de la religion, et au quartier général allemand, sous les autres rapports que je viens de vous dire...

« Nous sommes bien traités, parce que l'on croit bientôt jouir de nos dépouilles en éteignant la maison de Savoie. Ceci est l'habitude du cabinet de Vienne. C'est ainsi qu'il a fait finir la maison d'Este...

« Je mets toute ma confiance en Dieu, qui a protégé d'une manière si visible notre famille. Il ne permettra pas que de tels desseins réussissent à notre préjudice. Et ceci est le grand motif pour lequel je désire que vous fassiez au plus tôt revenir la Reine, pour nous donner un héritier. Si Dieu m'en daignait accorder aussi, notre maison s'appuierait sur plusieurs branches, et la possibilité n'existerait plus d'user de moyens détestables pour arriver à la détruire.

« Mais tant que dure l'incertitude présente, tant qu'il n'existe qu'un pauvre petit rejeton, la réussite de l'entreprise semble trop facile pour qu'on ne la tente pas. J'ai cru devoir, en conscience, vous ouvrir toute

(1) De Cagliari, 7 juillet 1814. — Voir Poggi, *Storia d'Italia*, t. I, p. 59.

mon âme sur ce sujet, en vous écrivant cette lettre que je confie au sieur Vincent, avec l'ordre formel de ne la remettre qu'entre vos mains. »

. . . . . .

Cette révélation des odieux projets que l'on machinait à Vienne, fit sur Victor-Emmanuel une impression d'autant plus profonde, qu'il savait l'antipathie de son frère pour les Carignan. Son premier mouvement fut donc de rappeler le prince à Turin. Mais la Reine l'obligea à ne rien faire de plus (1). Elle n'avait abdiqué ni sa haine contre Charles-Albert, ni ses ambitions pour M. le duc de Modène. Les conférences qui s'ouvraient à Vienne lui laissaient l'espoir d'un triomphe final. François IV était habile; Victor-Emmanuel était faible. Enfin M. de Metternich présidait le congrès, et les circonstances voulaient qu'entre ses mains les plus chers intérêts de Marie-Thérèse se confondissent avec ceux de l'Autriche.

L'Autriche, désormais, entendait exercer en Italie une influence sans contrepoids. Déjà Venise n'existait plus. Le vasselage des archiducs restaurés à Florence et à Modène était garanti par leur sang. Peu importait, à Rome, un souverain dont on ferait l'élection. Peu importait, à Naples, une dynastie transplantée, qu'elle s'appelât Bourbon ou Murat. Pour combattre l'inféodation de l'Italie à l'Autriche, il n'y avait que la maison de Savoie. Celle-là tenait au sol et régnait — que l'on me pardonne l'anachronisme —

(1) Poggi, *Storia d'Italia*, t. I, p. 98.

par la volonté nationale autant que par la grâce de Dieu.

Là était le *delenda Carthago*, et il semble que, pour introduire l'ennemi dans la place, M. de Metternich ait fait appel aux vieilles ruses d'Ulysse.

Le 27 novembre 1814, le prince Albani, qui représentait M. le duc de Modène au congrès, réclama tout à coup un port sur la Méditerranée.

Et comme chacun s'étonnait, le plénipotentiaire modénais fit à ses collègues l'historique des négociations qui avaient précédé le mariage de son maître avec la princesse Béatrix de Savoie. La Spezzia, dans ces conditions, devenait nécessaire à François IV pour relier, un jour, son île de Sardaigne aux États de Modène.

C'était introduire incidemment la question que M. de Metternich n'osait aborder de front : ne fallait-il pas, avant d'en venir à la Spezzia, que l'Europe prononçât entre François IV et Charles-Albert?

Les plénipotentiaires français répondirent par la proposition ferme de reconnaître comme seuls valables les droits de la maison de Carignan.

On savait à Paris les menées du duc de Modène; M. de Talleyrand avait l'ordre formel de leur barrer la route.

Dès l'ouverture du congrès, il s'en était expliqué avec l'envoyé sarde, marquis de Saint-Marsan.

Pour nous, lui avait-il dit, la question est une question d'intérêt européen. Et le prince développa longuement au marquis les raisons qu'avait la France

pour ne pas faire, à propos de la succession au trône de Sardaigne, le jeu de la maison d'Autriche.

« Mais pourquoi me conter ces choses? dit Saint-Marsan.

« — Parce que nous avons été informés que lors du mariage de M. le duc de Modène avec la fille du roi Victor-Emmanuel, l'exclusion du prince de Carignan avait été discutée et presque résolue... »

Bien grand avait été l'étonnement du marquis à entendre de si intimes confidences. Mais plus grande encore fut sa stupeur en recevant, quelques jours après, cette dépêche du roi Victor-Emmanuel. Il faut en convenir, c'était une étrange réponse aux ouvertures du prince de Bénévent.

« ...Si en laissant entrevoir à la maison d'Autriche, disait le Roi, la possibilité de conserver aux femmes le droit de succession, pour le cas où ni mon frère ni moi n'aurions d'héritiers mâles, vous arriviez à trouver cette puissance plus coulante sur les agrandissements que nous demandons en Lombardie, nous serions disposé à changer l'ordre de succession établi (1). »

Le Roi ne pouvait plus généreusement se livrer à l'Autriche. Mais grâce à Dieu, le prince de Talleyrand n'était pas homme à se laisser éblouir par tant d'abnégation. Peu lui importaient les rancunes que l'on pouvait garder aux Carignan. Peu lui impor-

(1) Voir Nicomède Bianchi, *Storia della monarchia piemontese.*

taient les agrandissements de la maison de Savoie en Italie. La France n'avait qu'un intérêt dans la question, celui d'empêcher M. le duc de Modène d'amener l'Autriche au pied des Alpes.

Il serait oiseux de rapporter dans son détail une discussion qui se prolongea plusieurs jours. Ce fait seul est intéressant, que Charles-Albert dut sa couronne aux efforts du prince de Talleyrand. La Russie et la Prusse leur donnèrent raison. L'Autriche rentra ses griffes, et l'article 860 du traité de Vienne consacra la défaite de M. le duc de Modène et du prince de Metternich.

V

Mais l'entrée de leur vainqueur à Turin n'eut rien d'un triomphe. Charles-Albert y arrivait détesté de la Reine, et suspect aux vieux courtisans. Dans le grand public personne ne le connaissait. On peut dire qu'il n'avait en Piémont qu'un seul ami : le roi Victor-Emmanuel, enchanté de se trouver tout à coup un héritier de si bonne mine, et enchanté surtout d'en avoir fini avec les persécutions de son entourage. Avec sa mobilité ordinaire, l'excellent prince pensait que si son neveu avait un peu les antécédents de l'enfant prodigue, la faute en était à ceux qui l'avaient renié.

« Nous aurons beaucoup à faire, écrivait-il à son frère, M. le duc de Genevois, pour détruire chez Carignan les mauvaises impressions de l'éducation libé-

rale qu'il a reçue de sa mère, sous la direction de laquelle il est resté jusqu'à seize ans.

« ...Si nous l'avions fait conduire en Sardaigne, il y aurait été élevé avec nous, et il serait devenu quelque chose de bon (1). »

Charles-Albert pouvait maintenant devenir ce quelque chose de bon, et le Roi ne s'y épargna plus. Le mal que l'on a fait aux gens est parfois une raison de les haïr. C'était le contraire ici. Victor-Emmanuel sentait qu'il avait, vis-à-vis de son héritier, bien des injustices à réparer; il les répara avec la prodigalité, la légèreté, l'enthousiasme, la bonté et l'inconséquence qu'il mettait à tout. Il rendit au prince ses apanages, lui donna tous ses ordres, en fit un général, et deux ans ne s'étaient pas écoulés, que Charles-Albert était nommé grand maître de l'artillerie.

Mais alors même qu'il n'eût pas bénéficié des défauts et des qualités de son oncle, le prince n'eût pas tardé à le séduire : on ne résistait pas au charme dont rayonnaient ses dix-sept ans.

D'instinct, il devinait l'arrière-pensée des gens, et savait leur dire, quand il voulait, ce qui pouvait les flatter davantage. Il avait surtout encore les illusions de la jeunesse, ces illusions semblables aux roses pourpre qui croissent sans épines sur les hauts sommets, et qui s'en hérissent si vite quand on les transplante plus bas.

(1) *Histoire de Charles-Félix,* par un religieux d'Hautecombe, p. 146.

Les illusions qu'apportait Charles-Albert ne pouvaient échapper longtemps à cette triste loi de la nature.

L'étiquette d'une vieille cour le surprit tout d'abord, puis l'ennuya et finit par l'exaspérer. Pour l'enfant inconscient de tout frein, la main de son gouverneur Grimaldi était peut-être lourde; mais si vraiment elle l'était, c'est que le comte Grimaldi avait de son devoir une idée trop haute. Il appartenait à une école alors déjà bien démodée. L'intérêt, l'ambition, la faveur lui étaient indifférents. Pour lui, tout compromis équivalait à une mauvaise action. Grimaldi était un de ces hommes qui, comme disait Monrose, « se sacrifieraient à la couronne quand elle pendrait aux buissons du chemin ». C'est dire que le gouverneur parlait franc, parlait haut à toute heure, fût-elle mal choisie.

« ...Je regrette vivement, écrivait madame de Montléart, qu'un ami avait mis au fait de la situation, le manque de confiance de mon fils pour son gouverneur. Je crains, outre le mal moral pour lui, que cela lui nuise aux yeux du Roi et même du public. Mais ce n'est pas une chose qui se commande, et, comme vous l'avez fait bien observer au comte Grimaldi, la confiance est un objet à surprendre, à obtenir plutôt qu'à forcer...

« ...Vous savez aussi bien que moi que tout être revêtu d'autorité sur Charles n'aura jamais d'influence réelle sur lui, s'il n'acquiert son amitié...

« ...Ce qui m'inquiète surtout, ajoutait-elle, c'est l'espèce de prédilection qu'il témoigne pour M. de Sonnaz, un de ses écuyers... »

Qui pouvait l'avoir ainsi renseignée sur l'homme qui devait être le meilleur ami, le plus sage conseil, le dernier fidèle du roi Charles-Albert (1)?

J'ai là, sur ma table, toute leur correspondance. L'éternité semble avoir passé sur ces feuillets jaunis, et pourtant, ils se recherchent, se retrouvent (*b*). Ah ! les vieilles lettres ! comme certaines plantes, elles sont à sève remontante. Joies, désillusions, douleurs, espérances, n'y sont qu'endormies. Secouez le sable qui tient encore à l'écriture, elles se reprendront à verdir. Entre l'intime bavardage d'une vieille lettre et la plus savante glose, c'est l'infinie différence d'une fleur sur sa tige à une fleur peinte. Comme l'artiste, l'historien interprète la nature. Son œuvre ne peut être qu'une traduction. Or, si l'on en croit la sagesse d'un vieux proverbe italien, traduire, c'est trahir...

Voilà pourquoi l'on rencontrera désormais ici tant et tant de vieilles lettres. Qu'est-il à intervenir entre Charles-Albert et ses amis ? Mieux vaut écouter leurs confidences interrompues, comme dans le conte de Perrault, depuis bientôt quatre-vingts ans.

(1) Joseph-Marie, comte Gerbais de Sonnaz, né à Chambéry en 1784, fut attaché comme page avant la Révolution à Charles-Emmanuel de Carignan. Il émigra, et au retour de l'émigration, il fit partie de la maison du prince Borghèse, gouverneur du Piémont. En 1815, lors de la Restauration, le roi Victor-Emmanuel Ier l'attacha comme écuyer au prince de Carignan. Lorsque celui-ci, en 1831, monta sur le trône sous le nom de Charles-Albert, le comte de Sonnaz devint successivement grand veneur, grand maître de la maison du Roi, collier de l'ordre suprême de l'Annonciade. Le comte de Sonnaz est mort en 1863.

CHAPITRE III

La petite cour de Raconis en 1816. — Portrait moral du prince. — Sa vie intime. — Rupture avec le comte Grimaldi. — Il est remplacé par le chevalier d'Osasque. — Premières lettres du prince. — Projets de mariage. — Voyage de Charles-Albert à Florence. — Ses impressions sur la princesse Marie-Thérèse de Toscane. — Arrivée à Rome. — Rencontre du duc de Genevois. — Mariage de Charles-Albert.

I

Le Roi avait voulu, pendant l'hiver de 1815 à 1816, compléter la maison de M. le prince de Carignan. Le comte Grimaldi conservait ses fonctions de gouverneur. MM. de Valperga, Barbania, Paesana et de Saint-Martin étaient nommés premiers écuyers; mais, comme tous quatre dataient d'avant la Révolution, il avait fallu les doubler de suppléants, et jamais le hasard ne s'était amusé à grouper gens plus dissemblables entre eux que l'étaient ceux-ci. Le comte de Collegno avait l'esprit ouvert, mais mal dirigé. Le chevalier Grimaldi, fils du gouverneur, était un vrai saint. Le comte de Sonnaz enveloppait de formes charmantes l'esprit le plus fin; tandis que, toujours hérissé, toujours grondant, le chevalier Costa, ou plutôt « don Sylvain », comme disait Charles-Albert, cachait son bon cœur sous les dehors d'une catapulte.

Tel était l'intime entourage du prince qui allait avoir dix-huit ans. « Bien des préventions étaient tombées devant son aimable accueil et sa grande mine, raconte Sylvain Costa (1) dans son Journal, car le digne homme se mêlait d'écrire, et cependant, je ne pris mon premier quartier qu'avec une certaine appréhension. Je connaissais peu mon nouveau seigneur, et il m'avait été conté qu'il était fin à l'excès, et peu scrupuleux parfois, à compromettre les naïfs qui y allaient avec lui trop simplement.

« Je ne tardai pas, en effet, à m'apercevoir qu'il me tâtait, et cherchait le défaut de ma cuirasse. Comme j'y savais plusieurs défauts, je les tamponnai de mon mieux. Outre que j'ai toujours eu horreur de l'intrigue, ma place, qui était une place de confiance, me commandait la plus absolue réserve. Je ne pouvais cependant ne pas voir et ne pas entendre. Au bout de quinze jours, mon opinion était faite. J'étais convaincu que j'aimerais mon prince, mais qu'il importait avant tout que cet amour-là ne portât pas de bandeau.

« Monseigneur me prit d'abord pour confident de ses plaintes d'écolier. Il ne tarissait pas de doléances sur le compte de son gouverneur, et de plaisanteries à l'adresse de ses premiers écuyers. Il les affublait de surnoms pittoresques. L'un était *don Grognard,*

(1) Sylvain Costa, né à Beauregard en 1783, mort à Turin en 1834, major général, premier écuyer du roi Charles-Albert, grand de cour, commandeur de Saint-Maurice, de Saint-Ferdinand de Toscane, chevalier de Saint-Louis, était le troisième fils du général marquis Costa, dont la vie a été écrite sous le titre de : *Un homme d'autrefois.*

l'autre *don Pissard*. Il ne voyait guère que le côté ridicule ou mauvais des gens et des choses, et un trait caractéristique, chez lui, était son invincible répugnance pour toute conversation générale. Il avait de perpétuels chuchotements, des tête-à-tête dans tous les coins, si bien que vingt personnes contre une pouvaient toujours croire qu'on se moquait d'elles.

« On voit que mon prince n'était pas parfait », concluait Sylvain en tournant ce premier feuillet de son Journal. Le pauvre homme avait le pressentiment qu'il en tournerait douloureusement bien d'autres. Celui-ci n'en était que la préface explicative...

Raconis se trouvait trop loin de Turin pour que les visites fussent nombreuses. Il fallait y vivre entre soi. Dans ces conditions, Sonnaz et ses camarades, moins solennels peut-être que MM. les premiers écuyers, passaient avec le prince toutes leurs journées.

« Plus souvent à la chasse ou à la pêche que dans sa salle d'étude, disait mélancoliquement Sylvain, car je dois avouer que monseigneur traitait très-platoniquement sa bibliothèque. Comme il désirait cependant qu'on l'en crût amoureux, il avait toujours sur sa table une foule de bons livres, ouverts à la même page malheureusement.

« ...Ses connaissances (et à son âge, c'était bien naturel) n'avaient rien encore de profond ; aussi j'enrageais de voir l'art infini avec lequel mon prince évitait toute conversation qui l'eût pris sans vert. Il y mettait la même diplomatie qu'il mettait à tout. Je ne

sais personne pour avoir eu, à dix-huit ans, le tact aussi fin et une plus grande habileté à connaître les hommes.

« Je n'en puis dire autant des femmes. Il se montrait, au contraire, pour elles d'une naïveté plaisante. Pas une femme ne le regardait qu'il ne la crût aussitôt amoureuse folle de lui. Il y avait là beaucoup d'enfantillage, sans doute, mais nous n'en étions pas moins condamnés à une grande surveillance.

« Dès qu'un astre nouveau se montrait à l'horizon, c'était vers ce point de l'horizon que se dirigeaient nos chevauchées. On caracolait, on saluait avec grâce, et dans la moindre révérence rendue du haut d'un balcon, on voyait les déclarations de l'amour le plus passionné. »

Sylvain enregistrait ces jolis péchés, mais le comte Grimaldi s'en inquiétait, et de bien autre chose encore. Il s'apercevait que son pupille avait rapporté de Genève des idées qui, chaque jour, se formulaient par des propos plus hardis. De jeunes Suisses, anciens camarades du prince, venaient à Raconis, et y étaient reçus avec une familiarité, un abandon qui désolaient le gouverneur. Grimaldi venait en même temps de découvrir une correspondance clandestine. Sous ses yeux, le chef des écuries transformait, depuis six mois, les fontes du prince en boîtes aux lettres; et dans ces lettres, il était question de politique autant que d'amourettes.

Effrayé pour l'avenir de la couronne plus encore que blessé dans son dévouement, le comte Grimaldi

fit un suprême effort pour ramener Charles-Albert à une plus juste idée de sa position. Il ne réussit qu'à rendre toute relation avec lui impossible. Les plaintes du prince finirent par ébranler la confiance que le Roi avait en Grimaldi, et le gouverneur fut sacrifié. Une fois de plus, on vit un homme de bien emporter dans sa retraite l'estime de ses pires ennemis.

Les notes de Sylvain constatent que toute cette intrigue avait été conduite par le comte de S..., qui briguait pour lui-même la place de gouverneur. « M. de S..., dit-il, était toujours prêt à supplanter chacun. Mais grand fut son désappointement, à l'heure où il croyait se glisser entre les draps du pauvre Grimaldi, d'y trouver roulée la grosse personne du général Polycarpe d'Osasque.

« Notre nouveau gouverneur était comme esprit bien inférieur à Grimaldi, mais il avait de la gaieté, et n'était ni imposant, ni pédant. Son caractère plut tout de suite à mon prince, qui n'eut jamais pour lui que de bons procédés, quoique s'en moquant toujours. Pour en finir avec cette aventure qui m'impressionna péniblement, j'ajouterai que mon collègue Louis Grimaldi, le fils du gouverneur, ne resta à la cour, après la disgrâce de son père, que sur les très vives instances du prince, et que le pauvre garçon n'eut pas lieu plus tard de s'en applaudir. »

Ce portrait a peut-être été un peu poussé au noir; le temps, les circonstances sont venus, depuis l'heure où il le traçait, modifier les premières impressions de Sylvain Lui-même était jeune alors. Il ne tenait pas

assez compte du milieu douloureux où son prince avait vécu. Oubliant les tristesses de sa première enfance, il le voulait parfait, comme si le bonheur ne faisait presque pas seul la bonté. Dès la première heure de sa vie, il faut à l'âme un doux et chaud rayon de soleil pour la faire fleurir. Peu importe ensuite, comme on l'a dit, que le bonheur nous quitte ou nous chagrine par ses infidélités. On l'a connu, on s'en souvient, on croit en lui, et quand il revient, c'est une vieille connaissance. L'âme s'anémie à l'ombre comme la plante. « Laissez pleurer, disait Lamennais, ceux qui n'ont pas eu de printemps, et ne leur reprochez pas leur défiance de la vie. »

Mais, comme ses camarades, Sylvain avait d'autres soucis que de chercher, si fort en arrière, les bonnes raisons de ce qui se passait devant lui.

« Mon jeune seigneur, écrivait-il à son frère, a cinq pieds six pouces, et il est avec cela d'une maigreur extrême. Cependant cette colossale stature lui sied bien. Elle n'a d'autre inconvénient que d'humilier mon ventre et ma petite taille; mon titre d'écuyer me donne une vague ressemblance avec Sancho quand je chevauche à la suite de mon prince! Patience, c'est une façon comme une autre de contribuer aux gloires du règne futur.

« En attendant, j'arrive de Raconis. Monseigneur avait appelé toute sa maison pour recevoir le Roi. Tout était réglé avec une rare entente et un goût infini. Les mille coins du parc regorgeaient de musique. Nos voitures étaient attelées de quatre chevaux, nos festins

magnifiques; l'étiquette enfin a été si bien observée que j'en suis mort de fatigue... Je prendrai, pour la seconde fois, mon service de quartier le 1er juillet; sera-ce à Raconis ou à Turin, je ne sais, mais je préférerais que ce fût à Turin : j'y aurais au moins quelques heures de liberté par jour, tandis que là-bas, c'est le jour et la nuit qu'il faut être en l'air, tantôt en voiture à quatre chevaux, conduite par le prince, au risque de nous rompre le col tous ensemble, tantôt à cheval, où je cours isolément les mêmes risques. Monseigneur vient d'imaginer un habit de chasse que nous nous sommes fait faire. C'est un habit vert, croisé, avec un collet de velours vert, avec boutons et passementeries d'argent. Le chapeau est de feutre avec des plumes noires. La culotte est de nankin avec de grandes bottes. Voilà le sixième uniforme qu'il me faut endosser depuis trois mois que je suis au service du prince. Son amour du pittoresque me coûte de cette façon déjà près de cent louis. Et encore si ce n'était que cela! mais ce même amour du pittoresque nous transforme en maçons, en jardiniers, en arpenteurs. Nous bouleversons tout ici, murs, rivières, plates-bandes. A grand renfort d'écus, la Macra va couler à droite au lieu de couler à gauche. En serons-nous plus heureux? »

...Que voilà bien un trait de caractère! Sylvain ne vit jamais les choses qu'à travers un verre noirci comme on regarde une éclipse. « En serons-nous plus heureux? » Sur cette réflexion philosophique le digne homme s'était mis à faire, lui aussi, comme la Macra,

l'école buissonnière, car voici une bien curieuse lettre du rappel trouvée dans ses papiers.

« Très cher Costa, écrivait le prince, il y a deux ou trois jours, je revenais de la promenade, et il y avait quelques personnes dans mon cabinet. On m'apporte une lettre. Je l'ouvre, et aussitôt le cri : Au miracle! au miracle! se répand dans l'appartement. Une lettre de don Sylvain! il y avait bien de quoi, j'espère.

« J'ai été ravi de voir que, malgré vos occupations, vous vous occupiez du teint des Niçardes (1), ce qui me fait supposer que votre *individuo* jouit d'une bonne santé. J'espère que le beau climat de Nice vous aura rendu une poitrine aussi bien sonnante que celle de mes amis les Savoyards. Non seulement moi, mais tous vos amis désirent vous voir revenir au plus tôt. Je devrais dire, vos amies surtout, car, nouveau Pâris, vous avez jeté la discorde parmi elles. Chacune a reçu une lettre de vous, et, la discorde s'en mêlant, on veut que celle dont la lettre est la plus longue soit la préférée de don Sylvain. Les deux flammes pourtant se réunissent dans la crainte que votre séjour, de compagnie avec le gros major B..., qui n'est gros que d'entendement, ne ralentisse vos feux amoureux. Je console vos beautés en leur disant qu'une amitié, même excessive, pour le major ne saurait les éteindre. Quand même, revenez, revenez au plus vite (2). »

(1) Sylvain Costa, alors capitaine d'état-major, avait été envoyé à Nice pour des levers topographiques.

(2) Archives de Beauregard, 1816.

II

Sous cet amical badinage perçaient des préoccupations dont Sylvain était, certainement, plus innocent que son correspondant. L'allure un peu abandonnée de Charles-Albert, sa grande légèreté, commençaient à inquiéter l'entourage. On y était d'autant plus en éveil, que la reine Marie-Thérèse exploitait méchamment auprès de son mari toutes ces inconséquences. La morale que les graves conseillers de la couronne tiraient de leurs observations était qu'il fallait marier le prince au plus tôt.

D'abord, ils avaient pensé à l'une des filles cadettes du Roi. Mais la perspective de devenir le gendre de sa pire ennemie parut si peu séduisante à Charles-Albert, que l'idée fut aussitôt abandonnée. On parla alors d'une princesse de Bavière, puis de l'archiduchesse Marie-Thérèse, fille du grand-duc de Toscane (1).

De son côté, le comte de Maistre insistait pour que l'on fît épouser à Charles-Albert une princesse de sang russe. « Je ne verrais rien, écrivait-il de Pétersbourg, rien de plus grand, rien de plus utile, à l'heure où nous sommes, qu'une telle alliance. Et si l'on m'ob-

(1) Marie-Thérèse, fille de Ferdinand III et d'une princesse de Naples, sœur de la reine Amélie.

jecte la religion, j'aurai bientôt fait de démontrer que de tels mariages sont devenus aujourd'hui nécessaires (1). » Malheureusement, pas un de ces nombreux projets ne souriait au principal intéressé.

« Depuis quelque temps, écrivait-il à Sonnaz, on me tourmente pour me faire marier, et le chevalier d'Osasque se joint ferme à tous ces ennuyeux. Il prétend être sûr de l'approbation du Roi. Mais je n'entamerai jamais une chose aussi essentielle sans avoir votre bon conseil, de sorte que je vous prie d'y penser et de m'envoyer votre avis, si vous ne pouvez venir à Raconis (2). »

Quel fut l'avis du comte de Sonnaz? Je ne sais. Mais l'affaire traîna, et ne fut reprise sérieusement que l'année suivante.

« Voilà le prince parti, écrivait Sylvain (3), parti pour Rome, où il va voir le roi abdicataire (4), et les Colonna qui sont ses parents. Il n'a emmené avec lui que son gouverneur et un premier écuyer. On dit que monseigneur verra, en passant par Florence, quelques-unes des princesses de ce beau pays, et que, si elles lui conviennent, il en épousera une.

« Ceci est le bruit de la ville, ajoutait Sylvain avec autant de discrétion que de modestie, car pour mon compte, je n'ai sur cet objet aucune donnée certaine. »

(1) Nicomède Bianchi, *Storia della diplomazia europea in Italia*, p. 264.
(2) 16 avril 1816.
(3) 21 mars 1817.
(4) Charles-Emmanuel IV, entré au noviciat des Jésuites.

Le bon apôtre y était cependant pour quelque chose.

« Vous savez, lui écrivait le prince le 5 avril suivant, que mon mariage s'est arrangé. Il paraît que je dois être heureux, car elle a, autant que j'ai pu en juger, beaucoup d'esprit. Je me ressouviendrai toujours, ami Costa, que c'est vous qui m'avez le premier conseillé ce mariage (1). »

L'archiduchesse Marie-Thérèse de Toscane, dont il était question, avait alors seize ans. Sans être régulièrement jolie, sa fraîcheur, de longs cheveux blonds et le plus beau teint du monde, lui donnaient un grand charme. Son portrait, que l'on voit au palais royal à Turin, rappelle parfaitement ce qu'elle était au moment de son mariage.

La princesse était née à Vienne le 21 mars 1801, pendant l'exil de son père, chassé de Toscane par l'invasion française. Il en était résulté que sa première éducation avait été absolument allemande. La Restauration de 1814 n'y avait rien changé. Au lieu de grâce, de souplesse et de charme, ses institutrices, mesdames d'Herbert et de Gebsattel, toutes deux, d'ailleurs, femmes du plus rare mérite, lui avaient inculqué leur raideur. Cette tare autrichienne fit le malheur de toute sa vie. Jamais Charles-Albert ne put l'aimer de la tendresse vraie qu'elle eût méritée pourtant. Quant à elle, dès qu'elle connut le prince de Carignan, ce fut pour l'adorer. Elle admirait son esprit, sa finesse, sa figure, et ne put jamais admettre qu'il ne

(1) Sans date, 1817.

lui fût pas absolument supérieur en tout. Que de fois l'entourage chercha à lui faire comprendre que le prince serait charmé de la voir plus à son aise! Elle demeurait, quoi qu'on pût dire, gauche et timide. Aussi est-il vraiment étonnant que Charles-Albert, à première vue, ait pu lui trouver « beaucoup d'esprit ». Son esprit seul l'a séduit. Un si beau détachement n'était-il pas pour en imposer à Sylvain et à son camarade Sonnaz?

« Me voici à Rome (1), mon cher Sonnaz, et de plus me voici à moitié marié, ce qui, pour moi, je vous assure, est une grosse affaire que je porte bien lourdement. Mais enfin, il faut prendre son parti, et je tâcherai de m'en tirer le mieux possible. Je vous assure que j'ai fait de grands soupirs de ce que vous n'étiez pas avec moi; mais mon mauvais génie, qui ne veut pas déguerpir de dessus mes épaules, m'a obligé de faire tout de mon cru, car mes deux compagnons de voyage ont surpassé l'idée que j'avais de leur nullité. En revanche, Dieu prend toujours grand soin de moi, car on prétend que je m'en suis très bien tiré.

« Vous aurez vu, par la lettre que j'ai écrite à Saluces (2), comment l'affaire s'était bâclée. Suivant les apparences, je dois l'avoir faite bonne, car elle m'a paru, d'après toutes mes observations, avoir beaucoup d'esprit, et de plus avoir des goûts conformes aux miens : ce qui, malgré mon indifférence pour ma

(1) 9 avril 1817.
(2) Le comte Alexandre de Saluces, son tuteur.

propre personne, n'a pas laissé de me faire un certain plaisir. Elle n'est pas aussi petite qu'on nous l'avait dite, et sans être très jolie, elle n'est pourtant point mal. Je vous assure que j'en parle avec vous bien indifféremment. Mais, mathématiquement parlant, je dois être heureux. »

Et le prince continuait ses confidences sur le ton d'un amoureux transi :

« Puisque la chose s'est arrangée, j'ai pris la résolution de faire une vie de galant homme, et de rendre ma femme heureuse, si la chose est possible.

« Je suis ici chez ma tante (1), où je devrais être entièrement content, car il n'y a pas de marques d'attachement qu'elle ne m'ait données, ainsi que son mari. Le duc et la duchesse de Genevois (2), qui sont aussi à Rome, sont vraiment, pour moi, on ne peut meilleurs. Ils ont la bonté de me conduire partout avec eux. »

Sonnaz, qui connaissait son prince, dut sourire de le trouver si résigné à épouser une jolie femme, et si enthousiaste de M. le duc de Genevois. Tout cela détonnait singulièrement avec ce qu'il avait vu et entendu jusqu'alors à Raconis. De toute la jeune génération qui entourait le prince, personne, il est vrai, ne connaissait encore le duc de Genevois, mais chacun redoutait ses idées d'autrefois et son caractère inflexible.

(1) La duchesse Colonna.

(2) Frère cadet du roi régnant et plus tard roi lui-même sous le nom de Charles-Félix.

III

Certes, il y avait lieu de compter avec un tel homme.

Tout ce qui se disait et se faisait en Piémont (1) ou en France continuait pour lui la Révolution. Il tenait le monde à la fois en pitié et en horreur. M. le duc de Genevois fut un type unique parmi ceux de sa maison, tous si fins politiques, si ambitieux, si soldats. De sa vie, il n'avait songé au fameux artichaut italien qu'il faut manger feuille à feuille, comme disait Emmanuel-Philibert. Qu'importait l'Italie à M. le duc de Genevois? Il n'avait pas été élevé pour monter sur le trône. L'éducation politique, en ce temps-là, était un droit d'aînesse (*a*).

Cadet de douze enfants que Victor-Amédée III avait eus de Marie-Antoinette-Ferdinande d'Espagne (2), il ne connaissait d'autre ambition que celle de vivre inconnu. Un instant, il avait même pensé à se faire Camaldule, et l'intervention du Pape avait été nécessaire pour le décider à épouser Christine de Naples, le 6 avril 1807 (3). Elle aussi avait rêvé de couvent!

(1) Charles-Félix était, au moment de la Restauration, resté en Sardaigne, comme vice-roi. Il ne revint sur le continent qu'en 1817.

(2) Fille de Philippe V.

(3) Sœur de la reine Marie-Amélie et tante par conséquent de la princesse de Toscane qu'allait épouser le prince de Carignan.

Mais voilà qu'au point de vue dynastique, ce double dévouement ne servait à rien. Le ménage n'espérait plus d'enfants quand Charles-Albert le rencontra à Rome.

Entre le prince et son oncle, c'était évidemment une première dissemblance. Mais il en existait tant d'autres que Charles-Félix en venait à regretter sa lettre en faveur du prince de Carignan. L'âge, l'éducation, les principes, tout désunissait les deux héritiers éventuels du roi Victor-Emmanuel. Si un même amour du bien public les élevait à une égale hauteur de vues, ils apercevaient des horizons différents, comme lorsqu'on se tourne le dos sur un même sommet. Parmi les hommes, soient-ils princes, les uns sont faits de raison et les autres d'impression. Quand ils le voudraient, le cœur et la raison ne s'entendront jamais. On peut, à la rigueur, se faire aimer, mais on ne fait pas aimer ses idées.

C'était ce dont, au bout d'un mois de voisinage, ces deux princes s'étaient aperçus. De leur première rencontre à Rome data un désaccord qui ne cessa de grandir. Charles-Albert était apparu à son oncle comme un héritier prodigue. Pour le vieux Savoyard, la fortune de sa maison allait être livrée à l'Italie. Dût-il faire interdire l'héritier, il se promit de sauver l'héritage, et ne s'y épargna plus.

Moins préoccupé, peut-être, des intérêts d'une couronne qu'il avait abdiquée pour entrer au noviciat des Jésuites, Charles-Emmanuel IV mettait plus d'indulgence à juger Charles-Albert.

« J'ai vu, écrivait-il, le prince de Carignan, dont j'ai été très satisfait de toutes manières. Mais je me suis aperçu qu'autant son fond était bon, autant sa première éducation avait été mauvaise. Il me paraît pourtant, ajoutait-il, très porté pour la religion (1). »

Et c'était la chose importante pour Charles-Emmanuel, qui vivait à Rome à la façon des plus humbles, après avoir vécu sur le trône à la façon des rois les plus malheureux.

Dans sa cellule, au couvent de Saint-André, le pauvre novice découronné n'avait rien de Charles-Quint. Couvert d'infirmités et presque aveugle, il poussait à ce degré d'héroïsme sa pauvreté volontaire, qu'on le voyait parfois tendre la main aux passants (2).

Le voilà qui repose aujourd'hui au Quirinal (3), porte à porte avec son petit-neveu, le roi Humbert. Rome a toujours été la ville des contrastes, comme l'écrivait Charles-Albert à Sylvain.

« Je regrette de ne pas vous avoir ici près de moi, dans cette ville où tout n'est que décadence présente et grandeur passée, admirant les superbes restes des Romains si dégénérés. Les artistes célèbres ici sont des étrangers, et la campagne est inculte, par cette raison qu'elle donnerait de la peine à cultiver. Mais,

(1) Manno, *Informazioni*, p. 31.
(2) *Biographie universelle*, article : *Charles-Emmanuel IV*.
(3) Charles-Emmanuel IV mourut le 7 octobre 1819, et fut enterré dans l'église de Saint-André du Quirinal avec l'habit de Jésuite.

en revanche, on voit quel parti on peut tirer des hommes, car, à tout moment, on rencontre des choses qu'il serait impossible de faire aujourd'hui. »

Avait-il déjà le douloureux pressentiment de l'effort sous lequel il retomberait écrasé ?

Dans toutes les lettres de Charles-Albert, à cette époque, c'est comme le frisson des feuilles quand le vent est proche. Il se montre agité. On sent qu'il ne se prend à rien, que le moindre sourire lui coûte, qu'il est gêné, inquiet, comme s'il portait sa destinée écrite au front.

« A mon passage à Florence, mandait-il à Sonnaz, dans une des réceptions du grand-duc, se trouvait le prince Borghèse (*b*), qui se mit dans un coin de la chambre, les bras croisés, et resta là, me regardant fixement, comme le beau Dunois lorgnant la jouvencelle. A la fin, ayant vu sa contenance, je m'approchai petit à petit de lui, et lui parlai pendant un instant, ayant débuté par lui donner de vos nouvelles, et l'entretenant ensuite de la beauté de ses chevaux. Je pensai que c'était là sa partie la plus forte (1). »

Charles-Albert masquait ainsi toujours d'une raillerie l'accès de sensibilité qu'il sentait lui monter au cœur; il était, en effet, en écrivant à Sonnaz, grandement peiné de la froideur de madame de Montléart.

« ... (2) Demain, on fera les fiançailles, et je partirai ensuite pour Turin. Mais, avant de partir, mon

(1) Lettre à Sonnaz, 28 avril 1817.
(2) *Ibid.*, 2 mai 1817.

cher ami, je vous dirai une chose assez particulière, c'est que ma mère n'a répondu à aucune de mes lettres depuis celle que nous lui avions écrite ensemble, tandis qu'elle a répondu à la *sposa* (1). Je lui ai écrit de Florence, deux fois de Rome, et une fois de Naples. Ce soir, je lui écrirai une lettre fort pathétique, car, vraiment, cela me ferait de la peine de me brouiller tout à fait avec elle, surtout dans ce moment. »

Les relations de Charles-Albert avec sa mère ne pouvaient être, en effet, que fort distendues; entre eux s'étaient glissés « cinq ou six demi-princes ou princesses (2) », depuis le remariage de madame de Montléart, et ces petites branches gourmandes absorbaient tout ce que l'étrange femme pouvait avoir de sève maternelle au cœur.

« Puisque ma mère aussi m'abandonne, écrivait Charles-Albert le 10 juillet, j'ai grand besoin de vous, cher Sonnaz, maintenant surtout que Saluces est parti avec Bubna.

« Je suis tout chagrin parce que Marie (3) ne m'a plus écrit depuis la lettre que Saint-Marsan m'a apportée. Comme c'est depuis ce temps que la reine Marie-Thérèse est à Modène, j'ai peur que cette offi-

(1) A ma future.

(2) « En quittant Hoffwyl, écrivait à peu près à cette époque M. le duc de Broglie, nous y laissâmes, dans notre modeste auberge, la princesse de Carignan, mère du futur roi de Sardaigne, grande virago tant soit peu barbue et dégingandée, et dans les plis de son cotillon, proportionné à sa taille, cinq ou six demi-princes ou princesses (*c*). » (*Souvenirs de feu le duc de Broglie*, t. II, f° 421.)

(3) L'archiduchesse Marie-Thérèse de Toscane, sa future.

cieuse ne m'ait joué quelque tour de sa façon...

« Je ne vous dis rien de plus, parce que cela me fait ressouvenir de tout plein de malignités que l'on vient de me faire à la cour, et que, si je voulais les écrire, la rage m'étoufferait. »

Il semble pourtant que les difficultés s'aplanirent, car le 21 juillet 1817 le prince écrivait à son confident ordinaire :

« Quant à mon mariage, tout va mieux maintenant; le bracelet a extrêmement plu, et il paraît, suivant les arrangements pris avec le Roi, que je partirai dans les premiers jours de septembre pour me marier. La comtesse Philippi ira à Florence, et, outre le chevalier d'Osasque, il n'y aura que deux autres personnes; à force de faire, j'ai obtenu que ce serait vous et Collegno. »

Mais, l'avez-vous remarqué? le bonheur, quand il passe, écrase toujours quelqu'un. Cette fois, ce fut le chevalier Grimaldi. Malgré la disgrâce de son père, il était demeuré auprès du prince, et sur ses instances, on s'en souvient. Eh bien, au moment de partir pour Florence, Charles-Albert ne s'en souvint pas. Il refusa cruellement à Grimaldi de l'emmener, bien qu'il fût alors de service. Grimaldi ne releva pas l'affront. Mais comme son maître quittait Turin par une porte, lui en sortait par une autre. Quelques heures plus tard, il frappait au seuil des Jésuites de Chieri et demandait à être admis parmi eux.

Deux mois se passèrent, et Charles-Albert, à son tour, frappait au même seuil pour demander tristement

son ancien écuyer. Grimaldi balayait la cuisine. « Remerciez le prince, dit-il, de s'être souvenu de moi ; racontez ce que je suis en train de faire. Je ne puis paraître devant lui, car ma tâche n'est pas achevée. »

Jamais le nom de Grimaldi n'est remonté aux lèvres de Charles-Albert. Mais que de fois le pauvre religieux a dû hanter son souvenir ! Que de fois le malheureux roi a dû rêver que l'humble livrée du Jésuite pèserait moins lourdement sur ses épaules que le manteau royal !

IV

Victor Fossombroni (1), pour le grand-duc de Toscane, le marquis Brignole-Sale, ministre de Sardaigne à Florence, pour le Roi, et le comte de Robilant, premier écuyer du prince, avaient réglé les conditions du contrat. Bien modeste était la dot de deux cent mille florins. Le grand-duc y ajoutait d'assez beaux diamants. Quant à la pension de la princesse, elle fut, ainsi que son douaire, fixée à trente-six mille livres. Les biens de la maison de Carignan assuraient à Charles-Albert un revenu d'environ quatre cent mille francs de rente.

(1) Le marquis Victor Fossombroni, premier ministre du grand-duc de Toscane. Il sera longuement question plus tard de ce personnage, qui joua un rôle important dans la vie de Charles-Albert.

Voici ce que raconte la *Gazette de Florence* du 2 octobre 1818, à propos de ce mariage, qui, du reste, comme magnificence et comme fêtes, n'eut rien d'extraordinaire :

« Hier, le son des grosses cloches du Duomo et du Palazzo Vecchio, mêlé aux salves de l'artillerie, annonçait le grand événement du jour. Quelques corps d'infanterie formaient la haie du palais Pitti à l'église métropolitaine. Celle-ci était prodigieusement illuminée et parée. De gigantesques tribunes, construites dans le chœur, regorgeaient de diamants, de fleurs, de plaques et d'uniformes.

« A onze heures, le cortège royal fait son apparition. Un peloton de chasseurs à cheval ouvre la marche, suivi par les piqueurs de la cour. Ils précèdent les voitures de gala. Celles-ci sont au nombre de sept. Dans la première, se trouvent les écuyers de M. le prince de Carignan. Dans la seconde, viennent les chambellans de service ; dans la troisième, ce sont les grands de cour; dans la quatrième, Son Altesse l'archiduc Léopold est assis auprès de M. le prince de Carignan; dans la cinquième, apparaît le grand-duc Ferdinand, ayant à ses côtés l'archiduchesse Marie-Thérèse. La sixième voiture menait l'archiduchesse Marie-Louise, sœur cadette de la mariée. Puis enfin, suivaient quelques dames d'honneur dans la septième voiture.

« Toutes les rues étaient pavoisées et encombrées d'une foule enthousiaste.

« A la porte du Duomo, les princes furent reçus par

le clergé. Les charges de cour, les ministres, les magistrats, en grand habit, remplissaient la nef de la basilique. Le grand-duc, l'archiduc Léopold et sa femme se placèrent à droite de l'autel, tandis que le prince de Carignan et l'archiduchesse Marie-Thérèse s'agenouillaient sur des prie-Dieu magnifiques, au centre de la basilique.

« Comme témoins, figuraient auprès d'eux le prince Rospigliosi, grand majordome, et le comte de Robilant, lieutenant général au service de Sardaigne. L'archevêque de Florence prononça, plutôt mal que bien, le discours de circonstance et maria les époux. Quant à la messe qui suivit, elle fut d'une musique merveilleuse.

« La voiture du grand-duc ramena les mariés du Duomo au palais Pitti. Après un grand couvert, il y eut promenade de gala aux Cassines. Et puis enfin, sur la grande tour du Palais Vieux, un magnifique feu d'artifice..... »

Lorsque, deux jours plus tard, le prince et sa femme quittèrent Florence, les feux de joie étaient éteints. Canons et cloches se taisaient; sur le pas des portes, à peine quelques Florentins curieux ou affairés. Ah! bien fou qui a dit que quand le Roi a bu, la France est ivre. Mais on peut ajouter que l'ivresse n'est pas plus grande, en pareil cas, de l'autre côté des Alpes que de ce côté-ci.

CHAPITRE IV

Arrivée de Charles-Albert et de sa femme à Turin. — Premiers nuages. — Tristes pressentiments de Sylvain. — La Restauration en Piémont. — Guelfes et Gibelins. — Un intérieur turinais. — La renaissance italienne. — Premiers carbonari piémontais. — Un mot de Villemain. — Charles-Albert dérive vers la Révolution. — Lettres du prince. — Naissance de M. le duc de Savoie. — La révolution éclate à Naples. — M. de Metternich prend position en Italie. — Charles-Albert est nommé grand maître de l'artillerie.

I

Les difficultés que chacun avait prévues jaillirent sous les pas de Charles-Albert, dès le lendemain de son mariage.

M. de Genevois avait déclaré que jamais, lui vivant, le prince de Carignan ne porterait le titre d'Altesse Royale. Comme toujours, le Roi avait cédé aux injonctions de son frère, et il en était résulté cette bizarre étiquette pour le jeune ménage : que le mari n'avait droit ni au même traitement ni aux mêmes honneurs que sa femme. Comme archiduchesse d'Autriche, celle-ci portait le titre d'Altesse Royale, tandis que le prince n'était qu'Altesse Sérénissime. Dans ces conditions, sa voiture ne pouvait être suivie que d'un seul page sur le marchepied et d'un seul écuyer à la portière.

Mais voilà que, le 11 octobre 1817, toute la popu-

lation turinaise, accourue au Valentin (1) pour saluer l'entrée solennelle des jeunes époux, vit avec stupeur deux pages debout derrière le carrosse; deux autres pages étaient aux portières, tandis que Hyacinthe de Saint-Georges, le chevalier Costa et le marquis de Collegno galopaient tout autour.

C'était défier la foudre. Sans entendre à rien, le duc de Genevois exigea, pour cette impertinence, les plus cruelles excuses. Bien plus, il somma le grand maître des cérémonies, comte de Pampara, d'inscrire un BLAME ÉTERNEL sur ses registres. Ce blâme y figure en effet; mais en homme prudent, le comte avait ajouté que l'on pouvait considérer l'entrée de M. le prince de Carignan comme la continuation de son voyage de noces, et qu'évidemment un seul page lui appartenait au milieu du nombreux personnel qui accompagnait la princesse.

Un tel éclat rendait dès lors difficile tout rapport affectueux entre le prince et son oncle. Charles-Albert, en effet, pardonna toute sa vie aux gens dont il pouvait se venger, mais ne pardonna jamais à ceux qu'il savait hors de son atteinte. Si je note, en passant, ce curieux trait de caractère, c'est qu'il expliquera plus tard bien des contradictions.

« Heureusement, écrivait Sylvain, les doux rayons de sa lune de miel aveuglent un peu mon seigneur; ne voit-il pas ou feint-il de ne pas voir les petites noirceurs que l'on machine autour de lui? Dans ce dernier cas, il aurait beaucoup d'esprit. Mari et femme affectent

(1) Célèbre promenade de Turin.

d'être fort contents de la façon dont on les festoie. Ce dont ils sont cependant plus contents encore, c'est d'eux-mêmes. Ils sont comme de jolis tourtereaux. Ils ne peuvent se quitter une minute, et passent la plus grande partie de leur journée dans leur appartement.

« Ils se suffisent si bien, qu'ils ne se montrent à nos profanes regards qu'aux repas ou à la promenade, qu'ils font à deux, et dans une voiture si petite, qu'à peine ils y peuvent tenir. Dieu veuille faire durer une aussi belle passion! mais je crains bien qu'il n'ait fait ce pauvre petit ménage pour pleurer, comme il en a fait tant d'autres pour rire. » Hélas! Sylvain le constatait bientôt.

« Mon prince commence à trouver sa femme trop grande dame à la cour et trop enfant dans son intérieur. Son Altesse y passe, c'est vrai, des journées entières à jouer à cache-cache avec les filles cadettes du Roi. Mais la cour est si guindée, si maussade, si ennuyeuse!... »

Quand il n'y avait ni bal officiel, ni cercle, ni spectacle en grande loge, quand on ne se décolletait pas, dès neuf heures du matin, pour une messe solennelle ou pour une présentation, chacun, en effet, restait en robe de chambre au coin de son feu. « Deux mois à peine après son mariage, disait une dame de la princesse, nous en étions réduites à passer, elle et moi, nos journées et nos soirées dans le plus triste tête-à-tête au palais Carignan. »

Et bien vite, les gens à l'affût de mal faire avaient élargi la brèche!

« Il nous vient maintenant, écrivait Sylvain, un tas

de faiseurs de phrases malsonnantes, et il me semble qu'avec eux, un mauvais vent passe sur notre petit ménage. Elle a l'air triste, lui mécontent. Tout s'en ressent. On ne parle plus que pour murmurer, et le prince abuse de sa mauvaise langue pour faire chorus avec ces beaux diseurs (1). »

La méchante humeur, ou, pour mieux dire, l'inquiétude de cette lettre, était justifiée par l'influence qu'un homme d'esprit, mais ambitieux à l'excès, l'avocat N..., semblait prendre sur le prince. On le lui avait donné pour secrétaire. Bientôt N... ne fut plus que son ombre; tous les moyens lui étaient bons pour se rendre indispensable. L'habile homme n'avait pas tardé à découvrir chez Charles-Albert de grandes prétentions littéraires, et, comme lui-même avait fait quelques comédies à succès, il en prenait prétexte pour introduire au palais Carignan tous les prosateurs et tous les poètes d'Italie. Ceux-ci, à tort ou à raison, passaient pour y apporter les plus dangereuses opinions.

« N..., raconte Sylvain, à qui j'emprunte ces détails, craignait par-dessus tout que nous ne foulions aux pieds l'ivraie qu'il semait à pleines mains. Il nous peignait tous comme de francs imbéciles. En même temps, il écrivait partout qu'il régentait à son gré le très peu d'esprit dont disposait son maître, et se faisait d'avance le dispensateur de toutes ses faveurs.

« Comme il avait reconnu chez la princesse un grand sens et des principes très fermes, le premier pas

(1) 10 mars 1818.

de N... avait été pour se faufiler entre elle et son mari.

« Il n'avait que trop beau jeu à persuader l'un que l'autre était bête. Notre princesse était si peu brillante, si timide! N... devait fatalement réussir, étant donné l'irrésistible penchant de Monseigneur pour les réputations d'esprit. Le hasard voulut heureusement que, pendant une absence du prince, M. l'avocat se compromît si joliment avec une femme de service, qu'il fallut le congédier.

« Mais le mal était fait. Pour avoir l'air au-dessus de toute influence conjugale, Monseigneur affecta, dès lors, de négliger de plus en plus sa femme. Une des dames de la princesse se trouvait là juste à point pour suppléer, par sa méchanceté, à celle de N... Elle voyait, nous disait-elle, des choses si affreuses; elle assistait à des scènes si terribles, que notre peste, chaque matin, se croyait en conscience obligée d'aller redire ses inventions au duc et à la duchesse de Genevois. »

Seule, au milieu de ce conflit d'intrigues et de vilenies, l'admirable princesse ne se plaignait pas. Bien au contraire, elle jouait l'enfantine comédie d'un bonheur parfait, si parfait, vraiment, qu'un jour où elle avait dit gaiement à ses dames qu'elle passait chez le prince, ses dames, restées au salon, virent pendant plus d'une heure sa robe prise dans le battant de la porte. Sans doute elle avait passé cette heure-là à prier...

« Du reste, notait encore Sylvain, les affaires de mon prince ne sont pas seules aujourd'hui à aller à la diable.

« Le Roi s'endort quand il n'est pas à cheval. Son unique souci est de faire manœuvrer ses régiments. Que n'emploie-t-il leurs grands sabres à exterminer les rats révolutionnaires qui tranquillement grignotent les quatre pieds de son fauteuil! »

II

Sans compter, en effet, avec la Révolution et l'Empire plus qu'avec le cauchemar dont il parlait en revenant de Sardaigne, le bon Victor-Emmanuel s'était rassis sur le trône de Bonaparte comme sur le trône de ses pères. Il avait tout d'abord décrété que, *sans avoir égard à aucune autre loi, on eût à observer à partir du 21 mai 1814 les royales constitutions de 1770.* C'était, d'un trait de plume, rétablir les privilèges et les tribunaux d'exception. C'était le Roi intervenant à tout propos dans les affaires de ses sujets, suspendant leurs procès, cassant les arrêts de la justice, accordant, selon son bon plaisir, tel délai qu'il lui plaisait pour payer leurs dettes, le tout en vertu, — je n'ai jamais pu savoir ce que cela voulait dire, — de son *pouvoir économique.*

Un gouvernement aussi paternel avait d'abord paru plaisant; puis il avait effrayé, et enfin, après deux ou trois ans d'expérience, il exaspérait chacun.

Sans doute, Victor-Emmanuel était incapable de

partialité; mais on savait sa faiblesse si grande, qu'elle le mettait à la merci de son entourage. Et chaque jour voyait cet entourage s'accroître de quelque vieux bois vermoulu que le Roi revernissait en lui rendant sa place d'avant l'exil, « si bien, disait quelqu'un, que pour nous, qui ne portions pas perruque, il ne restait que la place des morts ».

Mais on ne peut rendre à chacun selon ses œuvres, si l'on ne rend à chacun aussi selon les circonstances et le milieu où il a vécu. Il faut à l'histoire, comme au théâtre, ses décors et ses costumes. C'est pourquoi nous monterons ce grand escalier qui nous conduira dans un intérieur piémontais de 1820.

Cet escalier date du seizième siècle. Pour être de bon style, il aurait évidemment fallu qu'une rampe à colonnettes de marbre l'accompagnât; mais l'aïeul ou bisaïeul qui a construit l'hôtel a été obligé de partir brusquement pour la guerre. Le travail n'a pu s'achever. On s'est contenté d'une rampe en noyer, et depuis le temps de Catinat ou de Vendôme, cette rampe n'a pas été changée; on s'est toujours dit que, puisqu'on était monté comme cela la veille, on monterait encore comme cela le lendemain.

Vingt ou trente marches assez douces vous ont enfin amené dans le vestibule. C'est une salle immense, lambrissée de marbres, de fresques et de tableaux écaillés, défoncés ou troués. Dans le fond, adossé au mur, voilà un grand banc, qui le soir se transformera en lit. Pendant les belles heures de la journée il étale son drap vert, usé, parsemé de taches et garni de

franges. Un peu plus loin, vous voyez l'armée rangée en bataille de tous les souliers de la maison. Ce sont d'abord les grosses chaussures en drap du vieil oncle, le chevalier de Malte. Il est goutteux. Puis voilà les bottes à la Souvaroff du jeune marquis et les souliers à boucles d'argent de l'abbé, les escarpins de prunelle de madame la marquise, pêle-mêle avec ceux des jeunes filles et des petits enfants; tout cela est interligné de brosses sous l'abat-jour accroché au mur.

Çà et là erre un serviteur en livrée. Sa livrée, grise, brune ou de telle couleur que vous voudrez, n'a pas été faite pour lui. La culotte courte est trop longue. Ses bas s'enroulent pittoresquement autour de ses jambes grêles.

Dans un coin, par trop visibles s'accumulent les balais et la boîte à ordures. Un trépied avec une cuvette fait vis-à-vis dans le coin en face à un petit seau de bois. Sur une table, s'alignent les chandeliers, tous dépareillés, armés de leur longue chandelle de suif. Le plus intime mobilier du ménage se trouve naïvement ainsi exposé partout.

Entrons dans la chambre à coucher de la marquise. Elle reçoit là depuis bientôt soixante ans. La marquise a le visage très fin, très aristocratique ; cependant elle paraît médiocrement intelligente. Son bonnet tient de la vieille et de la nouvelle école. Sa robe est foncée. Devant elle se trouve un vieux guéridon en marqueterie. La marquise fait des bas pour ses pauvres à la lumière d'une lampe, car le soir est venu, qui relègue dans l'ombre toute la chambre, hors un cercle lumi-

neux au plafond marbré d'or. Sous vos pieds vous avez les lames disjointes d'un parquet mal ciré. A peine distinguez-vous dans ces ténèbres un lit à la duchesse avec ses rideaux et ornements de soie à ramages. A la tête du lit est accrochée une Madone de maître; au-dessous reluit toute une population de saints et de saintes; après eux, mais à quelque distance, commence la série des portraits de famille : les grands-pères sourient sous leurs ailes de pigeon. Leurs successeurs sont moins avenants dans leur costume Directoire. Enfin, mais elles sont rares, on aperçoit quelques jeunes figures en uniforme du temps de Napoléon.

Après le compte des morts et des absents, voici celui des gens bien vivants qui entourent la marquise.

Tout près d'elle, c'est son cousin le général. Le général n'a pu encore s'expliquer pourquoi Louis XVIII a donné la Charte, et ne s'est pas contenté de rétablir les parlements. L'abbé partage son avis, car il ne voit partout que jansénistes. La nuit, il rêve que Nicole, Arnaud, Quesnel sont nommés aumôniers du Roi à sa place, et que la bulle *Unigenitus* va être retirée. La fameuse bulle laisse, il est vrai, le voisin de l'abbé assez indifférent. Celui-là est capitaine aujourd'hui dans un régiment piémontais; hier il était chef d'escadrons dans un régiment de l'Empereur. Il en est encore à se demander comment deux blessures reçues à la Bérésina lui ont valu, en Piémont, la rétrocession d'un grade.....

Cette copie faite d'après un tableau charmant que d'Azeglio nous a laissé du vieux Turin, n'est pas une caricature : les idées, les mœurs, y étaient refoulées, par la Restauration, à cent ans en arrière, et les gens sages prévoyaient, à brève échéance, une terrible réaction.

« Le comte de Maistre, que je viens de voir, écrivait Sylvain, me semble de méchante humeur, et non moins soucieux du sort de l'État que de son propre sort (*a*). Sa femme est aigre-douce, et, ma foi, je trouve qu'ils ont raison. Il est honteux de tenir à l'écart le seul homme qui ait utilement servi le Roi. L'opinion générale est qu'on le trouve trop entier. La mienne est qu'on le trouve trop clairvoyant. »

Se mettre en travers de leurs sottises est presque toujours le plus sûr moyen de désobliger les gens. Joseph de Maistre en faisait l'expérience.

« Du temps de la canaillocratie, écrivait-il, je pouvais, à mes risques et périls, faire entendre la vérité à ces inconcevables souverains. Mais aujourd'hui, ceux qui se trompent sont de trop bonne maison pour qu'on puisse se permettre de la leur dire. »

Les oreilles qui n'entendaient pas mugir le vent révolutionnaire n'auraient pas entendu la voix du comte de Maistre. Ce vent cependant secouait toute l'Italie, entraînant pêle-mêle, dans son aveuglante poussière, les pires instincts et les plus nobles passions.

A Milan, le comte Porro fondait le *Conciliatore*, et voyait accourir, comme accourent au phare

des barques en détresse, Romagnosi le jurisconsulte, Gioia l'économiste, Monti le poète, Silvio Pellico, Manzoni, et enfin le noble et malheureux comte Confalonieri. Partout aussitôt, sous leur patronage, et sous le patronage de Byron, de Schlegel, de lord Brougham, se fondaient des groupes d'enseignement. Chaque ville voulait avoir son école politique, comme jadis elle avait eu son école de peinture. D'un bout à l'autre de l'Italie, c'était une merveilleuse renaissance libérale, dont Berchet, Ugo Foscolo, Gino Capponi se faisaient, à l'étranger, les enthousiastes apôtres.

Que bien à tort on voudrait assimiler cette chevaleresque rédaction du *Conciliatore* à une vente de carbonari! Le prince de Metternich feignit, il est vrai, de s'y tromper en 1821. Mais ne devait-il pas confondre aussi Charles-Albert et Mazzini, la trop faible victime, hélas! avec son bourreau?

Un jour, c'était, je crois, en 1846, un des hommes les plus compromis du mouvement italien fait demander une audience au Roi. Elle lui est aussitôt accordée. L'homme arrive. Sa figure, son allure, inquiètent le premier écuyer de service. Il ne referme pas tout à fait la porte par laquelle s'était introduit le visiteur. La conversation bientôt s'anime; ce sont des éclats de voix. On dirait une querelle. Puis enfin, voilà tout à coup comme le bruit d'une chute. L'officier de garde se précipite. L'homme est à genoux. Charles-Albert, blême comme une cire, fait signe de la main qu'on les laisse seuls... Cinq minutes après, la conversation s'achevait sur cette menace que cha-

cun entendit dans l'antichambre : « Se ne pentira, Maesta (1). »

Le Roi fut muet, à son ordinaire, sur cette aventure. L'homme ne reparut plus au palais. Mais l'impression y demeura profonde que le carbonarisme ce jour-là avait tenté un suprême effort pour faire de Charles-Albert son complice. La secte en venait à menacer le Roi après avoir, depuis tant d'années, essayé de le compromettre. Dieu sait si elle avait été habile à exploiter, dès 1818, ses défauts et ses qualités.

III

Le plus grand des crimes pour un gouvernement est d'être maladroit, et les maladresses de la Restauration se multipliaient. Le Roi se montrait de moins en moins soucieux de politique; le duc de Genevois, de plus en plus agressif vis-à-vis de gens et de choses qu'il n'admettait pas. Les ministres à leur tour laissaient dériver, et le prince de Carignan apparaissait seul debout au milieu de ce désarroi. Il faisait l'effroi des uns, l'espérance des autres. Tandis que les jeunes gens allaient répétant partout ses bons mots, les vieux seigneurs sortaient scandalisés de ses théories. Entre

(1) Vous vous en repentirez, Majesté.

temps, les carbonari qui venaient de s'introduire en Piémont soufflaient sur tous les feux, envenimaient toutes les plaies; tendres, empressés autour de toutes les vanités dolentes, ils avaient beau jeu à courtiser celle de Charles-Albert.

« Aimez-moi, disait un jour Villemain, le plus laid des hommes, à une femme charmante, aimez-moi, madame, aimez-moi, personne ne le croira. »

De même, qui aurait pu croire que le prince s'en laisserait jamais conter par la Révolution? Mais la Révolution s'était masquée, et sous son masque avait une si douce voix!

Elle venait au prince pleine de promesses. Les faiseurs de livres, les apôtres de la résurrection italienne, lui apportaient leurs hommages. L'hyperbole autour de lui prenait un tel essor, que Monti (1), imposant les mains à un jeune homme qui arrivait de Turin, s'écriait sur le ton du vieillard Siméon : « O bienheureux jeunes hommes piémontais, vous verrez le salut de l'Italie, car vous avez le prince de Carignan. Celui-là est un soleil qui s'est levé sur votre horizon. Adorez-le, adorez-le! »

« Je suis heureux, disait Confalonieri à Gino Capponi, de votre intimité avec notre prince... Il a besoin de sentir que les yeux des Italiens reposent sur lui pour le juger, espérer ou désespérer d'eux-mêmes et de lui. Il est jeune. Le saint aiguillon de l'ambition peut tout en lui. Mais jamais on ne lui répétera assez

(1) Monti, célèbre poète italien.

qu'il n'y a qu'un seul chemin qui mène à la gloire, et que ce chemin n'est pas celui qui lui est montré à Turin (1). »

Malade de tout cet encens, Sylvain regrettait « le temps où sous peine de mort il n'était pas permis de parler de tant de belles choses qu'il n'est pas permis de faire ».

Mais son prince le rassurait.

« Calmez-vous (2), calmez-vous, don Sylvain, rien n'est compromis, quoi que vous en pensiez et me disiez. Le Roi me traite absolument comme son fils. Toutes les fois qu'il paraît en public, il veut m'avoir auprès de lui... Nous dînons tous les jours à la cour; et tous ces messieurs, jusqu'à Robilant, qui n'est, ici, que comme aide de camp, sont admis à la table du Roi.

« Du reste, voici ma vie, il n'en est guère de plus édifiante : Deux fois par semaine il y a société chez l'ambassadeur de France; deux autres fois, chez Brignole; une fois, chez Pallavicini, où se donnent de très jolies comédies françaises. Lorsque je n'ai pas le spleen, j'y vais.

« ... Ne croyez pas, don Sylvain, que je m'occupe à courtiser les femmes. Vous savez que depuis quelque temps j'ai pris beaucoup de goût à l'étude, et ce goût va toujours en augmentant, de sorte que je n'en aurais pas le temps... »

Avec Sylvain, le prince pouvait s'en tenir à cette

(1) Marco Tabarini, *Gino Capponi e i suoi tempi*, p. 100.
(2) Gênes, 30 mars 1818.

justification banale; mais vis-à-vis de Sonnaz, il se trouvait, paraît-il, tenu de répondre moins vaguement à des griefs d'une nature plus intime. A la façon du comte de Mercy, Sonnaz, sans doute, avait pris parti pour l'avenir de la dynastie.

« ...A propos de madame de Sonnaz, vous m'apprenez que *madama mia moglie* (1) est grosse. Vous ne devez pas être étonné qu'on le dise; on l'a déjà tant dit de la Reine et de la duchesse (2) qu'il faut bien que son tour vienne. Croyez, cependant, que j'ai suivi vos bons conseils. Je vous remercie de me l'avoir toujours dit (*sic*). Cela vaut beaucoup mieux, au fond, car il y a assez d'occasions de rage en ce monde, sans aller en chercher gratis (3)... »

Comme disait un homme d'esprit, ne me parlez pas de ces ménages qui ne marchent jamais qu'à grands coups de bons conseils et de fermes propos. Aimer, parce qu'il est « assez d'occasions de rage, sans en aller chercher », ou parce qu'un ami vous en prie, serait trop héroïque. L'amour n'entend pas raison. Il vit précisément de ce qui tuerait tout autre que lui. Le calme l'endort, la sécurité le met en déroute. Il est dangereux pour une femme de se montrer, ainsi que l'admirable princesse de Carignan, sans défaut au lendemain de son mariage. L'excès d'abnégation, en ménage, fait les grandes saintes, mais aussi les femmes malheureuses.

(1) Madame ma femme.
(2) Madame la duchesse de Genevois.
(3) Sans date, 1818.

« ...Notre princesse, malgré sa bonté résignée et sa haute piété, écrivait Sylvain (1), ou plutôt, peut-être, à cause de tout cela, vit de plus en plus seule. Elle manque de l'entrain et de la coquetterie qu'il faudrait pour séduire son mari; d'ailleurs, la concurrence est rude, et je perds mon temps à écarter la branche d'où pend le fruit défendu... »

Et voilà qu'un inexplicable voyage du prince en Allemagne ajoutait encore aux inquiétudes de Sylvain.

« ...Il nous a plantés là sans crier gare; on dirait d'une fuite, et depuis son départ, nous ne savons que son arrivée à Dresde. Moi, en attendant, j'ai sur les bras sa femme, grosse, à consoler (2). Tout va heureusement mieux que ne le mériterait Monseigneur. Elle est courageuse, c'est une âme vaillante, mais d'une vaillance trop triste (3)...

« ...Nul ne sait, la princesse peut-être ignore ce que son seigneur est allé faire en Allemagne (4). Les langues, cependant, vont grand train sur ce voyage. Les malins y voient de la politique, les médisants une brouille; moi, j'y vois un coup de tête. Enfin comptons sur l'absence, comme pour les deux pigeons... »

(1) 15 mai 1818.

(2) La princesse fit une fausse couche quelque temps après.

(3) Juin 1818.

(4) Le prince était allé, appelé par sa mère, à Munich. Madame de Montléart lui signala, pendant ce voyage, de nouvelles et fort graves intrigues de M. de Metternich et du duc de Modène. Ces intrigues devaient être déjouées alors, et reprises plus tard au congrès d'Aix-la-Chapelle.

Ici se place une anecdote qui vraiment serait sans valeur si elle ne donnait au caractère du prince une curieuse note romantique. Charles-Albert revenait par la Suisse. Personne ne l'y savait, quand, vers huit heures du soir, un grand jeune homme se présenta au château de Marin, situé près de Thonon. Marin appartenait au baron de Blonay. On était à table. Sonnaz se trouvait parmi les convives. L'inconnu lui fait un signe. Sonnaz, sans le nommer, demande qu'on l'invite à dîner. Il est charmant, cause de toutes choses, et se retire vers dix heures dans la chambre que M. de Blonay, fort intrigué, lui avait fait préparer.

Le lendemain matin, on trouvait la chambre vide, le lit non défait, le fenêtre ouverte, et sur la glace, tracé à l'aide d'un diamant, le nom de Carignan. Le prince avait fait ainsi dix lieues pour voir le comte de Sonnaz, et, sans attendre le jour, s'en était retourné à Genève. De Genève, il avait en toute hâte regagné Turin. Sans doute, c'est à un si mystérieux entretien que cette lettre fait allusion :

« ...La conversation que nous venons d'avoir ensemble, très cher Sonnaz, m'est une preuve de l'attachement que vous me portez, écrivait le prince. Mais je dois à la vérité de vous dire que je vous dépeignais en noir, l'autre soir, un intérieur qui, maintenant que je n'ai plus le spleen, fait tout mon bonheur, si Dieu permet que j'en puisse avoir un peu sur cette terre. »

Et comme s'il eût prévu qu'il n'en trouverait qu'à son foyer, le prince ajoutait :

« ...Je lis beaucoup, j'étudie, je dessine. Lorsqu'on a le malheur d'être prince, en ce temps surtout, il faut savoir tout, plus que médiocrement, et apprendre à se suffire à soi-même, car maintenant le voile est tombé. Les princes sont jugés sévèrement. Heureux encore si l'on se contentait de les juger, mais, la calomnie s'en mêlant, notre état de prince n'est tenable que pour ceux qui ne le comprennent pas, ou pour ceux qui ont assez de force d'âme pour suivre le sentier de l'honneur, à travers tous les désagréments imaginables. Si l'on a quelque défiance de soi, on est alors bien malheureux... »

Était-ce là le langage d'un ambitieux ou d'un conspirateur? N'étaient-ce pas plutôt les douloureux raidissements d'une âme qui se cramponne au devoir, quand tout l'entraîne?...

Oui, il fallait que le malheureux prince se fît aveugle et sourd, pour ne pas voir sa popularité grandir, pour ne pas entendre les vieilles haines guelfes qui l'appelaient à la rescousse, et cela à l'heure même où se faisait contre lui un suprême effort. Quelques-unes des stipulations de Vienne devaient être remaniées au congrès qui allait s'ouvrir à Aix-la-Chapelle. La Reine avait presque obtenu de son trop faible époux que l'article 860 (1) fût compris parmi ceux qui devaient être revisés. L'Europe, sans doute, pouvait s'opposer à cette révision, mais, devant les volontés

(1) On se souvient que c'était l'article qui constituait tous les droits de la maison de Carignan

du Roi, devant l'intrigue de M. de Modène et de M. de Metternich, âpres à prendre leur revanche, que devaient durer ces résistances? Il était heureusement dans la destinée de Charles-Albert de voir, à toute heure dangereuse, surgir d'inébranlables fidélités.

Les négociations projetées nécessitaient l'intervention du ministre des affaires étrangères. Or il se trouva que le comte Valese était un de ces hommes que l'on peut briser, mais dont on ne fait pas aisément son complice.

Valese opposa le refus le plus net aux sollicitations de la Reine. Et, comme il cherchait, non pas à excuser ce refus, mais à l'expliquer par de bonnes raisons, Marie-Thérèse lui coupa la parole :

— Et de qui donc relevez-vous, monsieur, sinon du Roi votre maître?

— Je relève de ma conscience, de mon pays et de l'histoire.

— Ah! pour moi, j'estimais que, comme tous les ministres, vous n'étiez qu'un domestique (1).

Valese donna sa démission. Mais tel fut l'effet produit sur Victor-Emmanuel par cette effroyable scène, qu'en dépit de sa femme, la question de succession ne fut pas soulevée à Aix-la-Chapelle (2).

Pour la seconde fois, M. le duc de Modène se brisait contre l'honneur, non pas d'un domestique, mais d'un de ses grands serviteurs tels qu'en avait autrefois la

(1) Voyez Poggi, *Storia d'Italia*, t. Ier, p. 214.
(2) Voyez *L'uomo di Stato indirizzato al governo della cosa pubblica*, t. Ier, p. 134. (Comte Solaro della Margherita.)

maison de Savoie. Comme Faverges, Valese venait d'arracher la couronne aux serres de

L'aquila grifagna (1)
Che per più divorar
Due becchi porta...

IV

L'année 1819 s'annonçait mal parmi toutes ces intrigues. « Bien des gens, écrivait Sylvain, venaient à Raconis, qui y apportaient les plus mauvaises opinions. Mon prince ne pouvait à la vérité leur fermer sa porte, puisque la plupart de ces gens étaient reçus à la cour, et quelques-uns même, tels que le marquis Carail et le duc de Vallombrosa, faisaient partie de la maison du Roi. Je m'apercevais que mon prince était harcelé, qu'on l'entourait, qu'on cherchait à abuser de sa jeunesse. Il devenait moins abordable pour nous; tout cela le compromettait et laissait supposer qu'il ne voyait pas d'un mauvais œil les nouveautés dont il était question. Les faiseurs peu à peu s'habituaient à croire qu'à l'heure voulue, ils trouveraient en lui le chef dont ils auraient besoin...

« Mais sur ces entrefaites, il arriva qu'un accident pensa emporter du même coup toutes nos espérances

(1) L'aigle griffonne qui, pour mieux déchirer, porte deux becs (Alamanni).

bonnes ou mauvaises. Nous étions à Raconis, Madame commençait une grossesse. Son mari voulut la promener dans une calèche neuve qu'il menait lui-même à quatre chevaux. La princesse y monta avec une de ses dames d'honneur, la marquise de Cortanze. Collegno était assis auprès du prince sur le siège. Montcrivel et moi suivions dans une autre voiture, lorsque tout à coup le siège sur lequel le prince était assis cassa. Mon malheureux seigneur tomba entre les chevaux de timon. Il était pris par son éperon aux débris de la voiture, tandis que d'une main il se cramponnait aux harnais. Nous le vîmes ainsi emporté pendant plus de deux minutes. Son éperon enfin cassa, et aussi le harnais auquel il se tenait suspendu ; nous le crûmes écrasé sous les roues de la voiture qui, à fond de train, se précipitait vers un canal plein d'eau. Une catastrophe était inévitable, quand Rossi, le piqueur, parvint à gagner de vitesse l'attelage emporté. Il se mit en travers de la route. Il fut culbuté avec son cheval, mais du même coup la voiture s'arrêta. Madame, heureusement, n'avait pu apprécier le danger auquel elle venait d'échapper. Son mari, grâce à Dieu, n'était qu'horriblement contusionné. L'aventure n'eut pas d'autre suite que de nous amener, sous prétexte de condoléances, une foule de gens dont nous nous serions bien passés. »

Toutes les lettres de Sylvain, pendant cette année de 1819, sont rédigées sur ce ton maussade et fort triste. Le pauvre homme se plaignait davantage, chaque fois qu'il écrivait, des idées et des propos abominables

échangés, à Turin, comme monnaie courante. Ce qui surtout l'étonnait, c'était de voir les ambassadeurs d'Espagne, de France et de Bavière encourager les folles têtes qui conspiraient.

« Imagine, mandait-il à son frère (1), que MM. de Bardaxy, de Dalberg et Shiboltsdore ouvrent à deux battants les portes de leurs ambassades à tout ce qui prétend, ici, réformer l'État. Ce sont synodes sur synodes élégants dans leurs salons, tandis que, par leurs bons soins, trois clubs fonctionnent ailleurs, à l'usage de la canaille. Là pérorent Castion, Vismara (2) *ed altri mali*. Ils disent qu'il leur faut une constitution. Plus d'un, cependant, serait embarrassé d'expliquer ce que c'est...

« Quelques beaux fils rêvent de pairie, quelques officiers de grades pêchés en eau trouble. Le plus grand nombre, cependant, ne sait encore ce qu'il veut, et se prépare à révolutionner, par bon ton. Mais combien durera ce platonisme? Il n'est guère probable que les malins entassent tant de fagots pour n'allumer qu'un feu de joie. »

Les carbonari l'entendaient bien ainsi; seulement, pour propager l'incendie, il fallait qu'un grand vent se levât sur la foule indifférente. Il était facile, alors, de le déchaîner. Les souvenirs de 1814 survivaient bien humiliants, bien cuisants encore en Piémont. C'était entouré des soldats exécrés de Bubna, que Vic-

(1) Sans date, 1819.
(2) Révolutionnaires subalternes.

tor-Emmanuel avait fait sa première rentrée à Turin. A quel prix cette escorte? Un honteux vasselage la payait sans doute encore.

Et, de proche en proche, au souffle des conjurés, l'étincelle gagnait. C'est toujours par un mouvement généreux que commencent les révolutions. Bientôt le Roi ne fut plus qu'un roi déshonoré, aux mains du prince de Metternich. Bientôt l'honneur du vieux Piémont et sa haine héréditaire de l'Autriche se confondirent dans une colère qui voyait rouge. L'inaction de la police vis-à-vis des bavards qui péroraient, vis-à-vis des clubs qui agissaient au grand jour, ne trahissait-elle pas la souffrance secrète du Roi et l'appui de son gouvernement?

Tels étaient la marche suivie et les résultats bientôt obtenus par la propagande révolutionnaire, dans les milieux honnêtes. Il fut facile de soulever les autres contre les agissements de la Restauration, en leur parlant aussi de patriotisme. Ce grand mot a toujours eu deux visages, comme le sabre de Joseph Prudhomme avait deux tranchants.

Les ambitions les plus opposées créaient donc en Piémont ce malaise universel qui précède tout orage. Pour ou contre le Roi, chacun révolutionnait, ne fût-ce que par bel air, comme disait Sylvain. De la combinaison de toutes ces bonnes volontés ne pouvait manquer de naître, à brève échéance, un *pronunciamiento* dont l'armée serait fatalement le pivot.

Car là aussi malheureusement se retrouvaient, poussés à leur extrême degré d'acuité, toutes les pas-

sions et tous les griefs de la cour et de la rue. Les officiers de Napoléon ne servaient qu'en sous-ordre; on leur avait imposé la rétrocession d'un grade et interdit le port de leurs décorations françaises. Aux vieux fidèles seuls, remis à neuf par l'Almanach royal, appartenaient les hauts grades. On les avait, il est vrai, épaulés, dans leurs commandements, de quelques jeunes gens bien en cour. Mais les premiers avaient eu le temps d'oublier ce que les seconds n'avaient pas eu le temps d'apprendre, et tout cela régentait les vétérans de Wagram et d'Austerlitz, qui formaient alors les cadres piémontais. De ces juxtapositions hétérogènes naissaient des froissements et des récriminations sans fin.

Une telle armée ne pouvait qu'être à la merci d'un coup de vent, et le baromètre baissait terriblement sur toute l'Italie, au commencement de l'année 1820.

Charles-Albert avait le pressentiment d'une catastrophe prochaine. Il écrivait, comme si Dieu avait fait les âmes hautes pour voir toujours par-dessus les bons côtés des choses :

« Ami Sylvain, je suis en ce moment surchargé d'occupations, et je ne puis vous dire que quelques paroles. Mais, connaissant toute l'affection que vous me portez, je ne veux pas laisser passer la journée sans vous donner la bonne nouvelle que, ce matin, le comte de Stahremberg est venu officiellement demander au Roi, puis à moi, la main de ma sœur pour l'archiduc Rénier, gouverneur du royaume lombardo-vénitien (*b*).

« Je suis si heureux de l'établissement de cette pauvre sœur, que je ne puis douter du plaisir que cela vous fera en l'apprenant. Dès que la princesse sera accouchée, je vous le ferai savoir. Dieu veuille nous donner un garçon!...

« Je partage bien vos sentiments sur l'horrible événement arrivé à ce malheureux duc de Berry. C'est ainsi que, dans ce siècle, nous devons nous attendre à être récompensés de nos peines. Mais il existe un Dieu vengeur, qui sait compenser les peines qu'on éprouve sur cette malheureuse terre... »

La naissance du premier roi d'Italie n'allait ainsi précéder que de quelques mois celle du dernier roi de France. Quelles destinées contraires dans le berceau de ces deux enfants! Le vieux droit devait, avec M. le comte de Chambord, s'éteindre dans un douloureux exil, pendant qu'avec Victor-Emmanuel, le droit moderne, ce droit du plus fort, irait s'asseoir au Quirinal. Notre étonnement ou nos regrets n'y changeront rien. Par ce temps d'universel ébranlement pour toutes les croyances, il faut se redire que quand Dieu efface ainsi le passé, c'est pour écrire l'avenir comme il lui plaît...

Mais pas plus en France qu'en Piémont, on ne prévoyait alors ce double et étrange avenir.

Sylvain, pour assister au grand événement que le prince lui annonçait comme prochain, avait gagné Turin en toute hâte :

« ...Malgré mes bottes de sept lieues, écrivait-il le 17 mars 1820 à son frère, je ne suis arrivé ici que

pour les dragées, ce matin, vendredi, à cinq heures et demie. Il n'y avait pas une heure que j'étais à me remettre du froid et du profond sommeil qui m'avaient gagné en chemin, que le prince me faisait appeler pour me montrer son fils. Ah! le beau petit roi qu'auront là mes arrière-neveux! Il a les yeux déjà bien effrontés, et qui seront noirs, je crois. Il a un beau grand nez retroussé comme son père, et une petite bouche fort gracieuse, dont il tette de grand courage une superbe paysanne.

« Cependant, ajoute Sylvain, une sinistre plaisanterie est venue jeter comme un augure funeste sur notre joie. Au moment de la naissance du duc de Savoie, on vit débarquer au palais Carignan tous les Capucins de la ville et de la banlieue. Une personne de la cour arrête la procession au moment où elle veut franchir la porte du vestibule, et demande la raison de ce déploiement inusité de Capucins. L'un d'eux alors montre une lettre, revêtue d'une fausse signature, qui donnait à tous les couvents avis de la mort de la princesse, et invitait les bons Pères à venir réciter leurs prières autour de la défunte... »

La mystification était lugubre, mais le prince, cette fois, l'attribua bien à tort aux convoitises que la naissance de son fils déconcertait. La Reine y était étrangère; d'autres avaient intérêt à exaspérer le prince : on allait en avoir la preuve. Victor-Emmanuel voulut une enquête. L'ardeur qu'y apporta le comte Lodi (1)

(1) Ministre de la police.

n'aboutit qu'à faire affluer dans son cabinet, et à la même heure, tous les marchands de lunettes de Turin.

Pour continuer la plaisanterie, les carbonari envoyaient ces braves gens en aide à la police.

« ...Je crois que l'on s'est moqué de vous », leur dit le comte Lodi, en les voyant entrer.

« ...Je crains que ce ne soit plutôt de Votre Excellence », répondit le mieux alangué d'entre eux.

Et les mystifications de continuer devant l'ineptie de la police. C'est ainsi qu'un jour, cinq ou six régiments, partis des garnisons les plus éloignées, arrivaient à la même heure à Turin, où personne ne les attendait. C'est ainsi encore que tous les confesseurs de la ville se trouvaient un matin au lever du Roi, appelés en grande hâte pour lui prêter leur ministère.

Vraiment, pour qu'on osât ainsi s'en prendre au bon Victor-Emmanuel, il fallait que son gouvernement fût bien discrédité. Il l'était, parce que promettre et ne pas tenir est le plus sûr moyen de se désaffectionner les gens. Au milieu des embrassements du retour, on avait biffé la conscription, l'impôt de succession, et mille autres droits vexatoires qu'il avait fallu rétablir. Devant ses régiments sans soldats et ses coffres vides, le Roi s'était cru excusable d'oublier un peu ses promesses d'antan.

Il méditait d'ailleurs, comme compensation, certains adoucissements à la législation toute de bon plaisir qu'il avait restaurée en 1814.

Mais voilà que le travail préparatoire de ces réfor-

mes avait été confié à des hommes d'avant 89. C'est dire le cœur qu'ils mettaient à la besogne.

Le comte Borgarelli, suivi de toute la vieille magistrature, faisait rage contre la plus innocente innovation. Vainement Balbo, Saint-Marsan, Pinelli, Carbonara, essayaient de parler raison. Vainement Joseph de Maistre faisait entendre ces sages paroles : « ...Ne croyez pas que la plénitude de l'autorité royale soit affaiblie par les bornes que les princes posent eux-mêmes parfois à leur propre autorité... » Borgarelli et ses amis ne se rendaient pas (*c*).

L'entêtement a muré si hermétiquement, chez certaines gens, portes et fenêtres, que l'idée de regarder dans la rue ne leur vient même pas ; Borgarelli y aurait vu pourtant qu'elle devenait houleuse. Il en aurait entendu monter d'étranges rumeurs. Peut-être eût-il compris que ses conseils acculaient Victor-Emmanuel à une dangereuse résistance.

A Naples, en effet, la liberté venait de lever son drapeau; l'intervention armée de l'Autriche n'y était plus douteuse; le Roi devait se prononcer pour ou contre sa redoutable voisine. Alors déjà, comme l'écrivait François Gambini (1), « le Piémont, pour l'Italie, ne pouvait être que le bouclier qui la protégerait ou la hache qui la décapiterait, s'il tombait aux mains de l'étranger ».

Et ce combat pour la vie durera un demi-siècle. L'idée guelfe appellera à son aide toutes les grandeurs et toutes les hontes de notre temps. Elle se fera bénir

(1) Sclopis, *Histoire de la législation italienne*, t. III, p. 208.

à Rome, se battra héroïquement à Novare, poussera à Paris ce *grido di dolore* qui ébranlera l'Europe; et puis, hélas! se substituant à tous les scrupules, reniant toutes les reconnaissances, empoisonnant toutes les armes, bénéficiant de toutes les crédulités, elle couvrira du cri sublime de patrie son appel désespéré à la Révolution.

Au lendemain de la mort de Garibaldi, un voyageur causait, à Venise, avec son guide. L'homme était un vétéran des guerres de l'indépendance.

— Vous aimiez Garibaldi? disait le Français.

— Garibaldi était mon Dieu.

— Mais il est mort.

— Qu'importe! il ressuscitera comme Christ au premier appel de l'Italie.

— Et qu'a-t-il fait pour vous?

— Il m'a fait une patrie!

Demandez à ceux qui l'ont perdue ce qu'est la patrie. Ils vous diront que c'est un aimant dont les hommes seront impuissants toujours à étendre ou à circonscrire l'attraction. Ils vous diront que la patrie est de droit divin plus que les couronnes; que Dieu l'a créée en créant les races, en leur mettant au cœur des affinités éternelles ou des haines implacables. Ils vous diront, enfin, que la force ou la conquête peuvent hérisser des frontières, mais que tôt ou tard le droit les franchit, comme le lion ailé de Saint-Marc, pour venir se coucher au pied de la croix de Savoie (*d*).

De cette vérité, M. le prince de Metternich ne semblait pas se douter, quand, à la première nouvelle de

l'insurrection de Naples, il prenait, vis-à-vis de Victor-Emmanuel, le ton et l'allure d'un suzerain.

« ...L'Empereur, mon maître, disait-il au comte Rossi (1), est résolu à user des moyens immenses dont il dispose pour mettre ses États à l'abri de toute éventualité révolutionnaire... Quant à votre roi, l'Empereur compte sur lui ; il le sait disposé à mourir l'épée à la main, plutôt que de subir la loi de ses sujets rebelles (2). »

C'était vrai, mais la hautaine façon dont était faite l'injonction la rendait blessante.

« ...*Siamo sull' orlo del precipizio* (3), écrivait Sylvain, à la date du 20 juillet 1820 ; d'innombrables placards demandent la constitution des Cortès espagnoles. Le Roi est assailli de mémoires anonymes qui lui conseillent de donner cette constitution pour faire pièce à l'Autriche. Ces maudits Autrichiens semblent nés pour compliquer nos affaires. Leur façon de nous régenter exaspère bons, méchants, et mon prince plus que personne...

« Ils vont nous obliger à l'immense sottise de prendre parti pour ou contre eux. Les voilà qui se renforcent en Lombardie, on porte leur nombre à 40,000 hommes. Ce qui serait par-dessus tout important, c'est que nous sachions ce que nous voulons. Mais nous n'en sommes pas là... »

(1) Ambassadeur de Sardaigne à Vienne.

(2) Dépêche de Rossi, citée par Nicomède Bianchi. (*Storia della diplomazia*, etc., t. II, p. 17.)

(3) « Nous sommes sur le bord du précipice... »

Et le digne homme continuait d'épancher sa bile en prenant cette fois son cahier de notes pour confident.

« La naissance du petit prince avait fait un immense plaisir à la famille royale, et tous nous avions représenté à Monseigneur que c'était là une occasion providentielle de se raccommoder avec M. le duc de Genevois. Mais, baste! il n'y voulut pas entendre, ou plutôt il y entendit si bien qu'il écrivit une lettre qui acheva de mettre toute réconciliation en déroute. Il ne m'a pas montré ce beau chef-d'œuvre; mais j'ai ouï dire que le ton en était presque impertinent. »

Peut-être Charles-Albert avait-il trouvé, dans un retour de fortune, prétexte à cette impertinence. Malgré son frère, le Roi venait de le nommer grand maître de l'artillerie. Sans doute, il n'avait voulu que le remercier ainsi d'avoir donné un héritier à sa maison. Mais le public et le prince lui-même avaient vu tout autre chose qu'un cadeau de baptême dans une si haute dignité conférée à un pareil moment.

Les carbonari affirmaient que c'était là l'indice d'une rupture définitive avec la politique de M. le duc de Genevois et de l'Autriche. Ils affirmaient encore, les bons apôtres, que le Roi était prêt à octroyer au Piémont d'immenses réformes; que ces réformes étaient libellées, collationnées, signées même, et que seul, M. de Metternich s'opposait à leur publication.

Victor-Emmanuel laissait dire, sans se douter du danger qu'il courait, tant est vrai ce mot « que les rois comme les goutteux ne sont jamais plus près d'un

accès qu'à l'heure où ils se regardent comme en parfaite santé. »

Avec moins d'esprit que M. de Metternich, mais tout autant de bon sens, Sylvain terminait par ce *post-scriptum* sa lettre de tout à l'heure :

« En France on charge les pétards, en Italie on aiguise les poignards, c'est partout le règne des braillards. *Questo mondo e fatto per andar male* (1), comme dit le Roi, qui ne sent pas la queue de la poêle lui rougir dans la main. »

(1) Le monde est fait pour aller mal.

CHAPITRE V

Constitutionnels français et espagnols. — Mouvements à l'Université. — Attitude douteuse du prince de Carignan. — Mort de Joseph de Maistre. — La Révolution éclate à Turin. — Hésitations du Roi. — Il abdique en faveur de son frère M. le duc de Genevois. — Celui-ci est à Modène. — En attendant son retour, le prince de Carignan est nommé régent. — Il se laisse arracher une Constitution. — Mission de Sylvain auprès du nouveau roi. — Charles-Félix se refuse à reconnaître les actes du prince de Carignan et lui donne l'ordre de se rendre à Novare. — Le prince obéit. — Un nouvel ordre du Roi l'envoie à Florence.

I

Quand jadis passait une chaise de poste, les claquements du fouet, le bruit de la voiture, les hennissements des chevaux attiraient aux fenêtres des figures effarées ou plaisantes. Les grelots constitutionnels provoquaient de même à Turin une extrême émotion. Les gens sérieux se montraient, pour en rire ou pour les admirer, parmi les plus pétulants coursiers de l'attelage, le prince de la Cisterne, Collegno, Santa Rosa, Perron ; mais la foule n'avait d'yeux que pour le marquis de Prié. Bonaparte jadis l'avait nommé le premier fat de l'Empire. La Restauration ne lui avait laissé que le titre de Brutus à la rose. L'aimable marquis n'en était pas moins une toute-puissance à Turin.

Il y tenait école de bel air et de constitution. Ce-

pendant, entre la constitution espagnole et la constitution française, il préférait cette dernière comme plus élégante. Son avis avait fini par prévaloir. De là, bientôt, parmi les conspirateurs, une première division qu'ils marquaient par leurs façons d'être et de se vêtir.

Les tenants du marquis de Prié, ou, ce qui était la même chose, de la constitution française, suivaient la mode jusque dans ses plus extravagantes exagérations ; jamais on ne les voyait en uniforme; ils marchaient à petits pas comptés. Ils embaumaient, pour rendre sans doute plus appréciable à la canaille une condescendance qui faisait dire au marquis de Prié, un jour qu'on voulait le porter en triomphe : « Embrassez-moi, mes enfants, embrassez-moi tant que vous voudrez, mais ne me salissez pas. »

Les patriotes, au contraire, qui rêvaient de Cortés, ne se montraient qu'en costumes tragiques. Leurs barbes, leurs cheveux, étaient à tous crins sous d'immenses chapeaux blancs. Eux allaient en meute, sombres, rudes, grossiers, et poussaient dans les cafés, au théâtre, dans la rue, de vrais rugissements.

Quelques semaines avaient suffi à transformer en fosse aux lions les rues de Turin d'ordinaire si paisibles.

« Je ne puis te dire, mandait Sylvain à son frère, combien je suis frappé de l'état de surexcitation où je retrouve chacun. L'aventure de Naples a mis toutes les têtes à l'envers. »

Le premier résultat d'un si bel enthousiasme fut

une échauffourée à l'Université, et Sylvain de noter l'incident dans son Journal.

« Quatre ou cinq étudiants, la veille, s'étaient montrés au théâtre avec des bonnets rouges. Naturellement, ils avaient été cuver leur patriotisme en prison. Mais le lendemain ces gamins étaient mille à réclamer leurs camarades. On les bouscula, on en meurtrit peut-être quelques-uns, mais je puis affirmer qu'on ne tua personne.

« Mon prince, dès la première heure du tapage, s'en était allé offrir ses services au Roi. J'avais eu l'honneur de l'accompagner au palais. Mais comme on n'y pensait pas que l'affaire eût la moindre gravité, Monseigneur avait été remercié. Il était rentré chez lui pendant que moi, je m'en allais, par son ordre, voir ce qui se passait.

« Grand fut mon étonnement quelques heures plus tard, lorsque je revins rendre compte, de trouver Monseigneur tout autre que je l'avais laissé. Il me reçut avec une mine tragique. Son aide de camp Omodei et son écuyer Saint-Georges, que je trouvais auprès de lui, n'étaient pas plus avenants. Ces messieurs parlaient avec horreur du sang répandu. Ne pouvant, sur ce chapitre, rivaliser de pitié et d'indignation avec eux, je m'en allai. Et mal m'en prit, car certainement j'aurais empêché mon prince d'envoyer, ainsi qu'il le fit, de l'argent et des confitures aux prisonniers. Cette recherche d'une malsaine popularité était en même temps une imprudence.

« Mais qu'était-il à parler de prudence avec des fous

qui conspiraient tout haut au théâtre, au bal, qui se distribuaient des médailles, des bagues, des bracelets et jusqu'à des boucles d'oreilles, où je ne sais quelle effigie représentait la Constitution?

« Le journal français *la Minerve* était l'arsenal où chacun allait chercher ses arguments, ou plutôt ses phrases toutes faites. Qui avait lu la *Minerve* le matin pouvait prévoir toutes les sottises qu'il entendrait dans la journée.

« On avait bien, sur la réclamation de l'ambassadeur autrichien, baron de Binder, arrêté quelques beaux diseurs tels que Prié, et quelques conspirateurs plus à craindre, tels que le prince de la Cisterne et le chevalier Perron. Mais ces arrestations n'avaient pas le moins du monde calmé l'effervescence générale. Les proclamations, les appels, les pamphlets tombaient-ils du ciel ou s'imprimaient-ils clandestinement à Turin? Je ne sais; je sais seulement qu'on en trouvait partout, jusque dans l'oratoire de la Reine.

« Et mon prince gardait une attitude douteuse. Son intimité avec les gens les plus avancés d'opinion, tels que son écuyer Collegno, le marquis de Carail et le comte de Santa Rosa, m'inquiétait. Ce qu'il me disait d'autre part de son tendre respect pour le Roi me rassurait. Bref, je ne savais que penser; mais j'aurais voulu que nous fussions tous à mille lieues de Turin. »

Moins clairvoyant ou moins expérimenté que Sylvain, le prince, à cette heure critique, se drapait, en effet, dans quelques vagues théories sur les dangers de la Révolution.

Mais s'il criait au loup, c'était comme ces enfants qui n'y croient pas.

« Revenez, écrivait-il au comte de Revel (1), parce que, dans des moments aussi critiques que ceux-ci, les personnes comme vous, mon cher comte, ne devraient jamais être éloignées de ceux qui gouvernent un État (2). Il y a maintenant si peu de gens de mérite, et qui soient en même temps parfaits honnêtes gens, qu'on ne saurait trop les rechercher. Il y a eu, sans contredit, des temps plus mauvais que ceux où nous vivons, pour le monde en général, mais non pas pour les princes; car, maintenant, le grand but de la philosophie moderne est tourné à la destruction de la religion et des trônes, et ceux qui sont destinés à gouverner les nations ne sauraient assez peser toutes leurs actions.

« Je désire beaucoup vous témoigner de vive voix l'amitié que je vous porte, et combien je fais fond sur les bons conseils que j'espère toujours recevoir de vous. »

. . . . . .

Quoi qu'il en pût dire à son ami Revel, le prince aimait les conseils comme la duchesse du Maine aimait le monde, parce que chacun l'écoutait et qu'elle n'écoutait personne.

(1) Ignace de Thaon de Revel, nommé, le 15 avril 1814, membre du conseil de régence du Piémont; ministre plénipotentiaire à Paris après le retour du Roi, lieutenant général, grand-croix de Saint-Maurice, puis gouverneur de Gênes, vice-roi de Sardaigne en 1820, et dans la même année gouverneur de Turin.

(2) Le comte de Revel était en Sardaigne.

Presque à sa porte, mourait dédaigné l'homme dont la clairvoyance aurait pu lui être si secourable. Rien de navrant comme la dernière plainte de Joseph de Maistre, se survivant dans son propre pays :

« ...Je ne suis plus qu'un vieux prisonnier, qui a tout au plus le droit de regarder par sa fenêtre... (1). » « Je suis accablé et, de plus, dégoûté de la vie... mon esprit de petit est devenu nul : *Hic jacet*... (2). »

Et chacun de tourner le dos à ce grand cadavre. Les pauvres humains sont si reconnaissants lorsque vous les dispensez enfin de vous envier!

« ...Le chevalier Maistre (3), écrivait Sylvain (le 3 mars 1821), est arrivé juste à temps pour voir expirer son grand frère (*a*), dont la mort n'a pas fait plus de sensation que celle de ton gardeur de vaches, s'il se fût rendu à Turin pour cette opération. Ceux qui se sont aperçus que le comte Maistre n'existait plus n'ont su dire autre chose à sa louange, sinon que c'était un radoteur enthousiaste, et qu'on était heureux d'en être débarrassé dans un moment où il embarrassait plus qu'il n'était utile. C'est vraiment duperie d'avoir de la sagesse, de l'esprit et du génie...

« Aussi beaucoup de gens qui ne veulent pas passer pour des sots agissent comme des coquins... »

Tel semblait être aussi l'avis de Charles-Albert

(1) Lettre à madame la duchesse des Cars, 28 mars 1819. (*Lettres et opuscules*, t. Ier, p. 512.)

(2) Au comte de Marcellus, 9 août 1819. (*Lettres et opuscules*, t. Ier, p. 517.)

(3) Nicolas de Maistre, frère cadet du comte Joseph.

quand sonnait enfin l'heure décisive de sa vie. Chaque minute de cette heure-là a son histoire écrite par le prince lui-même. J'y puiserai à pleines mains. Dans une pièce jouée par des morts, les morts doivent redevenir des acteurs vivants. Mieux vaut les laisser parler que de les faire parler.

Il y a dans ce récit, rédigé par le prince, aux premiers jours de son exil à Florence, un accent de sincérité profonde. Les ambassadeurs de Prusse, de France et de Russie demandent une justification, il répond par le simple exposé de faits faciles à contrôler. Il ne déguise rien; ses aveux donnent créance à ses affirmations. En vérité, l'enfant de vingt-trois ans qui a écrit ces pages a servi de jouet ou d'enseigne à la Révolution; mais il n'a pas été le traître que l'on a dit: « Un honnête homme peut répondre qu'il ne sera pas Judas, mais peut-il jurer qu'il ne sera jamais Pierre (1)? »

II

« ...Le 2 ou le 3 mars 1821, raconte Charles-Albert, Carail (*b*), Collegno (*c*), Sainte-Rose (*d*) et Lisio (*e*) vinrent chez moi me demander le secret sur une chose extrêmement importante, qu'ils avaient à me confier.

(1) Journal de Gordon.

Après avoir fait une longue dissertation sur les idées libérales, ils finirent par m'avouer qu'ils appartenaient à des sociétés qui, depuis longtemps, travaillaient pour l'indépendance de l'Italie; que j'avais toujours montré un grand attachement pour mon pays, que je ne pouvais avoir d'autre visée que l'honneur. Leur conclusion fut qu'ils espéraient que je me mettrais à leur tête pour obtenir du Roi de légères concessions, qui ne seraient que les préludes d'une gloire future... »

Le prince avait-il mérité de pareilles confidences? Dans tous les cas, l'idée d'une trahison le fit bondir :

« ...Je leur répondis que je ne pouvais avoir d'autre manière d'agir que celle que me marquaient la religion et l'honneur; que rien au monde ne me ferait départir de mes devoirs. Je cherchai ensuite à les raisonner et à leur prouver la folie de l'entreprise; mais ils me répondirent que mes paroles étaient inutiles, qu'ils étaient liés par les serments les plus forts. Je leur fis entendre nettement alors que si je ne pouvais les empêcher d'agir, je me prononcerais contre eux (1)... »

Vaine menace! Lisio et Collegno montrèrent au prince la liste des conjurés. « Je découvris là avec stupeur que la plupart de mes officiers d'artillerie étaient fédérés. Je menaçai alors ces messieurs de me rendre

(1) Voici quelles furent, d'après l'historien Poggi, les propres expressions des conjurés : « Tout est prêt, il ne manque que votre consentement. Nos amis attendent, avec notre retour, ou le signal du salut du pays, ou la funeste nouvelle que leurs espérances sont vaines. » (Poggi, *Storia d'Italia*, t. Ier, p. 331.)

auprès du Roi. Ils s'en allèrent, en me disant qu'ils comptaient sur le secret; qu'ils espéraient que je changerais d'opinion, et, enfin, que la Révolution éclaterait le soir même du jour où le Roi s'installerait à Moncalieri... (1). »

Le prince fit aussitôt appeler le ministre de la guerre et lui révéla tout ce qu'il venait d'apprendre. Saluces se tordit les mains sans prendre d'autre mesure. L'accuser de connivence avec les conjurés serait peut-être excessif, mais il était de ces gens qui ont le goût des fautes qu'ils n'osent commettre.

Harcelé, pressé, entraîné par Collegno, le prince raccrochait à des compromis sa faiblesse et son remords. Au lieu de se prononcer franchement contre le mouvement, il n'était en quête que de petits moyens pour l'enrayer. Charles-Albert avait parlé au Roi avec des sous-entendus auxquels Victor-Emmanuel n'avait rien compris. Puis il perdit son temps à raisonner les officiers et les sous-officiers de son artillerie, alors qu'un seul mot énergique eût suffi à les maintenir dans le devoir. Et ces lignes montrent combien était cruel le double jeu qu'il s'imposait :

« ...Le mercredi 7 mars (2), écrit-il, le Roi partit pour Moncalieri. Sachant qu'il devait faire la route à cheval, le matin avant dîner je lui demandai la permission de l'accompagner. Car, quoique le complot ne dût éclater que dans la nuit, je craignais de le laisser,

(1) Journal de Gordon.
(2) Poggi, *Storia d'Italia.*

entouré seulement de personnes âgées et de son écuyer Carail. »

Dans cette même matinée du 7 mars, le prince avait mandé César Balbo et le général Gifflenga au palais Carignan. Tous deux lui avaient avoué que rien n'était prêt pour une entrée en campagne. Gifflenga avait ajouté que non-seulement Victor-Emmanuel ne consentirait pas à lever le drapeau italien, mais encore qu'au premier mouvement révolutionnaire, il se jetterait dans les bras de l'Autriche.

Autour de Charles-Albert la situation se faisait inextricable. S'il avait rêvé, il se réveillait en face de la plus affreuse des réalités. Trahir ses amis ou trahir le Roi : il fallait choisir. C'était comme le cauchemar de je ne sais quelle ballade allemande, où le héros se voit tout à coup avec le visage d'un monstre et l'âme d'un scélérat.

Cependant Saint-Marsan et Collegno étaient là pour dire au prince qu'il ne rêvait pas : « ...Ils protestèrent que je les perdais et que je me déshonorais aux yeux de l'Europe... »

Charles-Albert prit héroïquement son parti.

« ...Je congédiai mes tentateurs, en ajoutant que j'avais fait mon devoir et que je les sauvais eux-mêmes. Ils envoyèrent alors des contre-ordres partout, et j'eus ainsi le bonheur d'empêcher l'exécution du premier complot. »

Il le croyait, et sa joie prouve combien le prince avait sincèrement rompu avec les conjurés. Saluces fut chargé d'aller conter au Roi ce qui s'était passé; il

devait, pour récompense, obtenir la grâce des coupables. Mais au jeu révolutionnaire, on ne retire pas si aisément sa mise.

Deux jours plus tard, le 9 mars, vers neuf heures du matin, Saluces et le comte de Revel, gouverneur de Turin, faisaient irruption dans la chambre du prince. Ils venaient lui apprendre que le comte de Saint-Michel, colonel des chevau-légers de Piémont, en garnison à Fossan, avait, au milieu de la nuit, fait monter son régiment à cheval. On ne savait encore s'il se dirigeait sur Moncalieri, où était le Roi, ou sur Alexandrie. Le gouverneur demeura stupéfait d'entendre Charles-Albert dire le plus tranquillement du monde : « Ce n'est là qu'une méprise, il faut que le contre-ordre ne soit pas arrivé »

Sur les instances de Revel, le prince cependant n'hésita pas à l'accompagner dans toutes les casernes de la ville :

« Je rassemblai, dit-il, officiers et troupe, et leur rappelai la fidélité qu'ils devaient au Roi. Je leur dis qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, qui voyait nos actions, que l'honneur ne permettait de suivre que la ligne droite de son devoir. Tous me donnèrent les plus évidentes marques de leur zèle et de leur loyauté... »

Rassuré par ce qu'il venait de voir et d'entendre, Charles-Albert rassura le Roi, qui en toute hâte était revenu à Turin. Cette quiétude, à laquelle la bonté de Victor-Emmanuel le disposait trop, ne fut malheureusement pas longue. Le 10 mars, la garnison d'Alexandrie faisait son *pronunciamiento*. Quand la

nouvelle en parvint à Turin, rien, au dire de Sylvain, n'égala la stupeur et le désarroi de la cour.

« ...C'est ici, écrivait-il, l'étonnement de Jonas se réveillant tout à coup dans le ventre de la baleine, et le prophète, sans doute, se montra plus hardi et plus inventif que notre pauvre roi, pour chercher la porte. On se contente ici de gémir et de perdre la tête... » C'est dire que l'insurrection avait toute liberté pour se propager.

Deux autres régiments venaient de s'acheminer au petit trot vers Alexandrie, devenu le quartier général des insurgés, lorsque le comte Balbo se présenta inopinément chez le prince. Balbo avait à lui dire qu'au château l'on comptait sur son influence pour obtenir du Roi une constitution quelle qu'elle fût.

Charles-Albert, fort étonné, répondit « qu'il n'avait pas ses entrées au conseil, et que si parmi les ministres il en était quelqu'un qui eût une communication à lui faire, celui-là pouvait venir au palais Carignan ».

Malgré cette réponse si sèche, César Balbo revenait quelques instants après, suivi de son père et du comte Valese.

« Je dis à ces messieurs que s'ils croyaient que, pour la sûreté du Roi et pour éviter de plus grands malheurs, je dusse faire une proposition quelconque à Sa Majesté, je ne la ferais qu'en présence du conseil et fort de leur appui.

« Dans la soirée, le Roi me manda en grande hâte au château.

« Tout le monde y était indécis, et l'on ne prenait aucune résolution. Le comte Balbo me pressa de donner mon avis. Je dis alors à Sa Majesté qu'on avait laissé aller les choses jusqu'à ce point, qu'il paraissait nécessaire de promettre quelque concession pour calmer les esprits. Le comte Balbo et le comte Valese soutinrent cette proposition. Le comte de Saluces et le marquis Brignole ne dirent rien. Les autres membres du conseil, qui étaient le comte de Roburent, le comte Lodi et le comte della Valle, opinèrent en sens contraire. Sa Majesté déclara qu'elle ne ferait aucune concession, et le conseil se termina sans qu'on eût rien décidé... »

Entre temps, l'insurrection s'étendait. Le 12 mars, le marquis de Carail, le comte Santa Rosa, le capitaine Radice, le lieutenant Rossi, enlevant leurs troupes, s'étaient joints aux révoltés d'Alexandrie. Tout était à craindre pour Turin, si la citadelle n'était fortement occupée. Le prince demanda au Roi la permission d'y envoyer quelques hommes et d'en donner le commandement au colonel des Geneys, le plus énergique officier qu'on eût alors sous la main. Le Roi y consentit.

Toutes ces allées et venues n'avaient pas laissé d'émouvoir la population. Des rassemblements se formaient, que la troupe avait grand'peine à disperser. Quelques officiers, à bout de patience, firent demander des ordres. L'un d'eux, le capitaine Raimondi, atteint d'un coup de pierre au visage, entra tout ensanglanté dans le cabinet du Roi. « Donnez-moi, dit-il, carte

blanche, et avec ma seule compagnie, je me charge de tout terminer avant de me faire panser... »

Raimondi aurait eu facilement raison de la foule, qui n'était encore qu'hésitante. Mais, avec cette charité qui fait les saints et détrône les rois, Victor-Emmanuel se refusa à laisser couler la fameuse goutte de sang qui, si l'on en eût été moins avare, aurait sauvé tant de couronnes.

On continua donc à délibérer au château avec la ferme intention de ne prendre aucune mesure énergique. Le Roi et ses conseillers parodiaient ces vieux Romains que les Gaulois assommèrent sur leurs chaises curules. Ils en étaient à se draper comme eux, lorsque trois coups de canon partirent de la citadelle. C'était le signal qu'attendaient les troupes de Turin, pour s'insurger et demander, elles aussi, la constitution espagnole.

Le prince retourna en toute hâte auprès du Roi :

« ...On venait, dit-il, de recevoir au château la nouvelle que deux autres légions s'étaient révoltées, et l'on ne prenait encore aucun parti. Je proposai d'envoyer à la citadelle un officier reconnaître l'état des choses. Le marquis de la Marmora, mon aide de camp, s'y rendit. Le peuple le jeta à bas de cheval, le retint prisonnier, et voulut le forcer à crier : Vive la constitution ! Nous apprenions en même temps que les révoltés avaient tué le colonel des Geneys, et qu'un capitaine insurgé, appartenant au régiment d'Aoste, avait pris le commandement de la place... »

Victor-Emmanuel voulut alors parler de clémence,

comme s'il eût été le plus fort, comme si la foule, qui n'estime que la force, était capable d'entendre à de bonnes paroles. Le Roi pria le prince de Carignan, qui obéit aussitôt, d'aller parlementer avec les insurgés. Au moment où Charles-Albert arrivait sur les glacis de la citadelle, un officier le prévint que l'on tirait sur tout ce qui approchait des remparts.

« ...J'allai, raconte le prince, que la perspective d'être fusillé à bout portant n'émouvait guère, jusqu'au bord du fossé. Les troupes révoltées poussaient des hurlements affreux et refusèrent de m'envoyer aucun parlementaire. Une foule immense, à la tête de laquelle étaient plusieurs bourgeois et quelques officiers en demi-solde, nous entourait en poussant de tels cris, que nous ne pouvions nous entendre, même entre nous.

« Nous eûmes assez de peine à nous dégager du milieu d'eux; plusieurs voulaient nous retenir. Et quoique, dans l'intérieur de la ville, nous eussions pris le galop, ils nous suivirent jusqu'à la place du Château, ayant à leur tête le fils du banquier Muschetti, qui portait un étendard tricolore (*f*). »

Les plus grandes dames, et ceci donne à cette révolution de Turin son curieux caractère, marchaient là pêle-mêle avec Muschetti et la canaille. Au milieu de la bagarre le prince se sentit tout à coup saisir par sa botte. C'était la comtesse de St M., une amazone constitutionnelle, qui, dans l'élan le plus passionné et au risque de se faire écraser, lui tendait sa jolie bouche en criant : « Prince, donnez-nous la constitution, et nous vous devrons le bonheur. »

Mais à côté de ces folies tragiques ou burlesques, il était des choses vraiment touchantes. Dès la première nouvelle du danger que pouvait courir le Roi, les vieux fidèles avaient remis leurs vieux chevaux sur pied de guerre. Cahin-caha, ils accouraient au palais, leur rapière à la main et leurs pistolets au ceinturon. On voyait là des vieillards de soixante-dix et de quatre-vingts ans qui n'attendaient, sur leurs jambes flageolantes, qu'un signe pour charger l'émeute.

Le bruit se répand tout à coup que Victor-Emmanuel va monter à cheval, et les voilà qui se précipitent, qui se bousculent dans l'escalier. Ils savent qu'il leur sera malaisé de se mettre prestement en selle... et cependant tous veulent être pimpants, comme à vingt ans, quand le Roi paraîtra.

Pauvres nobles serviteurs! Il leur fallut remettre pied à terre aussi péniblement qu'ils s'étaient hissés à cheval, car le Roi ne parut pas.

III

Sans doute, les nouvelles qu'avait rapportées le prince de Carignan étaient mauvaises; mais il y avait sous les fenêtres du palais quatre ou cinq régiments dont on était sûr. Charles-Albert avait insisté pour que le Roi se mît à leur tête, jurant que l'on en aurait bientôt fini avec l'émeute.

L'énergie enfin semblait prévaloir, quand, raconte le prince, « le gouverneur de Turin et le ministre de la guerre représentèrent à Sa Majesté qu'elle allait s'exposer inutilement ».

On se reprit à délibérer.

Aux heures difficiles, plusieurs hommes qui délibèrent s'arrêtent toujours au parti que chacun d'eux rougirait de prendre seul. Tout le monde était brave autour de Victor-Emmanuel, et cependant, lorsqu'il parla d'abdiquer, personne ne protesta. « Les temps forts, comme disait M. de Metternich, sont faibles en têtes. » Par une fatalité inexplicable, les renseignements fournis par les chefs de corps que l'on avait voulu consulter, et qui, presque tous, avaient répondu de façon à rassurer le Roi, achevèrent de le déconcerter (1).

Il passa chez sa femme et hasarda l'idée d'une abdication. L'entretien fut bref et des plus mouvementés, paraît-il. Marie-Thérèse demanda pour elle la régence (2), et se heurta au refus le plus net et le plus catégorique. Victor-Emmanuel avait-il senti le ridicule qui rejaillirait sur lui de cette suppléance, ou avait-il deviné M. le duc de Modène derrière ce beau dévouement? Toujours est-il qu'en rentrant dans la chambre du conseil, la Reine était extraordinairement émue.

(1) Le comte Lodi, qui plus que pas un avait perdu la tête, annonçait de son côté que trente mille insurgés des principales villes marchaient sur Turin. (Poggi, *Storia d'Italia.*)

(2) Cappi, *Anali d'Italia,* 1821, p. 229.

« Elle s'étonnait, dit le prince, que moi qui, peu de jours avant, disais au Roi que la constitution d'Espagne était le plus grand des malheurs pour un pays et qu'un souverain ne devait jamais s'abaisser, j'eusse parlé la veille de la constitution de France.

« Je répondis que telle était encore ma manière de penser, et que ce que j'en avais dit était pour prévenir le mal que le gouvernement avait laissé aller jusqu'à un point irrémédiable. »

Il devenait évident que l'avis du prince de Carignan ouvrait la seule issue possible. Puisque le Roi ne voulait pas agir, que la Reine ne voulait pas abdiquer, il en fallait fatalement venir aux concessions. Restait à choisir entre les constitutions d'Angleterre et d'Espagne. On commençait à les discuter, lorsque le marquis de Saint-Marsan, qui revenait de Laybach, se prit à dire tout à coup que jamais les hautes puissances ne reconnaîtraient une aussi honteuse capitulation devant l'émeute.

Une fois encore tout était remis en question.

« Pendant que nous étions ainsi réunis en conseil, on donna une fausse alarme, et je courus sur la place, dit le prince. A mon retour, on me fit entrer avec tous les ministres dans la chambre de la Reine. Le Roi reparla de Constitution, mais le gouverneur de Turin, lui coupant en quelque sorte la parole, trancha du même coup toutes les hésitations du malheureux Victor-Emmanuel.

« Sire, disait-il, écoutez la voix d'un de vos meilleurs « serviteurs, d'un vieux militaire... Je connais l'esprit

« du moment, le mal est irrémédiable, il n'y a rien « qui puisse nous sauver... »

« Revel, en parlant ainsi, avait les larmes aux yeux (*g*). »

. . . . . .

Pour n'être pas formulée, la conclusion d'un tel discours était l'abdication. Chacun le comprit ainsi, et se rangea à l'avis du gouverneur. Mais nul, au milieu de tant d'émotions, ne songeait aux conséquences du parti qu'il conseillait. Revel fut le premier à dire qu'en l'absence du duc de Genevois (1), la régence revenait au prince de Carignan.

« Régent! » s'écria Charles-Albert. Devant ses yeux se dressait tout à coup la terrible responsabilité qu'il allait encourir et peut-être le remords d'avoir, par sa faiblesse, laissé les choses aller au point où elles en étaient venues.

Il se prenait à aimer sincèrement le Roi, qu'il voyait réduit au désespoir; il craignait son successeur. Il se méfiait de ses propres entraînements. Il redoutait le patriotisme exalté de ses amis. Le danger était partout. Sur le chemin où l'on voulait l'engager, le moindre faux pas devait avoir d'incalculables conséquences. A l'étonnement causé tout d'abord par l'ouverture de Revel succéda bientôt, chez le prince, la ferme résolution de

(1) Charles-Félix, duc de Genevois, que l'abdication de son frère, Victor-Emmanuel Ier, faisait monter sur le trône, était à Modène au moment où se passaient les événements que je rapporte. Il y avait été voir son beau-père, le roi de Naples, qui revenait de Laybach.

ne pas se laisser engager dans une si dangereuse impasse.

« Vers le soir, dit-il, le Roi me rappela pour me répéter qu'il voulait abdiquer et me nommer régent. Je fis tout mon possible pour le dissuader d'un tel dessein qui serait la ruine de notre pays, et j'ajoutai que je n'accepterais jamais. Les ministres me pressaient. Je leur dis qu'ils savaient que j'étais, depuis deux ans, brouillé avec le duc de Genevois, et que si j'acceptais la régence, cela n'aurait que des suites funestes... »

Ne pouvant venir à bout de sa résistance, le Roi congédia alors Charles-Albert, mais deux heures après il le rappelait.

« Tous les ministres étaient là lorsqu'il m'annonça, raconte le prince, qu'il était définitivement résolu à abdiquer la couronne et à me donner la régence. De nouveau je voulus m'y refuser; mais tous les ministres alors me représentèrent que c'était là le dernier ordre que me donnait le Roi, et que je devais à mon pays d'accepter, pour lui éviter de plus grands maux. J'ai cru alors devoir obéir, en demandant pourtant que la Reine fût présente à l'abdication. »

Elle vint; chacun des ministres exposa ses raisons. Marie-Thérèse était fort en colère, et ne ménagea à personne, au prince de Carignan moins qu'à tout autre, les preuves de son violent dépit. La résolution du Roi était cependant irrévocable. Il signa son abdication le 13 mars.

Le lendemain, il quittait Turin à trois heures du

matin pour prendre le chemin de Nice. Au dire de tous, il semblait ému de voir ses gentilshommes, ses officiers et jusqu'à ses soldats lui baiser les mains en pleurant. Quant à la Reine, elle se montra fort sèche. Son dernier mot fut ce mot cruel à l'adresse du comte Lodi : « Nous vous avons payé bien cher, monsieur, pour une police que vous faisiez bien mal. »

Tel était l'affolement à cette heure suprême, que l'on avait oublié le nom du duc de Genevois dans l'acte d'abdication qui lui donnait la couronne.

Hélas! la fatalité voulait que Charles-Félix fût alors à Modène, entouré des pires ennemis qu'eût le malheureux régent, à qui tombaient à la fois sur les bras révolutionnaires et royalistes.

L'exaltation des premiers ne suppléait pas plus à leur incapacité, que le mécontentement des autres ne réparait leur faiblesse. Il en est toujours ainsi en temps de révolution. C'est dos à dos que l'on peut, sans injustice, renvoyer ceux qui arrivent et ceux qui s'en vont.

IV

Une heure après l'abdication, tous les ministres de Victor-Emmanuel avaient donné leur démission. « Je convoquai, dit le prince, les premiers secrétaires des ministères, espérant faire faire par eux le travail. Mais tous refusèrent, alléguant des maladies et l'impossibi-

lité dans laquelle ils étaient de diriger leurs départements.

« J'employai la matinée du lendemain à nommer toutes les personnes recommandables auxquelles je pouvais songer. Toutes refusèrent d'accepter. Je sortis à deux heures, n'ayant pu décider que le chevalier de Villamarina à se charger du ministère de la guerre, et encore fut-il malade pendant cinq ou six jours... »

Et encore n'était-ce là que le commencement d'une interminable série de contre-temps.

En rentrant chez lui, le prince trouvait dans son salon le chevalier de Castion et l'avocat Vismara. Ces messieurs, le prenant de haut, lui demandèrent, comme don de joyeux avènement, la constitution espagnole. Ils juraient de s'ensevelir sous les ruines de Turin, s'ils ne l'obtenaient tout de suite. Aux bonnes raisons que leur donnait Charles-Albert pour s'en défendre, ils répondaient par ce grand mot de liberté. Est-il un mot qui ait plus souvent traîné dans le ruisseau?

Comme enfin Castion menaçait le prince de sa désaffection, Charles-Albert mit les deux tentateurs à la porte sur ce dernier mot « que peu lui importait leur affection, pourvu qu'il gardât l'estime des honnêtes gens... »

Une heure après, la place du palais Carignan regorgeait de hurleurs qui demandaient la constitution espagnole. On voulait celle-ci, dans la rue; ailleurs, on voulait une charte française. Mais grands seigneurs

et canaille étaient d'accord pour forcer le régent à leur en donner une.

« La garde de mon palais, raconte le prince, fut obligée de se retrancher au dedans des portes, et plusieurs personnes de la maison furent malmenées. Le comte de Tournafort fut foulé aux pieds, le marquis de Sinsan ne fut retiré qu'avec peine des mains des factieux. Ceux-ci ne seraient pourtant pas entrés si, malgré les marques de dévouement que je reçus de la plupart des personnes de ma cour, il ne se fût trouvé quelque traître subalterne... »

Les harangueurs les plus étranges avaient, en effet, réussi à pénétrer jusqu'au prince. L'un d'eux, nommé Crivelli, osa lui parler du sang qui allait couler.

« Il coulera peut-être, répliqua vivement Charles-Albert, car je suis prêt à mourir pour défendre les droits de celui que je représente. Le sang, d'ailleurs, a coulé », ajouta-t-il en faisant allusion à l'assassinat du colonel des Geneys, que le sergent Rittatore avait tué à la citadelle.

« Mais ce sang ne peut compenser le sang innocent versé à l'Université », répondit Crivelli.

De tout temps le sang d'un émeutier n'a-t-il pas été plus précieux que le sang d'un soldat?

« Soyons généreux, voulut cependant bien ajouter Crivelli. Oublions. Je suis le descendant de ce Crivelli qui était l'ami de votre auguste ancêtre, le prince Eugène de Savoie. J'ai les mêmes sentiments; c'est dire que je suis plein de vénération pour Votre Altesse... Qu'elle prenne enfin une résolution qui

mette fin à tous ces maux, dont elle est, en dernière analyse, responsable... »

J'abrège. Ces scènes douloureuses duraient depuis trois heures. La populace devenait de plus en plus menaçante. L'énergie du prince faiblissait. Crivelli s'en aperçut. Il parla de l'Italie, de ses souffrances, de son avenir, et finit par arracher au malheureux régent ce mot qui l'étouffait : « Moi aussi, je suis Italien. » Les conjurés étaient entrés dans la place par la seule brèche qu'il leur fût possible d'ouvrir.

Quelques minutes après arrivait, conduite par les syndics de Turin, une députation composée de tous les corps constitués. Le comte de Revel, le comte Valese et quelques autres anciens ministres de Victor-Emmanuel étaient auprès du prince. Il les avait appelés pour qu'ils fussent témoins de ce qui allait se passer.

J'emprunte encore à Charles-Albert la suite de ce lamentable récit :

« Il était huit heures du soir. La citadelle menaçait de tirer sur la ville; la populace et une infinité de bandits, qu'on avait appelés de tous côtés, faisaient croire que Turin allait être livré aux plus grands désordres.

« Les syndics de la ville redoublant d'instances, je leur dis, après cinq heures de refus, que je déclarais, devant eux tous rassemblés, que je ne pouvais rien changer aux lois fondamentales de l'État, que l'on devait attendre les ordres du nouveau roi, que tout ce que je ferais serait nul de fait, mais que, pour éviter

un massacre et les désordres dont nous étions menacés, je permettais qu'on proclamât la constitution espagnole, en attendant les ordres du nouveau roi. Un moment avant de signer, je voulus leur prouver que ce qu'ils demandaient était contre l'intention des souverains alliés, mais ils paraissaient tous fous. »

Quand l'heure vient d'être grand homme, c'est une heure terrible, où trop souvent tout s'effondre, s'évanouit, volonté, force, clairvoyance et talent.

Pauvre prince, au lieu de tant de rhétorique, que ne pratiquait-il les conseils de Sylvain : « Je ne voyais qu'un parti honorable pour mon infortuné maître, écrivait celui-ci, c'était de charger à fond cette honteuse canaille. »

Malheureusement, il était trop tard pour l'essayer. Ciravegna, le nouveau ministre de la guerre, venait d'annoncer aux soldats mutinés que chacun était libre de faire ce qui lui plairait. Tous avaient déserté. Pour eux la constitution espagnole avait un sens. Mais quel sens avait-elle pour la foule qui continuait à vociférer sous les fenêtres du prince et pour celle qui remplissait son salon? Aucun.

On n'était pas même parvenu à se procurer le texte de cette fameuse Constitution. Et cependant, magistrats, officiers, avocats, qui encombraient le palais Carignan, la discutaient à perte de vue, quand tout à coup le sénateur Garrau, jusque-là modestement cantonné dans une fenêtre, demanda la parole. Garrau passait pour le plus habile jurisconsulte de Turin. Chacun se tut, et quelle ne fut pas la stupeur universelle lorsque

l'on entendit l'habile homme dire d'une voix tranquille que la constitution espagnole ne reconnaissait en aucune façon la loi salique, et que si on l'adoptait, la couronne passerait de plein droit à la femme de M. le duc de Modène !

Cette révélation plus qu'inattendue, dit un témoin oculaire, bouleversa les consciences non moins que les visages. On fut plusieurs heures à chercher le palliatif de ce malencontreux article. Enfin, le savant Dalpozzo opina que le plus sûr parti à prendre était de le biffer.

On biffa l'article, aux cris mille fois répétés de : « Vive la correction ! »

Garrau, cependant, n'avait pas fini. L'article 1er de cette Constitution, qu'il était seul à connaître, portait « que la religion catholique, apostolique et romaine était religion d'État ».

« Que l'article soit modifié ! » cria-t-on de toutes parts. Ainsi fut fait, chacun tremblant que Garrau n'eût une troisième observation à produire (1). Il n'en avait plus, et les choses reprirent le fil révolutionnaire... « Il me fallut, dit mélancoliquement le prince, mettre en place ceux qui désiraient y être. »

N'est-ce pas la moralité de toute révolution ? Celle qui venait d'éclater à Turin hâtait le pas.

Le 16 mars, les révoltés de la citadelle avaient troqué la cocarde bleue contre la cocarde tricolore italienne.

(1) Voyez le très curieux livre du baron Joseph Manno, *Fortuna delle frasi*, p. 287.

Le 17, une députation venue d'Alexandrie demandait des décorations et des grades. Les niais seuls aiment platoniquement la Révolution. Tout homme avisé en trafique et en vit. Charles-Albert l'apprenait un peu tard. L'effroyable dégoût que lui fit éprouver sa découverte le sauva.

« J'écrivis aux gouverneurs de Gênes, de Savoie, de Novare, dit-il, pour leur faire connaître que tout ce que nous avions fait était nul. Et, comme les séditieux dépensaient des sommes considérables pour gagner les soldats, je dirigeai les quelques régiments demeurés fidèles sur Novare, dont le gouverneur, le général La Tour, m'inspirait une confiance sans bornes. »

C'était bien; mais il restait à Charles-Albert un autre et plus difficile devoir à remplir. Pour mal faire on n'a qu'à se laisser glisser; pour faire le bien il faut gravir. Et c'est alors que l'on appelle à l'aide ceux dont l'honneur ne fléchit pas. Sylvain reçut l'épineuse mission d'aller expliquer au roi Charles-Félix la conduite du prince de Carignan.

Voit-on Sylvain, le moins libéral des hommes, s'acheminer vers Modène, chargé de tous les péchés libéraux qui venaient de se commettre? C'était le chien fidèle affublé d'une peau de loup, et cette peau maudite brûlait Sylvain jusqu'à l'âme. Sa conscience, son honneur criaient grâce. Lui pour qui Dieu s'incarnait dans le Roi, et le libéralisme dans les horreurs de 93, se voyait tout à coup masqué en constitutionnel. De tout son cœur il se fût associé aux colères qu'il pressentait à Modène; mais son prince, le souvenir de

son prince était la paille dans la barre de fer que se croyait Sylvain. Quand le digne homme songeait aux angoisses qu'il laissait derrière lui, il se sentait faiblir. Son affection oubliait qu'hier encore, elle prédisait les tristesses d'aujourd'hui, et que plus d'une fois on l'avait rudement repoussée.

Au bout des vingt-quatre heures de son voyage, Sylvain ne savait plus qui, du Roi ou du prince, avait raison.

Il ne se souvenait plus de ce qu'il dirait ou ne dirait pas. Le pour et le contre avaient, dans leur effroyable lutte, bouleversé toutes ses phrases, culbuté tous ses arguments, démantelé toutes ses défenses. Son dévouement seul demeurait debout, prêt à s'offrir en victime.

Voici d'ailleurs comment lui-même raconte son odyssée :

« ...Ce furent vingt-quatre heures bien cruelles que les vingt-quatre heures de ce voyage qui m'amena à Modène. Le comte Ferrere, premier écuyer du nouveau roi Charles-Félix, ne me cacha pas que son maître était furieux de ce qui venait de se passer à Turin, et me prédit une audience terrible. Je trouvai, en effet, le Roi au fond de son cabinet, debout, les yeux flamboyants. Il ne me salua pas, et lorsque je commençai ma phrase par ce mot : Sire, en lui tendant la lettre que j'apportais, il ne me donna pas le temps d'achever et s'écria : « Ne me donnez pas le nom de roi, je ne « le suis pas. L'abdication de mon frère est une vio- « lence abominable. Sortez. » Et il me jeta au visage

la lettre qu'il m'avait prise des mains. Je fis alors une profonde révérence, ramassai ma lettre, que je mis sur une table, et sortis comme il m'était commandé.

« Le comte Ferrere, qui m'attendait à la porte, me rassura sur cette désastreuse réception et me répéta que Charles-Félix lui avait parlé fort honorablement de moi, mais qu'il était tellement monté contre ce qui se passait en Piémont, qu'il en avait perdu tout sang-froid.

« Je vis, aux questions qu'il m'adressa, que l'on avait, à Modène, les plus fortes préventions contre mon prince. Je fis tout au monde pour le justifier, mais en pure perte, hélas!

« Le duc de Modène lui-même voulut me voir et me chambra pendant une heure de questions plus perfides les unes que les autres. Je répondis de mon mieux, peignant la position critique de mon prince et sa ferme résolution d'obéir en tout et pour tout aux ordres que je rapporterais. Je comprenais, en effet, que le duc n'était qu'un truchement qui, par-dessus tout, avait envie de trouver mon prince coupable.

« François IV me traita, du reste, fort bien et m'invita à dîner. Sous prétexte de fatigue, je m'excusai d'accepter. Le duc me dit de venir à la partie du Roi, qui alors me donnerait sa réponse.

« Quand je fus introduit quelques heures plus tard au salon, je trouvai, groupés autour d'une table de jeu, le Roi, la Reine, le duc et la duchesse de Modène et le cardinal Albani. Charles-Félix me reçut tout autrement que le matin; son visage avait repris son air de

bonté habituel; il ne fut question de rien jusqu'à la fin du jeu, où, passant dans un autre salon, le Roi m'ordonna de le suivre.

« Il me remit une proclamation imprimée, en me disant qu'il ne voulait pas faire d'autre réponse à la lettre que j'avais apportée; qu'il avait en horreur tout ce qui s'était passé; qu'il ne reconnaissait ni l'abdication de son frère, ni la régence du prince de Carignan, que tout cela était le fait de la violence. Enfin le Roi me demanda, après me l'avoir fait lire, si j'aurais le courage de porter sa proclamation à Turin.

« Je répondis que je la porterais, mais qu'ayant à passer par Alexandrie, où trônaient les révoltés, je craignais qu'elle me fût enlevée. Je proposai alors à Sa Majesté de faire un paquet de cette proclamation et d'y mettre de sa main l'adresse du prince de Carignan. J'espérais ainsi pouvoir faire passer la proclamation pour une réponse à la lettre que j'avais apportée. Je me permis ensuite de demander au Roi s'il n'y avait aucune espérance qu'il voulût répondre un mot au prince. J'ajoutai que j'étais sûr de toute sa soumission et de tout son dévouement. « Eh bien, dites-« lui, reprit Charles-Félix, que s'il lui reste dans les « veines une goutte de notre sang royal, il doit partir « pour Novare et y attendre mes ordres. »

« Après quoi, le Roi daigna me dire des choses fort bonnes sur moi et sur ma famille. Il voulut, avant de me congédier, me donner sa bénédiction, que je reçus un genou en terre.

« Au sortir de l'audience, je montai en voiture,

m'acheminant à toute vitesse vers Turin. Le marquis de Boyl, que je rencontrai, m'apprit que les choses, depuis mon départ, n'avaient fait qu'empirer. En arrivant à la frontière, je trouvai à toutes les postes des chevaux prêts. Pourquoi? Je l'ignore encore. Je crois que les rebelles, pour calmer les esprits, feignaient d'attendre le retour du Roi. Quoi qu'il en soit, je fus bientôt arrêté et emmené devant la junte, qui trônait dans le principal café d'Alexandrie.

« Ansaldi, Santa Rosa et tant d'autres chefs, qui tous parlaient à la fois, m'entourèrent aussitôt. Ils voulaient des nouvelles, me demandaient où j'avais laissé le Roi, s'il arrivait, ce qu'il m'avait dit. A tout cela, je répondais que j'avais porté une lettre du prince régent, que je rapportais la réponse sans en savoir plus long. Et, ce disant, je montrais le paquet avec la suscription de la main de Charles-Félix.

« On me laissa enfin passer, et je continuai ma route fort aise de me voir hors de ce mauvais pas. Le même soir, j'arrivai à Turin et remis mon paquet au prince. Quand il ne trouva, en le décachetant, d'autre réponse à sa lettre que la proclamation imprimée, je le vis se mettre dans une affreuse colère. Vraiment, si je ne l'avais connu, je l'aurais pu croire dans la Révolution jusqu'au cou. Ce fut au point que je me crus obligé de lui dire que, connaissant maintenant les intentions formelles du Roi, je lui demandais ma démission. Il me parla alors avec plus de calme et se plaignit que j'ajoutasse à sa peine. Le voyant si malheureux, je demandai pardon et m'efforçai de lui dé-

montrer qu'il n'avait d'autre parti à prendre que d'exécuter immédiatement les ordres que j'avais apportés. Mon prince finit par le comprendre et me chargea de tout organiser pour son départ.

« J'informai aussitôt les deux colonels de Savoie-Cavalerie et de Piémont-Royal des décisions prises. Je leur transmis l'ordre de se trouver à dix heures du soir, avec leurs régiments, au Valentin. Le prince prit pour chef d'état-major le colonel Bernsthiel, officier plein de talent et parfaitement sûr. Je lui conseillai pour secrétaire le comte Geaime, employé aux bureaux de la guerre. Puis, muni d'une lettre du prince, j'encaissai 500,000 francs au ministère des finances. Geaime et moi les emballâmes dans une voiture, et Geaime prit, avec cette somme, les devants vers Novare. »

V

Mais revenons aux événements qui s'étaient passés à Turin pendant le rapide voyage de Sylvain.

L'émeute y avait pris l'allure la plus menaçante. Jour et nuit, elle grondait devant le palais Carignan et devant l'ambassade d'Autriche. Maîtres de la citadelle, les insurgés parlaient à toute heure de bombarder la ville. C'était par bandes que les soldats mutinés désertaient, ou s'acheminaient vers la frontière. Partout, en un mot, régnait la plus affreuse

anarchie. Devant elle, le prince, que sa conduite hésitante rendait suspect à chacun, demeurait impuissant.

Toute révolution commence par des vœux et finit par des ordres. La populace ne croit vraiment à sa liberté que quand elle attente à celle d'autrui. Autour du prince, l'injure et la menace avaient logiquement succédé aux vivat. S'il était, maintenant, résigné à mourir étouffé par l'émeute, au moins voulut-il lui arracher sa femme et son fils. La princesse s'échappa presque miraculeusement de Turin, le jour où Sylvain y revenait. La coïncidence fut heureuse, car la proclamation de Charles-Félix acheva d'exaspérer la foule. Le prince semblait seul garder quelque sang-froid.

Décidé à obéir aux ordres reçus, Charles-Albert fit appeler les anciens ministres de Victor-Emmanuel et ceux que lui-même avait nommés depuis sa funeste régence.

« ...Je leur communiquai, dit-il, les volontés du nouveau roi. Je leur dis que, puisqu'il paraissait ne point reconnaître ma régence, j'allais à l'instant me démettre de toute l'autorité que son prédécesseur m'avait confiée. Tous s'opposèrent à cette détermination. Ils me représentèrent que mon départ ne pouvait que produire l'anarchie, et me firent les plus fortes instances pour que je continuasse mes fonctions... »

Le prince feignit de céder à ces instances, mais son parti était pris. Il envoya un de ses aides de camp pré-

venir le comte de La Tour de sa prochaine arrivée à Novare. Le départ était fixé pour minuit. Malheureusement, le secret transpira. De toutes parts, aussitôt, on avertit Charles-Albert qu'il allait être assassiné.

En voulait-on vraiment à sa vie? Je n'ose le croire. Il est certain cependant que les comités révolutionnaires avaient songé à l'arrêter et à le garder comme otage.

A neuf heures, un inconnu se présentait au palais Carignan, porteur d'un chiffon de papier.

« ...Votre projet de départ a transpiré, y était-il dit, hâtez-vous de l'exécuter et tenez-vous sur vos gardes. On veut attenter à vos jours. La personne qui vous remettra ce billet est chargée de vous nommer celui qui l'a écrit... »

Le messager nomma l'archevêque. Était-ce bien lui? Sur ce point délicat, entre deux versions qu'en a données le prince, on peut, sans trop de scrupule, préférer la seconde. Le mystérieux avis venait d'une femme (1).

Sylvain ne s'explique pas sur ce point dans sa relation, pourtant assez détaillée, de cette malheureuse aventure.

« Le prince monta à cheval vers dix heures du soir. Nous suivîmes au pas la rue d'Angennes; puis un

(1) Le Roi écrivit sous ce titre : *Ad majorem Dei gloriam*, un second mémoire justificatif. Il y est dit : « ...Une dame me fit prévenir... » P. 124. (Manno, *Informazioni*, etc.)

temps de galop nous mena de la porte de Pô au Valentin. Les régiments commandés nous y attendaient.

« J'étais le seul écuyer auprès du prince; on avait jugé que mieux valait ne pas prévenir le marquis de Saint-Georges. Il nous rejoignit pourtant peu d'heures après. Les troupes ne savaient rien des projets du Régent. Nous arrivâmes ainsi à Rodissone. C'était à cette première halte que Monseigneur devait faire lire aux soldats la proclamation du Roi, et par quelques mots énergiques se prononcer contre la Révolution.

« Il n'en fit malheureusement rien. On venait d'apprendre que le régiment des dragons de la Reine, dont Carail était colonel en second, venait de faire son *pronunciamiento* à Verceil, par où nous devions passer. Le prince craignit un conflit, et pour cette triste raison perdit la chance de dire officiellement ce qu'il avait si grand intérêt à faire savoir. C'est à Rodissone que nous parvint la nouvelle de l'insurrection de Gênes...

« Partis de Rodissone le soir, le prince et son escorte arrivaient avant le jour à San Germano. Moi, j'avais pris les devants comme fourrier. J'étais à mille lieues de m'attendre à ce que j'allais y trouver. Je trouvai, à San Germano, le général Roberti envoyé par le gouverneur de Novare pour prendre le commandement des troupes qu'amenait Monseigneur. Roberti apportait en même temps une lettre de Charles-Félix... »

Voici cette lettre :

« Mon neveu,

« Puisque vous voulez un ordre de ma main, je vous donne celui de vous rendre incessamment à Novare avec la princesse et votre fils, où je vous ferai connaître mes intentions par la voie du comte de La Tour... »

A Novare, le prince trouva, en effet, cet autre billet, fort sec, daté du 27 mars :

« Mon neveu,

« J'approuve que vous soyez venu à Novare avec ce que vous avez pu ramasser de troupes fidèles. Si vous êtes réellement disposé à suivre mes ordres, je vous commande de vous rendre incessamment en Toscane, où vous vous ferez rejoindre par votre famille... »

C'était l'exil! Devant une sévérité qu'il sentait implacable, le malheureux prince se retourna vers Victor-Emmanuel, le conjurant de revenir sur son abdication :

« ...Sire, lui écrivait-il, cette lettre n'est pas la première que j'écris à Votre Majesté. Plus de dix furent prêtes à partir pour Nice (1); mais toutes furent déchirées, car j'aurais toujours désiré annoncer à Votre Majesté quelque nouvelle un peu consolante et honorable pour moi. Mais je ne sais quel génie s'est

(1) En quittant Turin, le roi Victor-Emmanuel était allé à Nice.

acharné à ma poursuite, et malheurs sur malheurs sont venus aggraver ma triste destinée, et achever la ruine de notre misérable patrie !...

« ...Je me jette aux pieds de Votre Majesté pour la conjurer, non seulement en mon nom, mais aussi en celui de notre nation entière, de reprendre les rênes de l'État.

« Toutes les divisions disparaîtront si l'on apprend que Votre Majesté daigne de nouveau se remettre à notre tête. On peut encore éviter d'avoir recours aux souverains alliés pour pacifier notre malheureux pays... »

De ce dernier mot jaillit, comme une projection électrique, le sentiment si profond qu'eut toujours Charles-Albert de l'honneur national. Ce sentiment excuse, s'il ne peut les justifier, toutes les erreurs de sa vie. Il datait cette lettre de Novare, où il devait encore, pour arracher son pays à l'étranger, signer sa propre déchéance. A vingt-huit ans de distance, ce furent les mêmes entraînements et la même expiation.

« Il fut clair pour moi, dès notre arrivée à Novare, raconte Sylvain, que nous étions tombés en complète disgrâce. Cependant le comte de La Tour entoura Monseigneur de tous les honneurs dus à son rang; mais, si grande fût la déférence qu'on lui témoignait, elle ressemblait, quand même, aux égards d'un geôlier pour son prisonnier. Dès le soir le prince me chargea de porter une nouvelle lettre à Modène. On m'adjoignit pour compagnon de voyage l'aide de camp du général La Tour, qui, lui aussi, en portait une. En

arrivant, nous les remîmes, mais Sa Majesté ne me fit aucune question, ne me donna aucune réponse. Dès que le paquet pour La Tour fut prêt, on nous rembarqua, mon camarade et moi, pour Novare.

« Hélas! la lettre destinée au gouverneur contenait l'ordre de faire partir sur-le-champ mon jeune maître pour Florence. Ordre était aussi donné de licencier toute sa maison. J'étais seul excepté.

« Nous partîmes le même soir. Au pont du Tessin, nous trouvâmes une escorte de cavalerie autrichienne.

« Le prince remercia, feignant de croire à une garde d'honneur. Nous fûmes ainsi accompagnés jusqu'à Milan, et la voiture continua d'être entourée pendant le temps que l'on changea de chevaux.

« Lorsque nous arrivâmes le lendemain matin à Modène, je me présentai au palais par ordre de Son Altesse pour savoir à quelle heure le Roi la recevrait. En route, je rencontrai le comte Moretta, premier écuyer, qui venait à notre auberge dire au prince que Sa Majesté ne voulait pas le voir.

« Il ne nous restait d'autre parti à prendre que de remettre les chevaux à la voiture et de filer sur Bologne. Pendant que nous y dînions, m'arriva un courrier du duc de Villa Hermosa, qui me priait de renvoyer sur-le-champ à Sa Majesté les diamants de la couronne. On supposait que le prince les avait emportés. Jamais il n'en avait été question. Monseigneur se rappela alors que ces diamants devaient être restés dans le secrétaire de la chambre où Victor-Emmanuel avait abdiqué. Je le fis savoir au duc de Villa Hermosa. Fort heureuse-

ment, les diamants furent retrouvés là où chacun les avait abandonnés sans la moindre précaution.

« Le lendemain nous poursuivîmes notre route, sans nous plus arrêter qu'à Florence, où nous arrivions dans la nuit du 1er au 2 avril 1821. »

Que souvent, après un malheur, on peut dire, comme le colonel de Mirabeau, laissé pour mort à la bataille de Cassano : « Le jour où je fus tué. »

Les douloureux événements que je viens de raconter avaient brisé chez Charles-Albert le grand ressort que l'on appelle l'orgueil de la vie. Le malheureux prince avait-il cependant mérité tant de sévérité? Avait-il usurpé le pouvoir? Étaient-ce les révoltés qui l'avaient nommé régent? L'acte d'abdication qui donnait la couronne à Charles-Félix ne lui conférait-il pas une autorité parfaitement légitime pour toute la durée de l'interrègne (*h*)?

Pourquoi donc alors le traiter en rebelle et le condamner sans l'entendre? Il avait demandé des ordres, on les lui avait donnés; il y avait obéi en prenant la route de Novare, bien que, dans sa proclamation, le nouveau roi fit appel à l'étranger. Le prince eût-il péché, que cette obéissance douloureuse entre toutes aurait suffi à racheter sa faute. La vérité est que Victor-Emmanuel avait abdiqué pour ne pas contredire son passé; que Charles-Félix sévissait pour ne pas engager l'avenir; que tous deux enfin sacrifiaient le prince de Carignan à la raison d'État.

CHAPITRE VI

Froid accueil en Toscane. — Premières heures d'exil. — Le marquis César Alfieri. — Sylvain ramène de Nice la princesse de Carignan. — Le duc de Blacas. — Le comte Pozzo di Borgo et le comte della Valle. — Deux rois. — Les Autrichiens en Piémont. — Premières lettres de Charles-Albert. — Le roi Charles-Félix; son portrait physique et moral; sa politique. — On ne tue pas son successeur. — Vie d'exil à Florence. — Récits du prince, lettres à Sonnaz. — Le grand-duc Ferdinand III. — Nouvelles lettres. — La maison de Galilée. — Mysticisme et résignation de Charles-Albert à la fin de l'année 1821.

I

Pour être maître de son cœur, il faut l'avoir porté en écharpe; il faut que son trop-plein d'illusion se soit échappé par une plaie. Avoir un cœur où le calcul a remplacé l'enthousiasme, un cœur qui se traîne au lieu de bondir, c'est ce qu'on appelle avoir de l'expérience. Charles-Albert n'en avait pas encore. Au dire de Sylvain, le désespoir du prince, en arrivant à Florence, était « à friser la folie ». Sa condamnation semblait sans appel, puisqu'on n'avait voulu ni le voir ni l'entendre.

Ah ! qu'injustement on parle de la lie du calice ! Les premières gorgées en sont les plus amères, comme, dans la vie, les premières résignations sont les plus difficiles.

« L'accueil que nous trouvons ici achève d'exaspérer mon malheureux prince, écrivait Sylvain. Le grand-duc, sans se soucier de nous voir, nous a envoyés à l'hôtel attendre que notre maudite fusée se débrouille. Le hasard, heureusement, est moins politique que Ferdinand. Il m'a fait retrouver ici le jeune Alfieri parmi les habits galonnés et diplomatiques qui rapatrient le roi de Naples. Cette marche triomphale n'est pas, je le crains, pour accommoder les affaires de pauvres révolutionnaires tels que nous. Mais, enfin, Alfieri s'est chargé d'intéresser le comte de Blacas et Pozzo di Borgo à notre sort. Espérons qu'ils viendront à bout de la couarde prudence du beau-père et des rages folles du gendre; avec elles, je l'avoue, je suis au bout de mon latin. »

Ce fut sur l'escalier de l'hôtel Schneider, à Florence, que Sylvain présenta au proscrit de 1821 son futur ministre de 1847.

Le marquis César Alfieri était alors un jeune homme de vingt-deux ans. Amené en France tout enfant par son père, que nous retrouverons ambassadeur auprès de Louis XVIII, il avait été élevé à Belley, avec M. de Lamartine, par ces Pères de la Foi, à qui le poète a gardé un si reconnaissant souvenir. Le comte de Sales avait ensuite attaché Alfieri à son ambassade de la Haye; de là, il avait passé à Berlin. Puis enfin le comte d'Aglié, qui partait pour Laybach, l'avait emmené avec lui comme secrétaire. C'est de Laybach qu'arrivait le marquis, juste à point pour adoucir à M. le prince de Carignan les premiers jours de son

exil. Qui sait si la fortune politique d'Alfieri n'a pas eu pour raison les services qu'il put rendre à son maître dans cette première rencontre?

« Charles-Albert était décidé, racontait-il plus tard, à se rendre à Nice (1) ; mais les dispositions dans lesquelles je le trouvai m'engagèrent, par l'intérêt qui m'attache à toute la famille royale, à prévenir le mal qui pouvait résulter de ce voyage fait dans de pareilles dispositions...

« Ma tâche n'était pas mince. J'avais à le calmer, et, sans compter l'exagération, il avait bien de quoi n'être pas content. Je devais le mettre en état de recevoir les ministres et de se tenir en relation avec eux, de manière que tous les soupçons sur sa conduite passée ne pussent prendre une apparence de probabilité. Enfin je devais veiller à ce qu'il ne prît pas un parti extrême, ce à quoi il était très porté...

« A peine avais-je fini mon discours, que les ambassadeurs de France, de Russie et de Prusse vinrent engager le prince à rester à Florence, où ils pourraient, par leur intervention, devenir très utiles à l'amélioration de ses affaires (2)... »

« Toute la diplomatie, écrivait de son côté Sylvain, semble décidément prendre fait et cause pour nous et s'offre à nous servir. Plaise à Dieu que tant de beaux dires ne soient pas cataplasmes diplomatiques. Quoi qu'il en soit, mon patron est plus calme, et me donne

(1) Auprès du roi Victor-Emmanuel.
(2) *Marquis Alfieri*, par Domenico Berti, p. 33.

l'ordre d'aller à Nice chercher sa femme et son fils. Alfieri me remplacera pendant ce court voyage. Alfieri, que je n'avais jamais tant vu, est homme à qui je m'en puis fier tout à fait... »

Sylvain sans doute avait lu, par-dessus l'épaule d'Alfieri, ces lignes admirables que le jeune homme écrivait à son père :

« Je reste ici pour avoir quelque mérite à la bonne conduite du prince, dont jusqu'ici on a été content, et qui ne paraît pas avoir voulu faire ce dont on l'accuse... Je n'ai certes pas à m'établir juge de ses actions. J'ai le bonheur de les ignorer complètement. Mais je crois qu'il est de notre intérêt, et même de notre devoir à tous, d'éloigner autant que possible des soupçons odieux d'une personne qui doit nous gouverner un jour (1). »

Sylvain partait donc tranquille.

On se le rappelle, la princesse de Carignan s'était échappée de Turin sous le nom de comtesse de Barge, pour se diriger sur Marseille; de Marseille elle était venue à Nice. C'est à Nice que Sylvain la retrouva.

Mais grand fut l'embarras du digne homme quand il fallut organiser le retour de la princesse. Il ne se trouvait, sur rade, prêt à faire voile pour Livourne, que le *d'Osasque*, un mauvais bâtiment marchand. L'installation à bord était déplorable, la mer affreuse; cependant la princesse ne voulait entendre à aucune prudence. A tout prix, il lui fallait arriver en Toscane.

(1) *Le Marquis Alfieri*, par Domenico Berti, p. 35.

Son dévouement faillit lui coûter la vie. Après quelques heures de traversée, le *d'Osasque* se trouva aux prises avec une mer démontée. La nourrice du petit prince s'évanouit. Seule, dans sa cabine, avec cette femme et l'enfant qui râlait, la princesse aperçut dans un coin une image enfumée de la Vierge. Elle fit, devant cette image, un vœu qui les sauva, sans doute, car le navire désemparé entrait le 13 avril à Livourne, comme deux barques coulaient à quelques encablures (1) :

« ...Le diable se mêle de nos affaires, écrivait Sylvain, le 21 avril, mais j'ai quand même pu, à sa barbe, remplir ma mission et ramener la princesse. Après l'affreux mal de cœur que m'ont causé les événements du mois dernier, j'ai bravement supporté celui de notre horrible traversée... »

Mais qu'importait ce détail !...

« On est très monté contre mon seigneur, ajoutait tristement Sylvain, surtout dans le parti des carbonari. Il n'est invention dont ils ne le noircissent depuis qu'il s'est échappé de leurs mailles. Son irréprochable conduite, dès le moment où il a vu où on voulait le mener, rachète, et bien au delà, ses quelques imprudences. Comment, à la cour, ne voit-on pas la preuve de son innocence dans le déchaînement des coquins contre lui? N'est-ce pas la pire faiblesse des honnêtes gens que de ne jamais revenir sur une première impression, fût-elle damnable?... »

(1) Voir *Notice sur Marie-Thérèse,* p. 33.

Les gens sans pardon sont généralement ceux dont on peut dire ce que le chevalier de Boufflers disait de certain abbé :

Rechigné comme un cénobite,
Il vécut toujours chastement;
Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament.

Quoi qu'il en soit, Sylvain rapportait cette décevante réponse aux lettres si douloureuses et si pressantes qu'avait écrites le prince :

« Nice, 11 avril 1821.

« Mon très cher cousin,

« J'ai reçu vos deux lettres; mais, ayant été plusieurs jours presque immobile à cause de mes rhumatismes, et ensuite, ayant eu des courriers de Modène et de Lucques auxquels j'ai dû répondre, et enfin celui qui nous a apporté la nouvelle de la défaite des insurgés et de l'évacuation de Turin, je n'ai que le temps de pouvoir vous accuser réception de vos lettres, ce soir, avant le départ de la princesse pour Livourne. Je vous remercie des détails que vous m'y faites, et je vous félicite du plaisir que vous aurez de vous réunir avec votre épouse et le fils (*sic*) que j'ai vu et trouvé très fort et bien portant, n'ayant pas souffert de tous ces voyages. La mer paraissant se calmer, je me flatte que la princesse aura un très joli voyage. Je prends la plus vive part au plaisir qu'elle aura de revoir son père bien portant; mais je crains qu'elle n'aura (*sic*)

pas la consolation de trouver son cher frère encore aussi bien que nous le désirerions.

« Vous embrassant de très bon cœur, je suis, mon très cher cousin,

« Votre très affectueux cousin,
« VICTOR-EMMANUEL. »

Tant de bonhomie n'avait rien d'affecté; Victor-Emmanuel parlait comme un pauvre homme ravi d'en avoir fini avec une méchante affaire. Faut-il le dire aussi? Charles-Félix lui faisait peur. Jamais deux frères ne s'étaient moins ressemblé. L'un était le soliveau, l'autre le héron de cette fable fameuse dont les grenouilles qui se mêlent de politique devraient faire leur évangile.

La preuve en est dans ce qui se passait en Piémont. On y jouait alors avec l'Autriche une partie bien dangereuse. Sous prétexte de contre-révolution, l'alliée fidèle s'emparait de Valence, de Casal, de Novare et de Verceil. Elle exigeait une énorme contribution de guerre et une pension de 10,000 livres pour Bubna (1) (*a*).

Bubna en échange envoyait les clefs d'Alexandrie à l'empereur François.

« J'ai reçu ce matin votre bien chère lettre, écrivait en effet Charles-Félix à son frère. Bubna a pris la citadelle (d'Alexandrie) au nom du Roi, mais il en a envoyé les clefs à l'Empereur en me disant que c'était

(1) REVEL, *Guerre des Alpes*, p. 68.

pour me donner le plaisir de les recevoir de sa main. J'ai reçu cela, quoique je le trouvasse assez mal, comme une politesse (1). »

Charles-Félix lùi-même l'avait dit : « L'Autriche est une glu dont on ne peut se nettoyer les doigts quand on y a touché. »

Il se souvenait, hélas! trop tard de cet axiome si vrai. Les nouvelles d'ailleurs qu'il donnait à son frère étaient aussi tristes au point de vue de l'intérieur qu'à celui de ses relations étrangères.

« J'ai nommé une commission militaire pour juger tous les coupables. Le pays et l'armée seront absolument purgés, car nous serions toujours à recommencer. Il n'y a que la fermeté qui puisse redresser les choses et faire le bonheur du monde. Trente-deux ans d'expérience nous le font assez voir. »

En attendant, sous cette menace d'épuration, le Piémont, Gênes, la Savoie demeuraient dans la plus lamentable anarchie. L'incertitude, a dit Villemain, est la phtisie des États; et l'on peut ajouter que la platitude en gros temps politique est une bouée de sauvetage : la méfiance, l'indiscipline, le découragement étaient partout. Charles-Félix et Victor-Emmanuel ne voulaient régner ni l'un ni l'autre. Comme disait Sylvain, les deux rois « jouaient aux grâces avec la couronne », sous l'œil narquois du prince de Metternich et de Bubna, qui menaient enquêtes sur enquêtes, à Turin, à Milan, à Venise, partout où ils pouvaient

(1) De Modène, 16 avril 1821.

espérer trouver quelque pièce compromettante pour le prince de Carignan.

On sait la cruelle inclination qu'ont les poutres à achever les pailles brisées!

II

« Tant de gens sifflent et mordent par acquit de conscience, tant d'autres par plaisir de mal faire, tant d'autres, enfin, par intérêt, que nous pourrions nous croire tombés dans un nid de vipères, écrivait Sylvain, le 20 juin 1821. Sonnaz me fait savoir qu'on mène grand bruit contre nous, maintenant, d'un mémoire que mon prince a remis aux ambassadeurs pendant mon voyage à Nice. Mieux eût valu se taire; mais, à chose faite, conseil pris. Ce mémoire d'ailleurs ne peut compromettre personne, puisqu'il n'y est question que de gens qui s'étaient eux-mêmes compromis. Cependant je pressens quel torrent de protestations, de dénonciations et d'abominations ce malencontreux papier va déchaîner. »

Ce ne fut pas un torrent; ce fut une trombe de boue qui s'abattit sur le prince. La vision qu'il avait eue le jour où, averti du complot, il s'était cru doublement parjure, devenait une terrible réalité. Les vainqueurs lui criaient : Tu nous as trahis; les vaincus : Tu nous as livrés.

Sonnaz, resté à Turin par ordre, suppliait qu'on le mît au courant des circonstances qui avaient amené cette nouvelle explosion.

« ...Vous me parlez, lui répond le prince (1), d'un mémoire de moi que quelques personnes auraient à Turin. Jamais je n'écrivis de pièce justificative de ma conduite. Mais seulement, dans les huit premiers jours que j'étais à Florence, le comte Trutchess (2), le comte de Blacas, le général Vincent et le comte Pozzo di Borgo m'ayant pressé de faire une relation qui pût leur servir à me justifier près de leurs souverains, je donnai au comte Trutchess un court récit de nos événements, avec promesse de sa part qu'il ne serait point connu du public...

« ...A Florence, personne n'en a connaissance, mais on m'a dit que, par Vienne, le comte Bubna en ayant eu une copie, il en a distribué d'autres. Quelques personnes disent aussi que ce mémoire a indisposé le roi Victor-Emmanuel contre moi. Si, contre mon intention, on est parvenu à le connaître, j'en suis fâché pour les personnes à qui il pourra faire déplaisir, quoiqu'il ne renferme, j'en puis prêter le serment, que la plus stricte vérité... D'ailleurs, dans les huit premiers jours, vous pouvez vous figurer dans quel état j'étais. Le Roi avait refusé de me voir, et tout le monde cherchait à se disculper sur moi... »

Le malheur produira toujours cette même généra-

(1) 10 juillet 1821.
(2) Ambassadeur de Prusse.

tion spontanée d'ingratitudes et de lâchetés dont se plaignait le prince :

« Il se peut, mon cher Sonnaz, qu'en ceci on ait voulu me jouer, mais il faut prendre patience là-dessus comme sur le reste. J'attends, parce que mon honneur exige que je le fasse encore quelque temps. Vous vous rappelez ce que je vous dis en partant : je ne tiens nullement à mon état de prince. Je ne demandais depuis longtemps qu'un emploi pour y renoncer. Elle est venue (l'heure); il faut seulement le faire en honnête homme. Mes devoirs envers mon pays cessent; car tous les devoirs sont réciproques, et l'on a tellement mésusé à mon égard que je suis quitte... »

Quitte, pouvait-il l'être? L'adversité rend injuste. Charles-Albert n'avait pas le droit d'oublier qu'il laissait derrière lui des hommes prêts à se sacrifier pour infuser de force, s'il le fallait, son jeune sang dans les veines taries de leur vieille dynastie.

Ce que Faverge et Valese avaient fait, le comte della Valle, à son tour, allait le tenter en tenant tête au roi Charles-Félix (1).

« ...La position actuelle du prince de Carignan m'afflige profondément, écrivait-il au comte de Castelalfer, envoyé de Sardaigne à Florence. J'espère que vous ne négligez rien pour capter sa confiance. Enga-

(1) Le comte della Valle était alors ministre d'État. — « Je suis seul, écrivait-il, de Modène, à Revel, pour lutter contre ceux qui voudraient les *blancs* (les Autrichiens), dans leur lit, et les autres dans l'eau, si c'était possible. » (Revel, *Guerre des Alpes*.)

gez-le surtout à être circonspect dans ses propos. Quoique jeune, il doit avoir appris, par une malheureuse expérience, combien les hommes d'aujourd'hui abusent facilement de la confiance des princes...

« Il a trop d'esprit pour ne pas comprendre que, dans sa position, il ne lui reste qu'à suivre les principes d'après lesquels il s'est conduit depuis le départ du roi Victor-Emmanuel de Turin.

« Si, comme je le crois, il se souvient du langage que j'ai toujours tenu devant lui, il doit avoir reconnu en moi un caractère loyal et dévoué à son roi comme à ses devoirs. D'ailleurs, le prince de Carignan doit être convaincu qu'il ne trouvera jamais d'ennemis parmi les vrais serviteurs de la monarchie (1)... »

Il n'était pas sans quelque hardiesse de s'exprimer ainsi, à l'heure où la sévérité de Charles-Félix se montrait, à l'égard du prince, plus que jamais implacable. Telle était cette sévérité, que Revel, alors président du conseil d'enquête, « demandait au Roi s'il était décidé à faire exécuter le prince de Carignan, dans le cas où le prince mériterait la mort (2) ».

Ah! c'était un roi justicier que Charles-Félix : « Tant que j'ai été prince royal, répondait-il à son frère, qui lui aussi parlait de clémence, j'ai respecté vos ordres; je suis prêt à vous rendre sceptre et couronne; je le suis aujourd'hui, je le serai dans dix ans. Mais

(1) Nicomède Bianchi, *Storia d'Italia*, etc., p. 344.
(2) Revel, *Guerre des Alpes*, p. 63.

tant que je régnerai, je vous prie de ne pas entraver la marche de mon gouvernement... »

Il écrivait en même temps à Revel, qui réclamait, pour les condamnés, la grâce de n'être pas pendus, mais seulement fusillés :

« On a voulu des formes légales : j'y ai consenti; la pendaison qui en est la conséquence déplaît : je ne sais qu'y faire (1)... »

« ...Je ne vois que trop, disait-il encore en parlant des juges qu'il avait donnés lui-même aux rebelles, que tous ces magistrats sont mauvais ou poltrons. Vous pouvez leur laisser entendre que je veux voir les procès quand ils seront finis, et par là je verrai comment ces magistrats ont servi (2). »

Aujourd'hui, comme alors, deux écoles politiques sont en présence. L'une fait dériver la liberté de l'autorité, l'autre fait dériver l'autorité de la liberté. Qui oserait, après quatre-vingts ans d'expérience, se prononcer entre ces deux formules?

La sévérité de Charles-Félix faisait dire à Turin que toute famille noble y compterait bientôt son pendu (3).

Que reste-t-il de cette répression à outrance, sinon le souvenir de son inutilité?

(1) Revel, *Guerre des Alpes*, p. 22.

(2) Revel, *Guerre des Alpes*, p. 72.

(3) Il faut ajouter que presque toutes les condamnations à mort portèrent sur des contumaces. C'était, parmi les juges, à qui fermerait les yeux sur la fuite des coupables ou la favoriserait.

Il n'y eut que deux exécutions capitales; et sur six cents officiers qui passèrent devant le conseil de guerre, deux cents quarante-trois seulement furent cassés.

Qu'on n'imagine pas cependant Charles-Félix sous les traits du duc d'Albe ou de Philippe II. Sa bonhomie était aussi grande que sa volonté était inflexible. Il était laid et sans la moindre distinction de visage. Sa bouche, presque toujours ouverte, ôtait de sa physionomie ce qu'elle pouvait avoir d'intelligent et de majestueux. On eût dit, à le rencontrer, le plus simple et le meilleur des hommes. M. de Falloux lui a été présenté au milieu d'un pré, où le Roi abritait une fluxion derrière un paravent jaune. Ce cadre ridicule n'en sertissait pas moins la figure la plus vraiment royale de notre temps.

Si la Révolution qui a renversé tant de princes imposants, guerriers, ou magnifiques, a reconnu son maître sous les traits débonnaires de Charles-Félix, c'est que pas un acte, pas une parole, pas une faiblesse dans le passé du Roi ne pouvait gêner sa liberté d'action. L'unité parfaite de sa vie lui donnait le droit de vouloir et la force d'agir. Ce qu'il était à son avènement, il l'avait toujours été. Pour lui l'absolutisme était un dogme dont volontiers il se fût fait le martyr : c'est dire que toute hésitation était inconnue et toute responsabilité légère à cette conscience royale qui ne savait douter ni d'elle, ni de son droit (*b*). Pour son admirable peuple, Charles-Félix s'identifiait avec une monarchie vieille de huit siècles et faite de la gloire, de la souffrance, du sang de tous. Charles-Félix avait l'appui matériel et moral de l'Europe. Ses frontières étaient closes; ni le livre athée ni le journal révolutionnaire ne les franchissaient. A l'intérieur, la

censure veillait sur les idées, et le commandant de place sur les mœurs. Comme dans les prisons d'Olmutz, on eût arraché au général La Fayette le *Voyage du jeune Anacharsis*, parce que le livre contenait le mot de liberté. En un mot, le Piémont réalisait alors le type du gouvernement idéal, rêvé par Sylvain. « On n'y parlait pas de ce qu'il n'était pas permis de faire. » Il en fut ainsi pendant dix ans : dix ans qui ont laissé, pour la mémoire de Charles-Félix, une impérissable reconnaissance. Mais après ?...

En peuplant l'horizon de figures disparues, l'histoire fait apparaître les hommes pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des fantômes, et leurs idées, leurs théories, pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire pour rien.

On ne peut tuer son successeur.

Le successeur, c'est la réaction fatale; c'est l'expansion de la force comprimée; c'est la découverte qui bouleverse la routine; c'est l'idée qui rompt avec la tradition. Ce sont ces hommes qui servent de poids, de contrepoids, d'ancres, de leviers au monde; c'est Gutenberg; c'est Washington; c'est Napoléon; c'est Cavour; c'est Bismarck.

Celui qui a créé de telles forces se rit des bâtons que nous jetons dans la roue sur laquelle il veut que le monde tourne. Nos bâtons ne changeront rien à l'éternelle loi d'évolution. L'idée de stabilité ressemble à cette théorie qui, jadis, faisait graviter le soleil autour de la terre immobile. Au risque de passer pour fou,

on est bien obligé de répéter, à voir comment va le monde : *E pur si muove!...*

Et quel moteur plus puissant que la souffrance? Il semble qu'elle s'associe fatalement à tous les grands efforts de l'humanité. Si Charles-Albert s'est risqué... « sur ce chemin de halage où les générations sacrifiées tirent le vieux monde vers un monde inconnu (1)... », s'il a affronté l'angoisse des traditions brisées et les humiliations d'une royauté qui mue, c'est en vertu de cette loi éternelle qui veut que la douleur préside dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, à tout enfantement.

La calomnie, la persécution, l'exil, firent de Charles-Albert un homme de douleur. La douleur frappa en lui le vieil or de Savoie à une effigie nouvelle, effigie unique avec son nimbe de mysticisme désolé.

Oserai-je dire que ce sont autant de médailles à fleur de coin que j'apporte ici, en apportant ces lettres, dont le millésime est celui des plus cruelles années qu'ait vécu Charles-Albert?

III

« Vous me demandez quelques détails sur notre vie ici, cher Sonnaz, écrivait le prince, le 16 juin 1821.

(1) CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, portrait de La Fayette.

Ces détails sont bien maussades, je vous assure; la seule chose qui me calme, c'est de penser que, dans le tourbillon de nos malheurs et dans la terrible nudité où la Providence a voulu me faire voir le cœur humain, j'ai pourtant encore trouvé un certain nombre, quoique bien petit..., de vrais amis. Je me rappelle toujours, alors, votre belle conduite auprès de moi.

« Quant à mon individu, il est à peu près toujours le même : fuyant le monde plus que jamais, parlant le moins possible, ne sortant à cheval que ce qu'il m'en faut pour vivre, voulant souvent étudier, mais en étant toujours dérangé par le fait de mes noires pensées; heureux et content de mes actions passées, pensant que Dieu est le juge suprême qui voit les actions de chacun, qui finit par démasquer la calomnie, qui m'appellera peut-être à lui avant que mes actions soient mises dans tout leur jour, mais qui sûrement fera rejaillir les peines que j'éprouve en bien sur mon fils.

« J'ai toujours regardé notre vie comme un voyage qui a un but sublime. Il est vrai que la route est infiniment raboteuse, mais enfin j'ai toujours l'espérance.

« Je m'attriste de la déplorable fin d'anciens amis, quoiqu'ils répondent maintenant si mal aux efforts que je fis pour sauver leur honneur et même leurs personnes. Mais, ainsi qu'aux faux royalistes, je leur pardonne le mal qu'ils m'ont fait et me font. Je ne me rappellerai ceux que le langage mondain pourrait appeler mes ennemis que pour leur faire le plus de bien que je pourrai.

. . . . . .

« Vous me parlez d'honneur et d'indépendance nationale. J'aime infiniment à vous voir montrer ces sentiments, mais il faut avouer que si, sur ce chapitre, le dixième seulement de ce que l'on disait à Turin sur mon compte eût été vrai, j'aurais été un fou digne d'aller figurer à Charenton.

« Avant d'écrire ou de parler de moi, on aurait dû se souvenir de ce que l'on a pris dans les papiers qui appartenaient au prince de la Cisterne. Il faut se méfier, y était-il dit, du prince de Carignan, car il n'a pas assez d'élévation de sentiment pour entrer franchement dans notre parti...

« Que trouva-t-on dans les lettres que l'on prit au chevalier de Perron ? « ...Mes efforts auprès du prince ont été inutiles; mais avec le temps, on pourra peut-être le faire changer de sentiment. » Tous les chefs conspirateurs me disculpaient ainsi eux-mêmes. Mais j'en ai déjà trop dit, mon cher Sonnaz, vous devez être bien ennuyé de ce long verbiage.

« Que fait Tancrède Barolo (*c*)... Autrefois, je vous aurais dit : l'ami Barolo; mais maintenant, je n'ose plus prononcer ce mot d'ami, craignant de me flatter. »

Le grand-duc de Toscane se départait cependant peu à peu de sa froideur première. Plus peiné qu'il ne voulait le paraître de revoir sa fille exilée, il lui avait rendu au Poggio Imperiale son logement d'autrefois. Chacun connaît le Poggio Imperiale, ce beau palais qu'une avenue d'ifs séculaires rattache aux Cascines. On ne peut oublier, quand on les a vues, ces salles immenses dont les murailles, par un miracle de per-

spective, fuient devant vous, jusqu'à se confondre avec le ciel.

Dans cette solitude, le prince de Carignan laissait dériver son cœur et son imagination, « passant des semaines entières, comme il le disait, sans voir personne, et sans sortir autrement que pour s'asseoir sur le balcon, en fumant un cigarillo, au bruit de la bande militaire qui venait relever la garde ».

Ses réflexions douloureuses se traduisaient alors par des lettres comme celle-ci :

« Combien je désirerais vous revoir dans votre château de Carpenet, entouré de vos quatre jolis enfants, estimé de tous vos voisins, recevant journellement des preuves d'amitié! vous sauriez sur qui compter au besoin. Ah! soyez heureux, cher Sonnaz, je ne suis point jaloux de votre bonheur... Mon imagination aime, au contraire, à se porter toujours plus avant, à voir votre vieillesse adoucie et honorée par vos enfants; mais pour moi, il n'est rien de tout ceci, rien... rien... Je finirai en ne voyant qu'horreurs en ce monde. Pourquoi Dieu m'a-t-il si souvent sauvé de la mort pour ne me laisser connaître que la rage et le chagrin? Adieu, adieu... mille embrassements (1). »

. . . . . .

« Plus je vois l'injustice des hommes, plus je reçois des marques de la plus noire ingratitude, plus j'aime à me rappeler la liaison qui nous unit depuis sept ans, et toutes les preuves d'attachement que vous m'avez

(1) Lettre au comte de Sonnaz, 4 juillet 1821.

données. Votre lettre est remplie d'excellents conseils et de maximes encore meilleures; mais pour un homme rempli d'honneur et de délicatesse, il est des positions sur lesquelles on ne peut transiger. Tel est mon cas, cher Sonnaz. Mes sentiments n'ont pas pour base la faiblesse ni le découragement, loin de là. Rappelez-vous seulement le calme que je montrai pendant nos moments de malheur et la manière franche et désintéressée avec laquelle je fis la contre-révolution. Rappelez-vous qu'après avoir refusé longtemps d'accepter la régence, je ne consentis à m'en charger qu'en déclarant hautement que j'étais persuadé, en faisant cet acte, de me sacrifier; mais que je le faisais pourtant, puisqu'on croyait que je pouvais sauver notre pays de son entière ruine; et je suis heureux encore, parce que mes actes me servent de consolation contre les atteintes de la plus noire calomnie. Je me rappellerai toujours, avec une vraie satisfaction, les services essentiels que je rendis au Piémont pendant ma régence. Je sacrifiai jusqu'à ma réputation pour vous sauver tous !... »

. . . . . .

Et, plus chrétien que madame de Nemours, qui passait volontiers, en faisant sa prière, ce qui regardait le pardon des offenses, le prince ajoutait :

« Maintenant, je n'en veux à personne; je plains seulement la méchanceté et la faiblesse de ceux qui me calomnient. Mon cœur est heureux toutes les fois qu'il se rappelle le dévouement et l'aveugle obéissance que je montrai à Victor-Emmanuel pendant la révolution. Je me souviendrai toujours comment en me

séparant de ce prince et de sa femme, ils m'embrassèrent en pleurant et en me donnant les plus grandes assurances de la reconnaissance qu'ils m'auraient toujours portée (*sic*) pour les services que je leur avais rendus. Tout le monde connaît ma conduite avec le roi Charles-Félix.

« Je lis souvent les lettres que me firent écrire les souverains alliés où je reçus les louanges les plus flatteuses sur ma conduite envers ce souverain...

« Enfin, mon cher Sonnaz, j'ai toujours été poursuivi par le malheur. On ne peut bien me connaître. Soyez persuadé que ce ne sont pas les événements qui peuvent faire connaître les hommes. J'étais fait pour bien paraître, mais la fortune ennemie qui me poursuit ne m'a jamais présenté que des circonstances désastreuses...

« Depuis longtemps, vous le savez, Sonnaz, ou pour mieux dire, toujours, je montrai de l'éloignement pour mon état. Le cœur navré de déplaisirs, en arrivant à Florence, je voulais déjà tout abandonner, ne me souciant même plus de la réputation dans un pays où je n'avais trouvé que perfidie dans tous les partis (car une trentaine de braves gens comme vous ne sont pas la masse d'une nation). Mais, jusqu'à présent, j'ai vainement attendu, pour complaire au désir de ma mère, qui, avant mon départ, voudrait voir mes services, sinon récompensés, au moins reconnus, et que justice me fût rendue.

« Que voulez-vous que je rentre dans notre pays après que l'on m'aura payé le tribut de reconnaissance

en cherchant, par tous les moyens possibles, à me déshonorer? Vous le comprendrez très-bien vous-même, cher Sonnaz; si on ne reconnaît pas publiquement mon innocence, je ne peux plus rentrer en Piémont, car je n'y pourrais être estimé. Trop tard, peut-être, on se repentira de m'avoir ainsi traité. Je désire que notre pauvre pays, si injuste pour moi, ne devienne pas quelque jour victime de cette injustice.

« Qui sait si nous nous reverrons jamais? mais enfin dans tous les pays du monde où ma malheureuse destinée me portera, je me rappellerai toujours avec une vive reconnaissance le cher marquis de Gerbais. »

Ce n'étaient pas là propos en l'air, le malheureux prince pensait vraiment à abandonner pour toujours l'Italie.

« Mon Seigneur, écrivait Sylvain, rêve tantôt d'Amérique et tantôt des grandes Indes. Nous discutons le plus sérieusement du monde, tous les jours, l'endroit où nous pourrions donner les plus belles estocades, et nous faire le plus utilement casser les os. J'entre de mon mieux dans les héroïques visions de mon prince; ce sont toujours quelques bonnes heures prises sur les tristesses de notre exil. »

Un remède héroïque devenait nécessaire à un si profond désespoir. « Échapper, comme disait le prince, à la curiosité des avides et sots spectateurs » ne lui suffisait plus. Il aurait voulu fuir jusqu'au bout du monde les gens trop empressés à distraire sa douleur. Les consolateurs achèvent ordinairement celui qui souffre! Rien n'est pire qu'une inintelligente compas-

sion à laquelle on se heurte, comme s'y heurtait sans cesse Charles-Albert, jusque dans les rues de Florence.

« ...La Marmora n'est pas plus gai que moi, écrivait-il (1). Aussi bien souvent, dans nos promenades, avons-nous entendu des badauds qui disaient : *O che faccie serie!* On est tout étonné, dans ce pays-ci, quand on rencontre un homme qui ne rit pas à se fendre la bouche jusqu'aux oreilles... »

Si pénible fût cette joyeuse atmosphère, il fallait quand même la respirer; les ordres de Charles-Félix étaient péremptoires. Le prince devait rester à Florence et s'y amuser de force. Tantôt on l'emmenait à Sienne « pour assister à d'interminables processions »; tantôt on l'établissait à une partie de cartes. « Partie, écrivait-il, où je n'ai d'autre plaisir que de perdre en pensant à vous. » Puis, il lui fallait faire la cour « à la duchesse de Parme, Marie-Louise, à son fin Neipperg, au-devant de qui le grand-duc se précipitait plus jovial que jamais ». Enfin, c'est une « détestable course de chevaux au Prato. » L'énumération de tant de plaisirs finit par ces mots : « Je meurs de rage et d'ennui. »

Sylvain réglait fidèlement son humeur sur celle de son maître et voyait, lui aussi, gens et choses au bout d'un verre noirci.

« Nous allons, écrivait-il (2), passer à Sienne les

(1) Florence, 14 septembre 1821. Le marquis de La Marmora, prince de Masserano, écuyer du prince de Carignan, l'avait rejoint à Florence deux mois après son arrivée.

(2) 10 août 1821.

fêtes de la Vierge. Toutes les dames de la cour et de la ville, qui ne sont pas, à beaucoup près, des vestales, vont là, avec leurs sigisbées, chanter les louanges de la Mère de Dieu et lui demander probablement un peu moins de jalousie de la part du maître que l'usage veut qu'elles se donnent.

« C'est pourquoi un être dépareillé, comme moi, trouve insupportable la société de Florence, où chacun vit avec sa chacune. Il n'y a de refuge qu'auprès des étrangers. Mais ce sont là des amitiés de lanterne magique. Je ne vois pour être parfaitement heureux que le grand-duc. Il aime chacun, et tous l'adorent. Son mariage lui a rendu une seconde jeunesse (1). Il est plein d'entrain et d'aménité. Toujours en chapeau de paille et en guêtres, il visite à pied ses fermes expérimentales, et au besoin il met la main au foin et à la moisson. Tout est agricole ou marchand en Toscane. Point d'état militaire, et juste ce qu'il faut d'état civil. Les finances sont agréablement employées pour tous. Si notre Roi veut bien faire, il suivra quelque jour cet exemple. »

(1) Le grand-duc de Toscane avait épousé en premières noces une princesse de Naples. Puis, voyant que son fils Léopold n'avait pas d'enfants, il s'était remarié avec une princesse de Saxe, sœur cadette de sa propre belle-fille.

« Il ne pouvait, dit Sylvain dans ses *Mémoires*, mieux choisir sous tous les rapports. L'archiduchesse Marie avait le caractère le plus doux et le plus aimable que l'on pût imaginer. L'union de la famille ne souffrit rien de ce singulier mariage. »

IV

Ferdinand III (1) apportait dans sa façon de gouverner toute la désinvolture, la simplicité et le bon cœur de sa vie privée. Nul ne pratiqua jamais plus aimablement que lui l'éclectisme, pour ne pas dire le scepticisme en toutes choses. Son premier acte, quand il monta sur le trône, fut de reconnaître la République française et de se faire, le mot était au moins original dans sa bouche, « un vrai plaisir » de recevoir le citoyen Flotte, qu'elle lui envoyait comme ambassadeur.

Puis, sur les injonctions de l'Angleterre, le grand-duc était rentré avec un nouveau plaisir dans la coalition. Puis encore, lassé des exigences de celle-ci, il avait envoyé à Paris le patriote Carletti traiter d'une alliance avec le Comité de salut public.

Bonaparte, à son tour, ne rencontra pas, en Italie, d'ami plus dévoué que Ferdinand. C'est à peine si les plus beaux tableaux de Florence, si la Vénus de Médicis avaient paru dignes de lui être offerts. Tant et de si bons procédés n'avaient cependant pas empêché les troupes françaises de s'emparer de la Toscane

(1) Joseph-Jean-Baptiste-Ferdinand, grand-duc de Toscane, archiduc d'Autriche, était né le 8 mai 1769. Il monta sur le trône le 7 mars 1791.

en 1798, et le grand-duc de se sauver à Vienne. Mais, comme il était sans rancune, on le voyait fort empressé, quelques années plus tard, au mariage de Marie-Louise. Ferdinand portait alors le titre de duc de Wurzbourg. Il attendait sous ce déguisement la chute de son grand ami pour rentrer en Toscane. Ce qui eut lieu en 1814.

Quand Dieu vous a donné un aussi heureux caractère, on ne peut être qu'adorable et adoré. Ferdinand l'était de ses Toscans. Son premier ministre, Fossombroni, partageait avec lui cette conviction « que le monde va tout seul ». Si l'on en croit Sylvain, le grand-duc tenait à ce que cette opinion fût celle de tout son entourage.

« La maison, ici, est montée avec une rare magnificence dans les occasions solennelles. A l'ordinaire, elle est simple, mais parfaitement agréable. Les services y sont réglés de très noble manière, sans que jamais on entende le moindre grincement dans les rouages. La chère est exquise, les écuries sont fort belles. Mon prince et ma princesse ont chacun leur équipage. La Marmora et moi avons aussi chevaux, voitures et gens. Nous déjeunons comme nous voulons le matin. Le soir nous dînons, ou soupons avec les princes. Le grand-duc nous a pourvus d'une loge; s'il nous prend envie de courir le pays, la poste nous fournit des chevaux sans bourse délier. Une partie de l'été se passe au Poggio Imperiale. Le grand-duc va de là, le plus bourgeoisement du monde, à pied, faire ses affaires à Florence. L'après-midi, on se promène aux Cascines. Le soir, d'ordinaire, il y a spectacle, ou réception in-

time au palais. Quelque opinion qu'aient les gens, ils peuvent espérer être reçus, pourvu qu'ils soient de bonne compagnie et à même de faire quelque dépense. »

« Il est impossible d'être meilleur et moins sur l'étiquette qu'on ne l'est à cette cour, écrivait encore Sylvain le 12 septembre 1821. Cela détend les nerfs de chacun. Mon prince se calme, mais je ne sais dire si sa tristesse présente vaut mieux que sa colère de nos premiers mois ici. Celle-là, en l'aveuglant, avait au moins le bon côté de lui épargner le remords de ses inconséquences passées. »

Le fidèle serviteur semblait deviner l'arrière-pensée de son maître.

« ...Nous ne sommes plus au temps des illusions, écrivait, en effet, celui-ci ; je n'ai pas voulu prétendre, mon cher Sonnaz, que ma conduite fût à l'abri de tout reproche. Je suis homme tout comme un autre et n'ai pas, comme Salomon, l'entière sagesse en partage. Mais je dis que dans la position où j'étais, ceux qui crient le plus n'auraient pas fait mieux que moi, sans une protection spéciale du ciel (1)... »

. . . . . .

Encore une fois, il se consolait en apercevant par delà ses souffrances « de célestes indemnités ». Mais n'est-il pas curieux de voir qu'à la même heure, Charles-Félix épaulait ses sévérités d'espérances identiques?

« ...Toutes nos sentences en Piémont sont presque

(1) Lettre du 6 octobre, de Florence.

achevées, mandait-il à son frère, et, vers la fin du mois (1), je partirai (2). Je vous assure que ce moment est bien triste, mais il n'y a qu'à se mettre entre les mains de Dieu et lui dire : « Je ne suis rien, vous « êtes tout; aidez-moi (3). »

« ...Sa Majesté se réinstalle à Turin, écrivait de son côté Sylvain, que l'exil rendait tour à tour épicurien, philosophe, voltairien; Sa Majesté se réinstalle à Turin. Espérons que son bon ange lui fera voir en songe mon individu alangui par sept longs mois de chagrin et d'inquiétudes! En attendant, ni le prince ni moi ne sommes compris dans l'amnistie accordée à tout ce qui a moins de vingt ans et qui n'est condamné qu'à dix ans de galères...

« *Povero me!* Voilà ce que c'est que d'avoir été prophétiser à Modène comme l'ânesse de Balaam. Je succombe sous le poids de péchés que je n'ai pas commis. »

Mais Sylvain murmurait, et cela seul était un péché, à en croire cette proclamation dont Charles-Félix se faisait précéder en Piémont.

« Le premier devoir de chaque citoyen, disait cette pièce, que l'on pourrait donner pour pendant aux *Droits de l'homme*, le premier devoir de chaque citoyen étant de se soumettre de bon cœur à l'autorité de celui qui en a été investi par la souveraine Puissance, nous ne pourrons considérer comme bon citoyen celui qui se permettra seulement de murmurer

(1) De septembre 1821.
(2) De Modène pour rentrer à Turin.
(3) Manno, *Informazioni...*, etc., p. 29.

contre les mesures que nous jugerons nécessaires. »

Les mœurs de la vieille royauté apparaissent aujourd'hui si antédiluviennes, qu'il est une sorte d'intérêt archéologique à les restaurer. C'est pourquoi je veux ajouter à la proclamation que je viens de transcrire cette lettre non moins curieuse.

Il s'agissait des contingents de Savoie, qu'en récompense de leur fidélité, le Roi prétendait garder sous les armes, alors qu'il licenciait son armée entière. Les Savoyards eussent préféré toute autre façon de reconnaître leurs bons services et s'étaient mutinés; Charles-Félix d'écrire aussitôt à Revel (1) :

« Quant aux soldats de Savoie, s'ils ne veulent pas rester, qu'ils s'en aillent chez eux. Puisqu'ils n'ont su apprécier l'honneur que je leur faisais, et qu'ils sont assez imbéciles pour s'en laisser donner à croire par des coquins qu'ils auraient dû connaître depuis longtemps, je les livre à la honte de reparaître dans leur patrie, qui, j'espère, après les marques de fidélité qu'elle m'a données, les recevra avec le mépris qu'ils méritent. »

Sylvain, que son frère venait d'aviser de cette sévérité, répondait par ce fameux vers de Dante : *Lasciate ogni speranza*... et puis il ajoutait :

« Envoie-moi quelque argent pour gagner le temps de la miséricorde. Bien que mon Seigneur m'engage à puiser dans son escarcelle, dont j'ai la charge, ces emprunts me gênent. J'en suis à quelques centaines de

(1) 20 juin, de Modène.

francs d'avance, et tu comprends que j'ai grande hâte de rendre gorge (1). »

Le prince semblait se résigner mieux que son fidèle écuyer :

« ...Mon silence et ma patience, disait-il à Sonnaz (2), ont plus dérouté mes ennemis que quoi que ce soit au monde, et ils commencent à s'apercevoir que plus l'adversité paraît m'accabler, plus je me relève. Bien fol qui croira que je suis abattu tant que j'aurai l'âme dans le corps. »

« Depuis le départ de La Marmora (3), je reste seul avec mon vieil ami Sylvain, qui maudit vingt fois le jour le séjour de Florence, si funeste à ses anciennes et nobles amours, mais qui est toujours plus aimable, meilleur et plus vrai ami. Maintenant, je manque d'*armiger* pour m'accompagner à la promenade, de sorte que je battrai les champs tout seul, en pensant à la garnison de Bourges (4), aux tristes temps de ma jeunesse, aux plus mauvais jours de mon âge mûr, et je redeviendrai joyeux, du moins à ma manière, ce qui est alors une douce et profonde mélancolie, en me rappelant les sentiments indéfinissables de l'amitié qui vont droit à mon ami le comte de Sonnaz... »

Ni la patience du prince ni son silence n'avaient malheureusement désarmé ses accusateurs.

(1) 28 octobre 1821.

(2) 2 novembre 1821.

(3) Le marquis de La Marmora ne fut pas remplacé auprès du prince.

(4) Allusion au séjour que le prince fit à Bourges, lorsque, à douze ans, il avait été nommé lieutenant au 8e régiment de dragons.

« ...On saisit à chaque courrier, lui écrivait-on de Turin, force lettres de nos libéraux piémontais réfugiés en Espagne, en France ou à Genève, lesquels écrivent les noirceurs les plus abominables et font tout ce qu'il est possible de pire pour susciter des ennemis à Votre Altesse... »

Ils ne réussissaient que trop bien. Leurs mensonges sans cesse renouvelés arrivaient au Roi, par toutes les frontières, et avaient fini de l'exaspérer.

« ...Quant au prince de Carignan, écrivait-il à son frère (1), je pense l'ôter au plus tôt de la Toscane, sa présence y étant très nuisible, où il *tracasse* (*sic*) beaucoup. Il m'a demandé, il y a longtemps, de voyager; je pense lui permettre d'aller voir sa mère...

« Je ne vous dissimule pas, ajoutait Charles-Félix, qu'il court ici la copie d'une lettre de la Reine (*d*) audit prince, et qui est entre les mains des ministres étrangers, ce qui les anime beaucoup en sa faveur. Elle va me causer des embarras et des chagrins à l'infini...

« ...Je ne vois d'autre moyen que d'éloigner le prince, pour un temps, de l'Italie, car, ne vous le dissimulez pas, sa présence ici, sous quelque aspect qu'il y vienne, ferait le plus mauvais effet... »

Sonnaz s'était fait l'écho de ces bruits et avait sans doute mêlé quelque récrimination à l'expression du chagrin qu'il en ressentait.

« Je suis forcé, lui répondait Charles-Albert, de vous avouer une chose qui me fait beaucoup de peine. Vous

(1) Manno, *Informazioni*, p. 41.

devez savoir, si vous me connaissez un peu, que s'il s'agit d'exposer ma vie ou de servir quelqu'un en la risquant, non seulement je le fais avec calme, mais encore avec plaisir. Vous savez aussi que jamais le malheur ne m'a abattu, et que c'est, pour ainsi dire, dans le désastre que je me sens le plus fort. Mais je dois l'avouer, je suis faible d'un autre côté, et très faible : c'est, quoique les occasions en soient rares, lorsque ma sensibilité est attaquée. Or, mon cher Sonnaz, vous êtes dans le nombre très petit des personnes qui ont cette arme contre moi (1).

« Depuis nos malheurs, vous en avez usé souvent contre moi, et chaque fois vous me déchirez le cœur. Vos reproches ou vos allusions sur ma conduite sont injustes et cruels pour moi Je vous l'ai déjà dit, Sonnaz, j'aurai eu des torts, j'en ai eu, mais au moins je n'ai jamais rien fait qui puisse entacher mon honneur, et partout où j'irai, je porterai une conscience innocente... »

« Conduisez-vous avec vos amis comme s'ils devaient être un jour vos ennemis », avait sagement dit Montaigne.

Pour l'avoir oublié, Charles-Albert en était réduit à écrire si tristement:

« Je fus victime d'un principe d'honneur. Je me sacrifiai ensuite pour le Roi et pour mon pays. Mes actions sont publiques, et sur quoi m'attaque-t-on? Sur la déposition de quelques faibles qui veulent prendre

(1) 21 novembre 1821.

mon nom pour couvrir leurs faiblesses, ou sur celle de gens qui voulaient grossir leur parti de mon nom et que leur moralité a conduits à l'échafaud.

« Mon caractère et ma manière de voir furent toujours les mêmes : ni le bonheur ni le malheur ne me feront changer... J'ai dit, et telle fut toujours ma manière de penser, qu'un gouvernement tempéré, comme celui de la France, ou dans le même genre, était le meilleur; qu'il valait mieux concilier les esprits que verser le sang de ses frères. On me parlait de guerre; je ne répondis jamais autre chose que, lorsque le Roi me commanderait de la faire, alors seulement je l'aurais faite avec plaisir. Mais que me sert de vous dire tout cela? Vous avez donné la préférence aux plus noires et aux plus infâmes calomnies de mes ennemis, sur les serments d'un ami qui eut toujours en vous toute confiance et qui vous aime au delà de toute expression... »

Il est une curiosité particulière aux malheureux. Celle-là est pénétrante, soupçonneuse, agitée, comme la curiosité du malade qui demande leur secret à un chuchotement, à une larme, à un regard. Charles-Albert avait mis l'amitié de Sonnaz à cette suprême épreuve de lui demander toute la vérité. Retrouvant cette amitié fidèle, il s'abandonne en quelque sorte dans ses bras.

« ...Pour vous parler vrai, depuis huit mois, vous ne m'avez jamais écrit une lettre qui m'ait fait un aussi grand plaisir. Dans celle-ci, j'ai vraiment reconnu l'ami de ma jeunesse. Aussi recevez l'expression de ma vive reconnaissance. Quand vous me connaîtrez

mieux, vous pourrez juger de l'effet que produit sur toute ma personne ce qui touche ma sensibilité (1)... »

Cette sensibilité était maladive, et le prince semblait prendre à tâche de l'exalter encore. Maintenant, il ne voulait vivre qu'avec les morts, douloureux comme lui. Si parfois il abandonnait, dans ses promenades solitaires, les ifs et les cyprès qui bordent l'avenue du Poggio Imperiale, c'était pour gravir la colline d'Arcetri, toute voisine, et si célèbre par la prison de Galilée. Par ironie, sans doute, la petite maison s'appelle le Giojello (2). On y montre la chambre toute tapissée de cuir qui, dit-on, fut celle du proscrit. Charles-Albert s'y enfermait. Il passait là des heures, perdu dans son rêve, et accoudé à la petite fenêtre d'où la vue s'étend si loin.

Entendait-il les vibrations de cette lyre mystérieuse dont les cordes sont, comme disait Jules II : Naples, Rome, Florence et Milan? Se disait-il que sa main, ou la main de quelqu'un des siens, les ferait un jour vibrer à l'unisson?

V

Oui, tant d'exaltation était maladive. Depuis l'âge de dix ans, le prince souffrait d'une affection inflammatoire que toute émotion aggravait.

(1) 24 novembre 1821.
(2) Le Joyau.

« J'espérais, en venant à Pise et en consultant un célèbre médecin qu'il y a ici, écrivait-il en décembre 1821, recevoir quelque meilleure nouvelle sur une maladie dont je souffre depuis près de dix ans et qui augmente toujours; mais il m'a confirmé que je n'en guérirai jamais. Patience! je vivrai en souffrant beaucoup. Puisse Dieu me compenser ces douleurs et le reste que j'aurai souffert, dans l'autre monde infiniment meilleur! »

Lorsque le corps pâtit, l'âme est là pour le soutenir; mais où sera le soutien de l'âme blessée? Elle va, elle vient, elle chancelle, elle tourbillonne dans le vide. Elle aussi a son vertige, mais le vertige de l'âme l'attire de bas en haut!

Huit mois de souffrances avaient enlevé Charles-Albert jusqu'à ces régions où le vertige commence pour les âmes!

« ...Cher Sonnaz, je suis convaincu de la folie du monde, des choses de la terre, j'ai donc absolument dirigé toutes mes vues en haut. Mes bienheureux parrains (1) (patrons) augmenteront toujours en moi mon inébranlable résolution. Je dis pour toujours adieu au monde. Dorénavant, cher Sonnaz, lorsqu'on vous dira quelque chose de moi, faites-moi le plaisir, avant de le croire, de réfléchir si cela peut aller d'accord avec les sentiments que, dorénavant, je me ferai gloire de professer jusqu'à ma mort... »

(1) Charles-Albert fait allusion aux saints de la maison de Savoie. (E.)

Professer est bien le mot, car sans cesse on l'entendait parler de couvent et de vie religieuse... « Je le vois tous les jours davantage, je fus destiné, dans le ventre de ma mère, à une vie errante et extravagante... Que la volonté de Dieu s'accomplisse, et je suis content... Puisse ai-je (*sic*) un jour, après avoir fait quelque bien, me retirer à la Trappe, et tous mes vœux seront remplis (1). »

Madame de Sévigné lui eût sans doute répondu comme à l'abbé de Rancé : « Je crains que cette Trappe, qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les Petites-Maisons. » Mais tout le bon sens de la marquise n'aurait pas rabattu l'envolée de son correspondant.

« Je suis dans mes vingt-quatre ans, eût répondu celui-ci, comme il le disait à Sonnaz; ainsi vous voyez que je suis capable de savoir ce que je fais et ce que je me prépare. Ma conduite aura, dorénavant, un objet, un but supérieur. Elle sera à l'abri de toutes les idées et surtout des intrigues mondaines. Dieu me protégera, je l'espère. Ses vues sont infinies et incompréhensibles. Il élève souvent ses serviteurs tout d'un coup. Il les fait passer par toutes les vicissitudes possibles sans jamais les abandonner. Il leur prépare toujours une récompense infiniment supérieure aux peines qu'il leur fait souffrir...

« Plus j'avance, et plus je vois combien j'ai bien fait de m'être tout donné à Dieu et de m'être tout détaché de ce monde, pour rapporter tous mes désirs et mes

(1) Lettre à Sonnaz, 7 juillet 1823, devant Cadix.

actions aux volontés de notre Créateur et à l'acquisition d'une vie infiniment plus heureuse. Ma vie maintenant est remplie d'une douceur infinie. L'acharnement de mes ennemis ne fait que l'augmenter. »

En disant ces choses, Charles-Albert était sincère, de cette sincérité propre aux imaginatifs et qu'un philosophe (1) appelait la *sincérité momentanée*. Sa pensée se teignait de la sensation présente; elle changeait de couleur selon l'heure et les circonstances. Les jugements du monde, auquel il avait pour toujours résolument dit adieu, lui étaient-ils cependant si indifférents lorsqu'il écrivait, sous une tout autre impression cette fois :

« Oh! maintenant, je suis persuadé, cher Sonnaz, que tout ce que vous me disiez était par attachement et par conviction, et cela même m'affligeait davantage. Enfin, je rends grâces à Dieu de voir qu'en général l'opinion commence à changer en ma faveur. Je suis persuadé et je n'ai jamais douté que mes anciens amis ne fussent toujours les mêmes à mon égard, quoiqu'ils aient pu ajouter foi, pour un temps, aux assertions de mes ennemis. Je suis bien éloigné de chercher quels sont mes ennemis. Ce serait l'opposé de mon caractère. Je gémis quelquefois d'être obligé de les connaître... Je les plains et, je vous assure, je n'ai d'autre désir dans le cœur que celui que Dieu puisse, un jour, leur pardonner aussi bien que moi...

« Je rentrerai donc en Piémont, en pardonnant et

(1) M. Caro.

en oubliant. Dieu nous apprend que ceux sans clémence en ce monde n'en trouveront pas auprès de lui... »

Hélas! pour se maintenir à de telles hauteurs, il faut avoir des ailes plus solidement attachées que les avait le prince. Le surlendemain, presque honteux de son envolée, et cette fois rasant la terre, il écrivait à Sonnaz :

« ...Votre seule présence conforterait mon âme, car il y a des moments où, malgré mes efforts, je souffre plus que la rage que vous me connaissez, et je crains bien, avant-hier, d'avoir trahi, dans le sein de votre amitié, des sentiments que je me cache avec soin à moi-même. Quand vous recevrez quelques lettres de moi d'un style bizarre, brûlez-les aussitôt. Plaignez-moi, car j'ai des moments vraiment affreux. Vous seul le savez, car je n'écrirai jamais à aucun autre qu'à vous dans ces moments-là. Costa lui-même est bien loin de connaître mon état (1). »

On verra par cette lettre de Sylvain ce qu'il en était de cette belle ignorance : « Le mysticisme de mon jeune Seigneur est gros de quelque sottise. A lui tâter le pouls, je crois qu'il accouchera bientôt. En attendant, nous sommes en grande ferveur avec un Dominicain qui, à défaut de patrie, nous montre le ciel entre-bâillé. Cette perspective adoucit toutes nos misères terrestres et nous permet d'attendre, avec le Paradis au bout, un Congrès dont on parle pour l'année

(1) 14 décembre 1821.

prochaine. Puisse jusque-là la dévotion de mon prince ne s'être pas cassé le nez... (1). »

Peut-être n'était-ce pas sans raison que Sylvain, le moins voltairien des hommes, hochait ainsi irrévérencieusement la tête devant la porte entre-bâillée du Paradis.

(1) 18 novembre 1821.

CHAPITRE VII

Werner et le baron de Vogt. — Aventures galantes de M. le prince de Carignan. — Bons conseils de Sonnaz. — Lettres du prince. — Ses écrits littéraires et politiques. — La maison de Guichardin. — Romantisme du prince. — Lord Byron à Pise. — Funérailles de Shelley. — Expulsion de Byron. — Son appréciation de Charles-Albert. — M. de Metternich et le comte Confalonieri. — Aggravation dans l'état moral du prince. — Inquiétudes de Sylvain. — Les carbonari, leurs menaces. — Le roi Charles-Félix et les moustaches du prince.

I

Werner, le philosophe mystique, causait un jour, chez madame de Staël, avec le baron de Vogt; entre eux, la conversation se raffinant sans cesse touchait à la quintessence sentimentale, quand tout à coup Werner, saisissant le bras de son interlocuteur :

— Savez-vous, baron, savez-vous ce que l'on aime dans sa maîtresse?...

Vogt hésitait et ne savait trop que répondre.

— Mais, c'est Dieu!... s'écria Werner, les yeux au ciel.

— Ah! sans doute... sans doute..., reprit Vogt (1).

« Ah! sans doute, sans doute, disait aussi Sylvain. Il

(1) Lettre de Sismondi.

m'aurait fallu être aveugle pour ne pas voir mon prince s'abattre ici et là, hors d'haleine de ses extases...

« Sans faire semblant de rien, je suivais ses petits manèges. C'est ainsi que je voyais son gros livre de messe servir de boîte aux lettres. Chaque matin, en entrant au *Duomo,* son valet de pied y puisait quelque galant message qu'il portait à son adresse pendant l'office, et qu'il remplaçait à l'*Ite, missa est,* par une réponse non moins galante sans doute. C'étaient tantôt la comtesse A..., tantôt mesdemoiselles Stroff, qui occupaient mon prince, et si je nomme celles-ci, c'est qu'un jour, pour se sauver de je ne sais quel mauvais pas où il se trouvait engagé avec elles, Monseigneur donna mon nom au lieu du sien, ce qui n'eut pas l'heur de me plaire. »

Ce n'était pourtant pas que le fidèle serviteur se marchandât aux heures vraiment dangereuses.

Certain soir que le prince était aux pieds d'une jolie femme, son mari, consul d'une grande puissance, rentrait indûment. Aussitôt, grand bruit de portes qui se ferment. Mais le mari devine qui s'échappe, en suivant jusqu'au Poggio Imperiale la grande ombre fuyante.

Le lendemain c'est un va-et-vient bien naturel entre le palais et le consulat, et quel n'est pas l'effarement du mari de se trouver tout à coup en présence du moins séduisant des séducteurs ! C'était Sylvain, Sylvain qui avait le plus innocemment du monde passé cette nuit fatale et qui se réveillait en garde.

Avec une fatuité qu'excuse son dévouement, il s'offre à payer comptant, en telle monnaie que l'on voudra.

L'affaire heureusement fut étouffée; Sylvain peut-être économisa un beau coup d'épée, mais il l'eût reçu avec la même désinvolture narquoise et touchante qui lui faisait écrire à son frère : « Juge de la stupeur de ce mari consul quand il s'est inopinément trouvé en présence de mon gros ventre et de ma jolie figure. Tout cela n'a pas paru flatter son amour-propre autant que l'était le mien d'avoir pu passer pour galant. »

Comme la vieille alouette déplumée, à chaque coup de fusil, Sylvain plongeait ainsi plus bas sur le miroir...

Les affaires de son maître ne s'amélioraient cependant pas d'une si belle équipée. Sylvain pouvait se battre, mais non pas empêcher les mauvaises langues d'aller leur train. Il était à craindre que, se grossissant en chemin d'une foule d'échos, vrais ou faux, l'aventure n'arrivât formidable aux oreilles du Roi, et cela à l'heure la plus malencontreuse.

Exaspérés, en effet, par le mémoire que le prince avait remis au comte de Trutchess lors de son arrivée à Florence, mémoire qui, maintenant, se trouvait entre toutes les mains, les libéraux ne gardaient plus aucune mesure.

Santa Rosa, l'un des hommes les plus compromis par les tristes événements de mars, venait de publier contre le prince un écrit qui désolait Sonnaz.

« L'ouvrage de Santa Rosa, lui répondait Charles-Albert, est certainement pénible pour moi, mais je devais m'y attendre. Je ne l'ai pas encore lu, mais je

gage pourtant que, malgré sa sincérité innocente, Santa Rosa ne parle pas de la parole d'honneur qu'il était venu me donner avec Carail, qu'ils avaient renoncé à tous leurs projets. Je pourrai le prouver quand je voudrai. Ils ne peuvent, ces messieurs, qu'être furieux contre moi. Je fis mon possible pour leur épargner les remords qu'ils doivent avoir. Je fis peut-être plus que je ne devais pour eux. Ma conduite est claire devant Dieu. Je fus fidèle à mes deux rois; j'ai exposé ma vie. Eux ont forfait à l'honneur, ont fui devant le danger. Ils furent pendus en effigie, et, par conséquent, ne peuvent faire que des dépositions impures...

« Je ne serais pas le premier prince héréditaire qui irait attendre que son tour arrive dans un autre pays qui le protégerait. Je l'attendrais sans avoir les remords du prince héréditaire de Naples, qui désobéit en tout à son père, qui porta la cocarde tricolore, qui honora les clubs de sa présence, qui porta les armes contre son roi. J'attendrais, sans avoir ceux (les remords) qu'eurent probablement les plus grands rois de France, Charles V et Louis XII, qui, dans leur jeunesse, furent faits prisonniers en combattant, les armes à la main, dans la guerre civile.

« En fin des fins, j'attends toujours, mon cher Sonnaz, et me fie, comme je vous l'ai déjà dit, en la Providence (1)... »

C'était bien. Mais Sonnaz, paraît-il, trouvait qu'il

(1) Archives de Sonnaz. Sans date.

fallait aider cette bonne Providence autrement qu'en courant les consulats.

Le prince de lui répondre aussitôt cette lettre si contrite :

« Ma femme se porte à merveille, est très contente, reste beaucoup avec sa sœur. La douceur et la bonté de son caractère me sont toujours de grande consolation, surtout dans ce moment-ci...

« Vous me rappelez l'ancien conseil que vous m'avez donné; je n'en avais pas besoin, car plusieurs fois par semaine, je le mets à exécution, et pour vous complaire, le même jour j'ai exécuté votre demande, beaucoup plus pour vous montrer l'estime que j'ai de vous, que pour mes raisons personnelles. »

Heureux d'avoir ainsi pourvu à l'avenir, Sonnaz voulait maintenant que l'on remédiât au présent. Une nouvelle lettre au Roi lui semblait nécessaire. Sur ce point Charles-Albert avait été plus difficile à persuader. Cependant il s'était exécuté.

« Vous recevrez ci-joint, cher ami, la copie de la lettre que j'ai écrite au Roi à votre instigation, lettre que je n'aurais jamais faite si elle n'avait dû être la preuve de l'amitié que je vous porte. J'ai joint à ce brouillon ceux des deux autres lettres précédentes, pour vous montrer que vous vous étiez trompé dans l'idée du style dans lequel j'écrivais à S. M. Ces lettres que j'écrivis, et qui ont eu l'approbation de personnes très sages, me rendent heureux, puisque je suis rentré dans les vues de mon meilleur ami. Sans vous, je n'aurais plus écrit, parce que j'avais déjà fait tout ce

qu'un homme d'honneur et du caractère le plus désintéressé devait faire, et que je suis persuadé de la nullité de cette demande.

« Ces lettres sont tout, plus même que mon caractère ne peut faire. Si ce n'eût été à un vieillard qui est mon oncle, et que ce ne fût pour le bien public, j'aurais cru m'avilir et, par conséquent, je serais mort plutôt que de le faire. Maintenant n'en parlons plus. J'ai voulu vous montrer seulement que je vous aime, et que j'ai pris sur moi. »

Oui, en effet, l'effort avait dû être héroïque.

. . . . . .

« Je ne puis cacher à Votre Majesté que cette année, et surtout sa fin, est désolante pour moi, puisque je ne puis espérer d'avoir fléchi son courroux à mon égard...

« ...Il me reste l'espérance que Votre Majesté ne voudra pas laisser commencer cette nouvelle année chrétienne sans m'accorder le pardon que depuis longtemps je sollicite humblement de ses bontés... Que Votre Majesté daigne me permettre en cette occasion de recommander à sa protection, à ses précieuses bontés, mon fils. Mon cœur aime à espérer que sa jeunesse trouvera dans Votre Majesté un sûr protecteur, un père. »

. . . . . .

Mais, pour se prosterner de la sorte, le prince avait d'autres raisons encore que de plaire à Sonnaz. Ses intrigues galantes, ses intrigues politiques achevaient de le perdre dans l'esprit du Roi (*a*). A la fin de

1821, la question n'était plus, pour Charles-Félix, de savoir s'il déshériterait Charles-Albert, mais de savoir s'il le déshériterait au profit du petit prince Victor son fils ou de M. le duc de Modène (1).

Heureusement, il était revenu quelque chose de ce projet à Paris. M. le baron Pasquier, alors ministre des affaires étrangères, avait immédiatement fait savoir que jamais la France ne se prêterait ni à l'une ni à l'autre de ces substitutions. Le baron donnait en même temps et directement au prince l'assurance d'une intervention en sa faveur si cette intervention devenait nécessaire.

« Quelques personnes, écrivait aussitôt Charles-Albert (2), croient qu'il n'est pas très sûr que je devienne roi. C'est possible, car Dieu laisse arriver ce qu'il veut.

« Je puis mourir ou vouloir abandonner un pays où j'ai reçu tant de marques d'ingratitude. Si ces raisons n'arrivent pas, les personnes qui voient un doute dans mon avènement au trône sont plus fines politiques que l'empereur de Russie, le roi de France et d'autres, d'après lesquels j'ai agi et j'agis. Si même ma conscience me reprochait quelque chose, vous ne me reverriez plus. Une mort glorieuse en Grèce, une troupe en Amérique ou une vie indépendante aux

(1) Le roi Charles-Félix était fermement résolu à exclure de la succession au trône le prince de Carignan, qui avait joué le rôle de porte-drapeau de la Révolution, et à faire passer la couronne sur la tête du fils du prince. (METTERNICH, *Mémoires*, t. VIII, p. 263.)

(2) A Sonnaz, 9 janvier 1822.

grandes Indes sont toutes au choix de celui qui, vous le savez parfaitement, ne reste dans sa place qu'à son grand contre-cœur et qui ne supporterait jamais l'ombre d'une humiliation...

« ...Malgré tout, vous comprenez que je ne sois pas d'une humeur bien joviale, et, comme il est possible que je ne vous revoie jamais, vous me ferez un vrai plaisir de m'envoyer les papiers que je vous ai laissés dans le carton vert. Ce sont les copies des petites compositions que j'ai faites, dont les originaux sont tous renfermés dans le charmant portefeuille que vous m'avez donné, et que je vous ai aussi confié à mon départ. Ceux-là, gardez-les, et quand il sera décidé que nous ne nous reverrons plus, ouvrez la boîte et brûlez, je vous prie, ainsi que nous en sommes convenus, tous mes détestables vers... »

II

A en juger par l'*Ode à Dieu,* qui figure à la première page d'une Bible appartenant aujourd'hui à Mgr le duc de Gênes, les vers de Charles-Albert étaient, en effet, détestables. Sa prose valait mieux. Les trois ou quatre écrits (*b*) que firent éclore les loisirs forcés du Poggio Imperiale témoignent au moins de cette grande volonté de travail dont le prince s'accusait.

« Je travaille le plus que je le puis, cherchant à mettre

mon exil à profit. J'ai toute ma chambre encombrée de cartes et de livres; un étranger qui y entrerait pourrait me prendre pour un marchand fripier. »

L'éducation de son fils semble tout d'abord avoir préoccupé le prince; car voilà, sous le titre de *Contes moraux,* toute une suite de récits propres à donner à l'enfant de grandes et généreuses pensées. Qui sait si le roi Victor-Emmanuel ne s'est pas souvenu, à Palestro, de cet « héroïque petit Jules qui, à neuf ans, sauvait un corps d'armée en attirant l'ennemi dans une embuscade, et tombait victime de son dévouement »? Mais ce qui paraît avoir surtout intéressé Charles-Albert, à cette époque, c'est la transcription, dans un immense album, de tous les proverbes et de toutes les maximes philosophiques, religieuses ou politiques qu'il pouvait découvrir. Dans cet entassement de lieux communs et de formules banales se rencontrent çà et là quelques pensées vraiment belles. D'autres sont curieuses sous la plume du prince. Celle-ci par exemple est frappante, étant donné l'heure où elle fut écrite : « Arrive-t-il un amutinement, une révolution, ou toute autre chose de ce genre, il faut que non seulement la punition soit sévère, mais encore qu'elle soit prompte et aussi terrible que possible sur les grands coupables, afin d'en imposer à la multitude. »

Faut-il voir dans ces lignes une allusion, un aveu ou un programme? Ou n'est-ce là qu'une phrase toute faite, simplement copiée de quelqu'un de ces vieux livres dont Charles-Albert annonçait la

triomphale découverte à son écuyer, le comte de Robilant?

« ...J'ai trouvé quelques livres anciens militaires : ils sont italiens, bien précieux; on m'en a fait venir des endroits les plus éloignés : cette collection est d'autant plus importante que, comme vous savez, c'est en Italie que l'art militaire a pris naissance, et que les auteurs étrangers, comme Vauban, n'ont fait que copier et amplifier les nôtres. J'ai réuni aussi tous ceux qui ont trait à l'histoire de l'Italie... Enfin j'étudie toujours beaucoup, et je tâche de mettre mon temps à profit (1). »

Ne pouvant plus, comme jadis, se plaindre de trouver les livres de son prince toujours marqués au même feuillet, Sylvain en était réduit à se plaindre maintenant de son trop de zèle à l'étude.

« Nos promenades deviennent savantes, historiques, littéraires à souhait, écrivait-il; elles ont changé avec la teinte de nos idées. Tantôt c'est le Giojello de Galilée, tantôt c'est la demeure de Guichardin, située non loin d'ici, que nous visitons en dévots pèlerins. On nous y a montré la table sur laquelle Guichardin a écrit l'histoire de l'Italie, avec une telle ardeur, qu'il

(1) Voici la liste des ouvrages qu'a laissés Charles-Albert : *Polenzzo*. — *Cressolo*. — *Montmayeur*. — *Souvenirs d'Andalousie*. — *Voyages en Sardaigne*. — *Notice sur les Vaudois*. — *Réflexions historiques*. — *Contes moraux pour l'enfance*. On peut aussi reporter à cette époque de la jeunesse de Charles-Albert les travaux suivants : *Recueil de proverbes vulgaires*. — *Recueil de quelques discours réunis pendant mon séjour au palais Pitti, que j'écrivis pendant les années* 1819, 1820, 1821. — *De la religion*. — *De la réflexion et des compensations*. — *Les Bavards*. — *Le Bonheur*, etc.

passait là ses vingt-quatre heures entières sans dormir et sans manger. Mon prince en fera bientôt tout autant, si l'on n'y pourvoit. »

Un rapprochement de dates suffit à expliquer le pessimisme du pauvre homme. Sa lettre est, en effet, contemporaine de celle-ci, où le prince se montre charmé par les austérités du carême :

« Soignez-vous bien, cher ami, et obtenez une dispense du maigre qui vous a toujours fait mal. Ici, on n'est pas aussi rigide pour le saint temps. On se contente de faire le vendredi, le samedi et quelquefois le mercredi à l'huile, ce qui est loin d'être du goût de Costa (1). »

Costa, il est vrai, n'était pas parfait; mais la façon dont son maître faisait fructifier les talents de l'Évangile le rendait excusable d'avoir résolûment « noué le sien dans un coin de son mouchoir ».

Le mot est de Sylvain, comme cet autre qui traduit sa mauvaise humeur devant l'alternance de mysticisme et de galanterie où flottait le prince :

« Je bourre à tous hasards ses poches de cailloux, pour empêcher ses pétarades divines et humaines, et je n'empêche rien ! »

De Sylvain ou de son maître qui donc avait raison car Charles-Albert écrivait à la même heure :

(1) Sur ce point, le prince différait absolument de son écuyer. Toujours très sobre, il vécut en ascète lorsqu'il fut sur le trône. « Charles-Albert, dit Cibrario, renonça tout à fait à l'usage du gras, et lorsqu'il présidait les dîners de la cour, il ne dépliait même pas sa serviette. Seul, dans sa chambre, il prenait son repas de Chartreux. » (Cibrario, *Ricordi*, etc., p. 256.)

« ...Je suis maintenant déterminé à m'en tenir à mon strict devoir, cher Sonnaz, et à attendre les événements sans m'agiter. Je suis doublement heureux dans cette ferme résolution de silence et d'attente paisible. Je ne parle plus, et je ne veux plus parler de ma position. »

Si, fidèle à sa promesse, Charles-Albert ne parla plus, il écrivit en revanche et sans relâche pendant tout l'hiver de 1821 à 1822. Sa pensée, comme son style, subissent en ces quelques mois une curieuse métamorphose : de mystiques ils deviennent romantiques. Le prince rêve de tourelles, de ponts-levis, de cottes de mailles, de chevauchées héroïques; et qui pourra nier en lisant cette lettre que Charles-Albert n'ait pressenti Victor Hugo?

« ...J'apprends avec bien du plaisir que vous allez faire une course en Savoie, cher Sonnaz, et visiter les anciens domaines de vos ancêtres. Ce petit voyage fera du bien à votre santé et sera aussi d'un grand soulagement à votre esprit, qui doit être terriblement offusqué et dégoûté de tous les propos, intrigues et sourdes menées de la capitale.

« Il me paraît vous voir, dans votre manoir à tourelles (dont le pont-levis sera levé au coucher du soleil, car, en ces temps, il faut être prudent), assis dans un grand fauteuil à bras, au milieu d'un grand salon enfumé, en face du portrait de votre ancêtre qui fut grand maître des Templiers, en 1200, lequel doit être, bien entendu, armé de toutes pièces, ayant autour de vous vos enfants et donnant audience à quelques-

uns de vos vassaux, ne parlant qu'agriculture et plaisir, et laissant la politique. Pendues aux murs, je vois les armures des preux qui illustrèrent le nom de Sonnaz. Tout cela me fait venir l'eau à la bouche, seulement à y penser, et je me désole de ne plus être au temps de la chevalerie, car j'aurais déjà endossé une armure inconnue, et la visière baissée, je me serais déjà acheminé vers les bords de l'Isère, monté sur un fougueux destrier, n'ayant pour compagnon de voyage qu'un petit chien épagneul qui forme ma société habituelle, de sorte que je vous serais à peine arrivé, que votre nain, — que je vous conseille pourtant de n'avoir pas aussi petit que le bon roi Auguste, qui le tenait caché dans un pâté en guise de lièvre, — vous annoncerait en sonnant trois fois de son cor, la venue d'un chevalier à la taille gigantesque et à la moustache rabattue (signe d'un cœur soucieux) qui vous vient demander l'hospitalité. Après avoir bu en commun le verre de vin de l'étiquette, je m'établirais dans une de vos tourelles, et je passerais, en secret, mon temps avec vous d'une manière très douce et agréable, ne sortant que la nuit pour me promener sur les bords des lacs voisins et ne prenant, dans la journée, d'autre exercice que celui que me procurerait la leçon d'armes que je donnerais à votre héritier, et celle d'équitation, le hissant sur mon destrier (1). »

(1) 30 avril 1822.

III

Mais voilà qu'un singulier hasard voulut qu'en pleine crise romantique, le prince rencontrât lord Byron à Pise. L'appréciation du prince sur le poète est curieuse.

« Cet homme célèbre joue ici l'extraordinaire, mandait-il au comte de Robilant. Il fait semblant de se cacher aux yeux des mortels; il ne sort qu'à cheval, entouré de quelques savants qui lui font cortège, et qui débitent ses maximes voltairiennes. Pour moi, je ne l'ai jamais vu, et lorsqu'on me demande pourquoi, je réponds toujours que je ferais plusieurs lieues à pied pour voir un homme vertueux et charitable, et pas deux pas pour voir un des apôtres du philosophisme moderne (1). »

Pour Charles-Albert, quoi qu'on en ait dit, rien ne tenait donc devant l'idée religieuse. Du reste, Byron touchait à cette époque à l'apogée du scandale. Il venait de faire à Shelley, l'athée que chacun sait, d'effroyables funérailles.

Pendant un mois, les orgies d'impiété s'étaient succédé au palais Lanfranchi, que le poète et la comtesse Guiccioli habitaient à Pise. Shelley y avait blasphémé, avec un esprit, une verve, une causticité

(1) Lettre au comte de Robilant publiée par le baron Manno.

auxquels son hôte avait rendu les armes. Mais enfin, on se lasse même d'insulter Dieu. Shelley était parti pour aller se noyer dans le port de Livourne.

Byron inconsolable ne retrouvait le corps de son ami qu'au bout de deux ou trois jours à Via Reggio. Pour garder éternellement les cendres de la hideuse épave, il voulut la brûler à l'endroit même où elle s'était échouée.

« Il y avait là, raconte John Galt, l'historiographe de Byron, du bois en abondance, de vieux troncs d'arbres, des débris de navires; le lieu était merveilleusement adapté à la cérémonie; le bois de la Spezzia était à droite, et Livourne sur la gauche. En face, diverses îles; derrière, des forêts sombres et les rochers des Apennins. On n'oublia rien de ce qui pouvait donner de l'éclat au rite funéraire; l'encens et le vin ne furent pas épargnés; le temps était beau et la mer calme; la nature sembla se taire quand la flamme s'éleva avec un extraordinaire éclat. Byron, profondément ému, assistait à cette scène, dont seul il aurait pu décrire la grandeur; mais ce qui sera pour son nom un éternel opprobre, ce furent les scènes qui suivirent.

« Le retour du cortège funèbre fut la plus effrayante orgie qui ait jamais eu lieu. Quand les cendres eurent été recueillies, tous les assistants dînèrent ensemble, burent outre mesure, et bientôt rien ne put donner l'idée de ce qui se passa, si ce n'est la description d'une scène de sabbat. »

Si, après soixante ans, ce froid récit donne encore

le frisson, quelle ne fut pas l'horreur des contemporains! Et cependant, cette monstrueuse profanation fut-elle l'unique cause de la haine que Charles-Albert vouait à Byron? Non, cherchez-en la vraie raison dans ces lignes que le poète avait écrites au lendemain de la révolution piémontaise :

« Les habitants ici (Ferrare) m'aimaient autant qu'ils détestaient le gouvernement, et ce n'est pas peu dire. J'étais populaire parmi les chefs du parti constitutionnel; ils savaient que je venais d'un pays de liberté, et que je faisais des vœux pour leur cause. Toutefois, je ne pris aucune part à leurs intrigues. Mais j'avais des armes chez moi. Quand tout fut prêt pour la révolte, la peste soit de l'imbécillité de Carignan! — j'aurais pu lui pardonner encore s'il n'avait pas dénoncé ses complices. »

Tous nous avons, si vague, si obscure soit-elle, l'intuition de l'avenir. Charles-Albert pressentait dans lord Byron le chef de ces poètes insulteurs qui bientôt allaient s'acharner sur lui.

D'avance il se vengeait d'eux en faisant expulser leur illustre coryphée.

Le 21 mars 1822, Byron se promenait à cheval, lorsqu'il fut bousculé par un officier toscan; on se battit; un hussard fut blessé, et l'ordre vint aussitôt au poète d'avoir à quitter Pise.

Il obéit avec toute l'insolence dont un homme d'esprit est capable. On se souvient encore là-bas de son exode. Midi sonnant, Byron quittait le palais Lanfranchi à cheval, accompagné d'innombrables domes-

tiques et de cinq carrosses; puis venaient neuf chevaux de main suivis d'un singe, d'un bouledogue, d'un mâtin, de deux chats, de trois paons, d'un harem de poules. Tout cela défila processionnellement. La marche était fermée par d'innombrables caisses d'armes, de livres, et par un chaos de meubles ! Narguant la foule, le poète s'en allait ainsi rejoindre la comtesse Guiccioli à Montenero, près de Livourne...

Hélas! on a vu bien des princes s'en aller moins triomphalement,..... peut-être, parce que leurs bouledogues, leurs singes ou leurs paons se refusaient à les suivre...

Ce peut-être me ramène aux choses de ce monde, comme disait Charles-Albert, lorsqu'il avait fait une digression trop longue, il me ramène à ces douleurs de l'exil, devenues aujourd'hui le partage de tant de royautés. Comme le prince de Carignan, ces royautés ne trouvent que dans le bien qu'elles peuvent faire un adoucissement à leur misère.

Charles-Albert rencontrait un pauvre peintre piémontais, dont le ventre et les joues criaient famine. Il lui commandait aussitôt trois tableaux pour Sonnaz. Mais que d'amertume dans ce badinage dont il accompagnait leur envoi !

« Le premier de ces tableaux qui représente une caricature peinte d'après le Caraccio, est pour le château de Sonnaz, parce que là, vous devez toujours rire. Le second, qui représente Carlo Dolci, qui a fait lui-même sa propre caricature, est pour le château de Carpenet, pour vous rappeler qu'en prenant

ses propres ennuis en riant, on ferme la bouche aux méchants. Le troisième représente Galilée. Il est destiné à votre palais de Turin, afin que, vous rappelant ses étranges persécutions, vous preniez patience sur les misères de cette vie, sur les tribulations que je dois supporter, et que vous vous persuadiez toujours davantage que ce monde est une triste chose. J'avais bien pensé à vous envoyer mon portrait, mais la face d'un être aussi calomnié et persécuté que je le suis ne doit pas être offerte, elle doit être cachée. Puisse votre cœur ne pas l'oublier !... »

Sonnaz, cette fois, semble sérieusement inquiet et veut arriver à Florence. Mais il faut la permission de Charles-Félix; l'obtiendra-t-on ?

« ...Fort de votre amitié et de votre bonne volonté, cher Sonnaz, j'attends avec impatience un moment favorable pour adresser la demande de votre venue ici, écrivait le prince au mois de septembre 1822. Si quelque occasion se présente, mon cœur la saisira avec le plus vif empressement. Que de choses vous seront dites, lorsque nous serons enfermés à quatre yeux dans une bonne chambre! Jusque-là, je parlerai peu par bien des raisons, dont la meilleure est que l'on ne se trouve jamais compromis par ce que l'on n'a pas dit. »

« Par ce que l'on n'a pas écrit » eût mieux exprimé la pensée du prince. Il savait, en effet, que M. de Metternich faisait intercepter toute sa correspondance (1).

(1) Voir dépêche du comte Pralormo, ambassadeur de Sar-

Pour se procurer une preuve, si petite fût-elle, de la culpabilité de Charles-Albert, le chancelier ne reculait devant aucun moyen.

IV

Qui a lu le *Miei Prigioni*, ou les *Mémoires d'Andriane*, connaît le noble et malheureux comte Confalonieri. Traîné presque mourant d'une maladie de cœur au Spielberg, on lui avait fait faire étape à Vienne. Puis, on l'avait avisé qu'il recevrait le soir même la visite d'un grand personnage.

En effet, voici ce qui se passa à l'hôtel de la police.

Aux quatre bougies qui brûlaient dans le salon, on en avait ajouté quatre autres. Les meubles avaient été mis en ordre, et un grand fauteuil poussé près d'une table à thé.

« Vers huit heures, les deux battants de la porte s'ouvrent, et je vois, raconte Confalonieri, un personnage chamarré s'avancer. Je reconnais Metternich et je m'incline. « Ma foi, vous demeurez bien haut », me dit-il tout essoufflé, en me rendant mon salut. — J'aurais voulu, monseigneur, qu'il dépendît de moi de vous épargner la peine d'y monter, lui dis-je. »

daigne à Vienne, du 23 décembre 1823, *Storia della monarchia di Savoia,* Nicomède Bianchi, t. II, p. 152.

Le prince qui, jadis, avait connu Confalonieri, commença par s'excuser beaucoup de la pénible mission qu'il remplissait. « Mais, ajouta-t-il en souriant, je ne suis pas sans espoir que cette conversation ne vous soit finalement avantageuse. » Et avec toute la diplomatie qu'il eût mise à endoctriner le czar Alexandre, mais avec moins de succès, M. de Metternich se prit à enjôler son prisonnier. — « La principale erreur de votre parti, lui disait-il, a été de se croire le plus fort. Quelques hommes d'État ont partagé cette illusion. Quant à moi, j'ai toujours pensé que vous étiez les plus faibles, et que la force aurait raison de vous. Le fait prouve que je ne me trompais pas. »

« Notre cause est donc non seulement la meilleure, ajouta le prince en se rapprochant de Confalonieri, mais elle est la plus prospère ; or, quand l'opposition ne peut plus servir, l'opposition n'est plus bonne. L'opposition n'est plus alors seulement une folie, elle devient un crime. »

Après avoir ainsi préparé son prisonnier à la proposition qu'il allait lui faire, le prince murmura : « Dans ce cas, l'abandon de la cause que l'on a le plus aimée n'est pas une défection. C'est dans ces conditions que vous nous aiderez, n'est-ce pas ? à rétablir la tranquillité dans le pays. Chaque chose a son temps, l'honneur impose aujourd'hui un langage qu'il n'imposera pas demain ; demain peut-être, il en imposera un tout contraire. Tenez, Sa Majesté désire apprendre de votre bouche toute la vérité... »

C'était demander à Confalonieri de dénoncer ses amis. Il protesta.

« Mais ce n'est pas une déposition judiciaire, se hâta de reprendre le chancelier, ce n'est pas une déposition judiciaire que l'on vous demande. Les gens compromis dans les procès appartiennent pour la plupart à la dernière classe de la société; il est cependant une personne, — ici le prince se rapprocha plus près de Confalonieri, — il est une personne qui se trouvait en rapports très intimes avec vous, et qui n'a pas été impliquée dans le procès. C'est sur cette personne que le gouvernement de l'Empereur a besoin d'être éclairé... Vous êtes le seul avec qui la classe la plus élevée se soit risquée à agir; vous êtes le seul qui puissiez nous rendre le service de mettre d'accord deux diplomaties qui réciproquement voudraient élucider un point important... »

Pouvait-on plus clairement désigner Charles-Albert, et inviter plus insidieusement Confalonieri à le trahir?

Sans avoir l'air de comprendre, Confalonieri répondit que ses relations l'avaient mis certainement en contact avec les gens de la plus haute classe, mais qu'il avait eu le regret de constater que ces gens-là partageaient infiniment peu ses idées.

M. de Metternich jeta le masque. — « Il ne peut être, dit-il, une conspiration sans chef! Vous n'avez jamais, dites-vous, été en rapport avec M. le prince de Carignan. Que signifie donc cette oraison funèbre qu'il a faite de vous alors qu'il vous croyait mort? Que veut dire cette lettre qu'il montrait comme venant de vous?

« Non, poursuivit le chancelier en s'animant, votre système est maintenant hors de saison. Vos négations pouvaient être acceptables devant les tribunaux; mais quand Confalonieri parle avec moi, il doit tenir un autre langage s'il veut que l'on ait confiance en lui comme dans un homme d'honneur. » Confalonieri se contenta de sourire.

J'abrège. Après avoir ainsi usé toutes les ressources de sa diplomatie, le chancelier essaya d'intimider son prisonnier. Quand il vit enfin que ses menaces laissaient Confalonieri absolument indifférent, il regarda la pendule, parut surpris qu'il fût déjà onze heures, dit qu'il était attendu à un bal, et prit congé avec ces formes charmantes qui avaient présidé à l'entretien!

Le lendemain, — car comment laisser cette histoire inachevée? — un commissaire de police annonçait au prisonnier que l'ordre arrivait de le transporter au Spielberg, et que le monde des vivants se refermait sur lui (1).

Les trames policières de Vienne s'étendaient jusqu'à Turin. Gens de cour et soldats y étaient étiquetés, classés, jugés sur leurs relations avec le prince de Carignan. Sonnaz, plus que personne, devenait la victime de son affection pour son maître.

Tristement Charles-Albert s'en excusait.

« Viendra enfin un jour où tout cela, pour vous, sera bien amplement compensé, disait-il. Dieu finit toujours

(1) Voir pour les détails de cette conversation de Confalonieri et de Metternich, *Gino Capponi,* par Marco Tabarini, p. 155 et suivantes.

par faire triompher l'homme de bien. Les gens qui vous connaissent savent votre belle conduite; ceux qui ne vous connaissent pas n'ont pas à vous juger. S'ils vous voient à mon retour choyé par moi, ils sauront que vous l'avez mérité. »

« J'espère que vous ne rougirez point d'avoir eu un ami tel que moi. Moi, je me glorifierai toujours d'avoir eu un ami tel que vous. »

Certes celui qui écrivait ainsi ne saurait être taxé d'ingratitude. On sent cependant, à lire les lettres et les notes de Sylvain, à cette époque, que le courage du fidèle serviteur baissait comme une lampe qui manque d'huile.

Plus un mot affectueux ou reconnaissant ne venait soutenir son dévouement. La raison en était dans la trop grande clairvoyance du digne homme. La clairvoyance est une qualité que l'on n'apprécie guère en haut lieu. On y déteste ces esprits dévoués, mais libres, qui jugent en servant. Peu importe que l'on soit fidèle jusqu'à mourir au besoin ; l'essentiel est d'épouser tous les rêves et de partager toutes les illusions. Les princes sont un peu comme cette femme, trois fois femme, qui disait à son amant : « Vous ne m'aimez pas, puisque vous croyez davantage à ce que vous voyez qu'à ce que je vous dis. »

Tel était le cas du bon Sylvain. Il accompagnait son prince, mais ne l'accompagnait pas en mesure.

« Nous ne pouvions plus nous entendre, nous divergions trop absolument, mon prince et moi, en matière ecclésiastique. Il cessa bientôt de me parler, ou ne me

parla plus que de choses si indifférentes, que je n'eus pas de peine à voir que je lui étais devenu insupportable.

« La découverte, je l'avoue, me fut cruelle. Il m'était dur de penser que mon temps, mon avancement, mes affections, avaient été inutilement sacrifiés.

« Et cependant, je ne pouvais songer à quitter mon prince. C'eût été donner raison à tous les mauvais propos qu'on se permettait contre lui.

« J'osais croire que mon dévouement pour sa personne ne pouvait être ignoré en Piémont, et j'avais la vanité de penser que ce n'était pas à moi que l'on donnerait tort, si nous nous séparions. Enfin, je fis force sur moi-même et je restai.

« Je crus cependant, comme nous avancions dans le carême, pouvoir demander la permission d'aller passer la semaine sainte à Rome. Cette grâce me fut facilement accordée. Dans les dispositions où nous nous trouvions, cette petite absence de trois semaines fit au prince autant de plaisir qu'à moi. Il me donna des lettres pour le Pape, pour le duc de Blacas et pour le Père Mariano, chef d'un couvent de Capucins.

« Je ne saurais dire ce que contenait la lettre adressée au duc de Blacas, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il me reçut tellement du haut de sa grandeur, que je ne remis pas les pieds chez lui. Je fis tenir au Pape, par son confesseur, la lettre qui lui était adressée (*c*). Monseigneur m'avait indiqué cette filière comme la plus sûre. Quant au P. Mariano, je lui remis la sienne, je n'ose dire, en main propre. J'en reçus pour ma récompense un brevet de Capucin

indigne. Puis, ainsi sanctifié, je courus la ville. J'allai chez la princesse Colonna, grande-tante du prince de Carignan, chez ses filles, les princesses Doria Pamphili, Lanti, Barberini et Rospigliosi. J'assistai à toutes les fêtes de la semaine sainte. Enfin, après avoir vu ce que je pouvais voir, je revins chargé de reliques, de reliquaires, de chapelets et d'indulgences, pour trouver mon prince plus triste que jamais. »

Cette lettre en donne peut-être la raison :

« Costa est depuis hier revenu de Rome. Il est enchanté de son voyage, et moi plus content encore de le revoir et du plaisir qu'il s'est donné. Bienheureux quand on peut, comme lui, perdre un peu de vue les tristes choses de ce monde. Quant à moi, plus que jamais, je crois aux prophéties de saint Césaire. Voilà ces gaillards de carbonari qui recommencent à faire des leurs. Dans toute l'Italie, et surtout dans les États du Pape, ils viennent d'exécuter bon nombre d'assassinats, après avoir envoyé leurs sentences aux victimes. Ils paraissent vouloir rétablir le temps des chevaliers de la Table ronde. Il y a ici un très célèbre prédicateur de l'Ordre des Dominicains, qui est beaucoup de ma connaissance, et qui, ainsi que moi, a déjà reçu depuis longtemps l'*aimable* lettre. Mais ces lettres n'ont servi qu'à nous égayer. Nous les méprisons autant l'un que l'autre; d'ailleurs tous les assassinats ne sont que de justes jugements de Dieu, injustement exécutés sur la terre. Ainsi ceux qui ont l'espoir d'être bien avec le Seigneur doivent, dans ces circonstances, lever la tête plus que jamais. »

Hélas! même avec Dieu, il semble que l'on ne signe ainsi des traités que pour les rompre.

« Les noires pensées de mon prince ont heureusement, écrivait Sylvain à son frère, leur dérivatif rose dans une demoiselle de compagnie que la grande-duchesse a fait venir de Dresde. La pauvre fille m'a fait ses confidences. Je ne crois pas cependant l'avoir persuadée du danger. Autre dérivatif! la tête chante à mon prince d'aller faire la guerre contre les Turcs. Nous voyons passer des troupes d'Allemands qui vont s'embarquer à Livourne pour se rendre en Grèce. Nos libéraux ne manqueront pas de lever le nez à la nouvelle de cette insurrection, et chacun des puissants qui devaient se réunir en congrès restera probablement chez soi pour leur donner sur le nez. *Va male, tutto va male...* »

Ne faut-il pas en ce monde toujours supposer le pire pour se laisser surprendre par le bien?

« ...Nous attendons, ajoutait l'excellent homme, du 20 au 25, la reine Marie-Thérèse et ses deux filles. Tu sais, sans doute, que Victor-Emmanuel est à Moncalier. On ignore absolument ici les raisons de ce retour offensif aux portes de Turin. Le prince en espère quelque chose en sa faveur; moi, je n'espère rien, car le vieux roi n'a même pas répondu à deux lettres que, ces jours-ci, le grand-duc lui a écrites en notre faveur... »

Le roi Charles-Félix avait, en effet, prévenu toutes les faiblesses possibles de son frère :

« ...Le prince de Carignan, très certainement, lui

avait-il écrit, fera tous ses efforts pour être admis en votre présence. Il me semble qu'il serait mieux que vous lui fassiez entendre de rester à Florence. Je sais qu'il est assez fêté dans cette ville, et que l'on fait tout pour le mettre dans mes bonnes grâces. Je m'efforce de le tenir dans la retraite, jusqu'à ce qu'il plaise à la bonté divine d'opérer en lui un miracle, lequel sera certainement le plus grand et le plus difficile à constater. Alors même qu'il ferait toutes les pénitences d'un anachorète et se donnerait la discipline jusqu'au sang, on ne pourrait encore regarder sa conversion comme sincère (1). »

Et le Roi ajoutait avec une ironie digne du Spielberg :

« ...Je pense, comme Thérèse, que les grandes moustaches du prince de Carignan sont plus d'un carbonaro que d'un converti. Dieu seul voit les cœurs. Il peut avoir opéré le miracle de sa conversion, mais il n'a pas encore fait celui de m'en rendre convaincu (2)... »

(1) *Storia della diplomazia europea*, p. 113.
(2) *Ibid.*, p. 145.

CHAPITRE VIII

Le général russe Paolucci. — Sa correspondance avec le prince de Carignan. — Intervention de l'empereur Alexandre. — Mysticisme princier au commencement du dix-neuvième siècle. — Frédéric-Guillaume de Prusse et Bunsen. — Les princes, au dire du comte de Maistre, croient pouvoir en faire d'autres sans femmes. — Naissance du second fils de Charles-Albert. — Incendie au Poggio Imperiale. — Congrès de Vérone. — Don Nero Corsini, plénipotentiaire toscan, y est chargé des intérêts du prince. — Arrivée du roi Charles-Félix à Vérone. — Quelques dépêches du prince de Metternich. — Son évolution en faveur de Charles-Albert. — Conversation du chancelier avec Corsini. — Le carnaval à Florence. — Lettres du prince. — Proposition inattendue au congrès. — Engagements demandés. — Le duc de Wellington proteste seul et inutilement contre les prétentions de l'Autriche.

I

Les opinions ont un flux et un reflux périodiques. Il ne faut que du temps pour leur voir reprendre leur niveau. C'est ainsi que malgré le Roi, la réaction se faisait en faveur de M. le prince de Carignan. De proche en proche, elle gagnait non seulement le Piémont, mais l'Europe.

« J'ai reçu tous ces jours derniers, écrivait Charles-Albert à Sonnaz, le 30 avril 1822, les assurances les plus flatteuses et les plus précises de constant intérêt... »

Ces derniers mots soulignés se rapportaient à une mystérieuse correspondance que le prince entretenait depuis quelque temps avec le général russe Paolucci.

« ...Ne faut-il pas, quand on se noie, se raccrocher à toutes les branches, et crier à l'aide sur tous les tons? écrivait de son côté Sylvain, qui, malgré lui, s'associait aux espérances de son maître. Mon prince a trouvé moyen de jeter une ancre de miséricorde dans la Newa. Paolucci, avec qui il correspond, nous laisse entrevoir l'appui possible de son empereur... »

C'était à Pise que Charles-Albert avait rencontré Paolucci, alors à l'apogée de sa faveur. Bien étrange avait été la fortune de ce petit marquis modénais. Seul, Joseph de Maistre l'avait prévue : « C'est une fusée prête à partir, avait-il dit, lorsque Paolucci débarqua à Pétersbourg. » La fusée était partie. Rien n'avait égalé son éblouissant éclat... Paolucci, colonel au débotté, était, deux ou trois ans plus tard, lieutenant général, chevalier de tous les ordres de Russie, gouverneur de Géorgie et quartier-maître général de la grande armée commandée par l'Empereur.

Voilà l'homme dont le prince de Carignan avait réussi à se faire un allié, pour ne pas dire un protecteur... La correspondance de Charles-Albert avec lui (1) nous est la preuve que lorsqu'on se noie, on crie à l'aide sur tous les tons, comme disait Sylvain.

(1) Ces lettres m'ont été communiquées, comme les précédentes, par le général comte de Sonnaz.

« Mon général, venant d'apprendre l'arrivée de Votre Excellence à Modène, je ne puis résister au désir de vous exprimer la vive reconnaissance dont je suis pénétré pour l'intérêt que vous me portez, écrivait Charles-Albert, le 20 mars 1822.

« Ma conduite, je l'espère du moins, me méritera toujours plus votre amitié et me rendra digne de tout ce que vous aurez fait pour moi. Je suis en tous points vos excellents conseils. J'ai saisi toutes les occasions possibles d'écrire au Roi mon oncle. Je l'ai fait avec les expressions de la plus grande soumission; si jamais, par le fait de votre bienveillant intérêt, vous désiriez connaître mes lettres, je m'empresserais de vous en envoyer copie... »

Et cette lettre du 6 avril est encore plus humblement reconnaissante. Paolucci, qui connaissait Charles-Félix, avait évidemment conseillé au prince un sonore *mea culpa* et un acte de contrition parfaite.

« Mon général, les mots me manquent pour vous exprimer le plaisir et la vive reconnaissance dont votre lettre m'a pénétré... J'ai aussitôt profité de vos bienveillants conseils, et je prends la liberté de vous faire parvenir la lettre pour Sa Majesté l'empereur de Russie. Si vous la trouvez convenable, j'espère que vous voudrez bien la lui envoyer...

« J'y joins la copie de la lettre que j'écrivis au Roi à l'occasion de la fête de Pâques (*a*). Elle est sur le même style que celles que j'écrivis depuis le moment où je fus assez heureux pour vous voir à Pise... »

Comme disait Joseph de Maistre, il est des demi-martyres qui liment au lieu d'assommer (1).

N'est-ce pas le secret de l'humilité désespérée avec laquelle Charles-Albert, après s'être jeté aux genoux de Paolucci, se prosternait aux pieds d'Alexandre?

« Sire, pouvant me glorifier d'avoir déjà été du nombre des personnes assez heureuses pour avoir part à la magnanimité de Votre Majesté Impériale, j'ose, dans les circonstances malheureuses où je me trouve, me mettre à ses pieds et la supplier de me soutenir de sa haute protection.

« J'ai prié le général marquis Paolucci, qui connaît parfaitement ma position, de vouloir bien faire parvenir cette lettre à Votre Majesté, non comme une apologie de ma conduite, mais comme la prière d'un jeune homme qui, ne cachant pas les torts qu'il a eus, vient en toute confiance implorer le cœur généreux du monarque qui fait la gloire de l'Europe.

« Je suis loin de vouloir entrer dans des détails sur ma conduite. Mon cœur se fie à la grandeur d'âme de Votre Majesté.

« Toutes les démarches du dévouement le plus absolu et de la soumission la plus humble ayant été inutiles auprès du Roi mon oncle, je regarde Votre Majesté comme ma seule espérance, et j'ose me flatter qu'elle ne dédaignera pas m'accorder sa généreuse et puissante protection... »

Le désespoir, qui se dissimulait si mal sous la

(1) Lettre au comte d'Avaray, Saint-Pétersbourg, 1804.

navrante humilité de cette prière, était pour émouvoir le grand cœur d'Alexandre. Le rêveur, l'homme sensible, « l'élève de 89 », comme disait le prince Czartoryski, survivaient dans l'Empereur. Trente ans de règne n'avaient pas effeuillé ses illusions. Les voix aimées de sa jeunesse murmuraient toujours à son oreille les grands mots de régénération et de liberté; concert enivrant auquel madame Krudner avait ajouté sa douce note chrétienne... Dans l'enfant qui l'implorait, Alexandre retrouvait l'être mobile, douloureux, insaisissable, qu'il avait lui-même été. Ces ardeurs, ces soubresauts du cœur, ces réveils, ces abattements sans nom de la conscience, que révélait la lettre du prince, Alexandre les avait éprouvés. Ses yeux aussi jadis avaient cru à bien des mirages, et le remords trop souvent avait gonflé sa poitrine, pour qu'il n'eût pas pitié. L'Empereur et le proscrit étaient nés sous une même étoile, étoile dont l'apparition, parmi les buées philosophiques et révolutionnaires qui traînaient, à la fin du dernier siècle, sur l'Europe, demeure un inexplicable phénomène.

Comment et pourquoi les princes venus alors au monde portent-ils presque tous le stigmate du mysticisme le plus exalté? On dirait d'eux comme d'archaïques figures travesties en rois et en empereurs modernes. Et voilà venir après Alexandre de Russie, après Gustave IV de Suède, après Charles-Albert de Savoie, voilà venir Frédéric-Guillaume IV de Prusse. Ah! celui-là fut halluciné entre tous ces visionnaires couronnés! Qu'on lise, et l'on en sera convaincu,

ses lettres à Bunsen, lettres que vient de publier Léopold Ranke (1).

Bunsen recevait du prince royal de Prusse, comme Sonnaz du prince de Carignan, les plus extravagantes confidences mystiques (2). Qui eût jamais dit que Guelfe et Gibelin parleraient ainsi la même langue?

Tandis que Charles-Albert rêve de vie ascétique et de quiétisme, Frédéric-Guillaume se croit investi d'une mission providentielle, à remplir de Berlin à Jérusalem... Jérusalem deviendra un siège évangélique, et bientôt Mahomet s'inclinera devant le pape de Berlin.

Puis, à cette imagination princière en délire, il faudra toutes les pompes d'une fantasmagorie liturgique (3). Il lui faudra des chants inspirés, des mélodies, des hymnes qui feront revivre les temps apostoliques et raviront l'humanité jusqu'au ciel.

« Voilà, écrivait Frédéric à Bunsen, la grande image qui m'est apparue brillante comme le soleil et que je dois contempler sans relâche (4). Patience et confiance dans le Seigneur. Voilà la solution de l'entreprise... Quand je pense à cela, je ferme les yeux, je me con-

(1) *Zur Geschichte Deutschlands und Frankreichs im neunzehnten Jahrhundert*, von Léopold Ranke. Leipzig, 1887.

(2) *Aus dem Briefwechsel Friedrich Wilhelms IV mit Bunsen.* Voyez surtout les pages 351, 374, 392, 404. Par une sorte d'ironie, la plupart des lettres de Frédéric-Guillaume sont datées de Sans-Souci.

(3) Page 374.

(4) Page 392.

fonds, je m'écrie : *Vita tua, via nostra, et per sanctam patientiam ambulamus ad te* (1)... »

A ce *songe d'une nuit d'été* (2), car c'est ainsi que l'halluciné prussien appelle les rêves qui le hantent, Bunsen oppose vainement cette autre vision d'un Hohenzollern empereur d'Allemagne. Et c'est ici que, souverains par la grâce de Dieu, l'Allemand et l'Italien se rencontrent, dans un même effroi surnaturel qui paralyse leurs bras levés vers le fruit défendu.

« ...Les biens dont on dépouille l'Église, écrit Charles-Albert (3), portent malheur à qui les acquiert... Comme lorsqu'un très grand crime est commis, Dieu en punit non seulement l'auteur ici-bas, mais même offre sur lui à la société des leçons terribles. » . . . . . .

. . . . . .

« ...Eh quoi ! répond Frédéric-Guillaume à Bunsen, qui le tente de cette couronne impériale, inventée par le congrès révolutionnaire de Francfort (4). Quoi ! vous osez offrir à un roi par la grâce de Dieu une couronne qui n'est pas une couronne, mais un cercle de crotte et de terre glaise; car sachez, Bunsen, que telle est

(1) Lettre du Kronprinz du 24 mars 1840.

(2) *Der Autor dieses Schreiben bezeichnet es selbst als einen Sommernachstraum.* (*Zur Geschichte*, etc., p. 392.)

(3) Ce passage des *Réflexions historiques* se trouve dans les *Ricerche e curiosità di storia subalpina*, p. 258 et 259, acticle du baron Manno.

(4) Lettre de Potsdam, 13 décembre 1848. (*Zur Geschichte*, etc., p. 493-494.)

toute couronne qui ne porte pas l'estampille de Dieu (1)!... »

Et puis vingt ans se passent : un autre Carignan fait de Rome sa capitale; un autre Hohenzollern ceint la couronne « de crotte et de terre glaise ».

Serait-ce donc ici la justification des théories d'Auguste Comte? Fallait-il qu'une ère de mysticisme précédât la période de positivisme brutal qui a fait l'Allemagne et l'Italie? Mais, en cela, comme en tant d'autres choses, mieux vaut laisser là le pourquoi et ne chercher que le comment du phénomène.

C'est en jouant aux révolutionnaires, dans ces congrès où, comme disait Chateaubriand, « les princes s'amusent en se partageant quelques peuples », que les successeurs de Charles-Albert et de Frédéric-Guillaume ont répudié les traditions, avec le droit divin de leurs races. N'est-ce pas au congrès de Paris que l'Italie s'est faite aux dépens de la papauté? N'est-ce pas au congrès de Francfort que s'est faite l'Allemagne aux dépens de tant de royautés légitimes et de tant de royaumes historiques?

(1) Le Roi va jusqu'à prétendre que cette couronne a une odeur de *charogne* (*Ludergeruch*), qu'elle tient de la révolution de 1848. (*Zur Geschichte*, etc., p. 494.)

II

Avec sa merveilleuse intuition de tout ce qui de près ou de loin touchait à la Révolution, Joseph de Maistre avait d'avance marqué du signe de la bête l'œuvre de tous ces congrès « où, disait-il à son tour, les princes croient pouvoir en faire d'autres sans femmes.

« Il serait bien à désirer, ajoutait le terrible Savoyard, que l'on en revienne aux anciennes idées suivant lesquelles, pour faire un prince, il faut qu'un prince et une princesse viennent dans l'église promettre de nous en donner un. Toute autre manufacture doit être déclarée nulle (1). »

Or qu'était, sinon une nouvelle manufacture de princes, ce congrès qui allait s'ouvrir à Vérone en 1822? M. le duc de Modène espérait qu'on allait enfin l'y faire roi, quand heureusement, et en cela fidèle aux traditions préconisées par Joseph de Maistre, le prince de Carignan, pour garnir les marches du trône, devança le protégé de M. de Metternich.

« Ce matin, écrivait Charles-Albert, le 9 mars 1822, à son fidèle Sonnaz, j'ai fait un bien joli cadeau à la princesse. Vous rappelez-vous cette lettre qui me fit tant rire, que vous m'écrivîtes à Pise, et où vous me

(1) *Correspondance diplomatique*, t. II, p. 217.

disiez : « Au reçu de la présente, vous... » Eh bien, silence, Sonnaz, silence, mon ami, il n'y a encore rien de sûr. Le mois de février a été charmant. Un autre ne comprendrait rien à cet amphigouri, mais il n'en sera pas de même de celui que je regarde comme mon meilleur ami... »

Ferdinand de Savoie devait naître le 22 novembre suivant, et Sylvain de s'esclaffer sur tant d'à-propos.

« Nous jetons, grâce à Dieu, un terrible bâton dans les roues de François IV, écrivait-il joyeusement à son frère. Notre princesse est grosse. Puisse le petit camarade que nous attendons en novembre nous arriver un rameau vert dans le bec!...

« Décidément le congrès se tiendra à Vérone; le grand-duc s'y rendra pour plaider la cause de son gendre. Il semble fort ému, non seulement comme beau-père, mais encore comme souverain italien, à la perspective de voir mon prince déshérité. En effet, il ne pourrait plus être question d'équilibre en Italie, si, passant à François IV, le royaume de Sardaigne se trouvait tout à coup agrandi des duchés de Modène, de Massa et de Reggio. »

Le péril signalé par Sylvain était si évident, que Paolucci avait eu beau jeu à en convaincre l'empereur Alexandre. Malgré la confiance qu'il affectait vis-à-vis de M. de Metternich, le Czar semblait d'ores et déjà acquis au prince de Carignan.

« Ce que vous avez la bonté de me mander de Pétersbourg m'a infiniment tranquillisé, écrivait Charles-

Albert à Paolucci, car je n'ignore pas ce qui va se machinant. L'empereur de Russie est un modèle de justice et d'équité, ce qui me persuade que l'intrigue échouera toujours auprès de lui, et que je n'aurai qu'à remercier Dieu de m'avoir donné un aussi auguste et aussi vénérable protecteur.

« L'intérêt que vous voulez bien me porter, mon général, me fait prendre la liberté de vous annoncer la grossesse de la princesse, qui est actuellement dans son cinquième mois. J'espère que la venue des souverains en Italie me procurera bientôt le bonheur de vous exprimer mes sentiments de vive gratitude. »

On l'a dit, l'espérance est un premier bonheur qui en attend un autre.

« Alexandre est parti hier de Pétersbourg pour Vienne, dans l'intention de se rendre au congrès, qui, suivant les dernières nouvelles russes, se tiendra à Vérone, et suivant les nouvelles autrichiennes, à Vienne. Dans tous les cas, le congrès aura lieu, *va bene, tutto bene...* », écrivait Charles-Albert à Sonnaz.

Le 3 septembre, c'était une nouvelle lettre à Paolucci :

« Dans l'espérance que vous accompagnerez Sa Majesté en Italie, je vous adresse cette lettre à Vienne pour vous exprimer la reconnaissance que je vous ai de la réponse si bienveillante que l'Empereur a daigné me faire. Un témoignage aussi flatteur de la protection d'un monarque aussi justement célèbre et vénéré est une chose bien précieuse pour mon cœur et qui

compense presque tout ce que j'ai eu à souffrir.

« Le grand-duc mon beau-père va se rendre également au congrès; il est à mon égard dans les dispositions les plus favorables. Il en sera PUIS de moi ce que bon il semblera au Seigneur. »

La résignation que le prince exprimait en SI médiocre français allait être cependant mise à une épreuve que tout son pessimisme ne pouvait prévoir.

« J'ai cru, écrivait Sylvain le 26 septembre, que le beau dévouement de la Russie, de l'Angleterre, de la France à nos intérêts allait devenir inutile. Nos deux petits princes, né et à naître, ont pensé à s'en aller de compagnie dans un monde meilleur.

« Le feu a pris au berceau du petit Victor; sans le dévouement de sa nourrice, il eût bien certainement péri. Celle-ci est brûlée jusqu'aux os. L'accident a eu lieu sous les yeux de la princesse. Si elle n'a pas fait une fausse couche, si nous en sommes quittes pour la peur, c'est miracle. »

Charles-Albert de son côté écrivait à Sonnaz :

« J'éprouve une bien vive satisfaction à vous donner des nouvelles de Victor. Il est presque absolument guéri, et si le temps l'eût permis, il serait déjà sorti. Madame Zanotti (la nourrice) va aussi bien qu'il est possible de le désirer, elle est hors de danger (*b*). Elle souffre avec une résignation vraiment édifiante. Enfin, Dieu nous a fait dans cette circonstance une grâce bien signalée, à laquelle, dans les premiers jours, nous ne pouvions pas nous attendre. Je suis persuadé de toute la part que vous avez prise à notre malheur. Ne

pouvant pas vous écrire dans les premiers jours, je chargeai Costa de vous donner des détails. J'espère que vous avez bien pensé à l'état de mon âme, lorsque dans les premiers moments, je devais faire la navette entre trois lits. Je vous laisse faire les réflexions, et que la volonté de Dieu s'accomplisse en tout et partout. »

Cette lettre est du 30 septembre 1822. Le 15 octobre, Charles-Albert écrivait de nouveau :

« La princesse va aussi bien que possible. Dans un mois, elle augmentera, je l'espère, notre petite famille. Victor a beaucoup grandi, j'en suis extrêmement content. Vous savez par X... l'affliction que le Seigneur nous a envoyée (la mort de la nourrice, sans doute). Il me reste au moins la consolation de bénir son saint nom au milieu des tribulations. J'avoue cependant qu'une bonne lettre de vous à cette occasion me serait bien agréable. Je l'attends. »

Et comment allait finir pour le prince ce mois d'octobre si mal commencé?

« Le congrès qui va s'ouvrir à Vérone, écrivait-il au comte d'Auxers (1), sera pour moi une époque bien intéressante, puisqu'elle fixera ma destinée...

« Quoi qu'il arrive, n'ayant d'autre désir que celui d'acquérir un jour le paradis et de me conserver ici-bas l'estime d'un petit nombre d'amis tels que vous, je saurai prendre mon parti avec la fermeté d'un homme qui n'agit qu'avec des sentiments supérieurs et qui

(1) 6 octobre 1822. Lettre publiée par Domenico Berti.

connaît le monde par un apprentissage que je crois assez sévère. »

Si la vie a ses défaites, elle a heureusement aussi ses revanches.

III

Don Nero Corsini, qui avait accompagné le grand-duc de Toscane comme ministre plénipotentiaire à Vérone, jugea bientôt, à la façon dont s'ouvrait le congrès, que l'affaire du prince devait se mener tout autrement que ne se conduisent d'ordinaire les négociations diplomatiques. Corsini se mit à plaider la cause de Charles-Albert en dehors des séances. L'occasion s'en multipliait à souhait. Ce n'était que plaisirs à Vérone. On eût dit une fête d'adieu que se donnait à elle-même la vieille Europe diplomatique.

Souverains et ministres avaient amené leurs femmes. L'impératrice d'Autriche, la reine de Sardaigne, la duchesse de Modène, la duchesse de Toscane, tenaient leur cour à Vérone. Il n'était pas jusqu'à Marie-Louise qui ne fût là. C'étaient encore la comtesse Volkonsky, madame de Montmorency, la princesse de Lieven; enfin l'on voyait, comme des satellites, graviter autour de leurs rois et de leurs empereurs, tous les ministres, tous les ambassadeurs du monde, présidés par Metternich.

C'était donc de Wellington à Pozzo, de Pozzo à Bernstorf, de Bernstorf à Chateaubriand, que Corsini, parmi les fêtes qui se succédaient, allait plaidant les circonstances atténuantes pour son prince. Il parlait de sa grande jeunesse, de son inexpérience. Corsini ne blâmait pas la sévérité de Charles-Félix, mais il laissait entendre que la conduite si correcte de Charles-Albert depuis bientôt deux ans méritait qu'on oubliât ses torts, si vraiment il en avait eu.

Le vicomte de Montmorency et M. de Chateaubriand se prêtèrent les premiers aux vues de Corsini, suivant, en cela, les instructions de M. de Villèle, qui avait toute raison de craindre une excessive ingérence de l'Autriche en Piémont (*c*).

Les plénipotentiaires français voyaient cependant quelque danger à froisser les susceptibilités de Charles-Félix. Ils convinrent avec Corsini que l'affaire continuerait à se traiter comme une affaire de famille jusqu'à ce que le terrain fût suffisamment préparé. Le grand-duc de Toscane se chargerait alors, non comme souverain, mais comme beau-père, d'obtenir le pardon du prince de Carignan (1). Pour Corsini, c'était beaucoup que de s'être ainsi ménagé les diplomates français; mais il restait à gagner, non le Czar lui-même, qui était tout acquis, mais les conseillers du Czar. Les travaux d'approche, heureusement, avaient été si bien menés par Paolucci, que bientôt Corsini pouvait

(1) Dépêche de Corsini à Fossombroni, 17 novembre 1822. Le marquis Fossombroni était alors ministre d'État en Toscane.

écrire à Fossombroni : « J'ai la certitude que les trois plénipotentiaires russes Nesselrode, Pozzo et Tattistcheff sont d'ores et déjà acquis au prince de Carignan. »

Le 25 novembre, Corsini ajoutait : « Il résulte de mes renseignements qu'il a été question de l'affaire du prince entre Sa Majesté l'empereur de Russie et le roi Charles-Félix. Il semble que, chez ce dernier, les bonnes dispositions s'accentuent. Le retour Vérone de Son Altesse le grand-duc de Toscane devient infiniment désirable pour rassurer plus encore le Roi sur les bonnes dispositions du prince et pour hâter une réconciliation qui, maintenant, est regardée comme très importante par les principaux souverains réunis ici »

L'événement qui retardait le retour du grand-duc était cependant peut-être plus utile encore que ne l'eût été sa présence à Vérone. .

« Que mon vieil ami, le comte de Sonnaz, écrivait Charles-Albert le 16 novembre 1832, apprenne de moi-même la naissance de mon second fils. Hier au soir, vers dix heures, après de très fortes souffrances, la princesse est accouchée d'un très gros garçon que le grand-duc tiendra aujourd'hui sur les fonts baptismaux, et qui se nommera, par conséquent, Ferdinand. Cette bonne Thérèse est maintenant dans l'état le plus satisfaisant. C'était hier la fête de mon patron, le bienheureux Albert; je suis persuadé que c'est lui qui m'a obtenu cette grâce du Seigneur, grâce que j'apprécie comme je le dois... »

Oui, car le petit prince arrivait comme un intercesseur auprès de Charles-Félix, à l'heure où le vieux roi sans enfants voyait l'Autriche tendre plus effrontément que jamais les mains vers sa couronne.

Charles-Félix était arrivé le 30 octobre à Vérone. Plus que jamais décidé à masquer ses exigences sous des formes polies, l'empereur d'Autriche avait été au-devant de son bon frère de Sardaigne. Les deux souverains faisaient ensemble leur entrée au bruit du canon, et quatre ou cinq jours après, on célébrait par une illumination des arènes la fête patronale du Roi.

On voulait par tant de cordialité amener Charles-Félix à traduire son neveu le prince de Carignan comme un accusé devant le congrès. Mais le vieux sang de Savoie cette fois se révolta.

« Ou Bubna ou Metternich m'ont mal compris. Jamais je n'ai entendu que l'on empiétât sur mes droits de juger un prince de mon sang, écrivait Charles-Félix indigné; j'ai protesté qu'il n'était ni convenable ni même décent que je me fisse l'accusateur de mon neveu devant le congrès. »

Cette fière attitude n'était cependant pas pour rendre les négociations plus faciles avec le Roi. Le comte de La Tour, qui l'avait accompagné comme plénipotentiaire à Vérone, l'avouait à Corsini. Les pourparlers se multipliaient sans aboutir, quand tout à coup on vit arriver à la rescousse l'allié le plus inattendu.

C'était M. de Metternich.

De belle humeur toujours, sans rival dans l'art d'envelopper de simplicité l'intrigue la plus subtile, tou-

jours prêt à provoquer des incidents sur lesquels il se hâtait de céder pour se rattraper sur le fond, habile à faire accepter ses propres idées, comme étant les idées de ses adversaires, s'abritant sans cesse, qu'il écrivît ou qu'il parlât, derrière ses grands principes, M. de Metternich, comme ces habiles pris en flagrant délit, qui se mettent à crier au voleur, menaçait maintenant les souverains de l'Europe d'inévitables catastrophes, s'ils s'opposaient à la rentrée en grâce du prince de Carignan.

Voici ses propres expressions :

« Les puissances sont priées de prendre en considération que si le roi de Sardaigne rencontrait chez les souverains alliés une résistance poussée à l'excès, il abdiquerait probablement, ce qui ferait naître de nouvelles complications (1). »

On conçoit que cette volte-face si prestement exécutée ait causé quelque étonnement autour de la table du congrès. Mais Corsini comprit bien vite que son rôle était d'aider le chancelier dans son évolution sans avoir l'air de s'apercevoir qu'il évoluait.

Souple, insinuant, il se hâta d'accourir :

« Je commençai, raconte-t-il à Fossombroni, et comme entrée en matière, par annoncer au chancelier la naissance du second fils de M. le prince de Carignan. Je lui exprimai l'espérance que la venue

(1) Ce mémoire existe dans les archives diplomatiques de Londres. Voir GERVINUS, *Histoire du dix-neuvième siècle depuis les traités de Vienne*, traduit de l'allemand, t. XI, p. 79.

de cet enfant influerait heureusement sur les destinées de son père. La situation de celui-ci, disais-je, me semble politiquement aussi funeste pour le Piémont qu'elle est désolante pour le prince lui-même.

« M. de Metternich se prêta volontiers à la conversation. Il voulut bien me dire que, depuis l'arrivée du prince en Toscane, sa conduite avait été irréprochable ; il ajouta que la question étant toute politique, son maître entendait que les droits de M. le prince de Carignan fussent respectés (1). »

Cette dépêche tomba comme un rayon de soleil dans le ciel si sombre de Florence. Tout naturellement le prince et ses amis attribuèrent un si heureux changement à l'influence du Czar.

« Le grand-duc, qui a déjà été à Vérone, va y retourner, écrivait Charles-Albert à Paolucci. Il est parfait pour moi, et je suis absolument dans l'attente. Aussitôt que je saurai quelque chose, vous pouvez vous figurer l'empressement que je mettrai à vous le faire connaître.

« Je serais bien heureux de pouvoir me présenter enfin à l'empereur de Russie. Je voudrais qu'il ne dépendît que de moi d'aller déposer à ses pieds l'hommage de ma reconnaissance (2). »

(1) Dépêche du 18 novembre 1822.
(2) 17 janvier 1822.

IV

Cette lettre clôt l'année 1822. La correspondance du prince reprend moins désolée avec le 1er janvier 1823 :

« Vous êtes bien aimable, cher Sonnaz, de me dire de si jolies choses, et que j'apprécie d'autant plus, que j'ose me flatter que le prince n'est pour rien dans vos sentiments, mais que vous considérez seulement en moi don Carlo. Aussi, permettez, cher ami, qu'en vous embrassant je vous exprime tous mes remerciements unis aux expressions de mon amitié, aussi vive qu'inaltérable...

« Quant à ce qui se passe au congrès, c'est encore lettre close. Je n'ai rien à vous annoncer, ajoute-t-il avec tristesse, non, rien, rien... que le passage d'innombrables princes. Parmi ceux-là, le roi de Prusse et ses fils ont traversé Florence pour s'en aller à Vérone.

« J'ai vu ces deux jeunes gens, j'ai été enchanté de faire leur connaissance. Ce sont, l'aîné surtout, de charmants princes. »

Or, l'aîné était ce Frédéric-Guillaume dont je parlais tout à l'heure. Niera-t-on qu'il soit d'étranges affinités dans les âmes, quand elles sont destinées à affronter les mêmes douleurs?

Les âmes non seulement s'unissent par la parité des souffrances passées ou présentes, mais encore par la parité des douleurs à venir. Si parfois nous éprouvons d'inexplicables sympathies pour certains morts, c'est que sans doute nous aurons à souffrir ce qu'ils ont eux-mêmes souffert...

Mais pour en revenir à Charles-Albert et pour « parler en prose », comme disait Sylvain, il me faut constater dans les lettres du prince une singulière détente au commencement de 1823 (1). Son mysticisme entrait dans cette phase mondaine où le parfum de la poudre à la maréchale se mêle à celui de la myrrhe et de l'encens.

Charles-Albert abdique la Trappe pour « voir jouer la comédie dans la maison Eynard, où l'ami Costa fait la pluie et le beau temps ». Il se laisse entraîner aux chasses « dont lord Brougham et sa magnifique meute font les honneurs ». Puis enfin, il se reprend à aller au bal, et, qui mieux est, il y figure dans une entrée costumée. Sonnaz en est aussitôt informé.

« Vous paraissez vous plaindre du carnaval de Turin. Pour le nôtre, il est on ne peut plus brillant, et si l'on ne mourait d'ennui ici, on y mourrait de plaisir. Nous sommes dans l'attente d'un magnifique bal masqué que le prince Borghèse doit donner dans quelques jours. La grande-duchesse fait une mascarade superbe pour cette fête. Elle représentera, avec le grand nombre de personnes qui l'accompagneront, le

(1) 30 janvier 1823.

mariage de Pierre, fils de Laurent le Magnifique. Les costumes sont extrêmement brillants. Je vous dirai de plus, pour votre règle, que le susdit Laurent le Magnifique sera représenté par mon individu; Clarisse Orsini, sa femme, par la grande-duchesse. Mon beau-père deviendra mon fils Pierre, sa femme représentera la future dudit Pierre; ma femme à moi et ma belle-sœur Louise représenteront mes sœurs Nanine Ruccellai et Bianca Pazzi. Il y aura Opizzone, Nero Polizziano et ainsi de suite. Nous serons quinze ou vingt personnes travesties en gens célèbres. Je vous prie de croire aussi que les vers ne seront pas épargnés en cette circonstance. Enfin on se promet beaucoup de plaisir. »

Mais le prince n'eût pas été lui-même, s'il n'avait terminé sa lettre sur une note douloureuse.

« *Infelice don Carlo*, ajoutait-il en regardant tristement en arrière, je ne croyais plus devoir me masquer! Le dernier bal où j'allai ainsi fut chez madame de Rémusat, il y a de cela quinze ou seize ans. Enfin... je me console en répétant : *È mondo, è mondo !...* »

Oui, c'était là le monde, et le prince eût plus tristement encore répété sa phrase, s'il avait vu à cette heure même le dessous des cartes qui se jouaient à Vérone; là aussi, il y avait des masques, certes, bien différents des visages.

Pendant qu'officiellement M. de Metternich semblait prendre les intérêts du prince, il s'employait officieusement et de son mieux à raviver contre lui

toutes les défiances. Il fallait, effectivement, pour que le congrès entrât dans ses vues, que le pardon de Charles-Félix ne pût ressembler à la réhabilitation d'un innocent; il fallait, au contraire, que, dûment convaincu de rébellion, Charles-Albert demeurât un épouvantail pour l'Europe. En cela, le chancelier ne faisait que poursuivre une politique inaugurée en 1812, et continuée dès lors sans défaillance.

« Il est certain, mandait-il à Zichy (1), que lorsque l'héritier présomptif d'un trône a eu la faiblesse de se laisser entraîner à jouer un rôle aussi compromettant pour sa personne et pour son pays, il est permis aux amis de la monarchie de redouter le moment où la Providence l'appellera à régner. On conçoit la crainte presque générale qu'ils doivent éprouver en pensant que M. le prince de Carignan, en montant sur le trône, deviendra vraisemblablement le jouet des factions et des partis, et que son règne sera probablement l'époque de nouveaux troubles intérieurs (2). »

Ces insinuations n'avaient pas pourtant porté les fruits qu'en attendait le chancelier. Tout en admettant ce qu'elles avaient de plausible, chacun comprenait qu'une réconciliation était indispensable aussi bien à la paix de l'Europe qu'à la dignité du roi Charles-Félix. Le duc de Wellington allait se faire, au congrès, l'interprète de ce sentiment général.

(1) Dépêche du 6 décembre 1821.
(2) *Curiosita e ricerche,* etc., fascicolo XVIII, p. 508.

V

Wellington avait remplacé lord Londonderry, qui, chacun le sait, s'était coupé la gorge au moment de partir pour Vérone. Ce que l'on sait moins, c'est que Charles-Albert dut probablement sa couronne à ce tragique événement. Bien loin, en effet, de s'inféoder à la politique autrichienne, comme l'avait fait son prédécesseur, pendant vingt ans, Wellington, dès son arrivée, rompit en visière au chancelier, et cela précisément à propos du prince de Carignan.

« Vous recevrez, écrivait-il à Canning, vous recevrez ci-inclus un document confidentiel que m'a fait tenir le prince de Metternich. Il expose d'une façon assez habile et satisfaisante (1) le cas du prince de Carignan. Bien que j'estime qu'il soit hors de doute que le prince de Carignan ait joué le principal rôle soit dans les causes, soit dans les actes de la dernière révolution en Piémont, je crois cependant qu'il n'en est pas une preuve légale suffisante pour que le prince soit condamné si l'on voulait absolument lui faire son procès. Il serait, par conséquent, désirable que Sa Majesté Sarde le considérât comme l'héritier du trône,

(1) *A very able and satisfactory statement of the prince de Carignan.*

le reçût à sa cour et le traitât en conséquence. J'exprimerai cette opinion au ministre de Sardaigne quand je le verrai (1). »

Et, sans souci de plaire ou de déplaire au prince de Metternich, Wellington défendit son opinion, comme il avait défendu ses positions à Waterloo. Ce fut une lutte curieuse, entre ces deux hommes que la droiture et l'astuce mettaient aux prises. En eux, tout différait. Le chancelier aux traits si fins, à la taille si élégante, contrastait étrangement avec le soldat trapu et laid qu'était Wellington. Mais si le duc se montrait moins politique que le prince, il avait sur lui le double avantage d'un désintéressement parfait et d'une conviction profonde. Il se faisait, en défendant les droits de Charles-Albert, l'écho des protestations indignées qui, de toute l'Angleterre, s'élevaient pour flétrir les agissements du chancelier en Italie. En haine de leur persécuteur, Ugo Foscolo, Berchet, Santa Rosa, pour ne citer que les plus connus parmi les réfugiés italiens, étaient alors, à Londres, des hommes à la mode. Chacun se passionnait pour leurs malheurs, pour leurs idées, pour cette Italie, enfin, qui a toujours été comme une seconde patrie aux Anglais de noble race.

Wellington se devait donc de tenir tête au prince de Metternich, et il le fit avec une franchise qui désarçonna la diplomatie de son adversaire. A l'attitude

(1) Dépêche de Vérone, 29 octobre 1822. Voyez Gervinus, *Histoire du dix-neuvième siècle, depuis les traités de Vienne*, traduit de l'allemand, t. XI, p. 79, Paris, 1866.

des envoyés français, russes et prussiens, celui-ci avait compris que la partie était définitivement perdue pour M. le duc de Modène, et on l'avait vu, pratiquant son axiome favori « qu'une cause vaincue est une mauvaise cause... », abandonner celle de François IV, sans pourtant renoncer à sa haine contre Charles-Albert : et en voici la preuve. Si le chancelier ne pouvait plus l'empêcher de monter sur le trône, il voulait l'y asseoir pieds et poings liés.

Comme c'était au nom des grands intérêts de la légitimité que les puissances conjuraient le roi Charles-Félix d'accorder son pardon au prince de Carignan, ce fut au nom des mêmes intérêts que l'on vit M. de Metternich se lever et demander que l'Europe prît des garanties contre le futur roi de Sardaigne (1).

Peu importait au ministre autrichien de mentir aux théories absolutistes de toute sa vie et d'attenter à ce libre arbitre royal, dont il se proclamait ailleurs le champion : pour formuler ces garanties et parfaire son œuvre, il exigea un engagement écrit et signé par lequel le prince, aliénant à jamais son initiative souveraine, « s'obligerait à maintenir, tels qu'il les trouverait, en montant sur le trône, les bases et les organes de son futur gouvernement »...

Jamais rancune diplomatique n'avait inventé plus cruelle formule. La France et la Russie en pénétrè-

(1) Voir *Despatches, correspondance and memoranda of field marshal Arthur duke of Wellington*, vol. the first, London, 1867.

rent-elles tout l'odieux? Crurent-elles que cette formule impliquait la reconnaissance absolue des droits du prince et qu'elles ne pouvaient prétendre davantage? De son côté, le roi Charles-Félix fut-il aise de voir mettre de nouvelles conditions à une réconciliation qu'il était bien décidé à ajourner encore?

Je ne le saurais dire. Mais ce qui frappe et étonne, c'est que, chez l'Anglais seul, cette formule rencontra la réprobation qu'elle méritait. Avec des expressions étonnantes dans un document diplomatique, Wellington cria malheur.

Sa dépêche à Canning en fait foi :

MONSIEUR,

Pour ce qui regarde le prince de Carignan, le prince de Metternich a le projet de proposer que le Roi lui rende sa faveur, ce qu'il (Charles-Félix) est certainement libre de faire ou de ne pas faire. Mais la condition serait que le prince promette que, s'il monte sur le trône, il gouvernera selon les lois existantes et ne fera aucun changement sans le consentement des autorités constituées en Piémont, en Savoie ou à Gênes. J'ai démontré au prince de Metternich la fatalité d'un pareil arrangement (*the fatality of such an arrangement*) et les fausses interprétations et rapports qu'il occasionnerait. Mais je ne crois pas que j'aie fait la moindre impression sur lui (1).

Signé : WELLINGTON.

(1) 29 novembre 1822.

Hélas! Wellington avait prophétisé en soulignant, dans sa dépêche, le mot de fatalité!...

Au demeurant, la question pendante entre M. le duc de Modène et le prince de Carignan se trouvait définitivement tranchée en faveur de celui-ci.

Le congrès dès lors se désintéressa de l'heure et de la façon dont seraient, quelque jour, exécutées ses décisions. « C'est affaire entre Charles-Félix et son héritier », disait M. de Chateaubriand. « C'est affaire à moi », disait le prince de Metternich. On verra tout à l'heure que le prince de Metternich avait raison.

Quant à Charles-Albert, nul ne peut dire qu'il sut ou ne sut pas ce qui s'était décidé à Vérone, car, sur ce point, ses lettres sont aussi discrètes que la correspondance de Sonnaz et que les mémoires de Sylvain.

CHAPITRE IX

Charles-Félix et le prince de Carignan au moment de la guerre d'Espagne. — Le prince demande à faire la campagne. — Il s'embarque à Livourne. — Son voyage jusqu'à Aranda. — Accueil du duc d'Angoulême. — Le général de Faverges apporte au prince les dernières instructions du Roi. — Entrée à Madrid. — Le Père Cirilo della Meda. — Charles-Albert marche sur Séville, puis sur Cadix avec le corps d'armée du général Bordessoulle. — Journal de Sylvain. — Arrivée devant Cadix. — Lettre du prince. — Le prince de Metternich et l'ambassadeur sarde comte Pralormo. — Installation à Porto Santa Maria. — Doña Sanchez. — Les beaux yeux d'Aurore. — Le Trocadéro. — Scène d'intérieur. — Lettre du prince.

I

La Révolution est incompressible comme l'eau. Refoulée en Italie après Troppau et Laybach, elle jaillissait en Espagne. A son tour, le congrès de Vérone devait amener la guerre. M. de Montmorency y avait peut-être imprudemment soulevé la question espagnole. Mais sa parole engageait la France. La France ne pouvait reculer devant les protestations de l'Angleterre et les criailleries de l'Europe libérale.

« Voilà la guerre possible, écrivait Sylvain. C'est le ciel ouvert devant nous. Puissent nos bienheureux patrons, comme dit mon prince, nous obtenir le cas échéant de monter à cheval...

« Tous les Anglais d'ici et leurs amis les libéraux italiens écument à l'idée d'une intervention possible en faveur de Ferdinand VII. Ils jurent qu'au premier coup de canon, l'Angleterre prendra fait et cause pour les Cortès. Ils se pourlèchent d'aise comme des hyènes, à la perspective d'un triomphe pour la canaille espagnole. A les entendre, on reverra les hauts faits de Saragosse... *Amen!* pourvu que nous sortions de notre Géhenne... »

Les événements qui réveillaient ainsi les instincts guerriers de Sylvain et de son maître dataient du 1er janvier 1820.

Riego et Quiroga, ce jour-là, relevaient à Cadix la pierre de la Constitution (1). De proche en proche l'insurrection avait gagné l'Andalousie, la Navarre, l'Aragon, et deux mois ne s'étaient pas écoulés que Ferdinand VII se voyait réduit à jurer obéissance à cette Constitution maudite que ressuscitaient les Cortès.

Les retours offensifs et les honteuses retraites de ce malheureux prince, qui le matin rêvait d'un coup d'État, et qui le soir applaudissait les émeutiers assassinant ses soldats, seraient trop tristes à rappeler. Le récit des négociations qui précédèrent l'entrée des troupes françaises en Espagne serait de même inutile ici. Il me suffira de dire que, dans les premiers jours de février 1823, Ferdinand était prisonnier des Cortès, et que, de l'autre côté des Pyrénées, cent mille hom-

(1) Cette locution venait de ce qu'en 1812, chaque village avait été obligé de dresser sur sa place principale une pierre carrée portant les articles de la Constitution.

mes de troupes superbes, l'arme au pied, étaient prêts à l'aller délivrer.

A Turin, c'était l'heure attendue qui devait mettre le repentir du prince de Carignan à une suprême épreuve. Lors du dernier congrès, on s'en souvient, Charles-Félix avait en principe adhéré au projet autrichien, mais il avait remis à plus tard son pardon définitif. Le vieux roi entendait qu'il y eût plus qu'une signature entre son héritier et la Révolution, il voulait que le Rubicon eût charrié quelque cadavre.

Et Charles-Albert d'écrire, comme s'il l'eût pressenti (1) :

« Vous prononcez le mot de patience. C'est là une expression qui sort souvent de ma bouche. Si ma mémoire est fidèle, j'ai écrit deux lettres au Roi pour lui demander d'aller, comme volontaire, faire la campagne contre les constitutionnels espagnols. Je n'ai point encore de réponse, mais vous savez, mon cher ami, que l'espérance est la dernière chose qui reste au fond d'un cœur en proie aux vicissitudes de la fortune. Je serais vraiment bien affligé, si je devais encore, dans cette circonstance, faire répéter le mot de patience aux échos de ces parages... »

A cette même date du 24 février, comme un de ces échos dont parlait le prince, Sylvain répétait : « Voilà la guerre qui va faire courir les galants. Il est clair que de longtemps on ne voudra pas de nous en Piémont. Que l'on nous permette au moins alors d'aller

(1) A Sonnaz, le 24 février 1823.

promener notre ennui en Espagne. Le prince le demande inutilement par tous les courriers; il a été jusqu'à offrir de faire cette campagne *incognito*. Ne serait-ce pas le cas pourtant de l'envoyer au pays des autodafés brûler ce qu'on l'accuse d'avoir si passionnément adoré?

« En attendant, il a l'ennui de plus en plus séraphique, et quelques horions me paraîtraient bien utiles pour le ramener ici-bas. »

Quand on souffre, il semble, en effet, que la terre s'arrête; mais vienne un peu de bonheur, elle se reprend à tourner.

La permission tant désirée de partir pour l'Espagne arrivait enfin. Si Charles-Félix l'avait longtemps fait attendre, c'est qu'il voulait que le prince, par l'insistance de ses démarches, se fût à tout jamais compromis.

« ...Depuis qu'il tient sa bienheureuse permission, mon prince est à lier, écrivait Sylvain; elle nous est arrivée avant-hier; hier déjà nous quittions Florence, toujours courant. Nous sommes à Livourne, espérant rejoindre à temps M. le duc d'Angoulême. Il serait par trop triste vraiment de n'arriver que pour mettre le sable sur l'écriture.

« La princesse et ses enfants resteront à Florence jusqu'à ce que la fusée soit débrouillée. » Puis, faisant un retour mélancolique sur lui-même, Sylvain ajoutait : « Il n'est guère de profit à faire le satellite, fût-ce même du soleil; mais en temps de brouillard, c'est vraiment duperie. J'ai la permission d'accompagner mon prince, et voilà tout. On me laisse le capi-

taine que je suis depuis sept ans. Cela ne me donnera pas beaucoup de considération parmi toutes les épaulettes à grelots que nous allons rencontrer. Enfin je me donnerai du *galbanum* à moi-même si personne ne m'en donne. Le beau soleil de la Manche et beaucoup de philosophie parferont ma ressemblance avec un certain écuyer que tu sais. »

Il fallait bien qu'un peu de mauvaise humeur fît contrepoids au dévouement qu'apportait Sylvain à préparer ce hâtif départ.

« Je suis à Livourne, écrivait de son côté le prince au chevalier Barbania (1), le 29 avril 1823, et j'ignore si le Roi a cru convenable, vu surtout le nombre des personnes qui doivent m'accompagner, de mettre quelques sommes à ma position. Dans tous les cas, je vous prie d'assurer sur mes biens celles dont vous aurez à me faire l'envoi. Je vous préviens que j'ai pris 24,000 francs chez le banquier de Florence, et vingt autres mille chez son correspondant à Livourne. Je me suis fait de plus donner des lettres de crédit, car vous concevez que j'aurai de fortes dépenses à faire, surtout pour me monter en chevaux et en équipages.

« Je vous prie, en attendant, de m'envoyer deux paires d'écailles d'épaulettes, quatre garnitures de boutons et le galon nécessaire pour garnir trois chapeaux, car je me trouve avec un seul uniforme et un seul frac (2). »

(1) Surintendant de la maison du prince.

(2) Mais le roi Charles-Félix n'était pas pour se mettre en peine de pareilles vétilles. On raconte, en effet, que le trousseau

Heureusement, un léger retard dans la marche du navire qui devait transporter le prince de Livourne à Marseille, permit à chacun de compléter son équipage.

La frégate tant attendue arrivait enfin. C'était le *Commerce de Gênes,* commandée par le capitaine Wright. Mais comme Wright n'avait su qu'en mer l'objet de sa mission, il lui fallut encore une grande journée pour s'approvisionner des mille riens indispensables à une traversée princière. « Si j'ai bonne mémoire, dit Sylvain, nous levâmes l'ancre le 2 mai. »

« De Livourne à Marseille, la traversée fut magnifique. Le quatrième jour nous arrivions sur rade, toutes voiles au vent. C'était là, paraît-il, une manœuvre remarquable, car elle nous valut une multitude de curieux, soit sur les môles, soit dans de petites embarcations qui vinrent graviter autour de nous.

« Une d'elles nous amena le chevalier Isasca, mon camarade à l'état-major général, avec le chevalier de Robilant, deuxième écuyer du prince; tous deux devaient être de notre partie d'Espagne. Par je ne sais quelle circonstance, le général marquis de Faverges, qui, sous couleur de premier aide de camp, allait prendre auprès du prince le rôle de gouverneur, manquait seul au rendez-vous.

« Nous débarquâmes presque aussitôt au milieu

---

de sa fiancée ayant fait naufrage en 1807, il se contenta de dire : « En voilà pour cent mille livres de perdu. Mais patience, avec ce qu'elle a pour s'habiller à présent, n'en a-t-elle pas bien assez? »

d'une foule immense. Les têtes provençales, exaltées à leur ordinaire, nous avaient ménagé des cris de joie et des vivat à étourdir. Je me souviens, entre autres, d'un portefaix qui nous suivit pas à pas en criant d'une voix formidable : « Vive le prince de Carignan quand même! » Pourquoi ce quand même? Je n'ai pu deviner s'il faisait allusion à la conduite du prince lors des derniers événements de Piémont, ou si notre hurleur protestait contre la campagne que nous allions entreprendre.

« Le préfet, M. de Villeneuve, et le général dont le nom m'échappe, vinrent alors saluer Monseigneur chez le consul sarde, où nous étions descendus. La rue s'obstruait de curieux. Il fallut plusieurs fois, pour les satisfaire, que le prince se montrât à la fenêtre.

« Pendant qu'il saluait au balcon, moi, je courais les rues. Il me fallait acheter une voiture, une boîte en or avec diamants pour Wright, donner mille écus à l'équipage et m'approvisionner de crédits et d'argent comptant.

« A huit heures cependant tout était prêt, et nous pouvions partir.

« La suite de Monseigneur se composait de trois officiers et de six serviteurs. Nous courûmes nuit et jour jusqu'à Bayonne sans nous arrêter plus de temps qu'il n'en fallait pour changer de chevaux. A Nîmes, cependant, la halte fut de deux heures, parce que Son Altesse Royale madame la duchesse d'Angoulême, qui s'y trouvait, voulut absolument donner à dîner au prince.

« Notre course désordonnée ne pouvait avoir d'autre intérêt que de nous rapprocher des frontières d'Espagne. Par une vraie malechance, cependant, quand enfin nous atteignîmes la Bidassoa, ce fut pour y être arrêtés. Le passeport du prince était au nom du marquis de Montenero; or jamais le commandant du poste français ne voulut comprendre que le marquis de Montenero et le prince de Carignan ne faisaient qu'une seule et même personne. Il fallut discuter, parlementer : Dieu sait si nous n'aurions pas été réduits à rebrousser chemin jusqu'à Pise sans l'intervention du docteur Silvano, médecin piémontais, attaché à l'état-major de M. le duc d'Angoulême. Il voulut bien se porter caution de l'identité de mon Seigneur.

« A Tolosa, nous saluâmes, en courant, le prince de Hohenlohe, qui commandait le siège de Pampelune. Il nous donna une escorte pour traverser les défilés de Salinas, où on croyait que des partis constitutionnels battaient l'estrade. Il n'y avait heureusement personne. Nous visitâmes non moins vite la magnifique cathédrale de Burgos. Le prince et le chevalier Isasca, en quittant cette dernière ville, furent emportés par leur attelage de mulets vicieux à nous donner les plus vives inquiétudes.

« Nous rejoignîmes enfin M. le duc d'Angoulême à Aranda. Il y avait treize jours et douze nuits que nous avions quitté Pise!

II

« Son Altesse envoya aussitôt le chevalier Isasca demander une audience au prince généralissime. Elle lui fut accordée sur-le-champ. Puis nous passâmes aux mains de M. le comte des Cars, maréchal général des logis, qui nous assigna de bons gîtes.

« A peine installés, nous vîmes arriver deux très beaux chevaux que M. le duc d'Angoulême envoyait au prince. Mais il en fallait aussi pour nous et pour nos gens. Le quartier général (*a*) vint aimablement à notre aide. Le soir même, nous avions au rang dix chevaux de selle et six mulets. Le prince et Isasca, ce soir-là, dînèrent chez le duc d'Angoulême, Robilant et moi chez le général Bordessoulle, qui commandait la réserve. Dès l'aube, le lendemain, nous montions à cheval pour commencer nos marches avec le grand quartier général.

« M. le général Bordessoulle, à qui nous avions provisoirement affaire, était un homme bon, obligeant, empressé d'être agréable, autant qu'il était commun. Mon prince, malheureusement, n'avait pas le goût des gens communs. Il répondit si mal aux avances du général, que bientôt nous n'eûmes plus avec celui-ci que des relations de service.

« Le premier jour, notre étape, comme toutes celles

qui suivirent, fut de dix à douze lieues de France. Le gîte de mon prince fut ce soir-là une pétrière dans une écurie. Comme camarades de chambrée, il eut deux gros cochons. Ces bons voisins, fort émoustillés le lendemain matin par la diane, se mirent à jouer entre eux si gaiement, qu'on fut obligé de les chasser. Ils ne s'exécutèrent qu'après avoir plusieurs fois franchi l'espèce de lit où mon jeune Seigneur avait fort mal dormi.

« Faverges nous rejoignit sur ces entrefaites. Nous étions à Alcobendas, à deux ou trois étapes seulement de Madrid. Son arrivée me fit grand plaisir. J'espérais, vu sa réputation militaire, qu'il prendrait sur notre prince quelque ascendant, et qu'il lui ferait faire belle et bonne figure. »

Le général de Faverges était ce même brave officier savoyard qui, en 1812, rêvait d'enlever le prince de Carignan, et de renouveler avec lui l'épopée d'Emmanuel-Philibert. Depuis lors, il avait couru le monde, tantôt sous l'uniforme autrichien, tantôt sous l'uniforme anglais, sans autre fortune que son épée et sans autre ambition que de revoir son roi sur le trône. La Restauration de 1815 avait ramené, à la fois, Victor-Emmanuel et Faverges en Piémont. Entre Faverges et le Roi, les vieux liens s'étaient renoués. Charles-Félix les avait encore resserrés. Faverges était devenu l'homme de toute sa confiance.

« En accordant au prince de Carignan la permission de faire la campagne d'Espagne, lui avait écrit le Roi le 23 avril, nous avons eu pour but de fournir au

prince l'occasion d'effacer le souvenir de tout ce qu'il pourrait y avoir eu de défavorablement interprété dans sa conduite pendant les événements de 1821...

« Mais le rôle que nous désirons lui voir jouer dans la guerre, exigeant une prudence, une sagesse et une détermination qui ne peuvent être encore l'apanage complet de son jeune âge, nous avons jeté les yeux sur vous et nous vous avons choisi pour être son principal guide dans la carrière honorable que nous désirons lui voir parcourir... »

La mission dévolue à Faverges était épineuse, tant les instructions qu'il recevait mettaient le prince sous sa tutelle. Propos, relations, correspondance, tout relevait de sa surveillance. « On n'eut jamais, racontait-il plus tard, aussi terriblement charge d'âme. »

« Ce que nous vous ordonnons surtout, disait la lettre royale, c'est de veiller avec le plus grand soin à ce qu'aucune communication directe ou indirecte ne puisse s'établir entre le prince et les révolutionnaires ou les proscrits de tous les pays... Il faudra aussi éviter toute liaison particulière du prince ou des personnes qui l'accompagnent avec des individus de l'armée française dont les opinions pourraient être suspectes... »

A peine Charles-Félix exceptait-il MM. Bordessoulle, de Damas et de Coëtlosquet de la défiance où il tenait le grand état-major français. Cette curieuse lettre, qu'il faudrait citer tout entière pour montrer à quels détails descendaient les soupçons du Roi, se terminait par ces mots :

« Afin que notre neveu connaisse, d'une manière

très précise, nos intentions et la responsabilité dont vous êtes chargé, vous lui communiquerez les présentes instructions, vous les lirez aussi aux officiers qui l'accompagnent, afin que chacun connaisse nos volontés et son devoir (1). »

Il ne restait au prince qu'à s'incliner devant des ordres aussi nets, mais son humeur n'était pas pour s'en accommoder aisément. Isasca et Robilant ne parurent guère plus flattés que lui de la surveillance à laquelle on les soumettait. Quant à Sylvain, sa colère débordait.

« Les instructions de Faverges, et qu'il vient de nous lire, sont des fruits de saison. Torquemada est de mise en Espagne! Cependant je ne puis m'empêcher de rire à voir Henri (2) dans sa peau de grand inquisiteur. Il s'en drape, un peu honteux de son personnage. Mon jeune seigneur prend Mentor moins gaiement que moi, quoique le grand cordon de Sainte-Anne qu'il porte rehausse notre petite brigade piémontaise. Elle en avait grand besoin; jusqu'ici, nous étions trop minces d'épaulettes. Je n'ai même pas le grade voulu pour manger à la table de M. le duc d'Angoulême. Patience!... »

Sylvain invoquait cette patience que tant de gens demandent à la parfaite égalité de leur mauvaise humeur.

(1) Archives de Faverges.
(2) Sylvain était cousin germain du marquis de Faverges.

III

Les difficultés inouïes de transport et d'approvisionnement rencontrées par M. le duc d'Angoulême, à son entrée en Espagne, avaient retardé sa marche, mais non pas ses succès. Le sort de la campagne semblait fixé, lorsque le prince de Carignan rejoignit le grand quartier général. Chaque jour y apportait sa nouvelle meilleure.

Depuis le départ de Ferdinand VII, que les Cortès avaient emmené le 20 mars prisonnier à Séville, c'était à qui, parmi les généraux constitutionnels, abandonnerait la partie. L'Abisbal, chargé de défendre Madrid, donnait le signal d'une défection fort chèrement achetée, dit-on, et laissait à ses lieutenants Castel-Rio et Zayas le soin de compléter les mesures arrêtées pour capituler fructueusement, à la première sommation.

Entre temps, moins hardi à trahir, Balesteros demeurait inactif en Andalousie. Nulle part on n'apercevait plus de guerrillas. Tout faisait comprendre que la liberté s'était confiée à des hommes moins préoccupés de sa défense que de leurs propres intérêts.

L'armée française s'acheminait donc tranquillement vers Madrid, à travers ces sierras, à travers ces défilés qui, lors de la guerre de l'Indépendance, avaient caché tant d'embuscades et bu tant de sang. Il n'était, pour

les disputer au duc d'Angoulême, que quelques pâtres curieux perchés sur les sommets.

« Si grande fût notre envie d'en découdre, écrivait Sylvain, nous ne rencontrions que gens pour nous tirer leurs chapeaux au lieu des coups de fusil. Et je dois dire que les généraux constitutionnels n'étaient pas les moins empressés à la besogne. »

Zayas, qui commandait à Madrid depuis la trahison de l'Abisbal, dépêchait, en effet, courrier sur courrier au duc d'Angoulême, pour le supplier de hâter sa marche. Le 23 juin, l'avant-garde française lui donnait enfin satisfaction. Zayas remettait tous ses postes au général Foissac-Latour, avec la désinvolture d'une sentinelle qu'on relève de faction. Pas un coup de fusil ne fut tiré. Les Français entraient tranquillement par une porte pendant que les Espagnols s'en allaient par l'autre, sûrs de n'être pas poursuivis avant quarante-huit heures (1).

Madrid en se réveillant conquis fut pris d'un accès de joie furieuse.

La foule se rua sur les *pierres de la Constitution,* enfonça les portes des Cortès, brisa bancs, meubles, statues, bustes, lacéra et lança par la fenêtre tous les registres, tous les papiers. Les cris de : Vive le roi absolu! Vive la sainte inquisition! accompagnaient les plus hideux excès. On voyait des femmes, épuisées par leurs cris, tomber sous les pieds des chevaux et embrasser passionnément la botte des soldats fran-

(1) VAULABELLE, *Histoire des deux Restaurations,* t. VI, p. 375.

çais (1). Il fallut près de deux jours pour ramener une demi-sécurité dans Madrid.

M. le duc d'Angoulême y faisait son entrée le lendemain à la tête du corps de réserve. La petite brigade piémontaise galopait parmi les cent généraux du grand état-major.

« La population tout entière était dans la rue. Les cris, les cloches, nous assourdissaient, dit Sylvain. Les fleurs nous tombaient en pluie sur la tête; comme nous passions au galop, des danseurs nous suivaient avec des castagnettes et des tambourins. Rien ne peut donner une idée de la folie de ce peuple d'Espagne. Je commence à regretter que mon prince ait fait un aussi long voyage pour voir danser seulement le bolero.

« Nous voilà cinquante mille hommes dans Madrid. On parle d'une convention qui donne quarante-huit heures de répit aux constitutionnels avant qu'on les poursuive. Drôle de façon de faire la guerre. Mais ici, on n'a pas besoin de la pratique autrement, car, sans coup férir, nous allons en avoir fini.

« On dit que tous les diplomates du monde s'acheminent déjà pour venir arranger les choses. M. le duc d'Angoulême, en les attendant, a fait une magnifique proclamation. Il dit aux Espagnols que, ne voulant se mêler en rien de leurs affaires, il rétablit en l'absence du Roi les conseils suprêmes de Castille et des Indes.

(1) Voyez pour tous les détails de l'entrée de l'armée française à Madrid : 1° VAULABELLE, *Histoire des deux Restaurations;* 2° les *Mémoires d'Ouvrard.*

Ceux-ci nommeront une régence qui gouvernera jusqu'à la délivrance du Roi prisonnier.

« Rien de plus noblement pensé ni de mieux écrit que cette proclamation. Il n'en est pas moins vrai que notre campagne tourne à la campagne de Don Quichotte contre les moulins à vent.

« Fasse Dieu qu'il n'en soit pas toujours ainsi! Je l'espère un peu, car mon prince, à force de se démener, a obtenu de suivre le général Bordessoulle, qui, dès demain, va marcher sur Séville. C'est là que bout maintenant le pot constitutionnel; c'est là que les Cortès ont emmené le Roi prisonnier. Nous partirons quinze ou seize mille hommes pour donner le coup de grâce à la Constitution et délivrer Ferdinand. Notre marche se fera sur deux colonnes, conduites, l'une par Bourmont, l'autre par Bordessoulle, qui prendra le commandement en chef lorsque nous serons arrivés devant Séville (*b*). »

Mais comme il fallait, pour cette marche en avant, quitter le grand quartier général, qui restait à Madrid, le prince chargea Sylvain de mettre sa maison sur pied de guerre.

« J'eus à me pourvoir, raconte celui-ci, de cuisiniers, de maîtres d'hôtel, de fourgons, de vaisselle et de casseroles. Je fus assez heureux pour rencontrer tout cela dans des conditions fort convenables. Je m'approvisionnai aussi de quelques muletiers et j'augmentai l'écurie d'une dizaine de bons chevaux. Nous en eûmes dès lors vingt, dont quinze chevaux de selle, ayant chacun double équipement. Nous

avions douze mulets de trait, huit palefreniers, et dans deux calèches suivaient trois cuisiniers et nos valets de chambre.

« Nous quittâmes Madrid le 28 juin. Pendant les premières étapes tout alla bien; le général Bordessoulle rendait au prince tous les honneurs qui lui étaient dus. Il le consultait, venait le prendre avec son état-major, le matin à l'heure du départ.

« Malheureusement, par une modestie bien mal placée, mon jeune Seigneur ne voulut pas permettre que ces marques de déférence se continuassent longtemps. Renversant les rôles, ce fut lui qui alla attendre l'heure du départ sous les fenêtres du général. Quand celui-ci vit qu'on lui rendait ce qu'il ne demandait pas, il en prit à son aise. Ses égards pour nous déclinèrent jusqu'à disparaître bientôt. Ce fut pénible, et pénible aussi pour nos camarades français, qui, plus d'une fois, se montrèrent scandalisés par le sans-gêne de leur chef : *Oignez vilain, il vous poindra; poignez vilain, il vous oindra.* Monseigneur, malheureusement, ne voulut jamais *poigner.* »

Je continue à transcrire le journal de Sylvain :

« Nous nous arrêtâmes une demi-journée à Aranjuez, maison royale fort belle avec de merveilleux jardins, dont la fraîcheur et la verdure nous parurent une nouveauté, tant, depuis notre entrée en Espagne, nous en avions perdu l'habitude. Le lendemain nous continuions notre marche, et le surlendemain encore. Elle ressemblait à un triomphe. Le général espagnol Lopès Bagnos courait devant nous sans s'arrêter. Par-

tout où nous rencontrions un village, une petite ville, ou simplement un hameau, nous étions reçus comme des libérateurs. C'était à être assourdi par les cris de : « Meure la Constitution ! Vivent le Roi et l'inquisition ! » On dansait, on chantait, et les vieilles femmes, pour témoigner leur joie, faisaient l'arbre fourchu au milieu du chemin. Chaque pays a ses usages, ajoutait pudiquement Sylvain.

« Nous cheminions ainsi à étapes forcées, sans autre danger à courir que le *tripados*, espèce de choléra que donnent l'usage des oranges, la grande chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit.

« Son Altesse, le chevalier Isasca et le chevalier de Robilant furent atteints de ce mal, que j'évitai, quant à moi, en ne mangeant pas de fruits et en restant ployé dans mon manteau chaque jour, jusqu'à onze heures du matin.

« En arrivant à Elviso, nous eûmes la bonne fortune de rencontrer un Capucin, aide de camp du Trappiste qui commandait en chef l'armée de la Foi ; il portait la robe de son Ordre retroussée par une ceinture bourrée de pistolets ; ses bottes étaient garnies d'éperons énormes, et son menton d'une superbe barbe. Monseigneur ne put s'empêcher, vu sa grande tendresse pour les Capucins, d'inviter celui-ci à déjeuner ; mais j'estime qu'il fut déçu dans ses espérances d'édification, car jamais je ne vis gaillard moins mystique. »

L'aide de camp dont Sylvain se scandalisait si fort appartenait au P. Cirilo della Meda. Le P. Cirilo, si l'on en croit Ouvrard, avait tous les dehors charmants

d'un abbé du dix-huitième siècle, avec cela une volonté terrible et une intelligence hors de pair.

Douze mille Capucins lui obéissaient. Ce réseau de moines enserrait si bien l'Espagne, que leur chef y décidait de tout en dernier ressort.

Ouvrard raconte que causant, un jour, avec le P. Cirilo, on apporta à celui-ci une corbeille pleine de lettres. « Ah! voyons, dit le moine en les parcourant, ce qu'il est advenu de l'Abisbal. » On sait que c'était le général constitutionnel qui, à l'approche des troupes françaises, s'était échappé traîtreusement de Madrid. M. le duc d'Angoulême l'avait envoyé en France. L'Abisbal, malheureusement pour lui, avait été reconnu et arrêté par un maître de poste. La lettre racontait l'aventure et se terminait par ces mots : « Nous attendons vos ordres pour faire lapider ou pour faire évader le général. » De belle humeur ce jour-là, le P. Cirilo voulut bien le laisser échapper.

IV

« Et cahin-caha, continue Sylvain, nos deux colonnes, dont l'objectif, par des chemins différents, était Séville, continuaient leur marche. Nous avancions comme dans un pays ami, sans nous donner la peine de nous garder. Avec des troupes moins démoralisées que l'étaient

les troupes espagnoles, c'eût été là une grande imprudence. Nos deux corps d'armée cheminaient, en effet, à plus de soixante lieues l'un de l'autre et ne pouvaient s'être réciproquement d'aucun secours. J'avoue que toutes ces marches étaient mortelles d'ennui.

« Arrivés à Santa-Crux, nous eûmes enfin l'espérance de donner sur l'arrière-garde de l'ennemi. On le disait cantonné dans un petit village nommé Elviso et distant d'environ quatre lieues. Nous avions déjà fait six lieues le matin, mais l'occasion était trop belle pour la laisser échapper; nous ne nous donnâmes que le temps de faire manger du pain trempé à nos chevaux, et d'un bon galop nous rejoignîmes le régiment de dragons envoyé pour renforcer l'avant-garde commandée par le maréchal de camp duc de Dino. Ce fut peine inutile. L'ennemi avait disparu. Mon prince, le lendemain matin, laissa partir le duc de Dino, convaincu que la poursuite serait vaine. Pas du tout. Deux heures plus tard, l'avant-garde surprenait les négros au détour d'un rocher, leur tuait pas mal de monde, et leur faisait deux ou trois cents prisonniers. Ces pauvres diables étaient exténués et découragés à l'excès.

« A juger des soldats constitutionnels par les exemplaires tombés entre nos mains, nous avions affaire à de véritables goujats. Cependant, comme leurs vêtements étaient en bon état, le général Bordessoulle leur fit enlever pantalons, souliers et chemises, et les distribua à ceux de nos hommes qui en avaient besoin.

Cette toilette, qui se fit en plein champ, ne manquait pas d'originalité.

« Puis nos éternelles étapes nous firent traverser Baylen et Cordoue. Nous nous rapprochions de Séville quand tout à coup nous apprîmes que les Cortès avaient brusquemenent enlevé le Roi pour le transporter à Cadix. Il nous fallut changer d'itinéraire et courir là où était celui que nous avions la prétention de délivrer. Les mines s'allongeaient, car d'un instant à l'autre, nous pouvions apprendre l'embarquement du Roi, et nous n'étions pas outillés pour le suivre aux antipodes.

« Le petit fait que voici vint heureusement faire diversion à l'inquiétude que nous avions de n'arriver à Cadix qu'après l'*Ite, missa est.*

« Il était midi, et nous dormions tous écrasés de chaleur, quand le feu prit dans un champ de blé où était parquée notre artillerie. Grand était le danger; un caisson avait déjà sauté et blessé plusieurs hommes; les soldats envoyés pour éteindre l'incendie hésitaient, lorsque mon prince se précipita au milieu d'eux, les entraîna, et s'attelant lui-même à un caisson, donna le plus bel exemple de courage et de sang-froid. Ceci lui valut la croix de la Légion d'honneur. Et à ce propos, je me souviens encore de ce joli mot. Une sentinelle voulait empêcher Monseigneur de passer, lui disant qu'il risquait de sauter : « Ma place est où on saute », répondit-il gaiement, et il passa.

« Mais c'étaient les roses d'un métier dont les étapes formaient le rude faisceau d'épines. Nos étapes se

déroulaient en éternels rubans de queue sous un soleil de plomb. Heureux encore quand nous n'avions pas à les doubler, comme à Marcena, pour rejoindre un ennemi imaginaire. Notre beau zèle ce jour-là n'eut d'autre résultat que de nous montrer la négligence avec laquelle on se gardait chez nous. Nous pûmes arriver jusqu'à la porte du général, duc de Dino, sans rencontrer personne pour demander si nous étions amis ou ennemis.

« Le même soir nous arrivions à Xérès della Frontera. Le lendemain nous amenait à Porto-Reale; nous y passâmes deux heures à regarder les travaux que les Espagnols faisaient en toute hâte pour défendre la baie de Cadix et ce Trocadéro dont on nous menaçait depuis Madrid. Il y avait vingt jours que nous en étions partis lorsque nous nous installâmes à Port-Sainte-Marie, juste en face de Cadix. Nous avions enfin devant nous notre prisonnier et sa prison. »

« Eh bien, très cher Sonnaz, écrivait de son côté le prince (1), vous ne vous attendiez pas, il y a quelques mois de ça, à recevoir de votre ami une lettre datée de cette extrémité de l'Europe.

« Certes, ma position a bien changé depuis mon départ de Toscane; grâces en soient rendues à Dieu, elle ne pouvait l'être d'une manière ni plus avantageuse ni plus agréable pour moi. Je suis persuadé, vous connaissant, que vous partagez ma satisfaction. Elle va tous les jours augmentant; car il est impossible

(1) 12 juillet 1823.

d'avoir été traité avec plus de bonté que je ne l'ai été par le duc d'Angoulême... Je ne pouvais m'attendre à autant, ni m'imaginer plus.....

« Tous les généraux et toutes ces personnes que je vois sont on ne peut mieux avec moi. Enfin, il ne me reste à désirer que de pouvoir assister à quelque affaire un peu sérieuse, ce qui arrivera bientôt, j'espère. Comme vous le savez sans doute, je devais rester avec le duc d'Angoulême, mais, à force de faire, j'ai obtenu de partir avec le corps d'armée du général Bordessoulle. Ceci, je n'en doute point, aura votre approbation et celle de tous les honnêtes gens. Nous espérions enlever le roi à Séville, mais la démarche la plus inattendue nous a privés de ce bonheur. Nous sommes venus le chercher ici, à Cadix, ce que je regarde comme une disposition de la Providence, qui a décidé que cette infâme Constitution serait détruite dans le lieu même où elle avait pris naissance (1). »

Le prince, en écrivant ainsi, semblait croire que les hommes lui tiendraient compte de son ardeur à seconder les desseins de la Providence. Il n'en était malheureusement rien. Les égards que l'on avait pour lui à l'armée caractérisaient, aux yeux de Metternich, ce que le chancelier appelait la dangereuse politique suivie par la Restauration. Il avait si bien convaincu l'ambassadeur sarde, comte Pralormo, du danger de cette politique, que Pralormo se hâtait d'écrire à Turin :

(1) C'était à Cadix, en effet, que le 1er janvier 1820, Riego et Quiroga avaient proclamé la Constitution de 1812.

« Je ne puis me déguiser que la tournure prise par les affaires d'Espagne a redoublé ici la sensation inquiétante qu'avait produite le départ du prince de Carignan pour la Péninsule. Tout annonce qu'en dépit des bons offices des cours alliées, en dépit de la répugnance vraie ou simulée du ministre Chateaubriand, malgré les clameurs des bons royalistes français, le duc d'Angoulême, ou plutôt les malintentionnés qui l'entourent, sont décidés à faire une transaction scandaleuse avec la Révolution...

« On craint ici que cet exemple ne soit contagieux; on craint surtout qu'il ne donne une nouvelle existence au parti constitutionnel en Piémont, à ce parti qui voulait une charte à la française, et que l'on regarde, en ce moment, comme plus dangereux que le carbonarisme (1). »

Il a toujours été des gens pour préférer le pavé qui leur broiera la tête à la mouche qui les importunerait. C'est pour ces gens-là une question de principe, comme aussi de ne jamais admettre de repentirs sans aveux. Il est pourtant des repentirs bien sincères dans leur silence!

« On ne se douterait guère, écrivait Sylvain, à voir l'entrain de mon jeune seigneur, qu'il se soit jamais, peu ou prou, enfariné de Constitution. Dans tous les cas, il met une noble ardeur à se débarbouiller. Chaque matin nous montons à cheval, nous rappro-

(1) Dépêche de Vienne, 30 août 1823. Pralormo au comte de La Tour.

chant le plus près possible des ouvrages espagnols. L'île de Léon s'en hérisse. Serons-nous, pour les forcer, plus heureux ou plus habiles que nos devanciers de 1812? »

V

On pouvait en douter, car peut-être n'est-il pas en Europe de place plus inabordable que Cadix. Imaginez, s'élevant entre l'Océan et la baie de Puntalès, une sorte de promontoire long d'environ deux lieues et qu'un chenal navigable isole du continent espagnol. Voilà l'île de Léon. Une chaussée la traverse de bout en bout pour se terminer, à l'ouest, par un rocher sur lequel est bâti Cadix, et, à l'est, par un pont fortifié, le pont de Zuras, jeté sur le canal San-Fernando, dont je parlais tout à l'heure. A sa double embouchure, sur l'Océan et sur la baie, ce canal est défendu, au midi, par le fort Santi-Pietri, et au nord, par de grands ouvrages, dont le plus important, bâti dans une presqu'île, en face de Cadix, s'appelle ou plutôt s'appelait le Trocadéro.

La possession de ce point stratégique, qui commande toutes les passes et toutes les défenses de la baie, était décisive. Bordessoulle prit donc le Trocadéro pour objectif, oubliant bravement qu'en 1812 tous les efforts du duc de Bellune s'étaient brisés contre ces mêmes ouvrages auxquels il allait se heurter.

A l'aide d'une large et profonde coupure, dans laquelle entraient les eaux de la baie, les défenseurs du Trocadéro avaient fait une île de leur presqu'île. Derrière cette sorte de fossé, dont les bords étaient hérissés de chevaux de frise, le colonel Garcès, chargé de défendre la place, avait accumulé les retranchements et entassé les canons et les hommes...

« Dix ou douze mille ouvriers, écrivait Sylvain, nous taillent, nuit et jour, de la besogne dans la presqu'île de Léon. Malheureusement, comme nous n'avons encore ni vaisseaux pour bombarder ni grosse artillerie pour canonner, nous sommes obligés de laisser faire et de nous en tenir au plus platonique des blocus...

« Notre inaction forcée a au moins ce bon côté, de nous permettre de nous installer au port Sainte-Marie en face de notre future conquête; nous y voilà, je le crains, pour longtemps, avec tout l'état-major. Notre très jolie maison appartient à la veuve d'un commerçant, nommé, en son vivant, Sanchez Duero. La maison, entourée de jardins, domine le Guadaletta, petit torrent qui va se jeter dans la baie de Cadix. Ce petit torrent se donne par son flux et son reflux une certaine importance. De belles promenades nous entourent dans toutes les directions. Pour être à l'extrémité sud de l'Europe, Sainte-Marie, grâce à la brise de mer, n'a pas un climat trop étouffant.

« On nous fait ici, comme du reste partout, depuis notre départ de Madrid, l'honneur d'une garde à notre porte. Chaque jour, nous recevons à dîner quelques

officiers, sans compter le vicomte de la Hitte, colonel d'artillerie, aide de camp de M. le duc d'Angoulême, qui est notre commensal habituel. Après le dîner vient qui veut. Nous pouvons toujours compter sur douze ou quinze personnes. Doña Sanchez fait, avec ses filles et sa nièce, les honneurs du salon. Ces jeunes personnes sont bien élevées et agréables. Déjà elles nous ont amené quelques-unes de leurs amies. On danse, on fait de la musique. L'âme de ces réunions est le fils du général Bordessoulle qui sert, ici, comme aide de camp de son père. Le comte de Rosambo, lui aussi plein de belle humeur et d'esprit, le seconde; nous avons enfin, pour nous jouer divinement de la harpe, mademoiselle Aurore, la fille aînée de doña Sanchez. La petite, malheureusement, ne joue pas moins bien de la prunelle. Nous avions certes assez de dangers à courir ici sans ces yeux-là. »

Leur feu se croisait, en effet, sur le prince avec les feux constitutionnels à faire trembler l'entourage.

« Je conçois parfaitement, écrivait le comte de La Tour à Faverges, les inquiétudes que te cause l'ardeur de ton pupille à rechercher de nobles périls. Mais j'ai le ferme espoir que Dieu t'aidera. Je ne te cacherai pas que je suis enchanté d'apprendre que son cœur soit dans les dispositions que tu me dépeins. Il nous faut des rois de tête et de main, selon le mot de Henry IV.

« Laisse donc ton prince être brave, et veille seulement à ce qu'il ne s'expose pas mal à propos dans des tirailleries où l'on peut attraper une balle, sans avoir la chance de se distinguer. »

Savez-vous rien de plus touchant que ces vieux soldats inquiets de l'héroïsme de leur maître, et qui se concertent pour savoir jusqu'à quel point ils lui permettront d'être brave ? C'est que sa bravoure semblait folle parfois.

« Si nous ne payons pas de quelques têtes emportées la curiosité de mon prince à aller regarder les canons sous le nez », écrivait Sylvain, « ce sera miracle... »

Et cette curiosité ne devait pas vieillir, car, vingt-cinq ans plus tard, en 1848, les promenades de Cadix se renouvelèrent sous les murs de Peschiera. Chaque matin, après avoir entendu la messe, Charles-Albert venait, au pas de son grand cheval isabelle, se croiser les bras en face du même bastion autrichien. Il se mettait là « en espalier », selon le mot pittoresque d'un de ses officiers, et ne s'en allait que lorsque deux ou trois boulets avaient passé à lui effleurer le visage.

Parfois on voit ainsi le trait caractéristique d'une race se réveiller tout à coup. Le jour où, pour la première fois, Charles-Albert se trouva au feu, il se montra Carignan par le sang-froid du prince Eugène, et Savoie par la bravoure d'Emmanuel-Philibert. Les deux branches se confondirent ce jour-là dans un même héros.

Héros qui devant la mort avait toutes les tristesses d'un amant dédaigné. Que de fois ne s'est-il pas vainement embusqué là où la mort devait passer !...

Comme ce jour où, sous le feu croisé de deux batteries, il descendit de cheval et se fit apporter une chaise... Ceci se passait en 1848, et peut-être alors tant

d'ambitions déçues, tant d'ingratitudes rencontrées, pouvaient expliquer cette passion de mourir. Mais comment la comprendre dans un enfant de vingt-cinq ans? Il fallait que son âme fût née avec une plaie, et que par cette plaie se fussent échappées toutes les sèves heureuses de la vie. De là cette anémie du cœur que l'on a tant reprochée à Charles-Albert, et dont parfois, eux aussi, ses plus fidèles se plaignaient.

« Dix ou quinze jours après notre installation devant Cadix, j'eus de mon prince une bien pénible algarade, raconte Sylvain. (Ces confidences douloureuses du pauvre homme parferont le portrait de son maître.) Je plaisantais à table, sans attacher la moindre importance à mes propos, lorsque, tout à coup, il prit mal la chose et me demanda d'un air méprisant si j'étais ivre ou fou. Je ne répondis rien, mais, aussitôt après le dîner, je montai dans la chambre de mon prince et lui remis ma démission.

« Il parut étonné de ma démarche et me répondit que, puisqu'il m'avait offensé, il allait m'en donner toute satisfaction. C'était la seconde fois qu'il m'offrait de croiser le fer avec lui. Je suis persuadé que c'était là un honneur qu'il entendait me faire, mais ma position auprès de lui ne me permettait pas d'en profiter. Je le lui fis entendre, en lui faisant entendre aussi que j'en étais désolé. Ce que voyant, il désarma soudain, m'embrassa, me priant de tout oublier. Il me dit qu'il savait mon attachement, que jamais il ne consentirait à mon départ, et qu'enfin nous avions bien autre chose à faire que de nous quereller : je me laissai persuader.

« Quand même, je ne me faisais guère illusion sur l'avenir.

« Dès longtemps je connaissais mon prince. Je savais en quelle triste défiance il tenait les hommes. Je savais que, depuis nos aventures de 1821, il ne voulait plus aimer personne ni croire en personne. Tout, pour lui, se doublait d'arrière-pensées. Les plus belles actions n'avaient à ses yeux qu'un but intéressé. Il me confondait avec tant d'autres dans la triste opinion qu'il avait de l'humanité, voilà tout! Pourtant je n'avais jamais cherché à le flatter. Bien souvent, au contraire, je m'étais permis de lui donner des conseils désagréables, parce que je les croyais bons. Ceci aurait dû suffire à lui prouver que je n'avais pas d'ambition...

« Et cependant je ne pouvais me détacher de lui, quoi qu'il fît. Malgré ou à cause de ses défauts, personne plus que lui n'était séduisant quand il voulait l'être. Très simple dans ses manières, ayant souvent tous les dehors de l'amitié, il vous disait de ces choses qui vont droit à l'âme et auxquelles les honnêtes gens se prennent toujours, quoi qu'ils en aient. Enfin, je ne cherche pas à m'en défendre, j'étais trop attaché à mon prince pour n'être pas enchanté que l'aventure finît par une réconciliation. Nous avions, comme il le disait d'ailleurs, bien autre chose à faire que de nous quereller devant Cadix... »

« Le blocus de la ville est complet, écrivait effectivement Charles-Albert à Sonnaz (1). Il est presque

(1) 2 juillet 1823.

impossible maintenant qu'on y fasse entrer quelque chose. Il y a là cinquante mille bouches inutiles à nourrir, et la ville n'est nullement approvisionnée. On dit que les troupes ont déjà été mises pendant deux jours à demi-ration. La garnison, peu nombreuse, est en partie composée des miliciens de Madrid et de Séville, à qui l'on fait faire le service des avant-postes, pour empêcher les vrais soldats de déserter, ce qui pourtant ne nous empêche pas d'en recevoir très souvent. Les trois quarts des habitants de cette ville sont royalistes, et de plus sont désolés de voir leur commerce ruiné.

« Les factieux sont absolument divisés entre eux. Ils se voient perdus, et leurs chefs font des démarches pour se faire donner des missions à l'intérieur. Riego, entre autres, voulait qu'on lui donnât 1,500,000 francs pour avoir un moyen de se sauver. Il prétendait vouloir rejoindre Ballesteros. On a déjà parlé d'envoyer des parlementaires. Avant que toute notre flotte fût arrivée, les Cortès voulaient transporter le Roi à la Havane, et ils avaient équipé à cet effet le vaisseau *l'Asie*. Mais maintenant, ils seront obligés de nous le rendre dans l'île de Léon. Nous recevrons dans quelques jours des renforts de troupes, de l'artillerie et des canonnières, de sorte que nous pourrons les bombarder, ce qui leur fait une peur terrible. »

Mais peut-être n'est-il pas inutile, avant de laisser le prince et son fidèle écuyer continuer leurs récits, de dire comment les constitutionnels étaient si brusquement tombés en détresse.

LE PRINCE DE CARIGNAN A L'ASSAUT DU TROCADÉRO
31 Aout 1823
d'après une miniature donnée par le Roi Charles X au Prince de Carignan
(Musée de Turin)

E. Plon, Nourrit & Cie Edit.

Imp. Ch. Chardon

CHAPITRE X

Ferdinand VII et les Cortès. — Premiers combats devant Cadix. — Prise du fort Santi-Pietri. — Arrivée de M. le duc d'Angoulême à Porto-Santa-Maria. — L'ordonnance d'Andujar. — Lettre du généralissime français à Ferdinand VII. — La réponse du Roi décide de l'attaque du Trocadéro. — Dispositions prises et ordre de bataille. — Le prince de Carignan à la tranchée. — Passage de la Cortadura. — Assaut et prise du Trocadéro. — Les grenadiers de la garde offrent au prince les épaulettes rouges d'un de leurs camarades tué. — Opinion du prince de Metternich sur ces épaulettes. — Situation des assiégeants et des assiégés à Cadix. — Ouvrard entame des négociations secrètes pour la capitulation de la place. — Bordessoulle les appuie par une démonstration contre l'île de Léon. — Le drapeau blanc est arboré par les Cortès. — Ils envoient Ferdinand VII traiter de la paix. — Arrivée du Roi à Porto-Santa-Maria. — La famille royale. — Lettre de Charles-Albert sur sa campagne en Espagne. — Mauvais vouloir de Charles-Félix. — Il permet à Charles-Albert de se rendre auprès de Louis XVIII. — Voyage et arrivée du prince de Carignan à Paris.

I

Ferdinand VII avait quitté Madrid au moment où l'armée française franchissait les Pyrénées. Le 10 avril, il arrivait à Séville; les Cortès l'y rejoignaient le 23, et tout le mois de mai était employé à décréter les mesures révolutionnaires accoutumées. Proclamations, emprunts forcés, condamnations à mort, on avait tout essayé pour galvaniser l'enthousiasme espagnol; mais

l'effort avait été inutile. Le 10 juin, on apprenait avec stupeur à Séville que le général Bordessoulle, trompant tous les calculs par la rapidité de sa marche, menaçait Cordoue. Cordoue ne pouvait opposer la moindre résistance. Maître de cette ville, Bordessoulle trouvait libre le passage du Guadalquivir. Il pouvait désormais, sans obstacle, descendre la rive gauche du fleuve et couper toutes les communications de Séville avec la mer.

Devant un danger si pressant, il ne restait aux Cortès qu'à profiter des chemins encore ouverts, pour abriter derrière les murs imprenables de Cadix, et leur roi prisonnier, et leurs délibérations révolutionnaires. Mais voilà que Ferdinand VII, jusque-là inerte entre leurs mains, opposa tout à coup une résistance furieuse aux ordres de départ qui lui étaient signifiés. Les Constitutions, heureusement, sont faites pour tout prévoir. L'art. 187 de la Constitution de 1812 prévoyait la folie du roi d'Espagne. On se hâta d'en faire bénéficier Ferdinand VII. Bien légalement il fut déclaré fou par un vote, mais fou seulement pour le temps que durerait son transfert de Séville à Cadix. Un conseil de régence devait gouverner l'Espagne pendant les trois ou quatre jours nécessaires au voyage du Roi.

Ce fut au son des cloches et avec tous les honneurs imaginables que le malheureux fut reçu dans sa nouvelle prison. Les portes en étaient à peine refermées que Bordessoulle y frappait.

Malgré la rapidité et le succès de la marche qui

avait amené l'armée française sous les murs de Cadix, on se faisait cependant, si j'en crois cette lettre, bien des illusions au quartier général.

« Je suis persuadé, écrivait en effet le prince à Sonnaz, que dans six semaines, tout au plus, nous pourrons donner une garde au Roi et l'escorter jusqu'à Madrid...

« Comme sans doute vous l'avez vu par les journaux, la cause révolutionnaire est absolument perdue en Espagne. Il n'y a plus que quelques généraux qui portent encore les devises constitutionnelles; on les poursuit comme des chiens enragés, et s'ils ne sont pas encore tous pris, sous peu ils le seront.....

« Le petit nombre de places que défendent encore les constitutionnels se rendront immanquablement lorsque le Roi sera libre. Elles seraient en notre pouvoir depuis longtemps, si on l'avait voulu; mais M. le duc d'Angoulême, qui désire toujours épargner le sang, a préféré les faire bloquer.

« Nous avons été reçus partout, non seulement avec joie, mais avec enthousiasme. Le clergé a fait des prodiges et a montré plus que jamais toute sa force et son énergie. A voir les choses actuellement, il paraît impossible que la Révolution ait pu avoir lieu; tout s'explique cependant, en considérant les mœurs du pays.

« Mais je vois que j'entre dans une dissertation, je m'arrête. »

. . . . . .

Le terrain politique était brûlant, et mieux valait parler de guerre.

« Nous faisons de temps en temps des reconnais-

sances, et probablement à la vue du malheureux Ferdinand, qui monte tous les jours à son belvédère, dit-on, pour observer nos mouvements à l'aide d'une lunette. Il est très triste et ne se montre plus que habillé de noir. »

Cette lamentable image d'un roi prisonnier hantait Charles-Albert au point que Sylvain pouvait écrire :

« Mon jeune seigneur reviendrait converti, s'il avait besoin de l'être, par tout ce qu'il entend dire du malheureux Ferdinand, et nous tous ne perdons pas une occasion de lui montrer ce que deviennent les princes quand ils se livrent pieds et poings liés à leurs peuples, sous prétexte de faire leur bonheur. »

Et le digne homme d'ajouter brusquement, car il négligeait fort les transitions dans son journal :

« Nous apprenions entre temps que le corps d'armée commandé par le comte Molitor poussait sur nous Ballesteros, l'épée aux reins. Mal informés sans doute, les défenseurs de Cadix prirent cette déroute pour une marche triomphale, car nous les vîmes risquer une sortie, le plus intempestivement du monde. »

Huit ou neuf mille hommes, soutenus par plus de soixante pièces de gros calibre et par neuf chaloupes canonnières, débouchaient en effet, le 16 juillet, de l'île de Léon et du Trocadéro. Ils marchaient sur six colonnes à l'assaut des lignes françaises qui s'étendaient de Porto Reale à Chiclana. Les trois colonnes de droite, fortes d'environ quatre mille hommes, passèrent le canal près du fort Santi-Pietri ; les trois autres

débouchèrent par le pont de Zuaz, et se déployèrent sous la protection des batteries de l'île.

Espérant attirer les Espagnols loin de leurs canons, Bordessoulle ordonnait aussitôt une marche en retraite. L'ordre parvint-il trop tard ou fut-il mal compris, je ne sais. Mais il est certain qu'un élan furieux jeta tous les postes français sur l'ennemi.

« Au premier bruit de l'engagement, raconte Sylvain, nous montâmes à cheval et prîmes le galop pour nous rendre sur le champ de bataille. La canonnade y était toujours vive, bien que les Espagnols commençassent à dessiner partout leur retraite. Encore une fois, nous n'arrivâmes que pour mettre le sable sur l'écriture. Le prince en eut un accès de féroce mauvaise humeur. Quant à moi, je me contentai d'une impression horrible. Pendant que nous visitions les ambulances, un malheureux Espagnol me sembla regarder avec curiosité quelque chose qui se passait non loin de lui. Je suivis la direction de son regard, et j'aperçus un chien qui tenait toute pantelante, entre ses dents, la jambe qu'on venait de couper au pauvre diable...

« Je me souviens aussi que, dans cette affaire, le général Obert, avec qui nous étions fort liés, eut une balle dans le troussequin de sa selle. Le jeune et joli vicomte de Montmorency, aide de camp du comte de Béthisy, reçut la croix pour une légère blessure. Au demeurant, ce fut la première et dernière sortie des troupes espagnoles. Elles se contentèrent dès lors d'accumuler défenses sur défenses dans l'île de Léon et sur la position du Trocadéro. »

Enfin après deux mois de siège platonique, comme disait Sylvain, l'heure était venue d'engager une sérieuse offensive. Les travaux d'approche s'achevaient, les derniers approvisionnements, le parc de grosse artillerie étaient arrivés, tandis que la flotte croisait devant l'île de Léon et bloquait la baie de Cadix.

En même temps que l'on ouvrait la tranchée devant le Trocadéro, l'ordre était donné, pour isoler la place de tout secours venant par mer, l'ordre était donné aux amiraux Duperré et des Rotours de s'emparer du fort de Santi-Pietri à l'embouchure du canal sur l'Océan.

L'entreprise pouvait à première vue paraître hasardeuse. Toutes les passes se trouvaient défendues par des écueils. Le fort lui-même était armé de pièces du plus gros calibre, et sa garnison venait d'être portée à près de cinq cents hommes.

II

La division navale appareilla le 20 août. Le *Centaure*, monté par l'amiral des Rotours, ouvrait la marche, suivi du *Trident* et de la *Guerrière* en serre-file. Les vents étaient à l'est et la mer belle. Courant bâbord amure, l'escadre serrait la côte au plus près, tandis que la corvette *l'Isis* sondait pour trouver un

mouillage à portée du fort. A midi, la goélette *le Santo-Cristo,* commandée par le lieutenant de vaisseau Trotel, rallie la division et découvre enfin, à quatre cents toises du Santi-Pietri, un fond sur lequel viennent aussitôt s'embosser le *Centaure,* le *Trident* et la *Guerrière.* Le feu s'ouvre, et l'amiral fait signal aux troupes de débarquement de rallier le *Centaure.*

Les chaloupes poussent au large, ayant à bord quatre cent vingt hommes des 12e et 24e de ligne. Mais voilà qu'arrivé au pied des rochers sur lequels le fort est construit, le capitaine de frégate Tétiot, qui commande le débarquement, voit arborer le pavillon blanc. Le feu cesse, et deux heures après la garnison se retirait dans l'île de Léon, avec les honneurs de la guerre. On les lui devait; car pas un des bâtiments français n'avait été touché.

Sans doute, on ignorait à l'état-major du prince qu'une négociation en due forme avait réglé cette bruyante et inoffensive mise en scène, car Sylvain admirait fort « ce joli fait d'armes qui fait, dit-il, le plus grand honneur à la marine et nous promettait à brève échéance un succès définitif ».

Heureusement en cela Sylvain ne se trompait pas.

« Les travaux du siège avançaient. Notre blocus se resserrait, si bien que, depuis la prise du Santi-Pietri, nous nous chargeâmes de la bouche de Sa Majesté Ferdinand VII. Comme toute chose agréable lui manquait à Cadix, nous lui envoyions tous les deux ou trois jours des bateaux chargés de glace et de fruits.

« Mon prince, de plus en plus enthousiasmé par son nouveau métier, allait aux tranchées, sans vouloir jamais capituler avec sa grande taille qui le faisait tant et si bien apercevoir, par-dessus les déblais, que les Espagnols prenaient son chapeau à plumes blanches pour point de mire. Trois ou quatre fois leurs balles frôlèrent son visage sans le décider à faire ce que chacun de nous faisait, c'est-à-dire à se baisser modestement. Bref, Faverges, qui avait charge de cette âme par trop vaillante, était fort entrepris d'empêcher qu'elle ne fût envoyée sans rime ni raison dans un monde meilleur.

« L'occasion de risquer sa vie plus utilement ne devait, d'ailleurs, pas beaucoup tarder.

« M. le Dauphin arrivait à Port-Sainte-Marie dans les premiers jours d'août. Nous allâmes à sa rencontre jusqu'à Xérès, pour de là escorter sa voiture jusqu'à Porto Reale. De ma vie, je n'ai fait pareille corvée. Une poussière effroyable empêchait qu'on vît à deux pas de soi. Nos innombrables chevaux autour de la calèche roulaient, à la lettre, les uns sur les autres, comme un troupeau de moutons.

« M. le duc d'Angoulême nous arrivait tout frais émoulu, et ému, je dois le dire, de sa fameuse ordonnance d'Andujar. La réaction, par trop royaliste, rendait cette ordonnance bien nécessaire. On ne peut imaginer ce qu'on s'assassinait, ce qu'on se pillait, ce qu'on se brûlait au nom et pour la plus grande gloire du *rey neto* et de la sainte Inquisition.

« En prenant nos malheureux vaincus sous sa pro-

tection, M. le duc d'Angoulême a fait acte de grand cœur et de sage politique. Mais qu'en arrivera-t-il (1)? » se demandait Sylvain, non sans quelque inquiétude.

Hélas! il en arriva ce qu'il en devait arriver sous ces terribles latitudes espagnoles, où tout est brûlant, l'amour comme la haine. L'ordonnance d'Andujar exaspéra l'opinion royaliste du nord au sud de la Péninsule; et cette exaspération gagnant de proche en proche, grâce aux bons soins de M. de Metternich, toutes les chancelleries de l'Europe, l'Europe ne vit plus dans M. le duc d'Angoulême qu'un révolutionnaire.

Ne fallait-il pas l'être pour oser écrire « que le plus cher désir de Louis XVIII était de voir le Roi prisonnier accorder une amnistie nécessaire après tant de troubles, et donner à ses peuples, par la convocation des anciennes Cortès, des garanties d'ordre, de justice et de bonne administration »?

Le post-scriptum de cette lettre, envoyée par le duc d'Angoulême dès son arrivée devant Cadix, aurait dû pourtant rassurer la Sainte-Alliance.

« Si dans cinq jours, disait le généralissime, je n'ai pas reçu une réponse satisfaisante; si dans cinq jours

(1) Voici le texte de cette fameuse ordonnance :

1° Les autorités espagnoles ne pourront faire aucune arrestation sans l'autorisation du commandant de nos troupes dans l'arrondissement où elles se trouvent.

2° Les commandants de nos armées feront élargir tous ceux qui ont été arrêtés arbitrairement et par des motifs politiques.

3° Tous les journaux et journalistes sont placés sous la surveillance des commandants de nos troupes.

le roi d'Espagne n'est pas en liberté, j'aurai recours à la force pour le délivrer. »

Mais voyez à quoi aboutissaient promesses et menaces. Ferdinand répondait le lendemain « que par une circonstance assez extraordinaire cette ouverture était la première qui lui eût été faite depuis le moment où les troupes françaises avaient envahi son royaume ».

Il ajoutait : « ...que jamais il n'avait été prisonnier; que le plus sûr moyen de lui rendre sa liberté était de laisser le peuple espagnol en possession de la sienne... et que si jamais, sous le prétexte insinué par le généralissime, on recourait à la force, le sang versé retomberait sur celui qui, au mépris de tous les droits, avait envahi l'Espagne... (*a*). »

Une si solennelle déclaration se terminait par quelques phrases plus sonores encore; et Ferdinand, après avoir signé : Moi le Roy, retournait aux cerfs-volants de toutes couleurs (1) dont il s'amusait pendant que M. le duc d'Angoulême donnait ses derniers ordres pour l'attaque du Trocadéro.

Le 25 août, les tranchées françaises avaient été poussées jusqu'à quarante mètres des ouvrages ennemis. « Ceux-ci étaient très curieusement formés de vieilles futailles, empilées les unes sur les autres, bien liées et cimentées avec du sable battu. Mais enfin, disait Sylvain, content de sa description, si l'ennemi était prêt à nous repousser, nous l'étions aussi, grâce à Dieu, pour lui donner l'assaut... »

(1) VAULABELLE, *Histoire de la Restauration.*

« Le 30, à la pointe du jour, nos batteries engagèrent une canonnade violente; mais c'était là seulement un prélude. Les violons s'accordaient, comme disait Faverges. »

L'assaut était résolu pour la nuit du 30 au 31 août, et les ordres avaient été donnés en conséquence. Quatorze compagnies, empruntées aux 3e, 6e et 7e régiments de la garde, formaient la colonne d'attaque sous le commandement du général Gougeon. Cette première colonne devait être soutenue par cent sapeurs du génie, une compagnie d'artilleurs et par les troisièmes bataillons du 34e et du 36e de ligne, placés sous les ordres du major général comte des Cars. La réserve enfin, menée par le lieutenant général Obert, qui avait en même temps la direction supérieure de l'opération, se composait de trois bataillons de la garde et du 34e régiment de ligne.

III

« Le 31 août, à huit heures du soir, raconte Sylvain, nous quittions Porto-Santa-Maria pour nous rendre à Porto Reale, où se trouvaient le prince généralissime et tous les états-majors. Mon prince, qui avait obtenu de faire partie de l'expédition, allait occuper son poste à la tranchée.

« Des deux côtés le feu avait cessé, la nuit était sombre; dans le lointain, vers le Trocadéro, on enten-

dait le pas des sentinelles qui veillaient sur le sommeil de leurs camarades, car on dormait au camp espagnol, à l'abri de la marée, qui rendait la coupure infranchissable, du moins on le croyait.

« Dans les parallèles, c'était le même silence.

« Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu spectacle plus grandiose que celui de ces trois ou quatre mille hommes immobiles dans la tranchée. Lorsque nous y entrâmes avec mon prince, Faverges et Isasca, nous aurions pu croire que nous descendions dans quelque nécropole de héros.

« Le capitaine Bornes du grand état-major, le capitaine Petit-Jean du 36e de ligne, le lieutenant Grooters du 34e et le caporal du génie Hue avaient été la veille, au péril de leur vie, reconnaître la profondeur de l'eau dans la coupure ou *cortadura,* comme on disait là-bas. Ils avaient été unanimes à rapporter que, grâce au reflux, le canal serait guéable vers une heure du matin.

« C'était donc pour une heure que l'ordre d'attaque avait été donné.

« Une heure sonne enfin; toutes nos batteries éclatent, tous nos régiments bondissent hors de la tranchée. Il nous faut traverser au pas de course et à découvert les quarante toises qui séparent la tranchée du canal. L'eau y est plus profonde qu'on ne l'avait supposé. Parmi nos hommes, les plus grands en ont au moins jusqu'aux épaules.

« Au premier signal, mon prince se précipite pour suivre le mouvement; vainement Faverges lui défend

de s'exposer; vainement il lui fait donner l'ordre, par le général Obert, de rester en arrière. Mon prince n'écoute rien. C'est inutilement que Faverges s'accroche à ses habits; Monseigneur s'arrache de ses mains et se jette dans le canal, où nous nous jetons tous après lui. Le courant est fort. Les soldats se tiennent les uns aux autres pour former une masse plus compacte, plus résistante. Le prince s'accroche au porte-drapeau, et chacun s'accroche de même à l'homme qui le précède. Moi, quoique n'étant pas des plus petits, je ne touche pas le fond, et suis remorqué de l'autre côté de la *cortadura* sans autre effort de ma part que de crier : En avant! Vive le Roi! »

Ce que Sylvain oublie de dire, c'est que le prince laissa une de ses bottes au fond de l'eau, et qu'arrivé sur l'autre bord, le comte des Cars, auprès duquel il marchait, fut obligé, sous le feu, de faire ouvrir le sac de ses grenadiers pour trouver un soulier capable de chausser ce pied énorme.

Entre temps, le général Gougeon, qui commandait l'avant-garde, bousculait le centre des Espagnols et enclouait leurs canons; puis, faisant front par la droite et par la gauche, il achevait la déroute de toute la première ligne ennemie.

M. le comte des Cars se porta vigoureusement alors avec la deuxième colonne sur les réserves espagnoles retranchées en arrière, aux moulins de la Guerra. Il se ménagea lui-même si peu dans cette attaque furieuse qu'il fut renversé d'un coup de crosse de fusil...

Mais le récit d'un témoin vaut mieux que toute description. Je reviens donc au journal de Sylvain.

« Les Espagnols avaient bordé le canal de chevaux de frise, qui eussent formé un infranchissable obstacle s'ils avaient été sous l'eau. Nous passons par-dessus, y laissant des lambeaux d'uniforme, et pêle-mêle nous nous élançons dans les embrasures, saisissant le moment où les canons viennent de tirer. Tous les servants sont tués à leurs pièces. C'est à la baïonnette que nous massacrons ces malheureux Espagnols, ayant noyé toutes nos cartouches en traversant le canal. Enfin nous sommes maîtres de la place. Il nous avait suffi de trois quarts d'heure.

« L'ennemi dans sa fuite ne s'arrête qu'à l'extrême pointe de l'île Saint-Louis, qui tient au Trocadéro par des marais. De petits murs à peine à hauteur d'appui lui servent de retranchements. Ne connaissant pas le terrain, nous nous contentons d'envoyer quelques boulets dans la direction prise par ces malheureux, et nous y attendons le jour.

« Quand il se leva, nous avions autour de nous un bien triste spectacle. Trois ou quatre cents morts et autant de blessés gisaient là, déjà tous nus; il est extraordinaire combien en pareille circonstance les pillards sont lestes. On reconnut plusieurs femmes parmi les blessés; de notre côté, nous avions environ deux cent cinquante hommes hors de combat.

« Vers quatre heures et demie, et après qu'on eut jeté un pont volant sur la *cortadura,* M. le duc d'Angoulême arriva avec tout son état-major; l'ordre

aussitôt fut donné d'attaquer le petit village Saint-Louis, où, comme je l'ai dit, l'ennemi s'était réfugié. Le 30e de ligne, enlevé par le général Falincourt, y courut, jetant ses hommes à droite et à gauche pour entourer la place. Mais on avait compté sans les marais, où les deux tiers des soldats s'embourbèrent. En même temps, sous prétexte de nous appuyer, les batteries retournées du Trocadéro nous tuaient assez maladroitement du monde. Un dernier effort enfin nous rendit maîtres du village. Sept ou huit cents Espagnols y furent pris, pendant que quelques-uns seulement réussissaient à s'échapper sur de petites barques. Nous trouvâmes sur la place du village deux canons chargés que mon prince retourna, pointa et tira lui-même sur une des embarcations qui fuyaient. Il eut la bonne fortune de la toucher. A huit heures du matin, tout était fini.

« Cette dernière affaire nous coûta plus cher que la première, mais rien ne peut dire l'admirable entrain que montrèrent nos troupes. Les blessés eux-mêmes, en passant devant le duc d'Angoulême, s'époumonaient à crier : Vive le Roi!

« Le prince généralissime voulut, le lendemain, distribuer ses récompenses sur le champ de bataille même. Il donna au prince de Carignan sa propre croix de Saint-Louis. Si flatteuse que fût la distinction, elle ne valut pas cependant la démarche que les grenadiers du 3e et du 6e régiment de la garde firent spontanément auprès de Monseigneur. Ils l'avaient vu si brave, ils avaient été si contents de lui, pen-

dant toute l'aventure, qu'ils vinrent lui offrir les épaulettes de l'un des leurs tué la veille. Ils lui dirent, en les lui remettant, qu'il était digne de remplacer leur camarade. »

Ce fut le capitaine Gaillard qui présenta ces braves gens au prince, et cette petite scène, qui, au dire de Sylvain, amusa toute l'armée, se trouve reproduite dans un tableau que l'on voyait jadis chez madame la duchesse de Berry, à Venise.

Derrière Charles-Albert, qui s'avance au-devant des grenadiers, se groupent le comte des Cars, le vicomte de la Hitte, le marquis de Barbançois, Faverges, Isasca et Sylvain, celui-ci tête nue, les mains derrière le dos. Dans le fond, une division présente les armes; sur la gauche, on voit M. le duc d'Angoulême avec son état-major; puis enfin, dans le fond, se distinguent la mer et les murs de Cadix.

Mais pourquoi fallait-il que le mauvais génie du prince de Carignan fût là aussi embusqué derrière quelque canon?

IV

M. de Metternich commença par trouver ridicules les grenadiers et leurs épaulettes. Il finit par se fâcher lorsqu'il vit Louis XVIII et la France entière prendre au sérieux ce qu'il appelait une plaisanterie.

« Le roi de France, dit-il rudement à Pralormo,

qui s'en excusait auprès de lui, n'a pensé qu'à faire la cour à son armée, et il a oublié que l'héritier présomptif de la couronne de Sardaigne ne doit pas être un grenadier français, mais un prince piémontais et rien autre (1). »

Évidemment, pour le chancelier, les lauriers de Charles-Albert étaient de ceux qui empêchent de dormir. Entrevoyait-il, lui qui se vantait de tout prévoir, après les épaulettes rouges ramassées au Trocadéro, les galons de caporal que trente-six ans plus tard on gagnerait à Palestro (2)?

Quoi qu'il en soit, chaque jour voyait grandir à l'armée la popularité du prince, sa générosité l'y faisait adorer autant que sa bravoure. Trente-deux barils de vin de Xérès furent distribués au 3e et au 6e régiment de la garde, avec qui Charles-Albert était monté à l'assaut.

« Dieu sait, raconte Sylvain, si ces braves gens burent de bon cœur à la santé du nouveau camarade. »

La victoire cette fois semblait décisive. Riego faisait sa soumission. Ballesteros se voyait battu et prisonnier. Santona et Pampelune capitulaient. Cadix

(1) 5 octobre 1823.

(2) On se souvient qu'en 1859 les zouaves de la garde nommèrent le roi Victor-Emmanuel caporal sur le champ de bataille de Palestro.

Les épaulettes de laine, les croix de la Légion d'honneur, de Saint-Louis, de Marie-Thérèse et de Saint-Georges que Charles-Albert rapporta d'Espagne sont exposées dans la bibliothèque de Mgr le duc de Gênes, à Turin.

demeurait la seule place d'Espagne où flottât encore le drapeau constitutionnel.

Mais tout faisait prévoir que les Cortès ne tarderaient pas à l'amener. Assiégeants et assiégés avaient d'ailleurs un égal désir d'arriver à une entente qui les arrachât honorablement à d'insurmontables difficultés. Pour les constitutionnels, l'issue fatale de la lutte était certaine ; pour l'armée française, la prolongation du siège était pleine de dangers. La politique, au quartier général, préoccupait plus que la guerre. L'ordonnance d'Andujar avait porté à leur note suraiguë la colère et le mécontentement des royalistes espagnols. Il était à craindre que l'on eût bientôt encore plus dangereusement affaire aux absolutistes insurgés qu'aux négros.

On avait donc dans les deux camps grand'hâte d'en finir, sans que personne cependant voulût prendre l'initiative des premières ouvertures. Ouvrard, le munitionnaire, aidé d'un colonel espagnol, espèce de Figaro militaire qu'il employait dans les circonstances et pour les objets les plus divers, tenta enfin ce que personne n'osait tenter.

Le colonel s'introduisit dans la place sous prétexte d'y voir quelques parents, et s'en prit aussitôt aux membres les plus compromis des Cortès. Il leur offrit des saufconduits en même temps qu'il remettait au Roi deux millions en or pour encourager, selon l'expression d'Ouvrard, *le dévouement des négros*. Tous ces dévouements-là ne demandaient pas mieux que se montrer accommodants, mais ils se doublaient d'amours-propres qu'il fallait ménager. A Cadix, la vénalité, la trahison,

avaient leur pudeur, et n'entendaient céder qu'à la force.

Sylvain, qui n'était pas dans le secret d'Ouvrard, raconte que l'on prépara tout à coup, à l'étonnement de chacun, une descente dans l'île de Léon.

« Des bateaux furent frétés pour y jeter des troupes. Elles devaient être sous les ordres du lieutenant général comte de Bourmont. Comme toujours, mon prince voulut être de l'expédition. Nous fûmes donc embarqués à Rotta sur le vaisseau commandé par le contre-amiral Duperré. Nous avions avec nous fort bonne compagnie de volontaires. Il y avait là, entre autres, le duc de Guiche, menin de Mgr le Dauphin, et le colonel Boutourlin, commissaire russe à l'armée française.

« Nous montions le *Colosse*, vaisseau de soixante-dix canons, et nous commencions à mettre nos chaloupes à la mer, quand nous vîmes l'ennemi arborer le drapeau blanc... Quelques instants après, un aide de camp de M. le duc d'Angoulême venait nous dire que le Roi prisonnier était attendu à Porto-Santa-Maria, et que le généralissime mandait mon prince pour assister à la réception de Ferdinand. »

Voici ce qui s'était passé :

La démonstration faite par le *Colosse* et par les chaloupes canonnières avait suffi pour sauver les apparences et masquer de quelque décence les négociations conduites par Ouvrard.

Soixante voix contre trente avaient aux Cortès, sur la proposition du ministre Calatrava, voté une résolu-

tion « portant que l'autorité absolue serait rendue au Roi, et qu'une députation, accompagnée de tous les ministres, le supplierait de traiter de la paix avec le quartier général français ».

Ferdinand avait aussitôt dépêché un de ses aides de camp à M. le duc d'Angoulême pour lui apprendre ce qui se passait et lui annoncer son arrivée prochaine.

« Mais voilà que le Roi ne vient plus, écrivait Sylvain. C'est encore un jeu de ces maudites Cortès. Tout est prêt heureusement. Le temps est beau, et je pense que nous allons donner le coup de collier final. »

A la nouvelle d'une capitulation possible, les milices de Séville et de Cadix, qui n'avaient pas eu leur part des millions envoyés par Ouvrard, s'étaient mutinées et avaient obligé Ferdinand à jurer une fois encore qu'il s'enterrerait sous les ruines de Cadix.

On avait donc vu arriver au camp français le général Alava à la place du Roi. Alava apportait une lettre par laquelle Ferdinand assurait qu'il jouissait à Cadix de toute sa liberté et qu'il entendait imposer ses conditions ! Le prince généralissime répondit à cette absurde mise en demeure qu'il n'admettait pas d'autre alternative qu'un assaut immédiat ou une capitulation sans conditions.

Alava retourna à Cadix, porteur de cet ultimatum.

Quelques heures se passent, et tout à coup le drapeau blanc reparaît sur les murs de la ville.

Un dernier *pronunciamiento* permettait à Sylvain d'écrire :

« Je t'ai dit que le Roi venait, puis qu'il ne venait

pas, que nos opérations contre Cadix allaient commencer, qu'elles étaient suspendues, puis qu'elles allaient reprendre; aujourd'hui de tout cela il n'y a plus rien de vrai, ou plutôt tout est vrai. Ferdinand s'annonce pour tout à l'heure. On a fait son logement à Santa-Maria. Sa bouche arrive. Après toutes ces alternances, je ne croirai cependant à la nouvelle que lorsque j'aurai touché de mes dix doigts Sa Majesté. Jusque-là ma lettre restera ouverte.

« 1 heure. — Evviva! le Roi, la Reine, accompagnés d'une cour nombreuse, sont débarqués ici à onze heures. »

Après une dernière proclamation faite pour tromper tous les partis, Ferdinand s'était, en effet, embarqué sur une chaloupe portant pavillon royal d'Espagne, et dont l'amiral Valdès tenait le gouvernail.

L'équipage était vêtu de blanc, avec des bérets et des ceintures rouges. Vingt autres barques suivaient, ayant à bord la famille royale et toute la maison du Roi.

Entouré de son état-major et de la garde, le duc d'Angoulême attendait sur le môle. Par derrière, toute l'armée était rangée en amphithéâtre sur les collines. Les canons des forts et de l'escadre saluaient de salves répétées.

La barque royale touche enfin le port; M. le duc d'Angoulême s'avance et plie le genou devant son royal parent; Ferdinand le relève avec bonté et l'embrasse.

« Ce fut un beau jour que celui-là pour M. le duc

d'Angoulême, raconte Sylvain, et un beau jour aussi pour mon prince, à qui le Roi fit aussi grand accueil. Les premières effusions passées, tout ce beau monde monta dans les carrosses du munitionnaire Ouvrard que l'on avait tant bien que mal drapés pour la circonstance, et enjolivés de galons d'or faux.

« Sur le passage du Roi, que M. le duc d'Angoulême escortait à cheval, la foule semblait ivre de joie et de fureur. Les cris d'amour et de mort alternaient.

« Ce fut bien pis encore quand Ferdinand eut pris possession de la maison qui lui avait été préparée. Les vivat obligeaient le pauvre Sire à paraître et à reparaître sur son balcon. Comme il faisait une chaleur étouffante, il venait là en bras de chemise avec un long cigare dans la bouche.

« Le Roi m'a paru gros et d'une belle figure bourbonienne. La Reine, une princesse de Saxe, sœur de la grande-duchesse de Toscane, avait encore de la beauté, avec l'air souffrant. De mes jours, par exemple, je n'ai vu homme plus laid que don Carlos, le frère cadet du Roi. Petit, blafard, roux, il avait un râtelier de dents postiches qui lui sortaient de la bouche de façon extravagante. Quant à sa femme, qui est, je crois, une princesse de Portugal, je la trouvai sèche, maigre et noire comme un pruneau. Ses yeux seulement étaient très beaux. On la donnait comme ayant une indomptable humeur. Don Francesco de Paul, l'autre frère, m'a paru de taille moyenne, assez gras et infiniment commun.

« Toute cette famille royale s'embarqua le lende-

main pour Séville, avec une suite énorme, où brillaient trente-huit cuisiniers.

« Pour nous, le rideau se baissait, en même temps que disparaissait le dernier de ces marmitons que nous étions venus délivrer. »

Sylvain, à en juger par ce vilain mot, triomphait en sceptique. C'est que le pauvre homme avait toujours compris autrement la royauté. Grâce à Dieu, son prince aussi la comprenait autrement.

« Notre campagne paraît terminée, écrivait Charles-Albert à Sonnaz, et nous nous dirigeons à pas de troupe vers la chère France. Ce n'est pas une manière très agréable de voyager, mais pourtant j'en suis enchanté, pouvant ainsi rester davantage avec le duc d'Angoulême...

« Le Seigneur a daigné m'envoyer quelques circonstances heureuses où j'ai pu montrer ce que j'étais. J'aime à espérer que, puisqu'il tient entre ses mains celles (les circonstances) heureuses et celles adverses, il continuera à m'envoyer les premières. Enfin, que sa sainte volonté se fasse, en tout et partout.

« J'ai été treize fois au feu, entre grandes et petites occasions. Je fus embarqué et risquai de me noyer. J'ai manqué sauter avec un parc d'artillerie. Je ne cessai de courir et d'arpenter le terrain jour et nuit en cherchant les occasions de me montrer. Enfin, je reçus la croix d'honneur pour une action et la croix de Saint-Louis sur le champ de bataille, sans compter les épaulettes que les grenadiers m'apportèrent devant le duc d'Angoulême et toutes les divisions réunies.

« Voilà, mon cher ami, ce qui m'est arrivé pendant ces cinq mois. Je ne dois pas oublier de vous dire que le roi d'Espagne et toute sa famille ont été parfaits pour moi, qu'ils ont fait des éloges publics de mon pauvre individu, et que, tous les jours, je remercie davantage Dieu des motifs de consolation qu'il me donne. »

V

Si grandes fussent ces consolations, elles avaient cependant leur bien douloureux contrepoids. Charles-Félix s'était refusé à ce que la vaillante conduite du prince fût connue en Piémont, il s'y était refusé au point de donner l'ordre à la *Gazette de Turin* d'avoir à supprimer le nom de Charles-Albert dans les bulletins français qu'elle pourrait transcrire.

Mais voyez combien tout ce qui touchait au prince intéressait l'Europe.

Pralormo, le ministre sarde à Vienne, écrivait (1) aussitôt que cette suppression avait donné lieu aux plus vives protestations de la part de l'ambassadeur de France, marquis de la Tour du Pin. M. de Metternich lui-même réclamait : « Comment, disait le chancelier, le roi Charles-Félix se refuse-t-il aux con-

(1) 18 octobre.

séquences de la permission qu'il a donnée au prince de se rendre en Espagne pour se réhabiliter? Comment concilier cette conduite mystérieuse avec les explications franches et positives que le Roi, il y a quelques mois, fournissait aux alliés? »

Tel était le sens, sinon le texte même, de la dépêche que Pralormo adressait au ministre des affaires étrangères à Turin, et Pralormo y ajoutait, à titre d'observations personnelles, ces quelques lignes que je transcris exactement :

« Les malveillants, qui aiment à dénigrer les actions des souverains, ont pris texte de là pour dire que le silence que l'on voulait garder chez nous sur le prince cachait des arrière-vues; qu'en l'envoyant en Espagne, on n'avait voulu que l'éloigner du pays, gagner du temps, mais non lui préparer le chemin pour y rentrer avec gloire; qu'on ne voulait que le faire oublier, pour le maintenir ensuite dans l'état d'humiliation dans lequel on l'avait tenu jusqu'à présent. »

Or, si tel avait été le plan du roi Charles-Félix, ce plan contrevenait absolument aux vues adoptées désormais par le cabinet autrichien. Hisser le prince de Carignan sur le pavois était amer sans doute pour M. de Metternich, mais dissimuler la brillante conduite qu'avait eue Charles-Albert en Espagne, c'était perdre l'occasion de le compromettre vis-à-vis de la Révolution.

« Plus le Roi, disait M. de Metternich à Pralormo, a été libre dans ses actions, actions que les puissances alliées n'ont cherché ni à connaître ni à diriger pré-

maturément, plus celles-ci ont le droit d'exiger toutes les conséquences d'un parti que le Roi a adopté dans sa haute sagesse...

« L'Empereur ne pourrait, sans compromettre la tranquillité de ses États, laisser dans l'avenir du Piémont des semences d'inquiétude et de trouble. Il est bien décidé à ne pas le permettre (1)... »

Entre temps, et sans soupçonner l'échange de notes dont il était le prétexte, le prince de Carignan reprenait le chemin de France, et Sylvain sa plume de chroniqueur.

« A Alcala de Guadiana, Monseigneur et Son Altesse Royale le duc d'Angoulême montèrent en voiture pour aller faire une visite à Leurs Majestés le roi et la reine d'Espagne, qui étaient alors établis à Séville. Nous fûmes de la partie, et charmés d'en être. Je n'ai de ma vie rien vu qui puisse être comparé à la cathédrale et au palais de la Compagnie des Indes. Je n'en dirai pas autant de l'auberge où nous faillîmes loger et dîner. Heureusement, un fort bienfaisant seigneur nous arracha au premier de ces dangers en nous installant chez lui, tandis que Ferdinand VII pourvoyait à notre pain quotidien.

« Du palais nous arriva un immense et splendide dîner suivi, quelques heures plus tard, d'un souper non moins énorme et non moins excellent.

« Le soir, il y eut illumination universelle ; les por-

(1) Dépêche du comte Pralormo au comte de La Tour. Vienne, 20 août 1823.

traits du Roi et de la Reine étaient à tous les tournants de rue, sous un dais, avec de malheureuses sentinelles immobiles qui leur portaient les armes. Le lendemain, les infants don Carlos et don François de Paul accompagnèrent Monseigneur jusqu'à Guardiera, et nous reprîmes notre route vers Madrid.

« A Cordoue, nous visitâmes l'église, fort intéressante, et puis un couvent d'ermites, situé à deux lieues de la ville. Mon prince s'y componctionna à souhait. C'est un des plus anciens établissements religieux qu'il y ait en Espagne, et je crois bien en Europe.

« Nous arrivâmes enfin à Madrid le 1er novembre pour y constater le détestable effet qu'avait produit l'ordonnance d'Andujar. SouA ltesse le duc d'Angoulême fut reçu si froidement, que nous n'y restâmes que juste le temps de nous reposer. Quarante-huit heures après notre arrivée, et toujours à cheval, nous continuions notre marche vers la frontière. A Buitrago, un courrier de cabinet vint apporter à Monseigneur l'ordre de la Toison d'or. Il nous en coûta 8,000 francs de chancellerie.

« A Miranda, on nous donna un bal, où nous pûmes voir le véritable esprit du pays. Quelques officiers y ayant amené des femmes appartenant de près ou de loin à des familles constitutionnelles, tout aussitôt chacun se retira, et le bal cessa faute de danseurs... »

Vraiment, comme l'a dit Montesquieu, « les Espagnols que l'on ne brûle pas paraissent si attachés à

l'Inquisition qu'il y aurait de la mauvaise humeur à la leur ôter ».

Mais qu'importaient ces détails? on touchait à la frontière française.

« Nous voici, écrivait Sylvain le 10 novembre, d'Aranda, nous voici revenus au point où, le 16 mai dernier, nous rejoignions le quartier général. Je constate que notre petite escouade piémontaise s'est, pendant ces six mois, fort bien tirée d'affaire. Si Callot refaisait, en notre honneur, ses gravures sur le départ et le retour de la guerre, il devrait renverser ses compositions ; car nous revenons jouissant de tous nos membres et bardés de croix. Le malheur est seulement que nous ne savons encore où nous irons quand nous aurons passé les Pyrénées. »

Non moins perplexe que son écuyer, Charles-Albert écrivait le 16 novembre à Sonnaz :

« Comme vous le verrez par ma lettre, nous avons traversé presque toute l'Espagne; aussi ai-je l'espérance d'être le 21 à Bayonne. J'espère en y arrivant savoir où le Roi veut que je porte mes os.

« En attendant, je quitte l'Espagne presque avec regret, et je conserverai toujours un précieux souvenir des six mois que j'y ai passés. Je suis loin d'avoir l'idée que bien des gens ont de ces malheureuses contrées. Je les ai beaucoup examinées, et je suis convaincu qu'ici le gouvernement est tout, que sous peu d'années il pourra porter cette nation à un haut point de gloire et de bonheur ou la ruiner entièrement. Je crois que je considérerai le temps que j'ai passé ici comme

l'époque heureuse de ma vie. Je crois malheureusement cette époque terminée.

« Nous marchons maintenant avec le bataillon que j'accompagnais à l'attaque du Trocadéro, ce qui me fait un fort grand plaisir. Le drapeau, qui est celui que j'ai porté, est criblé de balles. Le roi d'Espagne m'a écrit une lettre superbe en m'envoyant la Toison d'or, et comme il a donné l'ordre qu'on nous traitât, le duc d'Angoulême et moi, comme des infants, on ne cesse de crier sur notre passage : *Viva los infantes!*

« Je vous recommande les quatre chevaux que j'envoie en Piémont, surtout mon ami l'*Arrogante*, qui est le plus beau cheval andalous que nous ayons vu dans toute l'Espagne. Je recommande aussi aux bontés de madame de Sonnaz ma pauvre *Diane*, qui m'a porté pendant presque toute ma route. Je vends mes autres chevaux, après avoir donné à ces messieurs ceux qu'ils montaient. Je suis obligé de terminer ici ma lettre, car il est tard, et j'ai mal aux yeux, n'y voyant qu'avec le service de deux scélérats de cierges que m'a fournis une fort laide hôtesse, que j'entends maintenant faire la causette avec l'honorable général Faverges. »

Celui-ci, aussi ignorant que le prince lui-même des volontés de Charles-Félix, écrivait lettre sur lettre à Turin pour avoir des ordres. On répondit enfin que le Roi permettait à son neveu d'aller à Paris. Si la permission avait tardé, c'est qu'on l'avait été demander à Vienne.

« M. le duc d'Angoulême doit se trouver à Paris au

mois de décembre prochain, écrivait le ministre des affaires étrangères, comte de La Tour, au chancelier, et dans cette circonstance, Sa Majesté a jugé convenable que Mgr le prince de Carignan, avant de rentrer en Piémont, accompagnât Son Altesse Royale à Paris, afin d'y remercier Sa Majesté Très Chrétienne de l'agrément qu'elle a bien voulu lui accorder de servir sous les ordres de son auguste neveu, ainsi que du gracieux accueil qu'elle a reçu du prince et de sa brave armée. »

M. de Metternich avait agréé ces bonnes raisons si humblement exposées, le prince pouvait continuer son voyage.

En voici les derniers incidents racontés par Sylvain :

« De Bayonne à Bordeaux, rien ne fut remarquable dans notre traversée. Il nous fallut attendre, dans cette dernière ville, l'arrivée des troupes que M. le duc d'Angoulême voulait y passer en revue. Puis il nous fallut attendre encore, pour laisser aux équipages du prince généralissime le temps de s'écouler sur Paris. Enfin, nous le suivîmes à deux jours de distance. N'étant heureusement plus pressés, nous couchions toutes les nuits, et notre départ, chaque matin, était, pour mon prince, l'objet d'ovations nouvelles. Partout son passage faisait grand bruit. Tout le monde voulait le voir; les dames surtout se précipitaient sur son chemin, et dans plusieurs endroits, particulièrement à Angoulême, elles étaient déjà en grande toilette à cinq heures du matin sur la route, agitant des lauriers et criant : Vive le héros du Trocadéro! »

Enfin voici, pour compléter les détails du voyage, une dernière lettre du prince à Sonnaz.

« Deux fois, lui écrivait-il, nos postillons furent ensevelis sous les chevaux... En arrivant à Tours, mon pauvre courrier Santiago fit une telle chute, que je fus obligé de le laisser dans cette ville. Bartolino, mon valet de chambre, y a pris un affreux accès de goutte. Enfin, en partant de Chartres, ma vieille calèche qui portait Leurs Honneurs le colonel Isasca et le major Costa, versa si rudement, qu'elle fut entièrement brisée, et que ces nobles officiers furent tellement froissés l'un contre l'autre, qu'ils assurent avoir beaucoup souffert, le second surtout. Pour terminer le voyage, je les fis monter dans ma calèche et parcourus les dernières postes à franc étrier, en la compagnie du sire de Robilant. Il fallait ça, sans quoi mes vieux amis, à la tête desquels je vous mets, ne m'auraient pas reconnu. »

« Il n'arrive qu'à moi, gémissait Sylvain en débarquant à Paris, de dégringoler ainsi la roche Tarpéienne juste au moment de mettre le pied sur les marches du Capitole. Quelle figure y vais-je faire, écrémé que je suis par cette maudite chute... Enfin, patience, nous voilà installés, depuis hier, 4 décembre, au Grand Hôtel de Paris, rue de Rivoli. Notre ambassadeur, le marquis Alfieri di Sostegno, y avait retenu, pour mon prince, un fort bel appartement. »

CHAPITRE XI

J'attends mon astre. — Le marquis Alfieri di Sostegno. — Le plat du roi Louis XVIII. — Fêtes a l'Hôtel de ville. — M. le duc d'Orléans et madame la duchesse de Berry. — Incertitudes de Charles-Albert. — Attitude malveillante du prince de Metternich. — Dépêches de l'ambassadeur sarde à Vienne. — Portrait de Charles-Albert. — Retour offensif des révolutionnaires piémontais. — Le 1er janvier aux Tuileries. — Le duc de Bordeaux. — Mort du roi Victor-Emmanuel. — Nouvelles dépêches du comte Pralormo. — Le prince de Metternich exige l'exécution du projet de Vérone. — Charles-Albert y souscrit. — Il quitte Paris. — Son arrivée à Turin. — Dernière lettre au duc de Blacas. — Piagnoni et Arrabbiati.

I

On était, à Paris, ivre de joie et d'orgueil. Toutes les victoires impériales se trouvaient effacées par la victoire de M. le duc d'Angoulême.

« ...Enjamber les Espagnes, s'écriait M. de Chateaubriand éperdu de son triomphe; réussir là où Bonaparte avait échoué, vaincre sur le sol même où les armées de l'homme fatidique avaient eu des revers, faire en six mois ce qu'il n'avait pu faire en sept années, c'était un véritable prodige. »

Peut-être était-ce un prodige, mais c'était un prodige qui, pour la Restauration, devait rappeler les belles lueurs du couchant. L'étoile des Bourbons allait

disparaître, dans ce nuage tout empourpré de gloire d'où jaillissait enfin l'astre des Carignan.

Que dès longtemps, parmi les humiliations et les douleurs de sa jeunesse, Charles-Albert l'avait cherché à l'horizon ! « J'attends mon astre », fut sa devise. Là, sur ma table, s'étalent ses lettres ; elles révèlent l'âme la plus blessée, la plus déçue, peut-être, de ce siècle, et cependant, toutes, ou presque toutes sont timbrées de ce cri d'espérance : « J'attends mon astre », jeté comme un défi à la fatalité. Hélas ! elle s'en vengera lorsque, à son tour, elle écrira d'un doigt moqueur : « J'attends mon astre », sur les panneaux de la voiture qui entraînera le Roi vaincu vers Oporto.

Mais, entre le Trocadéro et Novare, il y avait encore, pour Charles-Albert, une étape de vingt-quatre années à franchir. Il semblait qu'il pût espérer moins de tristesses pour cette seconde moitié de sa vie. On l'a dit : « Les espérances sont des oiseaux que le moindre bonheur fait chanter. » Fêté, entouré d'hommages, le prince de Carignan écrivait à son fidèle Sonnaz :

« ...J'ai à vous faire de forts reproches de ce que vous me dites que, durant le cours de cette campagne, vous avez été furieusement loin de mon esprit. Vous avez été non seulement présent à mon esprit, mais même à mon cœur. Je ne suis pas un de ces hommes qui changent suivant les circonstances. La seule différence qu'il pourrait y avoir, ce serait que j'aime beaucoup plus maintenant vous dire que je vous aime, et que je dési-

rerai beaucoup plus trouver les occasions de vous le prouver, parce que je suis heureux suivant le monde. Tandis que j'étais dans le malheur, je vous avoue que je ne vous exprimais pas à vous et à d'autres mes sentiments sans répugnance. Je n'ai jamais rien demandé à personne, pas même des consolations; mais maintenant que tout paraît aller bien, j'éprouve une vraie satisfaction à vous assurer de toute mon affection. Quant à ce qui pouvait m'arriver d'heureux, j'aimais mieux que vous l'apprissiez par d'autres que par moi. Vous devez bien me connaître; mais, enfin, je ne vous garde aucune espèce de rancune, et sur cela, je vous embrasse de tout mon cœur.

« Le roi Charles-Félix a été fort aimable pour moi et m'a, entre autres choses agréables, permis de porter la croix de la Légion d'honneur, ce qui m'a fait grand plaisir. Je ne puis assez vous répéter combien le duc d'Angoulême est bon, et parfait à mon égard; c'est vraiment incroyable. Aussi suis-je enchanté d'être venu à Paris, pour exprimer ma reconnaissance à toute la famille royale, car ils m'ont tous donné de bien grandes et touchantes preuves d'intérêt. »

C'était dans les premiers jours de décembre que le prince, par bonté pour Isasca et pour Sylvain, tout moulus de leur chute, avait fait à franc étrier son entrée dans Paris. Le marquis Alfieri l'attendait sur le seuil de l'hôtel. Alfieri était encore un de ces serviteurs tels qu'en avait jadis la maison de Savoie. Depuis douze ans qu'il la représentait à Paris, jamais

on n'avait vu l'ambassadeur plus affairé. Il s'informe, il avise, il prévoit tout, il pourvoit à tout.

« Enfin voilà ma dernière lettre, mon cher marquis, écrivait-il à Faverges, le 29 novembre; je vois avec plaisir que bientôt il ne sera plus nécessaire d'envoyer aux colonnes d'Hercule pour avoir de vos nouvelles, et qu'on ne devra plus les attendre avec anxiété.

« C'est à l'hôtel de Paris, rue de Rivoli, que j'ai arrêté un logement pour Son Altesse Sérénissime et les personnes qui viendront avec elle. J'espère que l'on ne s'y trouvera pas trop mal. Il est si difficile de rencontrer tous les agréments réunis! Les plus grands inconvénients ici seront une cour trop petite, un escalier médiocre et l'impossibilité de loger tous au même étage. Mais j'ai passé outre, pensant que les campements d'Espagne ne vous auront pas rendus difficiles. Le prince est logé fort convenablement, et c'était là l'important. Le prix est d'environ 14 ou 1,500 francs par mois.

. . . . . .

« J'ai arrêté, de plus, un valet de pied savoyard, nommé Besson, pour qu'on ait d'abord une personne sur qui compter. Je n'ai pris aucun engagement pour la table, non plus que pour les équipages, dont je vais m'occuper (1). »

Dans une autre lettre, il s'agissait d'uniformes, de boutons, de broderies, de mille détails enfin, auxquels

(1) Archives de Faverges.

le marquis se prenait anxieusement, tant il craignait le curieux intérêt avec lequel on attendait son prince :

« Aujourd'hui, j'ai eu l'honneur d'avoir une audience de Sa Majesté et de Son Altesse Royale, écrivait-il quelques jours après à Faverges, pour déposer à leurs pieds l'hommage des sentiments que j'ai éprouvés au sujet des derniers événements, et me faire l'interprète de ceux du Roi mon maître. Monsieur m'a demandé, mon cher Faverges, si vous étiez le même Faverges qui était page, lorsqu'il vint à Turin en 1792. Je lui ai dit que oui, et il a paru charmé de vous revoir. La belle conduite de M. le prince de Carignan fut le sujet de l'entretien que j'eus avec ces personnages qui m'ont marqué le plus vif intérêt pour le prince, auquel ils sont très attachés... »

Sous des dehors sévères, même un peu brusques, l'ambassadeur cachait le cœur chaud, l'âme haute et le grand esprit des Alfieri (1). Depuis longtemps il était veuf, mais son fils César et ses deux filles, dont l'aînée, Constance, avait épousé le marquis d'Azeglio, l'aidaient à si bien faire les honneurs de son salon, que le prince de Carignan ne pouvait rêver, pour se produire, un cadre plus à souhait.

A la cour, la situation du marquis Alfieri était hors de pair. Le roi Louis XVIII le tenait en si particulière estime qu'il avait voulu régler avec lui tous les détails de l'audience que l'ambassadeur était venu

(1) Le grand poète tragique Victor Alfieri se faisait gloire d'appartenir à cette illustre maison.

demander pour Charles-Albert, trois ou quatre jours avant son arrivée.

Les fameuses épaulettes du Trocadéro, comme bien on pense, n'avaient pas été oubliées. Leur apparition, à en croire Sylvain, fit événement aux Tuileries.

« Hommes et femmes, écrit-il, étaient curieusement groupés sur les escaliers, pour voir passer mon prince, avec son trophée rouge ballant sur son uniforme de général. J'en craignais un peu l'effet, je l'avoue, mais tout se passa le mieux du monde. Faverges et moi l'avions accompagné. Pendant qu'il était chez le Roi, et que nous l'attendions dans le premier salon, nous fûmes grandement fêtés par tout l'entourage. Notre plaisir était extrême de voir l'heureuse impression que notre prince produisait à la cour. En un instant sa bravoure était devenue légendaire. Les choses à Paris vont ainsi, qu'un mot d'ordre semble y rendre populaire tout à coup les gens les plus inconnus de la veille. Pendant que je méditais de la sorte, le roi de France comblait mon prince de caresses. J'eus la grande joie de le voir sortir du cabinet du Roi avec le cordon du Saint-Esprit, dont Louis XVIII s'était dépouillé en sa faveur... »

Une lettre du prince à Sonnaz complète ces détails :

« Le Roi m'a reçu de la manière la plus belle et la plus affectueuse que l'on puisse imaginer. Il m'a fait beaucoup d'éloges sur la campagne, il m'a embrassé ; il m'a tenu longtemps par la main, et il m'appelait : mon enfant... Il a été bien content de me voir avec les

épaulettes de grenadier... Il m'a pour le même soir invité à dîner... »

Chacun sait l'appétit bourbonien de Louis XVIII. On sait moins, peut-être, qu'il y avait toujours à dîner un plat qu'il servait lui-même à ses hôtes privilégiés. Ce jour-là, c'était un quartier de bœuf accommodé à une sauce fort savante.

« Carignan, je vous envoie de mon plat. »

En même temps arrivait au prince un morceau de bœuf palpitant et énorme, à rassasier tous les grenadiers du Trocadéro.

Charles-Albert demeura terrifié. Il vivait de régime. Reculer, cependant, était impossible. On ne recule pas sous l'œil du Roi, et Louis XVIII encourageait chaque bouchée d'un bon sourire.

Quel effort ! il touchait à l'héroïsme; mais comme il en arrive si souvent de l'héroïsme, celui du malheureux prince ne servait qu'à amuser la galerie. A chaque nouvelle défaillance, M. le duc d'Orléans faisait à la victime des yeux si foudroyants, des gestes si péremptoires, qu'il fallut aller jusqu'à la lie. Vingt ans après, Charles-Albert parlait encore avec terreur du bœuf des Tuileries.

Aussi remarquez que, dans cette lettre, il n'est plus question des bontés du Roi :

« Monsieur, Madame, ont été pour moi d'une rare amabilité. Le duc d'Angoulême toujours le même, et la duchesse de Berry m'a comblé de politesses. Elle m'a fait aller avec elle au théâtre des Italiens. J'ai été aussi à un petit bal de cour. Jeudi je vais à Ram-

bouillet avec Monsieur. J'ai dîné aussi chez le duc d'Orléans; je suis enchanté de la duchesse, elle a été pour moi d'un parfait rare (1)... »

Grands et petits, vieux et jeunes, au dire de Sylvain, se disputaient le prince de Carignan. « Mais nul plus que madame du Cayla n'est aux tendres soins pour lui. J'estime que l'influence de cette Maintenon toute-puissante ne sera pas inutile à nos affaires. Le Roi semble les prendre à cœur et, qui mieux est, en main. Il traite ici Alfieri en ambassadeur de famille (2), et l'on dit qu'il l'emploie à nous réconcilier.

« En attendant, tous les ministres, ici, ont reçu l'ordre de nous traiter royalement. »

II

Paris célébrait par d'innombrables fêtes les victoires de M. le duc d'Angoulême. Charles-Albert, qui avait été si vaillamment des premiers à la peine, se trouvait aussi des premiers à l'honneur. Le bal donné à l'Hôtel de ville surpassa en magnificence tout ce qui, jusque-là, avait passé pour magnifique. Plus de vingt-cinq mille invités défilèrent dans les salons municipaux, à

(1) La reine Amélie était la propre tante de la princesse de Carignan.

(2) On sait que le roi Louis XVIII avait épousé Joséphine de Savoie, sœur du roi Charles-Félix.

des heures qui variaient selon la couleur des cartes d'invitation.

Princes et princesses furent servis au souper par les femmes des conseillers municipaux, sous la direction du comte de Chabrol, préfet de la Seine. Toutes les salles étaient lambrissées de bas-reliefs, représentant la glorieuse épopée d'Espagne. Il y eut spectacle dans la salle du Trône. Le décor représentait un arc de triomphe avec cette inscription : « A l'armée des Pyrénées. » Un jeune officier décoré venait se jeter dans les bras de son père, et lui contait, d'après M. du Chazet, et sur la musique de Boïeldieu, les exploits de M. le duc d'Angoulême. « On applaudissait, on pleurait d'attendrissement », dit Sylvain, qui complète sa description en notant que madame la duchesse de Berry dansa un quadrille avec le prince de Carignan.

Quelques jours plus tard ce fut une autre fête, mais celle-là spécialement offerte aux officiers qui avaient fait la campagne. « Nous étions plus de cinq cents invités, racontait Sylvain. La table immense avait la forme d'un gril, probablement en souvenir de l'Escurial. Nous y fûmes, à la lettre, assourdis de musique et de toasts. On nous donna à chacun deux superbes médailles frappées en l'honneur de l'armée et de M. le duc d'Angoulême. L'une d'elles était creuse et renfermait les différents bulletins de la campagne... »

« ...Mais, continue Sylvain, gourmand comme tous les gens d'esprit, je passe sur les magnificences d'un dîner assez mauvais, pour en venir au cercle qui

se forma, au moment de prendre le café. Rien de plus beau ni de plus imposant. Les princes étaient là, entourés par des maréchaux; ceux-ci l'étaient par des lieutenants généraux autour desquels gravitaient des maréchaux de camp et des colonels, en foule. Tout ce monde était chamarré à éblouir...

« Nous avions assez souvent des dîners à la cour. Quand nous n'y dînions pas, les ministres et les ambassadeurs s'arrachaient mon prince. Le roi Charles-Félix, du reste, avait donné l'ordre à son représentant, le marquis Alfieri, de rendre tous ces dîners, ce qu'il faisait avec la plus rare magnificence.

« A chaque service toute la livrée changeait de costumes, qui devenaient plus magnifiques à mesure que l'on avançait vers le dessert. Le maître d'hôtel servait, l'épée au côté. Son habit, tout pailleté d'or, éclipsait toutes les chamarrures des convives. Nul, vraiment, ne fut jamais plus grand seigneur que le marquis Alfieri, et ne fit plus d'honneur au pays qu'il représenta... »

Charles-Albert ne pouvait donc s'en remettre à un meilleur guide. Lui-même le sentait si bien, qu'il écrivait à Sonnaz : « Je suis entre les mains d'Alfieri comme un enfant, sûr qu'il me fera toujours faire belle et bonne figure. »

Le rôle du marquis n'était peut-être pas absolument une sinécure, si l'on en croit les impressions dont Sylvain se faisait l'écho.

« ...On tâtait mon prince au point de vue politique, plus que nous ne l'aurions voulu, et peut-être se cachait-il quelque arrière-pensée derrière toutes les

politesses dont nous avions les éclaboussures. Le jour, par exemple, où, pour la première fois, M. le duc d'Orléans vint voir mon prince, les gentilshommes de sa suite, demeurés avec nous dans un premier salon, crurent devoir nous parler avec quelque compassion de la campagne que nous venions de faire. Ils virent bien vite qu'ils enfilaient une fausse route, mais cela nous donna l'éveil, d'autant plus que Monseigneur nous dit avoir eu à répondre aux mêmes ouvertures. »

Le journal de Sylvain passe ici, sans transition, de M. le duc d'Orléans à madame la duchesse de Berry. En eût-il été de même six ans plus tard? Six ans plus tard Charles-Félix ne voulut pas permettre au prince de Carignan de courir en aide à celle qui avait fait sur son cœur une si vive impression. Mais quand vinrent, en 1832, les héroïques tentatives de Vendée, Charles-Albert était devenu roi, et seconda l'entreprise de son argent et de ses conseils.

Plus d'une lettre en témoigne, que je pourrais transcrire pour justifier Sylvain lorsqu'il disait :

« Il n'était personne que mon prince comparât à madame la duchesse de Berry pour le charme qu'il trouvait auprès d'elle. Les petits bals qu'elle donnait, ou, pour mieux dire, que donnait madame la duchesse de Gontaut, gouvernante des enfants de France, étaient parfaitement agréables et élégants. On y allait en frac et en culotte courte. L'étiquette n'y était nullement sévère. Tous les princes et princesses s'y montraient d'une amabilité parfaite. On y complotait mille parties, dont mon prince était presque toujours.

« Tantôt on chassait à Versailles, tantôt au bois de Boulogne, tantôt à Rambouillet. Je me souviens qu'un matin, où nous devions chasser au bois de Boulogne et où le temps était couvert, et par conséquent le départ fort indécis, M. le comte d'Artois, prenant Monseigneur sous le bras, s'approcha avec lui d'une fenêtre et lui dit, après un moment d'observation : — Je vois que Superga a ôté son chapeau, nous pouvons partir. C'est là une locution populaire à Turin, pour indiquer qu'il fera beau, car, en effet, lorsque le ciel est clair sur la colline de Superga, le temps est assuré. Ce propos aimable fut vivement senti par le prince, à qui il rappelait son pays. »

Hélas! il lui rappelait en même temps que les défiances là-bas n'avaient pas désarmé.

Le mutisme du roi Charles-Félix devenait de plus en plus inquiétant :

« Mon très cher Sonnaz, écrivait Charles-Albert le 9 décembre, j'ai reçu, à mon arrivée à Paris, la lettre que vous m'y aviez adressée; puis j'ai reçu la seconde que l'on m'a remise hier; toutes deux m'ont procuré le plus grand plaisir, mais vous étiez persuadé que je trouverais ici une décision sur mon sort, et qu'enfin ma vie errante allait prendre une autre direction. Nous sommes loin de là, loin, loin, loin... Pas le plus petit mot; j'ignore absolument ce que le Roi veut que je devienne... »

La situation faite au prince devenait d'autant plus cruelle que son fils Ferdinand était dangereusement malade.

« ...Vous ne pouvez vous figurer tout le plaisir que vous m'avez fait, continue Charles-Albert, en m'envoyant les nouvelles que vous aviez de mon pauvre petit Ferdinand, car ce sont les premières consolantes qui me furent remises, et j'avoue que j'étais tourmenté de la plus grande inquiétude et du plus noir chagrin. J'ai une peur terrible que la princesse ne vienne à souffrir de toutes les peines qu'elle a éprouvées à cause de cet enfant. Il y a plusieurs jours que je n'ai plus de ses lettres, ce qui me peine beaucoup... »

Un malheur, en effet, n'arrivait jamais seul pour traverser sa vie.

L'intérêt que la cour et la ville témoignaient à M. le prince de Carignan était aussi désagréable à Turin qu'il pouvait l'être à Vienne. Quoi qu'il eût fait pour se racheter, Charles-Albert n'était pardonné ni du roi Charles-Félix, ni surtout de M. de Metternich.

« ...J'apprends, écrivait Pralormo au ministre des affaires étrangères, comte de La Tour, quelques semaines déjà avant l'arrivée du prince à Paris, j'apprends par une voie sûre que la France attend avec impatience le moment de la mise en liberté du roi Ferdinand, pour adresser à notre auguste maître la demande formelle de la rentrée du prince de Carignan en Piémont. Je ne serais pas surpris que la France s'adressât en même temps aux hauts alliés pour une démarche combinée et simultanée dans ce sens...

« ...Ce n'est pas à Votre Excellence que je me permettrais d'indiquer le mode avec lequel on pourrait *parer le coup*. Cependant, pour ce qui regarde la cour

près de laquelle je réside, je ne doute pas que le moyen le plus infaillible serait une communication franche et entière des intentions du Roi (1)... »

En d'autres termes, on s'arrogeait, en Autriche, le droit de prononcer en dernier ressort sur le prince de Carignan. Dieu sait pourtant si son attitude, en 1824, était pour inquiéter.

III

Malgré ses succès à Paris, le malheureux prince se retrouvait aux prises avec les incurables tristesses d'autrefois. A peine la guerre y avait fait diversion, « Je ne demande, disait-il à Sonnaz, qu'à rester ici le moins longtemps possible, aimant moins que jamais les fêtes et désirant fort aller trouver ma femme et mes enfants dans n'importe quelle partie du monde que ce soit...

« J'ai tellement de visites, ajoutait-il avec lassitude, qu'il m'a été impossible, l'autre jour, de continuer ma misérable épître. On dit à ma porte que je n'y suis pas; mais, malgré cela, soit pour une raison, soit pour une autre, je dois voir une immensité de personnes et faire une foule de visites. J'ai des invitations à dîner pour tous les jours du mois; je me suis trouvé ici une foule

(1) Dépêche citée par Nicomède Bianchi, *Curiosità è ricerche.*

de parents ou parents de parents qui sont aux petits soins. Dans toutes les sociétés où je vais, je suis entouré par une quantité d'hommes et de femmes avec lesquels j'ai des relations que je ne sais pas, et qui sont avec moi comme si je les avais connus depuis vingt ans... »

L'engouement est une vieille maladie de Paris. Charles-Albert, sans avoir les traits réguliers, était d'une distinction rare et d'une dignité qu'accentuaient encore son visage émacié et sa grande taille. On le savait brave à la folie; on le savait malheureux. Tout bas, on se redisait quelqu'une de ses aventures d'amour. En fallait-il davantage pour intéresser, pour émouvoir, pour passionner?

Les plus jolies femmes, en robes *Trocadéro* rouges et jaunes, se pressaient sur le passage du prince, avec ce même empressement des femmes d'Angoulême qui avaient si prodigieusement étonné Sylvain. Mais lui ne se départait guère de son attitude grave et triste.

Souvent, pendant le bal le plus animé, on le voyait se retirer dans un coin, pour feuilleter un livre ou regarder, d'un air distrait, la foule qui tourbillonnait.

Sa dignité calme et un peu raide était d'un homme habitué à commander; sa réserve presque craintive, d'un homme habitué à souffrir. Son visage semblait expressif, et pourtant l'impression ne s'y trahissait jamais. L'abord froid chez lui devenait peu à peu bienveillant, mais de cette bienveillance qui révèle la lassitude ou la souffrance. Charles-Albert parlait peu. Son silence permettait de tout supposer de son intelli-

gence, et ses rares paroles, par leur à-propos, par leur finesse, tenaient bien plus encore qu'on n'avait osé espérer. L'œil profond du prince scrutait tout, mais ne livrait rien. Parfois d'étranges transformations se faisaient dans son regard. Sévère ou moqueur, il devenait tout à coup doux et caressant, mais, quand même, demeurait invariablement douloureux. On sentait, en s'adressant à Charles-Albert de Savoie, que l'on parlait au premier gentilhomme du monde (1), mais aussi au premier, au plus douloureux de ces grands désolés dont on a dit qu'ils frayèrent la voie au pessimisme moderne. Un rêve, mais quel rêve? le hanta toujours.

Certain soir, le prince était au bal chez la duchesse de Clermont-Tonnerre. Il causait avec la marquise Constance d'Azeglio sur ce ton vague et triste qui lui était familier; puis, ensemble, ils s'étaient mis à feuilleter un livre de devises et de sentences.

— Choisissez-moi, dit tout à coup le prince, un emblème qui se rapporte à moi.

La marquise s'excusa, mais Charles-Albert d'insister tellement que le lendemain madame d'Azeglio lui envoyait deux dessins faits par son mari. Ils figuraient un chevalier armé de toutes pièces, la visière rabattue, avec cet exergue : « Je me ferai connaître. »

C'était toucher la fibre sensible du prince. Toute allusion à ses mystérieuses destinées le charmait. Il

(1) Aussi ancienne que les plus anciennes, aussi illustre que les plus illustres maisons régnantes, seule d'entre elles la maison de Savoie n'a jamais eu une mésalliance. (A.)

garda l'un de ses dessins et supplia la marquise d'accepter l'autre, comme le talisman qui, un jour venant, ouvrirait devant elle toutes les portes. Au revers du dessin, Charles-Albert avait écrit ou plutôt buriné de son écriture fine et sèche ces quatre mots fatidiques : « Patrie, Victoire, Sincérité, Persévérance. » Il traduisait ainsi les visions qui devaient faire de lui leur éternelle dupe.

Avec la prodigieuse intuition que donne la haine, les gens compromis par l'échauffourée de 1821 devinaient la situation difficile du prince. Tandis que, par un redoublement de calomnies, d'accusations et de mensonges, les uns faisaient tout pour empêcher qu'il ne rentrât en grâce, les autres, traîtreusement, se préparaient à profiter d'un retour de faveur, s'ils ne pouvaient l'empêcher.

« Nous étions, raconte Sylvain, abreuvés, alternativement, d'injures et de cajoleries par les pires gens de notre horrible petite révolution. Sans le vouloir paraître, mon prince en était fort affecté. Et toujours rien ne venait qui pût nous donner l'espérance de voir finir notre exil... Les lettres que Monseigneur écrivait demeuraient sans réponse ; celles qu'écrivait Alfieri n'en recevaient pas davantage, bien que, plus d'une fois, il eût écrit par l'ordre formel de Louis XVIII, qui faisait hautement profession d'intercesseur... »

La vérité était qu'à Turin, on ne savait que répondre. M. de Metternich avait permis un séjour à Paris, sans s'expliquer sur ce qu'il entendait et voulait dans l'avenir.

Il avait été question pour le prince, pendant qu'il était encore en Espagne, de la vice-royauté de Sardaigne. Mais la combinaison avait déplu à Vienne.

« ...Je me suis acquitté ce matin envers Son Altesse le prince de Metternich, écrivait Pralormo, des communications que Votre Excellence m'avait ordonné de lui faire; mais à peine le prince avait-il entendu de quoi il était question, qu'il m'interrompit pour me demander si l'intention du Roi était d'envoyer le prince de Carignan vice-roi en Sardaigne. Je lui répliquai que c'était là le premier mot que j'en entendais, et que les lettres assez récentes que j'avais reçues n'en faisaient aucune mention.

« — Bien, répliqua le prince, je ne voulais vous exprimer aucune opinion sur cette idée, mais, avant d'entendre les communications confidentielles que vous m'annoncez, je voulais vous prévenir qu'on a beaucoup parlé là-bas (à Gernowitz ou à Lemberg) de ce projet, soi-disant du Roi, afin que vous ne supposiez pas plus tard que ce soit nous qui l'avons ébruité (1). »

Sous la réserve qu'affectait M. de Metternich perçait une désapprobation si évidente, que le projet d'envoyer Charles-Albert à Cagliari fut aussitôt abandonné. Écrasé sous la rude main de l'Autriche qui prétendait ne pas lâcher le prince de Carignan, harcelé par le gouvernement français qui demandait prompte et complète justice pour le héros du Troca-

(1) Dépêche de Pralormo, 5 octobre 1823.

déro, le roi Charles-Félix ne savait que décider à l'égard d'un héritier que tout le monde lui disputait, et ne répondait plus ni à Vienne ni à Paris.

Chacune des journées qui s'écoulaient ainsi sans nouvelles ajoutait à l'inquiétude du prince. Comme chez tous ceux qui ont beaucoup souffert, son imagination surchargeait d'innombrables chimères la réalité, déjà si triste. Il voyait dans le silence obstiné du Roi une condamnation sans appel. Il y voyait le triomphe final de ses persécuteurs. Et le cauchemar, pour lui, prenait toutes les formes, empruntait tous les visages.

« ...Figurez-vous, écrivait-il à Sonnaz, que, peu de jours après mon arrivée à Paris, je reçus, tandis que le marquis Alfieri était chez moi, une lettre de l'ex-colonel piémontais X... qui me faisait fort longuement une espèce d'apologie de sa conduite.

« ...Je la donnai à notre ambassadeur pour qu'il la fît passer au Roi ; mais je ne pus m'empêcher de faire de mûres réflexions sur ce que sont les hommes, en réfléchissant que lorsqu'on m'abreuvait de dégoût dans ma patrie, on m'accusait d'avoir moi-même entraîné dans la Révolution ce misérable qui maintenant cherche à s'excuser à mes propres yeux...

« J'ignore toujours les intentions du Roi, et par conséquent ce que je deviendrai. Quant à ma manière de me conduire, elle est absolument toujours la même. La campagne ne m'a pas fait changer les sentiments que j'avais à Florence, au contraire. Je ne recherche-rai absolument jamais personne et je me guiderai tou-

jours par le seul unique désir de plaire à Dieu... »

C'en était donc fini pour lui des justifications et des révoltes. L'opinion que l'on a de soi est ondoyante, et bienheureux qui serait assez pur ou assez sot pour s'estimer toujours. Mais si violente est parfois la pression des événements, que l'on fait avec eux cause commune contre sa propre conscience, et que, pris du vertige d'un faux remords, on en arrive à se condamner injustement soi-même.

Charles-Albert traversait une de ces heures mortes où l'âme gît comme ces malheureux que le roulis et le tangage ont jetés inertes sur le pont. Comme eux, il s'abandonnait à son inévitable destinée.

« Notre exil, en se prolongeant, raconte Sylvain, prenait toutes les proportions d'une catastrophe, mon prince ne se déridait plus. Sous une forme ou sous une autre, chaque jour lui apportait du Piémont sa déconvenue, ou sa trahison, ou sa menace. Depuis notre départ pour l'Espagne, les lettres anonymes pleuvaient entre nos mains. Heureux encore quand Faverges ou moi parvenions à les intercepter... »

Voici une de ces lettres retrouvées dans les papiers du général :

« Les victimes que vous immolez à votre fureur, prince, rendront le cent pour cent lorsqu'il se présentera une époque favorable. Avez-vous assez de courage pour détruire vos semblables, avec qui vous avez trempé pour avoir la Constitution? Vous avez trahi le Roi comme les autres et même plus. Un jour viendra où vous et un tas de scélérats, vos égaux, serez

immolés à la justice. *Pagherite il fitto della malvagita vostra...* »

A la même heure, les échos populaires de Rome à Turin se redisaient ce chant de Berchet, l'un de ces poëtes qui, en 1821, avaient idolâtré le prince :

« O Carignan, tu avais ta place marquée sur le chemin des héros! Mais tu as préféré une voie infâme. Traître! tu as livré aux rois ta patrie et tes compagnons qui avaient foi en toi!

« O Carignan, ton nom sera exécré des nations! Il n'est climat si lointain où la douleur et le blasphème d'un exilé ne te proclameront traître! »

C'était le revers de la médaille du Trocadéro.

Le roi Charles-Félix pouvait croire désormais son héritier à l'abri de toute contagion révolutionnaire.

IV

Alfieri, entre temps, multipliait ses lettres, disant le marasme où tombait Charles-Albert, qui, en effet, passait des journées entières enfermé, ne voulant plus voir personne.

« C'est à peine, écrivait Sylvain, si nous pûmes décider mon prince à faire, le 1er janvier, son indispensable visite aux Tuileries.

« Nous y arrivâmes avec le corps diplomatique. Tous les ambassadeurs et ministres, ayant auprès d'eux les

gens qu'ils voulaient présenter, étaient en demi-cercle, dans la salle du Trône. Quand tout fut prêt, une grande porte à deux battants s'ouvrit, et le Roi, roulé dans un fauteuil, apparut, entouré de ses grands officiers. Il fut ainsi poussé jusqu'au milieu de nous. Là, son fauteuil s'arrêta, et Louis XVIII nous jeta un véritable coup d'œil d'aigle. Il répondit d'une façon très aimable au discours du nonce, puis il parla à chacun des ambassadeurs. A mesure que ceux-ci faisaient leurs présentations, le Roi, selon l'importance du présenté, lui disait un mot poli, bienveillant ou gracieux. Je vis que, vraiment, la réputation d'homme d'esprit qu'avait Louis XVIII n'était pas surfaite. On sait son énorme corpulence. Ses jambes enflées, et je crois, ouvertes, empêchaient le Roi de marcher. Il portait de la poudre et avait tous ses ordres sur un habit bleu assez ridiculement taillé en uniforme.

« Comme les caresses du Roi avaient un peu désassombri Monseigneur, il se laissa entraîner chez tous les princes et princesses. Partout, il trouva grand accueil et force protestations d'amitié, sincères, je crois, pour la plupart...

« Si impertinente soit ma prétention de faire ici des portraits, je veux m'y essayer, car l'occasion de dessiner d'après nature les grands de la terre ne me reviendra probablement jamais.

« En commençant par Monsieur, je ne puis tarir d'éloges sur cet adorable prince. L'adoration est bien le sentiment qu'emportent tous ceux qui ont le

bonheur de l'approcher. Rien de plus noble et de plus avenant que sa personne; rien de mieux dit que chacun de ses mots.

« Son fils, M. le duc d'Angoulême, est loin de lui ressembler sous les rapports aimables. Il est petit, assez laid, sans tournure, montre peu d'esprit et parle d'une manière commune.

« Madame la Dauphine n'a pas plus grand air que son mari, mais le souvenir de ses infortunes passées suffit à la rendre belle et imposante.

« Quant à madame la duchesse de Berry, c'est une jeune femme vive, gaie, maigre, aimant beaucoup la danse, très bonne et sachant dire de fort jolies choses à tout le monde.

« Après avoir été présenter nos hommages de porte en porte, nous finîmes nos révérences chez le petit duc de Bordeaux. Il nous reçut à califourchon sur un cheval de bois, et en uniforme de hussard. C'est un bien joli enfant, bien vif et bien étourdi. Je trouve sa sœur, Mademoiselle, une petite personne, presque raisonnable déjà. Ces deux enfants inspirent un tendre intérêt.

« Nous trouvâmes bon visage d'hôte, après cela, au Palais-Royal. M. le duc d'Orléans fit mille protestations d'amitié à Monseigneur. Les enfants du duc sont nombreux et très bien venants, cinq fils et trois filles. Les ducs de Chartres et de Nemours sont de très jolis jeunes garçons. Leur mère, une princesse de Naples, a dû être fort belle, elle en garde une expression d'infinie bonté. Quant à mademoiselle d'Orléans,

sœur du duc, elle se contente d'avoir beaucoup d'esprit.

« Avant d'en finir avec ce 1er janvier, je veux noter encore une inspiration heureuse qu'eut mon prince. Il s'en fut chez Verdier, le marchand à la mode, à l'heure où toutes les femmes élégantes visitaient sa boutique, et, après y être resté fort longtemps à observer le goût de chacune, il fit porter chez toutes l'objet qui semblait les avoir particulièrement séduites...

« La plus élégante de ces dames, cependant, avait été, volontairement ou involontairement, omise dans nos largesses. Comme elle le reprochait le lendemain en minaudant à Monseigneur, Monseigneur, le surlendemain, lui envoyait une Imitation. »

Cette plaisanterie fut trouvée du meilleur goût, ajoutait Sylvain avant d'en revenir à ses doléances ordinaires.

« Pour nous distraire et distraire Monseigneur, nous courions, comme des gens qui, probablement, ne les reverront pas, toutes les curiosités de Paris. Nous fûmes à toutes les bibliothèques, à la Monnaie, où l'on frappa, pour mon prince, deux médailles à son effigie; aux Sourds-Muets, à Sèvres, aux Gobelins, et enfin à Bicêtre.

« Le soir, nous revenions, horriblement fatigués, dîner soit chez nous, soit chez le marquis Alfieri. Rarement nous allions au spectacle, et plus rarement encore, pendant les derniers temps de notre séjour à Paris, nous faisions quelques visites obligées aux

principaux personnages que nous avions rencontrés en Espagne, ou aux femmes les plus huppées de la cour. Nos voitures étaient fort convenables. La livrée bleu de ciel galonnée d'argent représentait bien; notre ambassadeur veillait à tout et avait réussi à ce que le prince fût, à Paris, ce qu'il devait être.

« Je dois noter ici que rien ne l'a autant impressionné que la cérémonie du 21 janvier, à laquelle nous assistâmes à Saint-Denis. Tant que je vivrai, je me souviendrai de cette tribune grillée et tendue de noir, où sanglotait madame la Dauphine, pendant qu'on lisait le testament de son père... »

Sur ces entrefaites, le roi Victor-Emmanuel mourait à Moncalieri, et cette mort, qui atteignait le prince dans ses plus vraies affections, ajoutait encore une tristesse à ses tristesses.

On n'a pas oublié ce vieux roi qui, certes, péchait par l'esprit, mais rachetait si bien ce péché par la bonté de son cœur. Seul, il avait reçu avec quelque tendresse Charles-Albert, lors de la Restauration; c'était lui encore qui, depuis ces trois longues années d'exil. n'avait cessé de s'intéresser au proscrit; c'était sur lui, sur lui seul, que le proscrit comptait pour obtenir son pardon.

« Monseigneur ressentit, avec toute son impressionnabilité, la perte que nous faisions. Cette mort fort édifiante, nous a-t-on dit, était un irréparable malheur pour mon prince. Victor-Emmanuel était le seul membre de la famille royale qui l'eût toujours traité avec justice et bonté. Le vieux roi mort, que restait-il

là-bas pour plaider notre cause, pour nous ouvrir les bras, si jamais on nous pardonnait? Toute la famille partageait contre mon prince les préventions dont le roi régnant, Charles-Félix, donnait le douloureux exemple. . . . . .

« Mais voilà qu'à l'heure où nous désespérions, nous apprîmes tout à coup que l'on permettait à Monseigneur de rejoindre sa femme, à Florence, *en passant par Turin.* C'était la fin de nos vicissitudes! »

Le prince et ses amis pouvaient l'espérer, mais pouvaient-ils croire que M. de Metternich fût lassé ou satisfait? Hélas! il ne l'était pas. L'oiseau de proie plane immobile quelques instants avant de s'abattre sur sa victime.

« Lors de l'audience que j'ai eu l'honneur d'avoir dimanche 2 courant, écrivait Pralormo, Sa Majesté l'empereur d'Autriche a bien voulu me demander quelles étaient, dans le moment actuel, les intentions du Roi à l'égard de M. le prince de Carignan.

« — Sire, lui répondis-je, le Roi mon maître n'a pas changé d'avis relativement au prince. Ses intentions sont encore celles qu'il a annoncées à Vérone. Il se propose de le rappeler auprès de lui, mais il veut auparavant lui faire signer un acte par lequel le prince s'oblige à conserver intactes les bases fondamentales et les formes organiques de la monarchie, telles qu'il les trouvera lors de son avènement au trône. La haute et entière confiance que le Roi a placée dans Votre

Majesté ne me laisse pas de doute qu'il ne pense à lui communiquer cet acte aussitôt que la rédaction en sera définitivement arrêtée. »

Encore une fois, Charles-Félix allait demander à Vienne les formules de l'absolution.

« Le prince de Metternich a beaucoup loué la résolution du Roi, ajoutait Pralormo. Il m'a répété qu'un acte bien fait était la seule chose à laquelle on dût penser dans les circonstances présentes. Cet acte, il est vrai, m'a dit encore le chancelier, ressemblera à plusieurs dispositions testamentaires relativement auxquelles la loi ne donne pas de moyen pour en obtenir l'exécution. Mais, de même qu'un héritier qui manque aux dernières volontés de son bienfaiteur se rend coupable envers l'opinion, il faut aussi mettre l'héritier de la couronne dans le cas de ne pouvoir manquer à sa parole sans manquer à l'honneur. »

Ce n'était pas tout encore.

A l'héritier interdit, il fallait un conseil judiciaire. Par une suprême moquerie, le chancelier exigeait que le prince se le donnât à lui-même, en instituant, le jour de son avènement, une sorte de sanhédrin qui réunirait aux évêques et archevêques piémontais tous les chevaliers de l'Annonciade. Ce conseil, dans la pensée de M. de Metternich, devait à jamais tenir Charles-Albert en tutelle.

Le comte de La Tour à Turin, le comte Pralormo à Vienne et le marquis Alfieri à Paris, furent les seuls confidents de l'effroyable humiliation

que l'Autriche imposait à l'héritier du trône italien.

Aucune trace des révoltes qu'il en coûta à Charles-Albert pour l'accepter n'a survécu. Jusqu'en 1848, l'engagement souscrit a été secret d'État. On sait seulement aujourd'hui que le malheureux prince le parafa dans les derniers jours de janvier 1824. Est-il à s'étonner, après cela, que la guerre de 1848 se soit appelée une guerre d'indépendance?

V

Sylvain, sans se douter du drame qui se jouait auprès de lui, écrivait entre temps dans son journal :

« Pendant les derniers jours que nous passâmes à Paris, mon prince vécut plus sombre encore qu'à l'ordinaire, sans que je m'en pusse expliquer la raison. Je n'eus d'ailleurs pas grand loisir de la chercher, car, pendant que Son Alteste allait prendre congé de toutes les personnes qui l'avaient si bien traité, je courais, moi, remplacer nos voitures et payer tout ce que nous pouvions devoir à Paris. Nous partîmes enfin le 2 février, faisant route par le Bourbonnais et par Lyon. Nous ne couchâmes qu'à Moulins. Ce fut notre seule bonne nuit. Le prince s'arrêta quelques heures à Chambéry, où toutes les autorités étaient venues pour le recevoir avec une gêne et une peur de se compromettre qui nous firent sourire.

« Heureusement pour ces braves gens, nous les délivrâmes de leurs terreurs et de notre présence, en partant vers minuit. Notre dernière halte fut à Suze. L'ordre nous y attendait de n'entrer à Turin qu'à la nuit close, ce qui se passa le 7 février, vers neuf heures du soir. Il me sembla que dans toutes les rues que nous traversions, le plus grand nombre des promeneurs étaient des carabiniers déguisés. Craignait-on quelque mouvement, pour ou contre nous? C'est ce que je n'ai pu deviner.

« Le lendemain dans l'après-midi, Sa Majesté reçut le prince. Nous étions tous quatre, le marquis de Faverges, le chevalier Isasca, Robilant et moi, dans le salon de parade qui précède le cabinet de Sa Majesté. La séance qu'y fit Monseigneur fut longue. Plus d'une fois nous entendîmes le Roi hausser le ton. Lorsque enfin Son Altesse Sérénissime sortit, il était clair, à en juger par l'altération de ses traits, que la séance royale avait été rude... »

Qu'en était-il de cette réconciliation tant désirée? Je laisse le lecteur juge entre l'opinion de Sylvain et celle que Charles-Albert exprimait dans cette dernière lettre à M. le duc de Blacas :

« Monsieur le duc,

« Le marquis de La Tour du Pin m'ayant dit qu'il envoyait un courrier à Paris, je veux profiter d'une aussi bonne occasion pour vous dire que j'ai vu le Roi hier au soir. Le comte de La Tour m'adressa une lettre à Lanslebourg pour m'avertir que Sa Majesté dési-

rait que je n'arrivasse que de nuit. De sorte que je fus obligé de retarder ma marche et ne rentrer chez moi que le 8 au soir. C'était dimanche, hier, et, comme le Roi tenait cour, il ne voulut me recevoir qu'à cinq heures, pour tromper l'attente du grand nombre de personnes qui se rendirent à cette occasion au château. Il m'embrassa et il me tint plus d'un quart d'heure par la main.

« Il était assez embarrassé, mais je fis de sorte à le mettre à son aise, et, dans le fond, il me reçut très bien (*b*). Il me fit pourtant sentir par ses discours qu'il avait connaissance des lettres que j'écrivis à Nice au roi Victor pour lui faire reprendre la couronne. Il me montra aussi que la préférence d'attachement que je montrais à son frère l'avait fort piqué. Il me dit qu'il ne faisait jamais rien sans prier Dieu, et que tout ce qu'il faisait était d'inspiration, de sorte que souvent il écrivait des pages entières sans savoir absolument ce qu'il avait mis sur le papier, parce que c'était toujours par pure inspiration ; que de même, il avait toujours consulté Dieu sur mon compte. Mais je ne puis croire que Dieu lui ait dit de me faire voyager ainsi depuis trois ans (1)... »

. . . . . .

(1) Cette lettre m'a été communiquée par M. le comte Stanislas de Blacas.

. . . . . .

. . . . . .

Ainsi s'achève avec la première partie de ma tâche cette odyssée princière. Je quitte « mon prince », comme disait Sylvain, je le quitte sur les marches du trône. Il les gravira bientôt, et régnera en paix jusqu'en 1847, si tant est que la paix ait existé pour celui qui, selon ses propres paroles, vécut « ...entre le poison et le poignard ».

Impassible parmi les angoisses dont son âme garde le secret, Charles-Albert, pendant dix-huit ans, fera métier de roi et de grand roi. Il réformera le code, organisera les finances, créera une admirable armée. Soixante-dix millions suffiront par an à l'œuvre immense.

Lui seul demeurera immuable au milieu de cette renaissance. L'âge a converti en certitudes les folles espérances de sa jeunesse, comme l'hiver fait un bloc de glace avec les mille jaillissements du torrent.

A la fin de sa vie, Charles-Albert n'espérait plus, mais il croyait à sa mission, malgré les hommes, malgré les événements. Il y aurait cru malgré Dieu, si, pour lui, Dieu n'avait été un complice. Cette foi dans la complicité de Dieu a fait toute sa force.

Roi du plus petit royaume de l'Europe, qu'eût été Charles-Albert, qu'eût-il fait sans la foi qui soulève les montagnes? S'il les a ébranlées, du nord au midi de l'Italie, c'est par son mysticisme. C'est par lui qu'il s'est révélé à son peuple comme le précurseur de la rédemption prochaine.

Tout novateur italien a été frappé d'ataxie religieuse. Vous retrouverez le mystique sous le froc d'Arnold de Brescia (*c*), sous la toge de Rienzi, sous la cagoule sanglante de Savonarole. A l'Italie si amoureuse du beau, si peu soucieuse du vrai, il faut, jusque dans le mal, l'éternelle poésie du bien. Elle prendra le signe de la bête pour le signe de l'ange, peu importe, elle veut un signe au front de celui qu'elle acclamera pour le lapider bientôt, car il lui faut aussi le martyre comme consécration de la foi.

Pas plus que ses devanciers sur le chemin de la terre promise, Charles-Albert n'échappera à la fatalité du flux et du reflux populaire. En 1848, le même enthousiasme le saluera, qui avait salué Savonarole, en 1495. Comme Savonarole, il verra accourir à son premier appel ces plaintifs, ces douloureux, ces vaillants que Florence, jadis, appelait les *Piagnoni*. Les Piagnoni de 1848 seront aux côtés du Roi pour partager ses rêves et ses dangers. Mais, vienne l'heure douloureuse, l'Italie retrouvera ces furieux qu'au seizième siècle elle appelait ses *Arrabbiati*. Ils ressusciteront pour blasphémer le malheur dans leurs clubs et pour assassiner l'héroïsme dans les rues de Milan.

C'est là ce que prévoyaient, à Florence, les rêves

désolés qui furent le prologue du règne de Charles-Albert.

C'est ce que le malheureux roi verra s'accomplir dans l'épilogue de Novare et d'Oporto.

. . . . . .

. . . . . .

FIN

Nice le 20 Avril 1856

J'ai le cœur navré de douleur mon cher Sonnez des fâcheuses nouvelles que vous me donnez de ce pauvre Costa, si la perte que vous prévoyez se réalise, elle me procurera une des plus vives afflictions que je puisse recevoir; il fut mon fidèle compagnon dans le malheur, il me donna tant de preuves d'attachement, que je ne puis à moins que de l'aimer infiniment; ne le plus voir tous les jours comme j'en avais l'habitude depuis tant d'années, me procurera un vide dans la vie qui me sera constamment bien sensible: que je suis peiné de ne pouvoir plus le voir!

Votre ami

C. Alberti

Pour le Comte Gerbaix de Sonnaz grand de Cour

Turin

NOTES

INTRODUCTION

(*a*) Voy., sur ce point, le *Memorandum storico-politico* du comte Solaro della Margherita, p. 117 de l'édition turinaise de 1851. — Il ne survit que quatre exemplaires connus des *Réflexions historiques*. L'un, offert au pape Grégoire XVI, se trouve au Vatican; un autre, racheté 500 francs à un hôpital, se trouve à la bibliothèque du Roi à Turin; un troisième exemplaire, payé 300 francs, appartient à Mgr le duc de Gênes; un quatrième exemplaire enfin se trouve entre les mains de M. le baron Manno, le très savant historien piémontais.

(*b*) « J'ai abandonné, dit le Roi dans son Introduction, les études qui pouvaient le plus me charmer et me suis réduit aux recherches approfondies des livres saints... et là-dessus je ne puis jamais être dans le doute... Aussi ai-je écrit pour l'instruction de mes fils un livre dans lequel je prouve, par les propres paroles du Seigneur, et par les faits historiques les plus nombreux, les plus constants, les plus miraculeux, la main, je puis dire le gouvernement providentiel de Dieu dans les affaires de ce monde. »

CHAPITRE PREMIER

(*a*) Voici la généalogie des princes de la maison de Savoie à partir de la séparation des deux branches :

(De 1580 à 1630.)

Ch.-Emmanuel, marié à Catherine d'Autriche.

- Victor-Amédée Ier.
  - Ch.-Emmanuel II. — M.-Jeanne-Baptiste de Nemours.
    - Victor-Amédée II. — Anne-Marie d'Orléans.
      - Ch.-Emmanuel III. — Elisabeth de Lorraine.
        - Victor-Amédée III. — Ferdinande d'Espagne.
          - Charl.-Emmanuel IV.
            - Victor-Emmanuel Ier.
              - Charles-Félix.
- Thomas, prince de Carignan. — M.-Marie de Bourbon, comtesse de Soissons.
  - Emmanuel-Philibert. — Angélique d'Este.
    - Victor-Amédée. — Françoise de Suse.
      - Louis. — Christine de Hesse.
        - Victor-Amédée. — Josèphe de Lorraine.
          - Charles-Emmanuel. — Caroline de Saxe.
            - Charles-Albert.
  - Eugène-Maurice. — Olympe Mancini.
    - François-Eugène, dit le Prince Eugène, mort sans alliance.

C'est à tort qu'on a prétendu que le titre de prince de Carignan était attaché aux fiefs français que Marie de Bourbon, comtesse de Soissons, apporta à Thomas de Savoie. Carignan est un fief piémontais, situé sur le Pô, à 40 kilomètres de Turin.

(*b*) Le 8 décembre, Charles-Emmanuel IV cédait à la France tous ses États de terre ferme. Le 24 février suivant, après avoir passé deux mois malade à Florence, il s'embarquait pour la Sardaigne, sous la protection d'une frégate anglaise. Son premier soin, en prenant pied en Sardaigne, fut de révoquer l'acte d'abdication que Joubert lui avait arraché.

(*c*) Ce fait semble avoir échappé jusqu'ici aux historiens de

la maison de Savoie. Il ressort pourtant, indéniable, du texte que voici :

« On convient qu'il y a eu un traité entre le prince de Carignan et le général Joubert. Le prince de Carignan avait droit au trône, il y a renoncé par ce traité. En conséquence de cette renonciation, on lui a assuré ses biens. » (Observations sur l'avis du Conseil d'Etat du 25 février 1809. Affaire Carignan. Archives nationales, nº AF. 258.)

(*d*) Alexandre de Saluces, comte de Menusiglio, appartenait à l'illustre maison jadis souveraine des marquis de Saluces. Une lointaine parenté le rattachait aux Carignan. Le comte de Saluces fut, en Piémont, ministre de la guerre, du 17 novembre 1820 au 12 mars 1821. Collier de l'ordre de l'Annonciade, ambassadeur à Pétersbourg, sénateur, il mourut en 1851.

(*e*) Décret daté de Saint-Cloud, 22 février 1810.

« Napoléon, par la grâce de Dieu, etc., etc. Considérant que, par suite de la réunion du Piémont au territoire français, l'apanage Carignan a été éteint et réuni au domaine de l'État...

« Que le prince Charles-Emmanuel de Carignan, dernier possesseur dudit apanage, décédé à Paris, le 24 juillet 1800, a rendu des services à la France, à l'époque de la réunion du Piémont...

« Qu'Albert-Charles, son fils, se trouve réduit à sa part d'héritage des biens libres de son père, montant, en capital, à 800,000 livres environ...

« Voulant donner audit Albert-Charles de Carignan un témoignage de munificence impériale...

« Avons résolu de constituer, comme nous constituons, par les présentes lettres patentes, en faveur dudit Albert-Charles de Carignan, un majorat avec titre de comte et un revenu annuel de 100,000 livres de rente, au grand-livre de la dette publique...

« Nous imposons audit comte de Carignan l'obligation d'avoir un hôtel situé dans notre ville de Paris, et dont la valeur ne pourra être moindre de celle de deux années du revenu dudit majorat... »

22 juin 1810, Archives nationales, A. F. IV. 3472.

Voir, pour le changement des armes, Simon, *Armorial de l'Empire français*, p. 33.

(*f*) M. de Montléart appartenait à une famille qui avait une certaine ancienneté dans la province de Guyenne. Sa mère était Saint-Simon, de la maison de l'auteur des Mémoires.

Jules-Maximilien Thibaud, comte de Montléart, était né à Paris, le 8 février 1787. Il épousa, on vient de le dire, en premières noces, la princesse de Carignan; en secondes noces, miss Grant, avec qui il ne voulut jamais déclarer son mariage. Enfin, il épousa, en 1865, la princesse Félicie de La Trémoille. Il avait alors quatre-vingt-cinq ans. Il mourut à Paris, le 19 octobre 1865. — Le titre de prince de Montléart lui fut concédé en Autriche, en considération de son mariage avec la princesse de Carignan.

CHAPITRE II

(*a*) Charles-Emmanuel IV avait eu quatre frères :

1° Le duc d'Aoste, qui devait lui succéder sous le nom de Victor-Emmanuel I.

2° Le duc de Montferrat, mort en Sardaigne, septembre 1799.

3° Le comte de Maurienne, mort également en Sardaigne, pendant l'exil, 29 octobre 1802.

4° Enfin, le duc de Genevois, qui devait régner sous le nom de Charles-Félix.

(*b*) Des quatre filles de Victor-Emmanuel Ier et de Marie-Thérèse d'Autriche, l'aînée, Béatrix, épousa son oncle, le duc de Modène.

La seconde, Marie-Thérèse, épousa le duc de Lucques.

La troisième, Marie-Anne, en épousant l'archiduc Ferdinand, devint impératrice d'Autriche.

La quatrième, Christine, épousa le roi de Naples, Ferdinand II.

(*c*) Cagliari se divise en quatre parties distinctes : la Marina, le Castello, Villanova et Stampace.

C'est dans le quartier appelé le Castello, quartier entouré de fortifications presque ruinées, que s'élevait près de la cathédrale

un antique édifice; on y fit le palais du Roi. Tout à côté, se trouvait l'archevêché; on y installa comme on put le duc de Genevois. Dans une lettre à son plus jeune frère, celui-ci maudit fort les scorpions qui semblent lui avoir longtemps tenu compagnie, et sont, dit-il, une bien vilaine race!... Pourtant, il y a à Cagliari des soirées de *cour* qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, des *concerts*. Voici la description de l'un de ces concerts faite par le prince lui-même :

« Petit enfant, écrit-il à son frère le comte de Maurienne, voici quel est le cérémonial de mes conversations. Le monde s'assemble dans une chambre de parade (*sic*); celle où nous dormions est ma chambre d'audience, et je couche dans la chambre qui était celle de Thiesi (?). A huit heures, je sors et je vais parler à tout le monde masculin et féminin, et cela debout, pendant environ une demi-heure; puis je rentre dans la chambre d'audience, suivi de tout le monde. Je fais ma partie; il y a deux ou trois autres parties dans ma chambre, puis d'autres dans ma chambre de parade. A dix heures environ, je finis ma partie, et je vais voir les autres, comme nous faisions à la maison Carignan. Puis, à dix heures trois quarts ou onze heures, je me retire dans ma chambre jusqu'à ce que tout le monde s'en soit allé, ce qui se fait de soi-même, et ils s'en vont à mesure qu'ils en ont assez, car je ne congédie pas, et moi, en attendant, je vais souper. Quand je fis venir l'*improvisatore*, on m'avait fait un apparato tout à fait embarrassant; je m'imagine que ce ne sera pas celui que tu voudras suivre dans ton concert...

« Je donne le bonjour à ta compagnie et je te demande miséricorde à toi, car toi, tu es la vertu et moi la *cattivaria* (la méchanceté). »

(Lettre du duc de Genevois au comte de Maurienne, 5 décembre 1799.)

(*d*) En 1793, Victor-Emmanuel, alors duc d'Aoste, fut mis à la tête d'un corps d'armée qui devait opérer du côté de Nice. Il avait conduit, de sa personne, l'attaque du village de Gillette et avait enlevé les postes de Delterre et de Boyon; il marchait enfin vers Nice, quand, abandonné pour ainsi dire par le général autrichien Strasoldo, il dut battre en retraite quoiqu'il eût encore battu les Français à Gandola et coupé leur aile droite. — La partie, dès lors, fut perdue dans le comté de Nice. L'année

suivante, le duc d'Aoste n'eut pas à se signaler, vu que les généraux autrichiens réglèrent toutes les opérations. Le prince espérait être plus heureux au mois d'août 1795, quand il se vit chargé par le baron de Vins, général en chef de l'armée autrichienne, de tenter une diversion du côté de Savone. L'opération, quoique bien combinée, n'eut aucun succès. Il ne semble pas qu'il soit utile d'insister sur les événements de cette triste campagne, il suffit de dire que Victor-Emmanuel avait toute la bravoure, sinon toute la politique de sa race.

(*e*) Marie-Thérèse-Joséphine d'Autriche était née à Milan le 13 octobre 1773. A l'âge de seize ans, elle fut fiancée au fils cadet de Victor-Amédée III, alors duc d'Aoste, et plus tard roi, sous le nom de Victor-Emmanuel Ier. Le mariage fut célébré à Novare, le 25 avril 1789. C'est en 1802 que Marie-Thérèse devenait reine, par l'abdication de Charles-Emmanuel IV. Elle avait pour frère François, plus tard duc de Modène.

(*f*) François IV de Modène, fils de Béatrix d'Este, dernière héritière de la maison d'Este, et de Ferdinand d'Autriche, gouverneur des duchés de Milan et de Mantoue, frère de l'empereur Joseph II. François IV était né en 1779. Il fut le père de madame la comtesse de Chambord et mourut en 1846.

Au mois de mai 1796, le grand-père de François IV, Hercule III, le dernier prince de la maison d'Este, s'était enfui à Venise à l'approche des armées françaises. Les duchés de Modène et de Reggio étaient rentrés, le 9 juillet 1797, dans la fédération cisalpine. Le traité de Campo-Formio, du 17 octobre de la même année, dépouilla definitivement la maison d'Este. Après la ruine de sa famille, Béatrix d'Este s'était retirée avec son fils à Vienne.

CHAPITRE III

(*a*) Le roi Charles-Félix, tout enfant, écrivait son journal. Voici ce qui s'y trouve en 1775, au sujet de son précepteur et de l'ensemble de son éducation; il avait alors dix ans, étant né en

1765 : « ...Le chevalier de Salmour, notre gouverneur, était un homme d'environ cinquante ans, parlant peu, d'un air sombre, paraissant très jeune, aux manières rudes et peu obligeantes. Il nous fixa toutes les heures des leçons, tout devait aller par routine, et nous devions apprendre tous de la même manière. Nous avions deux précepteurs, l'avocat Pischeria pour le latin et l'italien, et l'abbé de Saint-Marcel pour le français, l'histoire, l'arithmétique et la géométrie... »

Et jusqu'à l'été de 1791, Charles-Félix fut tenu à ce régime (il avait alors vingt-six ans). Dans le journal du prince, à la date du 5 août 1791, on lit :

« Vendredi 5. Promenade au jardin avec le Roi, sans suite. Il nous a dit qu'il allait faire le chevalier de Salmour gouverneur de Turin, et que notre éducation était finie...

« Mercredi 10. Le chevalier de Salmour vint de Turin. Il nous fit voir tout le projet pour la fin de notre éducation. On veut nous enlever nos écuyers; ainsi, je perdrai C..., ce qui m'a mis dans la plus grande tristesse. J'ai pleuré toute la matinée. A onze heures, j'ai conté mes malheurs à C... ; j'ai dit à Piémont (Charles-Emmanuel II) ce qui allait arriver. Il a paru avoir pitié de moi, mais il n'a pas voulu s'intéresser pour moi auprès du Roi; ainsi je me vois entièrement abandonné de tout le monde, j'ai pris la résolution de me retirer de la cour et de finir mes jours aux Camaldules, trop heureux si je puis par là mériter la grâce de Dieu et mourir en paix. »

Il y avait alors à Lanzo, non loin de Turin, un couvent de Camaldules placé dans un site agreste qui avait toujours plu particulièrement au prince. Un jour que son gouverneur l'y avait conduit, Charles-Félix demanda avec tant d'instances à rester dans le monastère qu'on l'y laissa pendant quelques jours. L'enfant pouvait avoir alors onze ou douze ans. Dès lors, il parla toujours de se faire Camaldule, et il fallut la raison d'État pour l'en détourner. (*Vie de Charles-Félix, par un religieux d'Hautecombe,* p. 20.)

(*b*) Le prince Camille Borghèse s'était montré grand patriote à l'entrée des Français à Rome, en 1788. Bonaparte lui avait fait épouser, comme on sait, sa sœur Pauline. Le prince avait été nommé général à Tilsitt, puis en 1808 l'Empereur par un sénatus-consulte avait créé pour lui une dignité unique, celle

de gouverneur au delà des Alpes. En échange de tant d'honneurs, le prince avait cédé à son beau-frère les plus belles statues de la villa Borghèse.

(*c*) De tous ces demi-princes et princesses, comme disait le feu duc de Broglie, il ne reste pas un survivant aujourd'hui. L'aîné, qui avait ajouté à son nom celui de sa mère et s'appelait le prince Maurice de Montléart Saxe-Courlande, épousa mademoiselle Wilhelmine et n'eut pas d'enfants. Il mourut il y a peu d'années dans le duché de Salitzinberg, qu'il avait reçu en héritage de la princesse de Montléart sa mère. Le second, Louis, ne se maria pas. La princesse Augusta, leur sœur, ne se maria pas non plus. Belle et intelligente, mais extravagante, elle passa sa vie sans cesse brouillée avec son père et ses frères, et périt en 1886, misérablement assassinée près de Cracovie par ses domestiques. La princesse Augusta ressemblait prodigieusement au roi Charles-Albert.

CHAPITRE IV

(*a*) « Je me promène toujours sur le pavé de Turin, écrivait le comte de Maistre, le 27 mai 1818, à l'amiral Tchitchagoff, sans savoir ce que je deviendrai. Mais peut-être que je touche au moment qui changera Monsieur de sans affaires en Monsieur de cent affaires. Aux appointements près, le premier emploi vaut infiniment mieux que le second, et je suis bien fâché que la Révolution ne m'ait pas laissé le choix. Il arrivera donc tout ce qui plaira à Dieu et au roi de Sardaigne. » (*Lettres et opuscules*, t. I, p. 497.)

Quelques semaines plus tard, le comte de Maistre était nommé chef de la grande chancellerie du royaume, avec le titre de ministre d'État.

(*b*) Le mariage se fit le 28 mai. « La princesse, écrivait M. de Metternich, est merveilleusement belle. Elle a une demi-tête de

plus que moi, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une jolie tournure. Sa tête a une expression de noblesse remarquable. Elle a des yeux longs et langoureux, le nez petit et finement découpé : la bouche est bien faite et cache les plus jolies dents du monde; et pourtant, malgré toutes ces perfections extérieures, je trouve qu'une aussi grande femme manque de charme... » (*Mémoires de Metternich*, vol. III, p. 350.) — « Je viens encore de faire un mariage, écrivait-il ailleurs. L'archiduc Rénier épouse la princesse de Carignan. Il eût épousé un canapé si pareil meuble pouvait lui servir à ce qu'il a entendu dire. Avec ces dispositions et trente-neuf ans, toute femme est charmante. » (Henri Forneron, *Histoire générale des émigrés*, vol. II, p. 210, notes.)

(*c*) A la réception solennelle de la magistrature, le 1er janvier 1820, au lieu des souhaits accoutumés, le comte Borgarelli adressa au roi Victor-Emmanuel une sorte de philippique où, oubliant tout respect, il le mit en demeure de « ne pas toucher à l'antique édifice ». Voy. Poggi, *Storia d'Italia*, vol. Ier, p. 325, à propos de cette scène et de ce discours, qui bouleversèrent Turin.

(*d*) « ...Tant qu'il me restera de la respiration, écrivait Joseph de Maistre, je répéterai que l'Autriche est l'ennemie naturelle et éternelle de Votre Majesté. Si l'Autriche domine de Venise à Pavie, c'en est fait de la maison de Savoie : *vixit!* » (*Correspondance diplomatique de Joseph de Maistre...*, fragment cité par Ch. de Mazade dans *Le Comte de Cavour*, p. 173.)

CHAPITRE V

(*a*) Voici quelques détails sur la mort du comte de Maistre. Les *coups de sommeil* dont il se plaignait en disant : « Bientôt on écrira au Roi que je suis apoplectique » (1), avaient diminué. Cependant les fatigues de l'âme, les travaux de l'esprit, les peines

(1) Voir *Lettres et opuscules*, Introduction.

de cœur, raconte son biographe, avaient peu à peu usé une constitution des plus robustes. Sa démarche devenait incertaine; il continuait néanmoins l'expédition des affaires avec la même assiduité. Une paralysie enfin l'atteignit au commencement de 1821 et réduisit son corps à l'impuissance, tout en laissant à sa tête toutes ses facultés. Ses derniers mots au conseil des ministres furent : « Messieurs, la terre tremble, et vous voulez bâtir... » Le comte de Maistre s'éteignit le 26 février 1821, à l'âge de soixante-sept ans.

(*b*) Charles de Carail, fils aîné du marquis de Saint-Marsan, alors ministre des affaires étrangères, colonel en second et dragon de la Reine, était aide de camp du roi Victor-Emmanuel. Proscrit à la suite de l'échauffourée de 1821, le marquis de Carail ne rentra jamais au Piémont et mourut à Londres en 1838.

(*c*) Hyacinthe Provana di Collegno, né à Turin le 4 juin 1794, était alors major d'artillerie et écuyer du prince de Carignan. Compromis par les événements de 1821, il passa plus de vingt ans en exil. Amnistié en 1843, il fut nommé sénateur du royaume en 1848, puis ministre de la guerre, puis enfin ambassadeur à Paris. Il mourut à Baveno en 1856. Après l'abdication de Charles-Albert, le comte de Collegno lui porta, à Oporto, l'adresse du Sénat et recueillit son dernier soupir.

(*d*) Comte Santorre di Santa Rosa, né le 18 novembre 1783, fils d'un colonel piémontais, se battait déjà vaillamment à treize ans, sur les Alpes, lors de l'invasion française de 1792. Sa carrière militaire avait été rapide. Il était colonel en 1821, et l'un des chefs du mouvement insurrectionnel. Pendu en effigie, lors de la répression, il erra d'abord en Suisse, puis en Angleterre, d'où il alla enfin se faire tuer en Grèce devant Navarin.

(*e*) Lisio, major d'infanterie.

(*f*) Le drapeau portait les trois couleurs : rouge, bleu et noir. Le noir était l'emblème de la secte des carbonari, comme la fumée en était le symbole, ce qui fit rire irrévérencieusement le marquis Robert d'Azeglio, quand il fut initié. A Alexandrie,

la junte fit flotter les couleurs vertes, blanches et rouges, couleurs du royaume d'Italie. (*Informazioni*, etc., p. 74. — Note.)

(*g*) « Je ne puis me rappeler sans un frémissement, écrivait plus tard Revel, la position affreuse où je me suis trouvé, responsable de la sûreté du Roi, attaqué par la fraude et par la trahison encore plus que par la force, et enchaîné par la funeste indulgence du Roi, qui s'est perdu et nous a perdus tous, puisque l'honneur est perdu, en voulant épargner tout le monde. » (Revel, *Guerre des Alpes*, p. 63.)

(*h*) « Nous avons résolu, telle était la formule de l'acte d'abdication, notre conseil d'État entendu, de choisir et nommer régent de nos États notre bien-aimé cousin, le prince Charles-Amédée-Albert, prince de Carignan, lui conférant en conséquence toute notre autorité. » Victor-Emmanuel se réservait le titre et le traitement de roi, un million de pension, la liberté de résider où il lui plairait, et le maintien de tous les actes passés par lui en faveur de la Reine et de ses filles.

CHAPITRE VI

(*a*) Il n'y avait pas à faire l'histoire de cette petite révolution piémontaise. Elle finit ridiculement, comme elle avait commencé. Le 5 avril, les troupes constitutionnelles, commandées par le colonel Régis, apprenant la marche des troupes austro-sardes sur Turin, se concentrèrent précipitamment à Casal, pour leur barrer le passage. Mais, tandis qu'on s'occupait à parlementer, les Autrichiens franchirent, à l'improviste, le Tessin et défirent les constitutionnels.

Le roi Charles-Félix lui-même ne traita jamais cette victoire que fort légèrement.

« ... La bataille de Verceil, écrit-il à son père le 16 avril, n'a été qu'une escarmouche, car les coquins ont presque aussitôt pris la fuite. On me fait une description assez emportée pour me rendre la chose plus belle... »

(*b*) Un jour que Charles-Félix dictait une lettre à son ministre d'État, le comte della Valle, celui-ci, tout en écrivant, se permit une observation. Le Roi, sans répondre, acheva de dicter, puis se retournant vers son ministre : « Je vois, dit-il, monsieur, que vous avez, comme beaucoup d'autres, pris l'habitude de substituer vos propres idées à celles du souverain. Il a le droit d'avoir les siennes et de vouloir qu'elles soient rendues comme il les a conçues. Dorénavant, monsieur, vous attendrez que j'aie recours à vos lumières comme à celles des autres membres de mon conseil, pour vous permettre des observations sans qu'elles vous soient spécialement demandées... » (*Lettres du comte Costa.*)

(*c*) Le marquis de Barolo et sa femme ont fondé en Piémont d'innombrables œuvres de charité. « Toutes les fois que l'on me parlera de quelque œuvre de charité, écrivait Charles-Albert le 30 septembre 1822 au comte de Sonnaz, on me fera toujours grand plaisir; mais si la demande me vient de madame de Barolo, elle me sera encore plus agréable, lui professant une vive estime et même une sincère vénération, étant prêt à lui donner le dernier de mes cheveux si elle le voulait, et cela pour cause, car il est certaines choses que je n'oublierai jamais. » (La marquise de Barolo était née Colbert.)

(*d*) Voici cette lettre que le prince avait envoyée à Sonnaz, en lui demandant de la mettre en circulation. Il est bien évident que, en se rapprochant ainsi du prince de Carignan, dont Marie-Thérèse s'était montrée jusque-là l'ennemie acharnée, la Reine n'avait d'autre but que de créer des embarras à Charles-Félix, auquel elle ne pardonna jamais d'avoir accepté la couronne lors de l'abdication de Victor-Emmanuel Ier.

« Lucques, 30 octobre 1821.

« TRÈS CHER COUSIN,

« L'heureuse délivrance de ma fille Thérèse (la duchesse de Lucques) me justifiera auprès de vous si dans les derniers jours qui précédèrent cet événement et que je lui avais entièrement voués, je n'ai point répondu en votre chère lettre du 13 que j'ai reçue avec la plus vive reconnaissance et que les vœux que vous voulez bien faire pour moi et dont je suis convaincue comme des sentiments dont vous m'assurez, auxquels je réponds par l'intérêt le plus constant de tout ce qui vous touche.

« J'ose cependant vous avouer que je ne puis vous passer l'expression que vos vœux pourraient me paraître importuns, vu que, pour cela, ils devraient l'être, ce qui est impossible, attendu que vous m'avez toujours donné personnellement toutes les preuves d'attachement que je puis espérer de votre part et que rien ne pourra jamais altérer la reconnaissance que je vous conserverai toute ma vie. » (Archives de Sonnaz.)

(*e*) On sait que cinq princes ou princesses de la maison de Savoie sont canonisés :

Le Bienheureux Humbert III,
La Bienheureuse Marguerite de Savoie,
Le Bienheureux Boniface de Savoie,
Le Bienheureux Amédée IX de Savoie,
La Bienheureuse Louise de Savoie.

Victor-Emmanuel II avait la même confiance que son père dans la protection des saints de sa maison. Un jour, un diplomate étranger lui parlant de la dépossession du Pape, le Roi lui répondit : « J'aime et je respecte le chef de ma religion, qui aime aussi moi et ma famille. D'ailleurs, croyez-vous que tous les saints de ma race qui nous regardent cesseront un seul instant de me protéger?... » Et il montrait les portraits des Bienheureux dont il aimait à s'entourer.

CHAPITRE VII

(*a*) Une lettre écrite par le prince au comte de Trutchess, ambassadeur de Prusse, avait porté à son comble l'irritation du roi. « Quant à la lettre en question, écrivait Charles-Félix à son frère, c'est madame de Trutchess qui en a la copie. Elle l'a fait voir à l'ambassadeur de France et à Mocenigo. Et à présent je fais mon possible pour l'avoir et en tirer copie. Mais cette femme intrigante et rusée ne veut pas s'en dessaisir... Quant au prince de Carignan, je prendrai au plus tôt tous mes arrangements pour le faire partir de Florence, où il est très mal à présent pour le repos universel. » (*Storia della dipl.*, Turin, p. 341.)

(*b*) Voici la liste des ouvrages qu'a laissés Charles-Albert : *Pollenzzo*. — *Crissolo*. — *Montmayeur*. — *Souvenirs d'Andalousie*. — *Voyages en Sardaigne*. — *Notice sur les Vaudois*. — *Réflexions historiques*. — *Contes moraux pour l'enfance*. — Sans parler d'une *Ode à Dieu* des plus médiocres, qui figure à la première page d'une Bible appartenant à Mgr le duc de Gênes.

(*c*) Voici cette lettre. Elle m'a été communiquée par M. le comte Stanislas de Blacas :

« Très Saint Père,

« Pénétré des sentiments de la plus profonde vénération envers Votre Sainteté, je désirais depuis longtemps déposer à ses pieds le tribut de mon hommage et de mon inaltérable et respectueux dévouement. Mais me considérant et me trouvant si infiniment peu de chose sous tous les rapports, je n'osais m'adresser et abuser des précieux moments du représentant de notre divin Maître sur la terre, de celui qui fait la gloire de notre sainte religion et qui est le soutien et l'espérance des bons.

« Les désastreux événements qui ont affligé notre pays ont fait envisager sous des vues différentes la conduite que j'ai tenue, et j'ai été et suis encore le but des plus noires calomnies de tous les partis. Absolument revenu de ce qui est mondain, je mets toute ma confiance dans le Seigneur. Le but unique de mes pensées est de pouvoir me mériter la gloire éternelle, et en portant ici-bas ma croix avec résignation, j'y unis le vif et sincère désir de pouvoir me consacrer dans mon peu au service de notre sainte religion.

« Je ne chercherai point à faire à Votre Sainteté une apologie de ma conduite, car près d'Elle les efforts des méchants sont impuissants. Mieux que personne Elle discerne le vrai, et mon cœur éprouve la plus vive et douce sensation en me remettant en tout à ses saintes volontés et décisions.

« Je pourrais prier Votre Sainteté d'être un sûr médiateur pour moi auprès du Roi mon oncle, mais je n'ose lui faire une telle demande, et le but essentiel de ma lettre est, en la suppliant de recevoir avec bonté l'hommage de ma vénération, de la conjurer de se rappeler de moi dans quelques-unes de ses prières et de daigner me donner sa sainte bénédiction.

« En baisant avec le plus profond respect et la plus entière

soumission les pieds de Votre Sainteté, j'ai l'honneur d'être, Très Saint Père,

« De Votre Sainteté,

« Le très obéissant, respectueux et dévoué serviteur et fils,

« ALBERT DE SAVOIE, PRINCE DE CARIGNAN.

« Florence, 23 avril 1822. »

CHAPITRE VIII

(*a*) Voici cette lettre : « Sire, les saintes fêtes de Pâques approchent. Tous mes devoirs, soit de chrétien, soit de neveu à Votre Majesté, m'obligent, à l'approche d'un jour si solennel, de venir supplier Votre Majesté de me pardonner tous les torts que j'ai pu avoir envers Elle, en quelque temps que ce soit, en la suppliant d'agréer l'expression de mes plus vifs regrets sur des fautes qu'Elle attribuera certainement à une jeunesse inconsidérée, et non à un cœur qui, dans le fond, fut toujours dévoué; ainsi que le désir sincère dans lequel je suis de tout faire dorénavant pour mériter ses bonnes grâces. » (Archives de Sonnaz.)

(*b*) La nourrice, nommée Thérèse Zanotti-Rasca, ne survécut pas à ses blessures. Charles-Albert fit une pension à son mari et pourvut généreusement à l'avenir des enfants qu'elle laissait. On plaça, en 1860, au Poggio Imperiale, dans la chambre où avait eu lieu l'événement, une plaque commémorative avec cette inscription :

ICI VICTOR-EMMANUEL DE SAVOIE ENCORE ENFANT,
MENACÉ DE PÉRIR DANS UN INCENDIE,
FUT SAUVÉ PAR LE GÉNÉREUX DÉVOUEMENT DE SA NOURRICE
QUI,
EN SE SACRIFIANT,
ASSURA
LES FUTURES DESTINÉES DE L'ITALIE.

(*c*) Il était dit dans ces instructions : « D'autres difficultés s'élèveront sur le retour du prince de Carignan. Sans croire à toutes les vues d'ambition que l'on peut supposer à la cour de Vienne, on a lieu de penser qu'elle désirerait que le prince de Carignan restât éloigné, parce que l'espèce de vague et d'indécision qui s'attacherait à son existence, sans nier positivement la légitimité de la succession, laisserait à l'Autriche un haut degré d'influence en Piémont et pourrait, dans l'avenir, la mettre en l'état d'imposer au prince de Carignan des conditions assez dures. » (CHATEAUBRIAND, *Congrès de Vérone*, p. 49.)

CHAPITRE IX

(*a*) État-major de M. le duc d'Angoulême :

Lieutenant général comte Guilleminot, major général.

Baron de Mériage, aide-major général.

Le major général comte des Cars, commandant le grand quartier général.

Le duc de Guiche, premier aide de camp.

Comte Melchior de Polignac,
Baron de Beurnouville,
Comte de Fontenilles,
Marquis de Lur-Saluces,
Lecouteux,
Vicomte de La Hitte,
Comte d'Osmond,
Duc de Ventadour,
Comte de La Rochefoucauld,
} Aides de camp.

(*b*) L'état-major du corps commandé par le lieutenant général Bordessoulle se composait ainsi :

Comte de Bourbon-Busset, chef d'état-major.

Lieutenant général comte d'Autenarde, commandant les gardes du corps du Roi et de Monsieur.

Général comte de Bourmont, commandant la garde royale.

Marquis de Conflans, chef d'état-major.
Général de Foissac-Latour.
Comte de La Roche-Aymon, chef d'état-major.
Duc de Dino, commandant la brigade de cavalerie de la garde.

CHAPITRE X

(*a*) En cela, Ferdinand VII continuait les traditions de toute sa vie. On sait ses querelles avec son père et sa mère, querelles qui scandalisèrent Napoléon lui-même. On sait qu'il avait demandé à l'Empereur de l'adopter pour son fils, après que celui-ci l'eut fait prisonnier à Valençay. On sait qu'il illuminait à chaque victoire remportée par les troupes impériales sur ses fidèles Espagnols, ce qui donna lieu à l'amusante anecdote rapportée par madame de Rémusat dans ses Mémoires.

Louis XVIII voulant un jour faire entendre à M. de Talleyrand qu'il avait assez de ses services, lui demanda quand il retournerait à Valençay... « Sire, j'y retournerais tout de suite, répondit le ministre, si le cousin de Votre Majesté, Sa Majesté Ferdinand VII, n'y avait tout brûlé, en tirant des feux d'artifice en l'honneur de Napoléon... »

En 1813, Napoléon, qui craignait de laisser tomber l'Espagne aux mains des Anglais, crut devoir renvoyer Ferdinand VII dans ses États, moyennant l'engagement pris par le prince de faire évacuer la Péninsule par les troupes britanniques. Les choses traînèrent jusqu'en 1814, où Ferdinand revint en Espagne en promettant une constitution qu'il s'empressa de refuser ensuite.

Les choses étaient allées tant bien que mal jusqu'à la révolte qui éclata tout à coup à Cadix en 1820. Ferdinand VII fut contraint d'accepter cette constitution des Cortès qu'il avait refusée jadis avec tant d'énergie. Il ne fit dès lors que promesses et serments qu'il ne tint plus, abandonnant ceux qui le servaient avec autant de désinvolture qu'il en mettait à les compromettre. Ferdinand VII devait, d'ailleurs, après sa délivrance à Cadix, continuer les mêmes errements.

Ferdinand VII s'était marié quatre fois : il épousa d'abord, le 21 août 1802, Marie-Antoinette-Thérèse, fille du roi de Naples; en deuxièmes noces, il épousa une princesse de Portugal, avril 1816; en troisièmes noces, une princesse de Saxe, en 1819, et enfin, en 1829, Marie-Christine de Naples, mère de la reine Isabelle. Il mourut le 29 septembre 1833.

CHAPITRE XI

(*a*) On lit dans l'Atlas de Lesage : « Cette famille (la maison de Savoie) règne sans interruption depuis huit cents ans, et, durant cet intervalle, il n'est pas d'aîné de cette dynastie qui n'ait été gendre ou beau-père, beau-frère, oncle, neveu ou cousin d'empereur ou de roi, possédant même quelquefois toutes ces qualités ensemble. Elle compte jusqu'à trente et une alliances directes avec la maison de Hugues Capet seulement, lui ayant donné, jusqu'à aujourd'hui, quatorze princesses et en ayant reçu dix-sept. »

(*b*) Le prince de Metternich, dans ses Mémoires, rapporte de la façon la moins exacte l'histoire de la réconciliation du prince de Carignan avec le roi Charles-Félix. Je cite :

« ...Le prince de Carignan devait être, raconte le chancelier, conduit par l'empereur François au roi Charles-Félix pendant une entrevue que les deux souverains auraient à Gênes.

« Ce plan fut suivi rigoureusement.

« Ce n'est qu'après l'arrivée de l'empereur à Gênes, où le Roi l'avait devancé de quelques jours, qu'on envoya à Turin un courrier chargé de porter au prince de Carignan l'ordre de se rendre à Gênes pour se présenter devant l'empereur François.

« Le Roi me témoigna le mécontentement que lui causait cette affaire en me disant :

« — J'ai cédé à la volonté de l'Empereur, autant par suite du respect que je lui porte que par suite de l'hommage que je rends au sentiment qui l'anime, et qui est celui de l'ordre

appuyé sur des principes et sur l'expérience. Ce dont par contre je ne puis me défendre, c'est de la conviction que ce sera l'Autriche qui en particulier aura à se plaindre d'un homme dont les idées sont entièrement perverties !

« Je répondis à cela que l'Empereur n'agissait pas sous l'empire d'un sentiment de confiance à l'égard du prince de Carignan ; que, dans la discussion de la question de la succession au trône, il ne considérait que la chose elle-même, non la personne de l'héritier présomptif, et qu'entre deux maux il choisissait le moindre.

« Deux jours après, le prince de Carignan vint à Gênes, accompagné de sa femme. Il descendit dans une maison particulière que le Roi avait fait louer dans ce but, et il se rendit auprès de l'empereur François.

« Après une audience de plus d'une heure, le prince quitta Sa Majesté pour venir chez moi ; cette visite dura trois heures. La soirée était très avancée quand il partit, en sorte que je ne pus présenter mes hommages à Sa Majesté l'Empereur que le lendemain. L'Empereur m'accueillit en me disant : — Eh bien, quelle impression le prince de Carignan vous a-t-il laissée ? Je priai Sa Majesté de ne pas intervertir l'ordre chronologique, attendu qu'il m'importait beaucoup de savoir quelle impression le prince avait faite sur Elle pendant le long entretien dont j'ai parlé.

« — Le prince, répondit l'Empereur, ne m'a pas fait une impression favorable ; je puis, du reste, la rendre en peu de mots : le prince est un phraseur, et ces sortes de gens ne m'inspirent jamais de confiance.

« — L'opinion de Votre Majesté, dis-je, est tout à fait conforme à celle que je me suis faite à la suite de l'entretien de trois heures que j'ai eu avec le prince.

« — Avec tout cela, continua l'Empereur, il n'y avait pas autre chose à faire dans le cas actuel que ce qui est arrivé.

« Le même jour, dans la matinée, l'Empereur conduisit le prince chez le Roi. Charles-Albert se mit à genoux devant le Roi et lui demanda pardon en pleurant.

« — C'est à l'Empereur, dit le Roi, et non à votre naissance ni à moi, que vous êtes redevable. Ne l'oubliez jamais, et ne donnez jamais lieu à votre protecteur d'avoir à regretter sa générosité.

« Le prince protesta de ses bonnes et fermes résolutions.

« La fin du séjour des souverains à Gênes ne fut troublée par aucun incident. » (*Mémoires du prince de Metternich,* vol. III, p. 263.)

Je ne prétends pas discuter la question, mais simplement opposer aux affirmations du chancelier la lettre que voici. Elle est adressée par le prince de Carignan à M. le duc de Blacas, et datée du 22 mai 1824. La réconciliation que M. de Metternich dit n'avoir eu lieu qu'en 1825 était donc, dès longtemps, un fait accompli.

« Vous eûtes l'extrême bonté, Monsieur le duc, de me conseiller d'écrire une lettre au Roi (Louis XVIII); j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'attendre le moment de mon arrivée dans notre pays pour le faire, reconnaissant les immenses obligations que je lui ai; j'ai cherché à lui exprimer mes sentiments, mais je comprends fort bien que jamais la plume ne pourra tracer les vives sensations dont mon cœur est touché et pénétré : connaissant votre belle âme, j'ose vous prier de suppléer à mon peu d'imagination, et d'interpréter mes sentiments. Je confie cette lettre à M. d'Argenteau qui part ce soir; je ferai tous mes efforts pour trouver le temps d'écrire par cette même occasion aux princes, persuadé que je suis qu'en profitant de votre aimable obligeance, mes lettres feront un beaucoup meilleur effet étant remises de vos mains. Je suis arrivé à Gênes avec toute ma famille avant-hier matin; le Roi m'a extrêmement bien reçu, il a voulu me loger, et il nous fait servir par sa maison, pour toutes les choses dont nous pouvons avoir besoin; il a montré beaucoup de plaisir à voir mes enfants, je les lui conduis tous les matins, il leur montre beaucoup d'affection. Nous dînons tous les jours avec lui, et nous passons aussi toutes nos soirées avec lui; enfin j'ai tout lieu d'être fort content, recevant beaucoup de marques d'intérêt. De mon côté, je ne cesserai jamais de faire tout mon possible pour m'attirer et me conserver ses bonnes grâces; rien ne me coûtera pour ça, espérant aussi par là m'attirer les suffrages des personnes qui me protégèrent pendant le cours de mes malheurs.

« Le jour de mon départ de cette ville n'est point encore fixé; mais je crois que ce sera le 23 ou le 26. Je me rendrai directement à ma campagne de Raconis, où j'attendrai l'arrivée du Roi à Turin, pour m'y rendre alors. J'ai reçu, à mon départ de

la Toscane, les preuves les plus touchantes de l'affection du grand-duc, ainsi que de celle sa famille; mais je suis fort heureux d'être enfin où je suis. Mes disgrâces m'ont mis dans le cas de voir se développer les beaux caractères de quelques personnes qui me soutiennent, et à la tête desquelles je vous mets, de sorte que maintenant je suis presque à me féliciter de mes afflictions. Oserais-je vous prier, Monsieur le duc, de vouloir bien me rappeler au souvenir de madame de Blacas? Je compte me dédommager, aussitôt arrivé chez moi, de la lettre si courte que je vous écris aujourd'hui; j'espère que vous me conserverez toujours votre précieuse amitié, qui fut si longtemps mon appui et ma consolation; pouvant vous assurer que je vous porte pour la vie l'affection la plus vive, qui ne peut être comparée qu'à une reconnaissance sans bornes.

« Gênes, le 22 mai 1824.

« *Signé :* ALBERT DE SAVOIE. »

(*c*) On sait que ce fut au commencement du douzième siècle que le moine Arnaud de Brescia, disciple d'Abailard et soi-disant inspiré de Dieu, prêcha la réforme du clergé et l'affranchissement du peuple de Rome. Vainqueur du Pape et de l'Empereur, il exerça dans cette ville un pouvoir souverain qui dura dix années, après lesquelles il fut brûlé vif (1155) sous les yeux du peuple, qui applaudit à sa mort comme il avait applaudi à son triomphe.

On sait aussi que deux cents ans plus tard, au quatorzième siècle, Rienzi, s'appuyant sur de prétendues visions et révélations, autant que sur les souvenirs de l'antiquité, rétablissait la République à Rome, s'y faisait proclamer tribun et mourait poignardé (1354), toujours par ce même peuple qui en avait fait son idole.

Mais ce qu'on sait peut-être moins, c'est qu'environ un siècle plus tard Savonarole, le célèbre Dominicain, victime lui aussi de la populace qui l'avait d'abord acclamé, annonçait sa mission divine presque dans les mêmes termes que le roi Charles-Albert.

Le 1er août de l'année 1490, Savonarole commence à expliquer l'Apocalypse dans l'église des Dominicains de Saint-Marc, et lit dans les visions de saint Jean les destinées futures de l'Italie.

Le 23 décembre 1494, il fait proclamer Jésus-Christ roi de

Florence et protecteur de ses libertés; puis, déjà constitutionnel à sa manière, il déclare *que les anges ont mis la main à la construction de la salle de l'Assemblée populaire* instituée par lui. (Voir son dernier sermon de l'Avent 1494.)

Tous les partis, avides d'indépendance, soutinrent alors Savonarole. Mais bientôt ils se divisèrent en Piagnoni (plaintifs) et Arrabbiati (enragés). Les Piagnoni, indignés de la tyrannie des Médicis et des injustices des légats du pape Alexandre VI, voulaient la liberté et les réformes, mais uniquement par le retour à la religion et aux lois fondamentales de Florence. Les Arrabbiati, au contraire, qui n'avaient vu dans Frère Jérôme que le chef d'une révolution, lui reprochèrent bientôt les réformes outrées qui faisaient, au dire des contemporains, de Florence un couvent où l'on brûlait les tableaux des plus grands maîtres, où l'on brisait les plus magnifiques statues et jetait au feu jusqu'aux livres de Dante et de Pétrarque.

Ce furent les Arrabbiati qui exigèrent l'étrange épreuve qui est un des faits les plus curieux de ce siècle de transition entre la crédulité du moyen âge et le scepticisme moderne.

Les Franciscains, adversaires des Dominicains, s'étaient engagés à ce que l'un d'eux entrât dans un bûcher ardent, et en sortît sain et sauf, pour prouver que l'excommunication lancée par Alexandre VI contre les Dominicains était juste, pourvu que Père Jérôme Savonarole y entrât aussi, et prouvât ainsi la vérité de ses prophéties.

Le 17 avril 1498, il fut convenu, avec l'approbation de la seigneurie de Florence, qu'un Dominicain et un Franciscain entreraient dans une espèce de corridor ménagé au travers d'un bûcher de quarante brasses florentines de longueur. Le corridor avait une brasse de largeur, et à droite et à gauche le gros bois de chêne destiné à brûler était entremêlé de fagots et d'épines pour que l'embrasement fût plus rapide. Ce bûcher, qu'on ne pouvait voir sans frémir, était élevé au milieu d'une estrade, sur la grande place du Palais, à Florence. Cette place se remplit d'une foule immense, et, vers midi, Frère Jérôme et tous les moines dominicains arrivèrent, revêtus d'habits sacerdotaux, chantant des hymnes et portant le Saint Sacrement. Les Franciscains accompagnèrent, de leur côté, le Frère Rondinelli désigné pour l'épreuve, mais en silence et sans cérémonie. Le Dominicain se prépara le premier à entrer dans le feu, mais il prit

l'hostie consacrée dans ses mains et se dirigea ainsi vers le bûcher. Les Franciscains crièrent alors au sacrilège et à la profanation. Ils firent déposer à leur adversaire non seulement le Saint Sacrement, les ornements sacerdotaux, mais tous ses autres vêtements, discutant bruyamment pendant plusieurs heures. On perdit ainsi toute la matinée, et tout à coup une pluie si violente se mit à tomber que les Arrabbiati eux-mêmes déclarèrent l'épreuve impossible.

Mais le 23 mai suivant (1498) ils ramenaient Savonarole à la même place et le faisaient périr à la suite d'une procédure en règle. Il monta sur le bûcher sans faiblir.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Le roi Charles-Albert. 1

CHAPITRE PREMIER

Le château de Raconis. — Les Carignan. — Le prince Charles-Emmanuel de Carignan, père du roi Charles-Albert. — Sa mère Albertine de Saxe-Courlande. — Événements révolutionnaires de 1798 en Piémont. — Naissance de Charles-Albert. — Abdication du roi Charles-Emmanuel IV. — Adhésion du prince de Carignan à la République française. — Sa déportation à Paris. — Sa mort. — La princesse de Carignan épouse le comte de Montléart. — Enfance de Charles-Albert. — Son séjour à Genève chez M. le pasteur Vaucher. 1

CHAPITRE II

La petite cour de Cagliari. — Abdication de Charles-Emmanuel IV. — Son successeur, Victor-Emmanuel Ier. — La reine Marie-Thérèse. — Intrigues de M. de Metternich pour dépouiller le prince de Carignan de ses droits au profit de M. le duc de Modène. — Le marquis de Faverges. — Charles-Albert à Bourges. — Politique de l'exil. — Une lettre de Joseph de Maistre. — La Restauration de 1814. — Retour du Roi à Turin. — Lettre de M. le duc de Genevois relative à Charles-Albert. — Le congrès de Vienne fixe le sort du jeune prince. — Son

arrivée à Turin. — Portrait de Charles-Albert. — Le comte Grimaldi est nommé gouverneur. — Madame de Montléart et le comte de Sonnaz. 21

CHAPITRE III

La petite cour de Raconis en 1816. — Portrait moral du prince. — Sa vie intime. — Rupture avec le comte Grimaldi. — Il est remplacé par le chevalier d'Osasque. — Premières lettres du prince. — Projets de mariage. — Voyage de Charles-Albert à Florence. — Ses impressions sur la princesse Marie-Thérèse de Toscane. — Arrivée à Rome. — Rencontre du duc de Genevois. — Mariage de Charles-Albert 49

CHAPITRE IV

Arrivée de Charles-Albert et de sa femme à Turin. — Premiers nuages. — Tristes pressentiments de Sylvain. — La Restauration en Piémont. — Guelfes et Gibelins. — Un intérieur turinais. — La renaissance italienne. — Premiers carbonari piémontais. — Un mot de Villemain. — Charles-Albert dérive vers la Révolution. — Lettres du prince. — Naissance de M. le duc de Savoie. — La Révolution éclate à Naples. — M. de Metternich prend position en Italie. — Charles-Albert est nommé grand maître de l'artillerie. 71

CHAPITRE V

Constitutionnels français et espagnols. — Mouvements à l'Université. — Attitude douteuse du prince de Carignan. — Mort de Joseph de Maistre. — La Révolution éclate à Turin. — Hésitations du Roi. — Il abdique en faveur de son frère M. le duc de Genevois. — Celui-ci est à Modène. — En attendant son retour, le prince de Carignan est nommé régent. — Il se laisse arracher une Constitution. — Mission de Sylvain auprès du nouveau roi. — Charles-Félix se refuse à reconnaître les actes du prince de Carignan et lui donne l'ordre de se rendre à Novare. — Le prince obéit. — Un nouvel ordre du Roi l'envoie à Florence. 103

CHAPITRE VI

Froid accueil en Toscane. — Premières heures d'exil. — Le marquis César Alfieri. — Sylvain ramène de Nice la princesse de Carignan. — Le duc de Blacas, Pozzo di Borgo et le comte della Valle. — Deux rois. — Les Autrichiens en Piémont. — Premières lettres de Charles-Albert. — Le roi Charles-Félix; son portrait physique et moral; sa politique. — On ne tue pas son successeur. — Vie d'exil à Florence. — Récits du prince, lettres à Sonnaz. — Le grand-duc Ferdinand III. — Nouvelles lettres. — La maison de Galilée. — Mysticisme et résignation de Charles-Albert à la fin de l'année 1821. 143

CHAPITRE VII

Werner et le baron de Vogt. — Aventures galantes de M. le prince de Carignan. — Bons conseils de Sonnaz. — Lettres du prince. — Ses écrits littéraires et politiques. — La maison de Guichardin. — Romantisme du prince. — Lord Byron à Pise. — Funérailles de Shelley. — Expulsion de Byron. — Son appréciation de Charles-Albert. — M. de Metternich et le comte Confalonieri. — Aggravation dans l'état moral du prince. — Inquiétudes de Sylvain. — Les carbonari, leurs menaces. — Le roi Charles-Félix et les moustaches du prince. 183

CHAPITRE VIII

Le général russe Paolucci. — Sa correspondance avec le prince de Carignan. — Intervention de l'empereur Alexandre. — Mysticisme princier au commencement du dix-neuvième siècle. — Frédéric-Guillaume de Prusse et Bunsen. — Les princes, au dire du comte de Maistre, croient pouvoir en faire d'autres sans femmes. — Naissance du second fils de Charles-Albert. — Incendie au Poggio Imperiale. — Congrès de Vérone. — Don Nero Corsini, plénipotentiaire toscan, y est chargé des intérêts du prince. — Arrivée du roi Charles-Félix à Vérone.

— Quelques dépêches du prince de Metternich. — Son évolution en faveur de Charles-Albert. — Une conversation du chancelier avec Corsini. — Le carnaval à Florence. — Lettres du prince. — Proposition inattendue au congrès. — Engagements demandés. — Le duc de Wellington proteste seul et inutilement contre les prétentions de l'Autriche. 211

CHAPITRE IX

Charles-Félix et le prince de Carignan au moment de la guerre d'Espagne. — Le prince demande à faire la campagne. — Il s'embarque à Livourne. — Son voyage jusqu'à Aranda. — Accueil du duc d'Angoulême. — Le général de Faverges apporte au prince les dernières instructions du Roi. — Entrée à Madrid. — Le Père Cirilo della Meda. — Charles-Albert marche sur Séville, puis sur Cadix, avec le corps d'armée du général Bordessoulle. — Journal de Sylvain. — Arrivée devant Cadix. — Lettre du prince. — Le prince de Metternich et l'ambassadeur sarde comte Pralormo. — Installation à Porto Santa Maria. — Doña Sanchez. — Les beaux yeux d'Aurore. — Le Trocadéro. — Scène d'intérieur. — Lettre du prince. 239

CHAPITRE X

Ferdinand VII et les Cortès. — Premiers combats devant Cadix. — Prise du fort Santi Pietri. — Arrivée de M. le duc d'Angoulême à Porto Santa Maria. — L'ordonnance d'Andujar. — Lettre du généralissime français à Ferdinand VII. — La réponse du Roi décide de l'attaque du Trocadéro. — Dispositions prises et ordre de bataille. — Le prince de Carignan à la tranchée. — Passage de la Cortadura. — Assaut et prise du Trocadéro. — Les grenadiers de la garde offrent au prince les épaulettes rouges d'un de leurs camarades tué. — Opinion du prince de Metternich sur ces épaulettes. — Situation des assiégeants et des assiégés à Cadix. — Ouvrard ouvre des négociations secrètes pour la capitulation de la place. — Bordessoulle les appuie par une démonstration contre l'île de Léon. — Le drapeau blanc est arboré par les Cortès. — Ils envoient Ferdinand VII traiter de la paix. — Arrivée du Roi

à Porto Santa Maria. — La famille royale. — Lettre de Charles-Albert sur sa campagne en Espagne. — Mauvais vouloir de Charles-Félix. — Il permet à Charles-Albert de se rendre auprès de Louis XVIII. — Voyage et arrivée du prince de Carignan à Paris. 271

CHAPITRE XI

J'attends mon astre. — Le marquis Alfieri di Sostegno. — Le plat du roi Louis XVIII. — Fêtes de l'Hôtel de ville. — M. le duc d'Orléans et madame la duchesse de Berry. — Incertitudes de Charles-Albert. — Attitude malveillante du prince de Metternich. — Dépêches de l'ambassadeur sarde à Vienne. — Portrait de Charles-Albert. — Retour offensif des révolutionnaires piémontais. — Le 1er janvier aux Tuileries. — Le duc de Bordeaux. — Mort du roi Victor-Emmanuel. — Nouvelles dépêches du comte Pralormo. — Le prince de Metternich exige l'exécution du projet de Vérone. — Charles-Albert y souscrit. — Il quitte Paris. — Son arrivée à Turin. — Dernière lettre au duc de Blacas. — Piagnoni et Arrabbiati. . 303

NOTES. 337

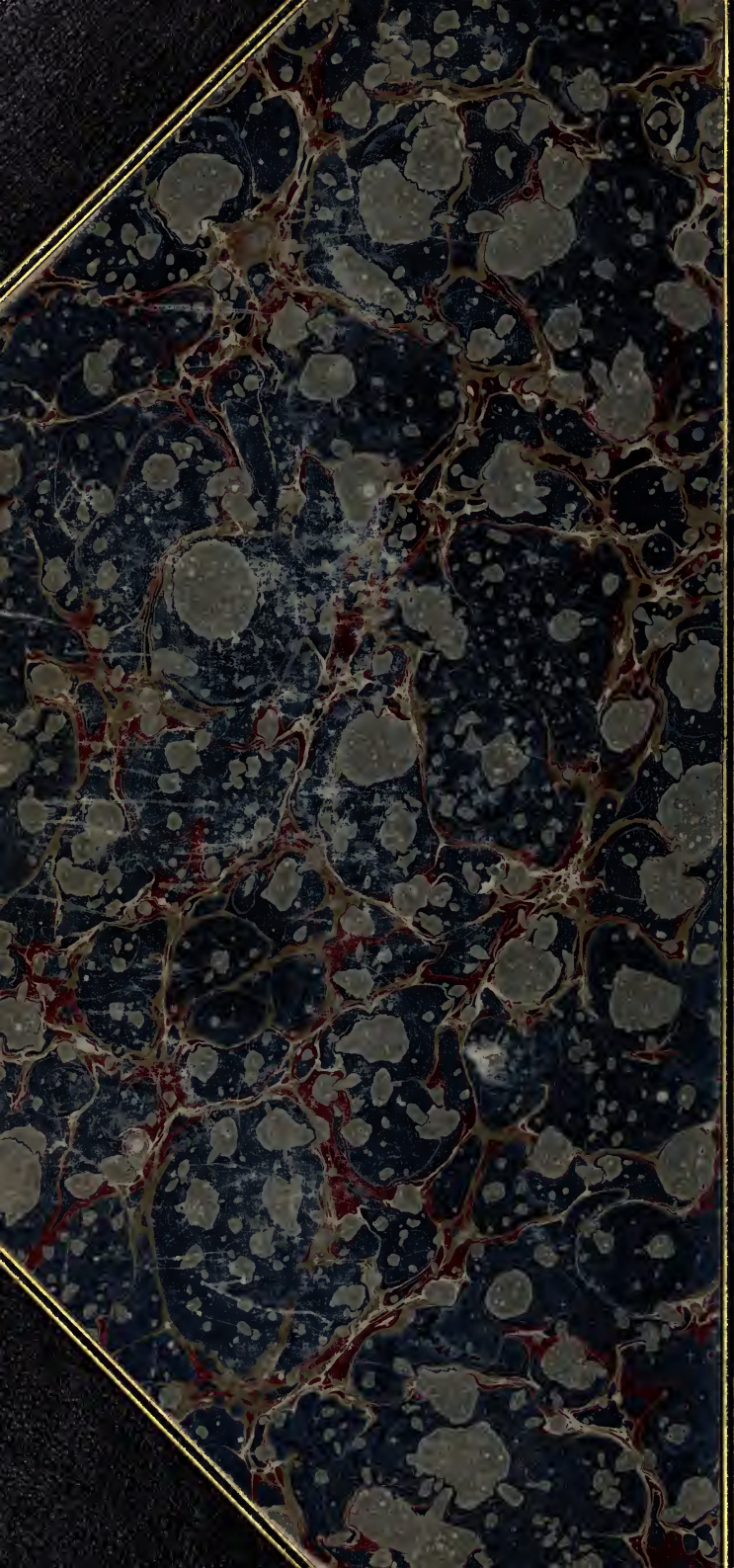
PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.

DG
618
.64
C62

Costa de Beauregard, Marie
Charles Albert
Prologue d'un regne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY